



HAL
open science

Tourisme et Loisirs : des Agents de co-construction du monde par processus d'interculturalisation.

Sylvine Pickel-Chevalier

► **To cite this version:**

Sylvine Pickel-Chevalier. Tourisme et Loisirs : des Agents de co-construction du monde par processus d'interculturalisation.: De la transformation des pratiques aux enjeux de développement durable des territoires. Géographie. Université d'Angers, 2018. tel-03168527

HAL Id: tel-03168527

<https://hal.science/tel-03168527>

Submitted on 13 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Tourisme et Loisirs : des Agents de co-construction du monde par processus d'interculturalisation

De la transformation des pratiques aux enjeux de développement durable des territoires

Habilitation à diriger des recherches présentée par Sylvine Pickel-Chevalier

**Réalisée sous le parrainage du Professeur Philippe Violier
5 Décembre 2018**

Volume 1 : Position et Projet Scientifique

Membres du jury :

**Miriam ADELMAN, sociologue, Professeur des Universités (rapporteur) ;
Nathalie CARCAUD, géographe, Professeur des Universités (rapporteur) ;
Philippe DUHAMEL, géographe, Professeur des Universités (président) ;
Jean-Christophe GAY, géographe, Professeur des Universités (rapporteur);
Michael HITCHCOCK, anthropologue, Professeur des Universités ;
Philippe VIOLIER, géographe, Professeur des Universités (parrain).**

**A mes filles, Elisia et Angéline,
Lumières de ma Vie**

Remerciements

Je remercie particulièrement Philippe Violier, qui m'a accompagnée et soutenue, depuis mon recrutement à l'UFR ESTHUA en 2006. C'est un privilège pour moi de présenter mon HDR aujourd'hui sous le parrainage de celui qui fut, depuis, un père spirituel, un guide et un ami.

Je remercie très chaleureusement Philippe Duhamel, géographe spécialiste de l'étude du tourisme et des loisirs, pour avoir accepté d'être le président de mon jury, mais aussi pour ses précieux conseils et son soutien, tout au long de la préparation de mon HDR. Qu'il sache que je lui en sais profondément gré.

Je remercie Jean-Christophe Gay, géographe spécialiste de l'étude du tourisme et du monde tropical insulaire, pour m'avoir fait le privilège de participer à mon jury, mais aussi pour son soutien et pour l'intérêt qu'il accorde à mes travaux, plus particulièrement sur l'Indonésie.

Je remercie Nathalie Carcaud, géographe spécialiste de l'étude de la construction physique et sociale des paysages, de m'avoir fait l'honneur d'accepter de faire partie de mon jury.

Je remercie Michael Hitchcock, anthropologue anglais dont les travaux sur le tourisme en Asie font office de références internationales, de m'avoir fait le grand privilège de participer à mon jury.

Je remercie Miriam Adelman, sociologue américaine spécialisée dans l'analyse de l'évolution du rapport au cheval dans le monde, de m'avoir fait le plaisir et l'honneur d'être membre de mon jury.

Je remercie Véronique Mondou, de m'avoir aidée dans la conception des cartes, mais plus encore de m'avoir accueillie comme une « grande sœur », depuis mon arrivée à l'ESTHUA.

Je remercie tous les collègues de l'ESTHUA, avec lesquels c'est un plaisir de travailler au quotidien. Je remercie particulièrement Anne Rey, pour ses relectures et sa constante gentillesse.

Je remercie particulièrement toute l'équipe du campus de Saumur, qui constitue pour moi, un second foyer.

Je remercie Rémy Knafou pour avoir contribué à mon évolution scientifique et intellectuelle, lorsqu'il a dirigé mes recherches de thèse de doctorat.

Je remercie Jean-Paul Deléage, Louis Marrou et l'équipe des enseignants-chercheurs de la FLASH à l'université de La Rochelle, de m'avoir initiée à la géographie et à la recherche, pendant mes premiers et seconds cycles universitaires.

Je remercie les collègues indonésiens avec lesquels j'ai le privilège de travailler. Ils m'aident à étudier et comprendre, au travers de regards croisés, la richesse de leur société.

Je remercie tous les étudiants et notamment les doctorants, pour leur enthousiasme et leur dynamisme au quotidien.

Je remercie, enfin et surtout, ma famille, et plus particulièrement mon mari, mes filles, ma mère et mon frère, pour leur patience, leur soutien et leur amour, sans lesquels je ne pourrais rien et je ne serais rien.

Sommaire

Introduction	6
I. Positionnement Scientifique et Objet de Recherche	8
I.1. Position scientifique : Définir mon approche de la géographie	9
I.1.1. La géographie, science des sociétés dans leur espace et de l'espace des sociétés.	9
I.1.2. Une posture épistémologique constructiviste structuraliste, héritière de paradigmes antérieurs	11
I.1.3. La géographie, une science privilégiée pour étudier les relations sociétés-environnement .	16
I.1.4. La géographie, science sociale de synthèse, à même d'étudier le paradigme complexe de « durabilité »	20
I.2. Objet de recherche : le tourisme et les loisirs, objet riche et enrichissant pour la géographie	27
I.2.1. Le tourisme et les loisirs, agents de co-construction socioéconomique et spatio-culturelle du monde	27
I.2.2. Etudier le tourisme et les loisirs au prisme de la géographie ; Enrichir la géographie au prisme du tourisme et des loisirs	30
<i>1.2.2.1. Une approche géographique du tourisme, s'inscrivant dans l'histoire de la géographie</i>	30
<i>1.2.2.2. Le tourisme et les loisirs : un objet d'étude fructueux pour la géographie</i>	33
II. Mon projet scientifique : Le Tourisme et les Loisirs, agents de co-construction du Monde par processus d'Interculturation. De la transformation des pratiques aux enjeux de développement durable des territoires	48
II.1. Les concepts : de l'acculturation à l'interculturalisation, interpellant l'approche géographique du tourisme et des loisirs	49
II.1.1. De l'intérêt des sciences sociales pour les cultures et leurs transformations : du culturalisme à l'acculturation.....	49
II.1.2. L'émergence d'un nouveau concept dans les sciences sociales : l'interculturalisation.....	53
II.1.3. L'interculturalisation : un concept ouvrant de nouvelles perspectives pour l'approche géographique du tourisme et des loisirs.	56
II.2. Problématique, Axes et Terrains	65
II.2.1. Problématique de mon projet global	65
II.2.2. Le tourisme et les loisirs en Indonésie : des agents de co-construction socio-spatiale par interculturalisation (axe 1)	66
<i>II.2.2.1. Le tourisme et les loisirs, vecteurs de transformations, par interculturalisation, des pratiques et représentations socioculturelles des touristes en Indonésie</i>	66
<i>II.2.2.2. Le tourisme et les loisirs, agents de transformation des sociétés d'accueil par interculturalisation : de la co-constitution des identités locales aux enjeux de développement durable</i>	72

II.2.1.3. <i>Présentation de mes projets de recherche en Indonésie</i>	78
II.2.3. La réinvention par interculturation du rapport au cheval et aux pratiques équestres, dans la société mondialisée du tourisme et des loisirs (axe 2)	81
II.2.3.1. <i>De la réinvention du rapport au cheval dans la société du tourisme et des loisirs en Occident : rappel historique</i>	81
II.2.3.2. <i>La mondialisation du rapport affectif au cheval par interculturation : de la réinvention des cultures équestres, aux enjeux de développement durable des territoires</i>	89
II.2.3.3. <i>Présentation de mes projets de recherche sur l'évolution sociétale du rapport au cheval et les transformations des cultures équestres</i>	92
III. Méthodologie, premiers résultats et perspectives	97
III.1. Méthodologie générale : une démarche constructiviste structuraliste articulant approche nomothétique et idiographique	98
III.1.1. Une démarche constructiviste structuraliste privilégiant l'approche interculturelle.....	98
III.1.2. De la combinaison d'une démarche nomothétique et idiographique.....	101
III.2. De l'application de mes méthodes à mes projets de recherche à venir : présentation et premiers résultats	106
III.2.1. Le tourisme et les loisirs en Indonésie : des agents de co-construction socio-spatiale par interculturation. Méthodes	106
III.2.1.1. <i>Le tourisme et les loisirs, vecteurs de transformations, par interculturation, des pratiques et représentations socioculturelles des touristes en Indonésie. Méthodologie</i>	106
III.2.1.2. <i>Le tourisme et les loisirs, agents de transformation des sociétés d'accueil par interculturation : de la co-constitution des identités locales aux enjeux de développement durable. Méthodologie</i>	111
III.2.2. La réinvention par interculturation du rapport au cheval et aux pratiques équestres, dans la société mondialisée du tourisme et des loisirs. Méthodes	121
III.2.2.1. <i>La mondialisation du paradigme affectif du rapport au cheval transformant les cultures équestres traditionnelles par interculturation. Méthodologie</i>	121
III.2.2.2. <i>Le rapport affectif au cheval, contribuant à la patrimonialisation des cultures équestres utilisées comme vecteur de développement touristique durable des territoires. Méthodologie</i>	130
III.2.2.3. <i>Projet transversal : de la création d'une revue internationale et interdisciplinaire. Horses&Sociétés/Cheval&Sociétés. Méthodologie</i>	134
Conclusion	139
Bibliographie	141

Introduction

La préparation d'une Habilitation à Diriger des Recherches (HDR) constitue un moment important dans la vie d'un enseignant-chercheur, car elle permet d'une part, une introspection relative à ses engagements au sein d'une UFR et d'une université articulant enseignants, responsabilités de formations, directions d'échanges internationaux et recherches ; et d'autre part, une prise de recul par rapport à l'évolution de sa pensée scientifique, permettant d'identifier plus clairement son positionnement, mais aussi de définir ses projets de recherche à venir.

Ainsi, après douze années en tant que Maître de Conférences en géographie à l'UFR ESTHUA Tourisme et Culture (Études Supérieures du Tourisme et de l'Hôtellerie de l'Université d'Angers), il m'est apparu comme essentiel d'interroger, au regard de mes travaux, ma position et mon apport, au sein de la géographie.

Parce que cette réflexion découle de mes expériences passées, j'ai rédigé ce premier volume de mon HDR après la conception du volume 2, consacré à mon introspection professionnelle, au travers de laquelle je décrypte mon investissement au sein de l'UFR ESTHUA, relatif :

- *aux enseignements*, combinant cours fondamentaux (consacrés plus précisément à l'histoire du tourisme et des loisirs sportifs ; à l'évolution des interrelations entre sociétés et environnement ; aux enjeux du tourisme en tant que complexe vecteur de développement durable ; à l'aménagement du territoire ; aux interactions entre tourisme et sport ; à l'émergence du tourisme en Indonésie...) et travaux dirigés, plus particulièrement consacrés à la méthodologie de la recherche ou à l'accompagnement de projets professionnels et personnalisés. Ces cours sont dispensés en français et en anglais ;
- *au suivi et à l'encadrement* d'étudiants, de licences et masters ;
- *à la responsabilité de formations*, en licences et Masters ;
- *à la direction d'échanges internationaux*, plus particulièrement avec l'Indonésie, mais aussi avec d'autres pays, tels que le Canada ;
- *et à la recherche*, en précisant mes activités d'encadrement (étudiants en master et doctorants), de dynamisation (organisation de colloques et de séminaires, création d'équipes de recherche, dépôts de projets européens) et de valorisation (participation à des colloques, productions scientifiques) de la recherche.

Ce second volume présente aussi, selon les recommandations du Conseil National des Universités (CNU), la *liste de mes publications*, ainsi qu'une *présentation approfondie d'une sélection d'ouvrages, articles et chapitres d'ouvrages*, représentative de mes travaux. Enfin, ce volume se clôt par une analyse de mon *itinéraire scientifique*.

Cette introspection a constitué pour moi, la première étape de ma préparation à l'HDR de géographie. C'est pourquoi, je recommande la lecture du volume 2 en amont du volume 1, pour favoriser une meilleure compréhension de mon positionnement scientifique et de mes nouveaux projets s'inscrivant en filiation des précédents.

Le volume 1, consacré à la position et au projet scientifique, conserve, par ailleurs, cette logique de mise en perspective, en s'amorçant par une réflexion épistémologique sur la géographie, confrontant mes douze années d'expérience de géographe, aux théories de la discipline, en revenant sur ses évolutions conceptuelles et méthodologiques. Cette démarche m'est apparue fondamentale, à ce moment charnière de l'HDR, qui se définit simultanément comme un temps de bilan de ses travaux en tant que Maître de Conférences, et d'ouverture vers des responsabilités à venir de Professeur des Universités.

J'ai donc organisé ce volume 1 de mon HDR, en trois parties, distinguant :

- 1) **Mon positionnement scientifique**, en explicitant mon approche épistémologique de la géographie d'une part, **et mon objet de recherche** d'autre part, consacré au tourisme et aux loisirs. J'expliciterai ce dernier en précisant successivement l'apport de la géographie à l'étude du tourisme et des loisirs ; et l'apport de l'étude du tourisme et des loisirs à la géographie.
- 2) En seconde partie, je présenterai **mon projet scientifique, consacré à l'étude du tourisme et des loisirs, comme vecteurs de co-construction du monde par processus d'interculturalisation, de l'évolution des pratiques aux enjeux de développement durable**. Je le préciserai en explicitant ses deux principaux axes, poursuivant mes travaux, à savoir : *Le tourisme et les loisirs en Indonésie : des agents de co-construction socio-spatiale par interculturalisation* ; et *la réinvention par interculturalisation du rapport au cheval dans la société mondialisée du tourisme et des loisirs*. J'en présenterai les concepts et objets, en montrant en quoi ils peuvent apporter des innovations dans la compréhension de la diffusion du tourisme et des loisirs dans le monde, au travers de processus combinant assimilation/différenciation/invention par hybridation. J'expliciterai, par ailleurs, comment ils peuvent aussi, contribuer au développement de la géographie, en l'enrichissant de concepts issus d'autres sciences sociales - tels que l'interculturalisation -, que la discipline féconde, en retour, de la dimension spatiale peu mobilisée dans les autres disciplines.
- 3) Enfin, je consacrerai la dernière partie de mon HDR à la présentation précise de chaque projet, individuel ou collaboratif, en présentant leurs **méthodologies et perspectives**. Parce qu'ils s'inscrivent pour beaucoup dans la poursuite de travaux déjà amorcés, je présenterai, le cas échéant, leurs **premiers résultats**. Enfin, je préciserai leurs temporalités, rappelées dans un tableau final de synthèse, distinguant les projets à très courts et courts (1 à 5 ans), moyens (6 à 10 ans) et longs (11 à 15 ans) termes.

Ce volume 1 de mon HDR est nourri de nombreuses sources bibliographiques, qui se limitent néanmoins à des écrits scientifiques publiés en français et en anglais, pour des raisons d'accessibilité de la langue. L'anglais constituant la langue de communication internationale, elle permet toutefois d'avoir accès à des publications de chercheurs issus de nombreuses nationalités. Elle est aussi la langue que j'utilise dans le cadre de mes collaborations scientifiques, plus particulièrement au sein des deux groupes de recherche que j'ai créés : ATREI (Association of Tourism Research and Education in Indonesia) et HORSUS (Horse and Sustainable Development).

I. Positionnement Scientifique et Objet de Recherche

I.1. Position scientifique : Définir mon approche de la géographie

I.1.1. La géographie, science des sociétés dans leur espace et de l'espace des sociétés.

En tant que géographe, je considère être dépositaire, à l'instar de tous les géographes français, d'une science à la fois complexe et riche, marquée par une histoire caractérisée par des continuités, mais aussi des ruptures et conflits, parfois violents. Des continuités, que certains, à l'exemple de Philippe et Geneviève Pinchemel (1981) ou d'Yves Lacoste, estiment comme prédominantes dans l'évolution de la discipline, comme en témoigne le nom de la célèbre revue de Lacoste *Hérodote*, créée en 1976. Ainsi déclare-t-il en 1990 : « *La géographie qui est la mienne [...] a le souci de renouer avec ce qui a été la géographie pendant 3000 ans. Les universitaires soutiennent mordicus que la géographie date du XIXe siècle. Je dis qu'elle date de 3000 ans, de l'apparition des premières cartes et des premières descriptions géographiques qu'on voit apparaître en Chine [...] Elle a comme raison d'être le mouvement hors de l'espace qui est familier [...] Si la revue que je dirige depuis 1976 s'appelle Hérodote, c'est qu'en Occident, c'est le premier géographe qu'on connaît* » (cité in Scheibling, 1994, p.118).

D'autres géographes pensent à l'inverse que ce sont les ruptures épistémologiques qui prévalent sur l'identité de la géographie, ayant évolué au travers d'une succession de changement de paradigmes, ayant défini :

- la *géographie « moderne »* du XIXe siècle, dominée jusqu'au début du XXe siècle par le déterminisme triomphant en Allemagne - et nuancée en « possibilisme » en France, sous l'influence de Vidal de la Blache -, le régionalisme et le ruralisme, dans une approche idiographique. Cette géographie est historiquement associée en France à la création en 1891 de la première revue de géographie : *Annales de Géographie* ;
- la « *nouvelle géographie* » quantitative et à dominante nomothétique, qui s'affirme progressivement en France dans les années 1950 et 1960, en se nourrissant notamment des modèles des places centrales allemandes (Christaller, Lösch) et des travaux américains sur l'espace urbain (*Ecole de Chicago*) développés depuis l'entre-deux-guerres. Cette nouvelle géographie rompt avec la tradition en se voulant urbaine, économique, systémique et modélisatrice ;
- les crises identitaires des années 1970, donnant jour à un foisonnement de nouveaux courants, idéologies et méthodes accordant notamment plus de place à l'individu, qui s'illustrent en France par la création de nouvelles revues novatrices telles que *L'Espace Géographique* (1972) ou *EspacesTemps* (1975) - devenue *EspacesTemps.net*.

Je considère, quant à moi, que la géographie, à l'instar de nombreuses sciences et peut-être de toutes, se façonne à la confluence de ces perpétuations et de ces césures épistémologiques. Elle s'inscrit dans le temps long, mais son évolution n'est pas linéaire. Ainsi, depuis l'Antiquité, la géographie s'identifie comme une science ayant pour objet l'interface sociétés-espaces, même si les définitions de ces dernières n'ont eu de cesse d'évoluer. Depuis sa genèse, elle étudie l'organisation et l'adaptation des populations face à des phénomènes extérieurs, qu'ils soient physiques ou humains, en s'intéressant notamment aux mobilités ou l'absence de mobilités.

Au-delà de ce cadre général, les interprétations des objets de la géographie, ont évolué de concert avec le progrès des sciences et techniques et les mutations profondes de la société occidentale, plus particulièrement associée à son histoire contemporaine (fin des grandes explorations, révolution

industrielle, exode rurale, crises socio-économiques, émergence des sociétés post-industrielles, mondialisation, etc.)

Espace, lieu, territoire, ont connu de nombreuses redéfinitions. Néanmoins, ce sont plus encore les démarches méthodologiques, intrinsèquement associées à une conception idéologique de la science, qui se sont transformées, en intégrant les courants philosophiques de leur temps - positivisme, béhaviorisme, marxisme, structuralisme, constructivisme...

Je considère que la géographie que je pratique est héritière de ces évolutions, en m'inscrivant dans le courant de pensée qui identifie la géographie comme une *science sociale* (Fremont, Hérin, Chevalier et Renard, 1984 ; Claval, 1989, 1992, 1995 ; Di Méo, 1998, 2014, 2016 ; Knafou, 1997 ; Scheibling, 1994, 2015 ; Lévy, 1999 ; Lévy et Lussault, 2003, etc.). Ainsi, l'objet de la géographie est, à mon sens, la société étudiée, sans renier l'importance de l'individu, dans ses rapports à l'espace. Ainsi, je rejoins la perception précoce de l'historien Fernand Braudel, qui déclarait en 1944 « *La géographie me semble être, dans sa plénitude, l'étude spatiale de la société* » (cité in Scheibling, 1994, p125), ou encore, plus récemment, d'Armand Frémont, qui l'identifie à la science qui s'attache à l'analyse des « *interactions entre rapports sociaux et spatiaux* » (1984).

Ainsi, je définirai la géographie comme **la science des sociétés dans leur espace et de l'espace des sociétés**, au travers d'une dualité qui rejoint celui de Michel Lussault identifiant la géographie comme « *la science qui a pour objet l'espace des sociétés, la dimension spatiale du social* » (in Lévy et Lussault, 2003, p.399). J'entends en cela que la géographie que je pratique peut étudier l'interface sociétés-espaces au travers d'une double entrée :

-par le groupe et les individus, dans leurs rapports à l'espace, intégrant l'environnement, les territoires et les lieux (travaux sur l'évolution de la relation à l'environnement et à la construction sociale nature en France et en Indonésie ; évolution du rapport aux plages en France et en Indonésie, dans le cadre du tourisme et des loisirs ; transformation du rapport traditionnel au cheval générant de nouvelles pratiques et développements territoriaux dans les sociétés de loisirs) ;

-par l'espace, intégrant les territoires et les lieux, en étudiant leur organisation et système de fonctionnement, au travers de la co-production des acteurs (travaux sur les destinations ; les stations touristiques ; les clusters touristiques).

En dépit de son caractère polysémique, je défends le terme d'*espace* qui me semble intéressant en raison de sa souplesse. Il est utilisable à toutes les échelles et il m'apparaît comme neutre, contrairement au concept de *territoire*, qui induit son appropriation par une collectivité ou/et des individus, au travers d'une double construction physique (bornage, contrôle, gestion) et mentale (représentations). Par conséquent, si le territoire peut être au cœur d'une analyse géographique, il ne représente pas la totalité des espaces avec lesquels les sociétés sont en relations.

C'est pourquoi, j'identifierai la géographie de façon générique comme ***l'étude des sociétés dans leur espace et de l'espace des sociétés***, qui intègre l'analyse des relations des sociétés et des individus :

- **au lieu**, défini comme « *la plus petite unité spatiale complexe de la société* » par M. Lussault (2003, p. 560) ou encore comme un « *espace dans lequel la distance n'est pas pertinente* » par J. Lévy (2003, p.560) ;
- **au territoire**, identifié comme « *l'espace approprié avec le sentiment ou conscience de son appropriation [...] Le territoire tient à la « projection » sur un espace donné des structures spécifiques d'un groupe humain, qui incluent le mode de découpage et de gestion de l'espace, l'aménagement de cet espace. Il contribue en retour à fonder cette spécificité, à conforter le sentiment d'appartenance, il aide à la cristallisation de représentations collectives* » (Brunet, Ferras et Théry, 2001, p.480).
- **à l'environnement**, recouvrant une double substance. Au sens large, l'environnement constitue « *l'ensemble des réalités extérieures à un système, notamment un système social, conditionnant son existence et interagissant avec lui* » (Emelianoff, 2003, p.317), mais plus spécifiquement il désigne, dans sa dimension physique, « *l'ensemble des éléments physiques,*

chimiques, biologiques et sociaux qui caractérisent un espace et influencent la vie d'un groupe humain » (Durand-Dastès et Merlin, 1989, p.256).

Ainsi, à l'instar de Roger Brunet, Robert Ferras et Hervé Théry, je considère que **l'espace** est un « *mot vital de la géographie* » (2001, p. 193), qui intègre de multiples déclinaisons constituant autant de champs d'analyse pour les géographes (espace cognitif, espace conçu, espace perçu, espace vécu, etc.). L'intérêt de ce concept émane, à mon sens, de sa flexibilité, qui lui donne la capacité de recouvrir l'ensemble des domaines de réflexions de la géographie. Il n'en demeure pas moins que cette plasticité le rend aussi délicat à cerner. Dans ce contexte, j'adhère à la définition de Jacques Lévy et Michel Lussault, qui l'identifient (identification B) comme un « *objet social défini par sa dimension spatiale. Un espace se caractérise au minimum par trois attributs : la métrique, l'échelle, la substance. Une réalité spatiale est souvent hybride, à la fois matérielle, immatérielle et idéale* » (2003, p.325).

Je me référerai aussi à la définition de Jacques Lévy, quant au concept de **société**, identifiée comme « *le social en tant qu'il forme un tout non réductible à la somme de ses éléments, en tant qu'il fonctionne comme un système* » (2003, p.855). Elle peut être précisée, en se référant à R. Brunet, R. Ferras et H. Théry, comme « *un ensemble de personnes formant un tout organisé, avec services réciproques : soit juridiquement (au sens de firme [...]) ; soit comme nation (la société française) ; soit comme un groupe particulier (la bonne société, [...]) ; soit dans un sens abstrait général (la société, des problèmes de société), avec un large emploi de l'adjectif (relations sociales, questions sociales). La société se présente et s'analyse à plusieurs niveaux (des microsociétés de cage d'escalier, de club) à la société globale qui les englobe toutes* » (2001, p.457-458).

Ces définitions permettent de mettre en exergue l'envergure de la géographie, spécialisée dans l'étude des relations sociétés-espace, qui recouvrent ainsi l'analyse des systèmes, des pratiques et des représentations des acteurs.

Cette première identification de la géographie et des concepts que j'utilise, me permet de poursuivre l'explication de mon positionnement scientifique, en précisant mes postures épistémologiques.

I.I.2. Une posture épistémologique constructiviste structuraliste, héritière de paradigmes antérieurs

Je considère que la géographie que je pratique s'inscrit dans un temps long. Elle est en partie héritière de Paul Vidal de la Blache, qui reste un marqueur de la géographie en France pour en avoir jeté les prémices ; mais aussi et sans doute plus encore, d'Elysée Reclus, dont le premier tome de la *Géographie universelle* aurait été qualifié de « géographie sociale » par certains de ses contemporains, et qui s'est intéressé, dès le milieu du XIXe siècle, aux rapports tant physiques que phénoménologiques à la « nature ».

Mes travaux se nourrissent ainsi de plusieurs courants épistémologiques qui ont traversé la discipline, plus particulièrement depuis le milieu du XXe siècle, à savoir :

- **Le structuralisme**, identifié comme une « *attitude de pensée qui met en avant la recherche de structures, c'est-à-dire de fondamentaux, d'invariants, au sein de sociétés ayant des habitudes et des attitudes différentes, pour en saisir les lignes, significations, convergences, voire origines communes. Le structuralisme s'est élaboré à partir de la linguistique (F. de Saussure) et a été développée en anthropologie par C. Lévi-Strauss* » (Brunet, Ferras et Théry, 2001, p.467). Le structuralisme propose un modèle épistémologique reposant, selon C. Lévi-Strauss, sur une démarche privilégiant l'étude non des phénomènes conscients, mais de leurs infrastructures inconscientes et sur l'analyse, non des entités indépendantes, mais de leurs relations. Par ailleurs, le structuralisme, qui introduit la notion de *systèmes*, se caractérise selon C. Lévi-Strauss, par le fait qu'elle « *visé la découverte de lois générales soit trouvées*

par induction, soit [...] déduites logiquement, ce qui leur donner un caractère absolu » (Lamy, 2008, in Lévi-Strauss, 1949, p.21).

- **La systémique ou la science des systèmes** qui sont définis comme un « *ensemble d'éléments qui sont reliés et co-existants ; [le système] constitue une totalité organisée distincte de son environnement* » (Thibault, in Lévy et Lussault, 2003, p.885). Il se caractérise par le primat de la relation sur l'objet et le principe de co-existence et d'interdépendance des organisations, acteurs et environnement (Le Moigne, 1977).
- **Le béhaviorisme**, défini comme une « *approche qui met l'accent sur l'étude du comportement observable et du rôle de l'environnement en tant que déterminant du comportement* » (Tavris et Wade, 1999, p. 182.). Si cette démarche peut être considérée comme positiviste pour tendre à réduire les comportements à une réaction à un stimuli extérieur (milieu), on peut considérer qu'elle a eu pour intérêt de proposer de partir des individus, de leurs motivations et représentations, pour expliquer l'organisation de l'espace : « *le béhaviorisme a eu le mérite d'attirer l'attention sur l'importance des processus d'apprentissage des territoires, sur celle de l'environnement dans les déterminations des comportements, sur les idées de motivations et de « désirs »* » (Brunet, Ferras et Théry, 2001, p.65).
- **Le constructivisme**, reposant, selon Edgar Morin, sur le fait que « *toute connaissance acquise sur la connaissance devient un moyen de connaissance éclairant la connaissance qui a permis de l'acquérir. [...] La connaissance élaborante essaie de se connaître à partir de la connaissance qu'elle élabore, et qui lui devient ainsi collaborante* » (1986, p.232). Selon Jean-Michel Besnier, le constructivisme désigne d'abord « *la théorie issue de Kant selon laquelle la connaissance des phénomènes résulte d'une construction effectuée par le sujet* » (2005, p.115). Le constructivisme présente donc les connaissances humaines comme des constructions, et non comme le reflet fidèle des faits, tel qu'envisagé par le positivisme. Ainsi, pour Michel Lussault, le constructivisme pose « *comme principe que la cognition procède par l'élaboration d'énoncés qui construisent l'objet de connaissance. [...] Ainsi, le Monde n'est-il connaissable, connu et reconnu, découpé en objets délimités et inter-reliés, qu'en vertu des opérations que le sujet réalise dans son expérience de cognition. Le sujet, dans cette optique, est à la fois un observateur et un modélisateur qui énonce des modèles de la « réalité connaissable »*. Ces modèles sont moins des doubles des réalités que des représentations circonstancielle de celle-ci. » (in Lévy et Lussault, 2003, p. 200-201). L'appropriation du constructivisme par des géographes leur a permis de développer de nouveaux rapports à l'espace, identifié comme un agencement, en donnant une importance primordiale aux acteurs, à leurs pratiques et représentations. **L'acteur** étant défini comme un « *actant pourvu d'une intériorité subjective, d'une intentionnalité, d'une capacité stratégique autonome et d'une compétence énonciative* » (Lussault, 2003, p.39) ; **la pratique**, comme « *une action humaine qui s'insère dans un environnement constitué notamment d'autres pratiques, et ainsi le transforme. La pratique est une action contextualisée, en situation* » (Ruby, 2003, p.740) ; et **la représentation** comme un « *lien entre un représentant (signe) et un représenté (objet auquel il renvoie)* », qui dans sa compréhension constructiviste considère que « *la forme symbolique configure, voire instaure, les objets dont elle parle, qui ne lui pré-existent pas, mais qu'elle construit dans leur pertinence, leur organisation et leur sens* » (Lussault, 2003, p.790). Il convient de distinguer les représentations individuelles, produites par un itinéraire de vie, un « être-au-monde » individuel ; et les représentations sociales, correspondantes à « *des formes de connaissance ordinaire, socialement élaborées et partagées, à visée pratique notamment dans la maîtrise de l'environnement et l'adoption d'attitudes et de comportements collectifs* » (Debardieux, 2003, p.791).

Ces différentes influences historiques ont permis de donner jour au **constructivisme structuraliste** dans laquelle je me reconnais. Cette dernière est définie, par le sociologue Pierre Bourdieu, à la jonction d'une double dimension, objective et construite. Ainsi, explique-t-il : « *Par structuralisme ou structuraliste, je veux dire qu'il existe, dans le monde social lui-même, [...] des structures objectives indépendantes de la conscience et de la volonté des agents, qui sont capables d'orienter ou de contraindre leurs pratiques ou leurs représentations. Par constructivisme, je veux dire qu'il y a une*

genèse sociale d'une part des schèmes de perception, de pensée et d'action qui sont constitutifs de ce que j'appelle habitus, et d'autre part des structures sociales, et en particulier de ce que j'appelle des champs. " (1987, p.5.)

Cette démarche intellectuelle a été aussi appropriée par des géographes et parmi eux, Guy Di Méo. Ainsi, affirme-t-il l'importance, pour la géographie sociale, de parvenir à concilier analyse du tangible et de l'intangible, au travers d'un dialogisme entre étude des structures physiques et sociales d'une part et représentations des individus, d'autre part. Il affirme que « *l'espace géographique constitue le produit élaboré par les sociétés humaines avec les matériaux de la nature, au gré de leurs représentations et de leurs techniques* » (2016, paragraphe 1). Ainsi, l'espace géographique résulte de la combinaison de ce qu'il nomme les *infrastructures*, traduisant « *les résultats tangibles d'une action humaine permanente et concrète de transformation de la nature* » et les *superstructures* regroupant « *les idées, les valeurs, les images et les mythes, les formes de pouvoir qui régissent la société dans ses espaces. Elle[s] convoque[nt] la mémoire, les représentations sociales, d'essence culturelle, qui animent les êtres humains dans leur rencontre inévitable et créatrice avec les lieux* » (paragraphe 5&6). Selon G. Di Méo, l'espace géographique est une co-construction combinant l'*espace de vie*, concernant les pratiques des individus et des groupes dans leurs spatialités, et l'*espace vécu*, émanant de leurs représentations, qui interagissent « *car les représentations s'imbibent des pratiques qu'elles induisent* » (paragraphe 6).

Cette dialectique me semble particulièrement intéressante, car elle permet de mettre en évidence le caractère co-construit des espaces et des lieux, au travers des pratiques et des représentations des individus et des groupes. Cette tension entre espaces objectivés et expériences vécues par de nombreux acteurs, créé, selon Di Méo, « *une cognition mentale (acquisition structurelle de connaissances, de schèmes de perception, de pensée, d'action). Elle ménage le passage des réalités concrètes et sensibles de l'espace (repérées par les sens) aux représentations que s'en font les individus : habitants, promeneurs, etc. En retour, les représentations participent, au travers de l'action et des pratiques qu'elles charpentent, à la production concrète de l'espace social* » (2016, paragraphe 12).

Ainsi, je rejoins la définition que Guy Di Méo propose en affirmant que « *La géographie sociale tient compte des différentes formes de structuration de l'espace, mais aussi de ses vécus par les êtres humains socialisés qui le produisent. Il s'agit d'un structuralisme constructiviste et humaniste qui installe la mécanique des rapports sociaux et spatiaux en amont des formes culturelles qu'elle produit* » (2016, paragraphe 15). Je lui préfère néanmoins l'appellation de **constructivisme structuraliste**, par le fait que mon entrée principale demeure les êtres humains dans leurs rapports spatiaux cognitifs, à la fois collectifs et individuels, aux structures, et non l'inverse. Je préfère éviter le terme d'humaniste, en raison de son possible caractère philosophique et polysémique. Ainsi, mes travaux sur les rapports à l'environnement, au développement et au complexe paradigme de « durabilité » intègre toujours la conscience de ma subjectivité et de mes rapports cognitifs à mes terrains d'analyse. C'est dans ce contexte que j'ai publié l'ouvrage *L'Occident face à la nature. À la confluence des sciences, de la philosophie et des arts*, afin de démontrer le caractère construit et évolutif du rapport de la société occidentale à l'environnement et à la notion de nature.

Consciente du caractère construit de la connaissance, tributaire du bagage culturel du chercheur et de son propre habitus (Morin, 1986 ; Le Moigne, 1995, Lussault, 2003), je travaille souvent de concert avec des collègues étrangers, plus particulièrement indonésiens dans le cadre de mes études consacrées au développement du tourisme et des loisirs en Indonésie. Ces collaborations permettent de mettre, notamment, en exergue l'ambiguïté de la diffusion de la notion de « durabilité », favorisant, certes, la prise en considération d'enjeux sociaux, culturels et environnementaux, dans les dynamiques de développement ; mais imposant aussi l'assimilation d'une définition occidentale de la société et de la nature, faisant abstraction des diversités culturelles locales, que les défenseurs du concept ignorent souvent largement (ou qui s'opposent à leurs propres conceptions sociétales...)

Mes travaux s'inscrivent donc dans une démarche constructiviste structuraliste, au travers de la prise en considération de la double subjectivité du chercheur que je suis et de mes objets de recherche, intégrant les représentations sensibles des acteurs, dans la construction de leur espace. Je rejoins ainsi l'approche trilogique de Henry Lefebvre et Armand Frémont, qui considèrent que les objets de la géographie combinent espaces *vécus, perçus et conçus* par les individus et les groupes. Ce postulat permet d'étudier les rapports des sociétés à l'espace en analysant les liens entre idéal et matériel, permettant à Jacques Lévy et Michel Lussault d'avancer le concept de constructivisme réaliste (Lussault, 2003). Je lui préfère néanmoins la notion de *constructivisme structuraliste* qui, selon moi, illustre la synthèse d'une approche associant la subjectivité du chercheur d'une part et le caractère co-construit de l'espace intégrant les interactions entre les individus, les groupes et les structures à la fois physiques, historiques et sociales, d'autre part. Cette approche induit aussi, selon les termes d'E. Morin, le recours « à une pensée complexe, qui puisse traiter l'interdépendance, la multidimensionnalité et le paradoxe. » Comme il le rappelle : « la complexité n'est pas seulement le problème de l'objet de la connaissance ; c'est aussi le problème de la méthode de connaissance nécessaire à cet objet » (1986, p.232).

Cette démarche caractérise autant mes travaux sur les relations entre société indonésienne et espace - dans la complexité de leur diversité - que sur l'évolution d'une pratique socioculturelle, émanant d'une mutation profonde de ses représentations, à savoir les pratiques équestres. En effet, je me suis aussi spécialisée dans l'étude de l'évolution du rapport au cheval dans la société du tourisme et des loisirs, se diffusant en Occident et au-delà. Cette évolution cristallise le passage progressif, entre la fin du XIXe siècle et le milieu du XXe siècle, du cheval de guerre et de travail associé, depuis l'Antiquité dans l'imaginaire collectif à la virilité et aux classes dominantes, au cheval re-codifié comme un compagnon affectif. Cette transformation des représentations est conjointe à celle de ses usages, qui s'illustre par un basculement du genre (prédominance des femmes dans la population des cavaliers ayant une licence à la fédération française d'équitation à partir des années 1960) et de l'âge des pratiquants (66.5% des cavaliers licenciés en France ont moins de 21 ans en 2017) - Pickel-Chevalier et Grefe, 2015 ; 2017 ; Pickel-Chevalier, 2017 e.

La redéfinition du cheval et des pratiques équestres attestent de processus complexes, qui s'inscrivent très largement dans la romantisation du rapport à la nature et à l'animal (Pickel-Chevalier, 2014 ; Thomas, 1985), mais aussi dans les évolutions structurelles et conjoncturelles de la société occidentale des XIXe et XXe siècles. Nous postulons que cette évolution n'a pas engendré « la fin du cheval » - comme le prétend l'historien U. Raulff, (2017) - mais a permis au contraire sa survie par sa recodification au sein de la société du tourisme et des loisirs, qui se diffusent dans le monde. Il est aujourd'hui moteur d'une économie plurielle (centres équestres, entreprises de commerce et de sellerie, infrastructures, alimentations, élevage, tourisme, etc.), pouvant favoriser des dynamiques de croissance endogènes des territoires. Conscients de ce potentiel, plusieurs responsables de collectivités territoriales entreprennent même d'utiliser le cheval comme un agent fédérateur du territoire, porteur d'une image combinant prestige, patrimoine et développement durable (Evans et Pickel-Chevalier, 2014 ; Guibert et Pickel-Chevalier, 2014 ; Pickel-Chevalier, 2015). Cette volonté de capitalisation du cheval questionne aussi l'émergence de clusters équins et plus particulièrement de clusters touristiques équins (Clergeau, Pickel-Chevalier, Violier et Grefe, 2015 ; Pickel-Chevalier et Violier, 2017), interrogeant la capacité des acteurs du tourisme et de la filière équine à fonctionner en réseau, pour créer un système touristique.

Mes recherches s'inscrivent aussi dans une **géographie qui se veut une science de synthèse**, non nécessairement entre sciences humaines et physiques, mais entre les différentes analyses de l'espace des sociétés, qui empruntent aussi à d'autres disciplines, et plus particulièrement comme on a pu le voir à la philosophie (Emmanuel Kant, Maurice Merleau-Ponty, Edgar Morin, Michel Foucault, Jean-Paul Sartre), à l'anthropologie (Claude Lévi-Strauss, Michel Picard, Michael Hitchcock, Adrian Vickers), à la sociologie (Pierre Bourdieu, Norbert Elias, Bernard Lahire, Jean-Claude Passeron, Jacques Revel, Miriam Adelman), à l'histoire (Marc Bloch, Fernand Braudel, Emmanuel Le Roy Ladurie, George Duby, Michelle Perrot), voire à la psychologie (Carol Tavris et Carole Wade). J'adhère aux propos de Jacques Scheibling, qui affirme en 2015 :

« *La géographie est le seul savoir scientifique susceptible de réaliser une synthèse spatiale à partir d'analyses multiples. [...] On peut admettre que l'espace social étant par définition composite, la science qui s'en préoccupe est forcément, elle-même, composite. La géographie n'a pas à être : environnementale, économique, sociale, culturelle sociologique, historique, démographique... Elle est par essence tout à la fois, étant entendu que l'accent peut être mis sur tel aspect plutôt que sur tel autre, selon l'espace, le lieu ou l'aire ou selon la nature de la recherche. [...] La synthèse est la capacité de la géographie d'utiliser toutes les approches de la géographie et si besoin de toutes les sciences connexes, de leurs résultats, et parfois de leurs démarches propres, pour rendre compte d'un espace* » (2015, p.183).

C'est assurément la perception de cette capacité à analyser les relations sociétés-espace, dans la pluralité des approches sociales, culturelles, historiques et économiques, héritière de cette volonté de recentrage de la géographie de G. et Ph. Pinchemel (1988), qui m'a conduit vers la géographie, dès mes premières années à l'université. Je demeure fidèle à cette approche dans mes travaux aujourd'hui. Ainsi, si j'accorde une importance essentielle aux données culturelles des sociétés, je ne m'inscris pas dans une géographie dite *culturelle*, mais dans une géographie qui intègre le fait culturel comme une composante essentielle du social, sans en exclure les autres dynamiques. En effet, si la définition de culture est, certes, polysémique (Lévy, 2003) - à l'instar de nombreux concepts en géographie - son intégration dans l'étude de l'espace géographique, surtout à partir des années 1980 et 1990¹, me semble fondamentale, pour avoir favorisé la prise en considération d'une nouvelle dimension de la construction de l'espace géographique, au travers de l'articulation entre d'espace vécu, perçus, conçus.

Ainsi, l'étude des faits de la culture - définie par Paul Claval comme « *l'ensemble de ce qui est transmis aux hommes et de ce qu'ils inventent. [...] La culture, c'est donc l'ensemble des représentations sur lesquelles repose la transmission des sensibilités, des idées et des normes d'une génération à une autre, ou entre partenaires du même âge* » (Claval, 1992, introduction et paragraphe 13) - est omniprésente dans mes travaux. Néanmoins, elle n'est jamais pour autant exclusive, se combinant à l'analyse des faits économiques, sociaux, et environnementaux, en fonction de mes sujets d'étude. Je rejoins en cela l'approche de Jacques Lévy (2008) ou de Guy Di Méo (2008) qui considèrent que le fait culturel fait partie du fait social, et constitue en cela une composante importante mais non unique de la géographie, en tant que science sociale. Ainsi, Guy Di Méo, écrit-il en 2008 : « [...] *Je postule que nous devons affirmer la consubstantialité absolue du social et du culturel en géographie. Nous devons tenir le principe de leurs rapports irréductibles en termes de signifiant et de signifié, de forme et de fond, de contenant et de contenu... Défendant une démarche structuraliste, j'estime aussi qu'il nous revient d'affirmer la prégnance dialectique, échappant à toute causalité linéaire, de la forme sur le fond, des structures sur le sens. À ce titre, il nous faut poser le principe d'une production culturelle sensible aux forces, aux impulsions créatrices d'une action sociale dynamique et spatialisée, à ses jeux et à ses enjeux, aux conflits et aux luttes qui la secouent, aux formes de régulation qui la rendent possible. Il est indispensable, symétriquement, de faire l'hypothèse de faits culturels façonnant à leur tour et simultanément les univers sociaux et spatiaux ; en fait totalement solidaires de ceux-ci* » (2008, paragraphe 11).

Cette posture me conduit, aussi, à définir la géographie, comme une science **à la fois idiographique et nomothétique**. J'abonde dans le sens de Jacques Scheibling qui affirmait, en 1995, que « *La géographie n'est pas idiographique ou nomothétique : elle est les deux à la fois. Idiographique, parce que chaque société se caractérise par des traits singuliers inscrits sur son territoire, fruit d'une histoire spécifique et d'un fonctionnement actuel. Nomothétique, parce les structures territoriales, au-delà de leurs spécificités, peuvent correspondre partiellement à des types plus ou moins généraux qui se retrouvent partout ou seulement ailleurs* » (p.163). Cette dualité est héritée une fois encore de

¹ Création par Paul Claval en 1992 de la revue *Géographie et Cultures*, qui s'inscrit dans le contexte du *cultural turn* anglo-saxon.

l'histoire de la géographie, à dominante idiographique dans la période vidalienne et à hégémonie nomothétique dans les modèles spatiaux-économiques développés pendant l'entre-deux-guerres et au sein de la Nouvelle géographie. Or, la singularité de la géographie sociale émane, justement, de la dialectique entre singularités des terrains et recherche de lois socio-spatiales, à partir des faits constatés. En effet, l'une des caractéristiques de la géographie me semble relever de son rapport fondamental au terrain, non plus dans un souci monographique, mais au contraire en vue de confronter de façon quasi-systématique théorisation et analyse de cas, se nourrissant réciproquement. Dans ce cadre, nombre de géographes dont je fais partie, privilégient **la méthode dialogique**, qui induit ce va-et-vient entre approche conceptuelle, permettant de dégager une problématique et des hypothèses, et études de terrain censées confirmer, infirmer ou infléchir la théorisation. La relation entre étude de cas et conceptualisation mise en exergue au sein d'autres sciences et notamment de la sociologie (Passeron et Revel, 2005 ; Yin, 2018), m'apparaît ainsi essentielle, car on ne peut prétendre aborder un espace géographique à analyser, sans cognition, qui participe à construire son sujet et son interprétation. Ainsi, dans les différents travaux que je conduis, l'approche théorique précède et succède mes études de terrains, dans une constante dialectique, permettant la remise en question et l'affinement de mes méthodes et résultats.

I.1.3. La géographie, une science privilégiée pour étudier les relations sociétés-environnement

La géographie ne peut plus être définie, à l'aube du XXI^e siècle, comme la science de synthèse entre sciences de la vie et sciences humaines, en raison de structures influençant les sociétés et leurs espaces, qui relèvent autant, voire plus en fonction des situations, de composantes sociétales et/ou historiques, que de composantes physiques (« milieux »). Néanmoins, parce qu'elle se consacre à l'étude de l'interface sociétés-espace, elle est, à mon sens, en situation privilégiée pour analyser les relations entre sociétés et environnement, ce dernier se définissant comme une constituante de l'espace géographique. Ce fait avait déjà été mis en lumière par Jean-Pierre Marchand, qui affirmait dès 1980 que le milieu physique est « *un composant de l'espace au même titre que l'organisation sociale ou le système économique* » (1980, p.238). C'est, par ailleurs, cette assimilation de la géographie à la science des interrelations tissées entre sociétés et espace intégrant l'environnement, qui m'a fait décider, en deuxième année, de quitter les bancs du DEUG d'Histoire, pour rejoindre ceux de la Géographie en Licence, comme je l'ai expliqué dans mon itinéraire scientifique (volume 2).

Cette intérêt de la géographie pour les milieux, au travers d'une dialectique entre sociétés et environnement, est aussi affirmé par Paul Claval, qui écrit : « *La géographie est une science sociale : elle s'intéresse à la terre des hommes. Elle analyse les faits naturels dans la mesure où ils éclairent la répartition et les mouvements des hommes, de leurs activités et de leurs œuvres à la surface de notre monde* » (1989, p.123). Pourtant, la relation de la géographie à l'environnement demeure complexe, pour des raisons historiques et conceptuelles. Ainsi, la géographie, marquée par une double logique de continuité et de ruptures épistémologiques, a évolué d'une idéologie déterministe prédominante au XIX^e siècle, à une théorisation de la science de l'organisation de l'espace, tendant à l'éviction du milieu à partir de l'entre-deux-guerres. Ce changement de paradigme a généré une réticence de la part de nombre de géographes en France à étudier les relations hommes-milieux, de crainte de renouer avec le déterminisme de leurs aïeux. Si la géographie physique s'est bien sûre maintenue, de nombreuses interrogations se sont fait jour, quant à leur position au sein d'une géographie devenue sociale - intégration ou autonomie (Marchand, 1980 ; Scheibling, 1994 ; Arnould et Glon, 2005, etc.)

Cependant, l'émergence de nouvelles sensibilités, dans les années 1970, dans les sphères sociales, politiques et économiques, à l'égard des notions de développement et d'environnement vont permettre un repositionnement progressif de la géographie. Pourtant, et contrairement aux idées reçues, les questionnements relatifs aux relations entre l'homme et la « nature » ne sont pas nées dans cette période d'effervescence intellectuelle : ils ont accompagné l'évolution de la civilisation occidentale depuis sa genèse (Pickel-Chevalier, 2014), au travers d'un processus marqué par des continuités et des

césures, distinguant notamment les sociétés proto-paysagères de l'Antiquité et du Moyen-Age, des sociétés paysagères de l'époque moderne (naissance du paysage à la Renaissance) et de l'époque contemporaine (Berque, 1994 ; 1995 ; Roger, 1997 ; Collot, 1997 ; Robic, 1992).

La dynamique du Grand Tour du XVIII^e siècle, suivie de l'invention du tourisme au sein de la société industrielle, s'y inscrivent. Elles ont favorisé le développement d'un intérêt neuf pour la nature « sauvage », recodifiée comme autant de milieux romantiques largement fantasmés et véhiculés au travers des arts (Pickel-Chevalier, 2014), notamment sous l'influence des poètes britanniques au XVIII^e siècle - Laurence Sterne, Tobias Smollet, William Wordsworth ou Samuel Taylor Coleridge -, mais aussi des philosophes. Parmi eux, s'illustrent notamment Jean-Jacques Rousseau, qui dépeint sa fascination pour la nature sauvage et terrifiante de la haute montagne, dans *Julie et la Nouvelle Eloïse* (1762). Emmanuel Kant aura aussi un rôle essentiel, au travers de ses *Observations sur le sentiment du beau et du sublime* publiées en 1764, puis de son décryptage, en 1790, de la psychologie ambiguë associée au sentiment de sublime, en écrivant :

« *Qui appellerait donc sublimes des masses montagneuses sans forme, entassées les unes sur les autres en un sauvage désordre, avec des pyramides de glaces, ou bien encore la mer en furie ? [...] Mais si nous nous sentons en sécurité, le spectacle est d'autant plus attrayant qu'il est terrifiant ; et nous nommons volontiers ces objets sublimes, parce qu'ils élèvent les forces de l'âme au-dessus de l'habituelle moyenne et nous font découvrir en nous un pouvoir de résistance d'un tout autre genre, qui nous donne le courage de nous mesurer avec l'apparente toute-puissance de la nature* » (cité in Pickel-Chevalier, 2014, p. 85).

Cette redéfinition sublime de la nature est aussi diffusée par les peintres du XVIII^e siècle, à l'instar de Caspar Wolf, mais plus encore par les artistes du XIX^e siècle, alors que triomphe le Romantisme. Parmi eux, s'illustrent des peintres, tels que Caspar David Friedrich, Theodore Géricault, Eugène Delacroix, Gustave Courbet, Johan Christian Claussen Dalh, etc.- et les auteurs - Lord Byron, Percy Bysshe Shelley, John Keats, François-René de Chateaubriand, Victor Hugo, Lamartine, Alfred de Musset, etc.

Or, cet engouement pour la « nature » a, dès lors, intéressé des géographes, et notamment Elysée Reclus, qui observait, en 1866 : « *Il se manifeste depuis quelques années une véritable ferveur dans les sentiments d'amour qui rattachent les hommes d'art et de sciences à la nature. Les voyageurs se répandent en essaims dans toutes les contrées d'accès facile, remarquables par la beauté de leurs sites ou le charme de leur climat.* » (p.48).

Cet enthousiasme s'accompagne d'ores et déjà d'une crainte de voir disparaître, sous les effets de l'industrialisation, des milieux sauvages largement fantasmés, par une société devenue urbaine. Ce phénomène est aussi mis en exergue par Elysée Reclus, qui déclare :

« *La question est de savoir ce qui dans l'œuvre humaine sert à embellir ou bien contribue à dégrader la nature extérieure peut sembler futile à des esprits soi-disant positifs : elle n'en a pas moins une importance de premier ordre. Les développements de l'humanité se lient de la manière la plus intime avec la nature environnante. Une harmonie secrète s'établit entre la terre et les peuples qu'elle nourrit, et quand les sociétés imprudentes se permettent de porter la main sur ce qui fait la beauté de leur domaine, elles finissent toujours par s'en repentir. Là où le sol s'est enlaidi, là où toute poésie a disparu du paysage, les imaginations s'éteignent, les esprits s'appauvrissent, la routine et la servilité s'emparent des âmes et les disposent à la torpeur et à la mort. Parmi les causes qui dans l'histoire de l'humanité ont déjà fait disparaître tant de civilisations successives, il faudrait compter en première ligne la brutale offensive avec laquelle la plupart des nations traitaient la terre nourricière* » (1866, réédition, 2002, p.65-66).

L'intérêt pour la nature sauvage, redéfini au travers du sublime, est ainsi associé à la peur de la voir disparaître, dans une société industrielle qui amorce une inversion du rapport de forces avec les milieux naturels. Cette crainte favorise l'émergence de politique de conservation faisant progressivement entrée la « nature » dans un processus de patrimonialisation, initialement marquée par l'invention de parcs naturels, protégeant des « monuments » de la nature, sensés incarner l'identité

nationale. Le modèle en est inventé aux États-Unis (création du premier parc naturel régional à Yosemite en 1864, suivi de la création du premier parc naturel national à Yellowstone en 1872), puis se diffuse dans les « nouveaux-mondes » anglo-saxons (premier parc créé en 1887 au Canada ; en 1891 en Australie ; en 1894 en Nouvelle-Zélande), bien que la notion de « *wilderness* » puisse être différente en fonction des pays, et même entre États-Unis et Canada (Arnould et Glon, 2006).

En Europe, cette volonté de conservation est plus tardive et combine volontiers protection de la nature « ressource » et de la nature esthétique. Ainsi, en 1885 est signée la convention de Berlin sur les saumons du Rhin ; en 1895 se tient la Conférence de Paris sur la protection des oiseaux, alors qu'en 1909 Paris se déroule le Congrès international sur les Paysage. Cette sensibilité permet de voter en 1906 la première loi pour la Protection des sites et monuments naturels, considérés comme riches d'un caractère artistique. Cette dynamique se renforce dans la période de l'entre-deux-guerres, avec l'ouverture de parcs nationaux en Europe et au-delà : en Suisse, dès 1914 ; en Italie, en 1922 ; en Tchécoslovaquie, en 1938 ; mais aussi au Japon en 1911 et en Indonésie en 1919. On assiste aussi à la création à Londres du Comité international pour la protection des oiseaux en 1922, et la tenue à Paris du Congrès international sur la protection de la nature en 1923. Dans son prolongement sera voté en 1930 en France une loi ayant pour objet de réorganiser la Protection des Monuments naturels et des sites de caractère artistique, historique, scientifique, légendaire ou pittoresque (Veyret, 2009 ; Pickel-Chevalier, 2017a).

Ce développement des politiques de conservation s'inscrit dans un contexte marqué par d'importants progrès des sciences, favorisant une meilleure connaissance du vivant. Parmi eux, on notera notamment l'œuvre du géologue russe Vladimir Ivanovich Vernadsky qui précise la notion de biosphère dans son ouvrage éponyme publié en 1926. Il y affirme que « *toute la vie, toute la matière vivante peut être envisagée comme un ensemble indivisible dans le mécanisme de la biosphère [...] L'homme est indissociablement lié à un même bloc de vie avec tous les êtres vivants qui existent ou ont existé* » (cité in Pickel-Chevalier, 2014, p.107-108).

Ce théorie sera appuyée par le botaniste anglais Arthur George Tansley qui crée le concept d'écosystème en 1935, qu'il définit comme un « *système incluant non seulement le complexe des organismes, mais aussi tout le complexe des facteurs physiques, formant ce que nous appelons le milieu du biome, des facteurs de l'habitat au sens large. [...] Les systèmes ainsi formés sont du point de vue de l'écologiste les unités de base de la nature à la surface de la terre* » (cité in Deléage, 1991, p.120). Il identifie ainsi le monde comme un système interactif, tissé entre la biocénose, soit l'ensemble des êtres vivants, et le biotope, constituant les milieux de vie - concept auquel il donne jour en 1939. L'écologie devient alors la science des écosystèmes. Après la guerre ce mouvement se poursuit et se renforce, en donnant jour à une philosophie écologiste qui se cristallise notamment dans l'œuvre de l'américain Aldo Leopold, publiant en 1943 *Wildlife in American Culture*. Il y prône une responsabilisation de l'homme vis-à-vis du vivant, qui forge le socle de sa *Land Ethic*. Cette dernière porte les germes d'une écologie politique, qui s'affirmera dans le cadre des crises socio-économiques et politiques qui marqueront la fin des années 1960.

Ainsi, la période s'étirant de l'entre-deux-guerres jusqu'aux années 1960 se caractérise par un double mouvement scientifique inverse : alors que les géographes de part et d'autre de l'Atlantique se détachent des conditions naturelles, pour réinventer leur discipline comme une science moderne - jusqu'à devenir, à son paroxysme, une « science sans milieu » (Veyret et Pech, 1993, p. 5) - émancipée du déterminisme qui lui avait imposé son dogme depuis plus d'un siècle ; les chercheurs spécialisés dans le vivant lui confèrent une nouvelle dimension grâce à sa reconceptualisation en système, incluant l'homme. Or, c'est au travers des concepts créés en écologie, qui donneront jour à notion anglo-saxonne de « *environment* », que les milieux redéfinis au travers d'approches systémiques, réintégreront progressivement le champ d'étude de certains géographes - notamment au travers de l'étude des risques - comme l'observait dès 1971 Pierre George.

La définition de « *l'environnement* » demeure néanmoins ambiguë. Issu de l'anglais, il a d'abord été assimilé par les géographes français comme un synonyme de milieu. Ainsi, en 1988, Ph et G. Pinchemel écrivaient : « *la notion d'environnement pose un problème sémantique. Environnement, vieux mot français (début du XIV^e siècle) désignait un contour, une enceinte, les environs d'un lieu (Dictionnaire Robert). Il est revenu de l'anglais tardivement, avec le sens écologique de cadre de vie. Il y a pratiquement identité entre milieu et environnement* » (p.221). C'est vraisemblablement A. Demangeon qui l'a utilisé pour la première fois dans la littérature géographique française dans un texte publié en 1942. Il l'assimilait aussi à milieu, mais en soulignant son caractère plus global, intégrant l'influence de l'homme (Veyret et Pech, 1993, p.2). Il faudra toutefois attendre les années 1980 et 1990, pour assister à l'appropriation plus générale de ce terme par les géographes français (Robic, 1992), qui le distinguent désormais du terme de milieu. En effet, l'environnement se définit comme un concept plus complexe, intégrant des relations d'interdépendances entre milieux physiques et sociétés, et par un caractère systématique. Ainsi, Y. Veyret affirme qu'il « *désigne les relations d'interdépendance qui existent entre l'homme, les sociétés et les composantes chimiques, biotiques du milieu, en intégrant aussi les aspects économiques sociaux et culturels* » (2003, paragraphe 33). F. Durand-Dastès et P Merlin (1989) considèrent, quant à eux, que l'environnement se définit comme : « *l'ensemble des éléments physiques, chimiques, biologiques et sociaux qui caractérisent un espace et influencent la vie d'un groupe humain* ». Ils insistent sur le fait que « *l'environnement est un système, c'est-à-dire un ensemble cohérent d'éléments qui agissent et réagissent les uns sur les autres. Tout environnement définissable comme entité est « ouvert » : il reçoit des impulsions externes et peut en transmettre à son tour* » (p.256-257).

Le terme d'environnement traduit donc un changement de paradigme : désormais les relations entre sociétés et milieux sont bilatérales. Elles incluent l'adaptation des hommes aux conditions physiques de la terre - qui a prédominé pendant des siècles - et leurs influences sur elles, devenues majeures, au sein d'un système d'interactions plurielles.

Or, les transformations de l'environnement par les sociétés ne relèvent pas que d'actions physiques. Elles résultent aussi de leurs représentations. Cet aspect essentiel a été mis en exergue dès 1979 par A. Dauphine qui écrit : « *Il est possible de définir l'environnement comme étant le milieu physique perçu par l'homme, les groupes sociaux, et les sociétés humaines [...] L'environnement du géographe présente donc trois caractéristiques fondamentales. C'est un milieu donné, un produit de l'homme et un ensemble perçu* » (cité in Tissier, p.205). En effet, les rapports des sociétés, notamment occidentales, à l'environnement ont accompagné, depuis l'Antiquité, les évolutions des sciences et de la philosophie façonnant la construction sociale « nature ». Cette construction est donc évolutive, et elle intègre les transformations des représentations, dépendantes des progrès de la connaissance, mais aussi pétries par les systèmes idéologiques en présence (Glon, 2009). Elle est, de plus, retranscrite au travers des arts, qui contribuent en retour à diffuser une interprétation de la nature dans la conscience collective (Pickel-Chevalier, 2014).

L'importance accordée à ces interprétations de la nature (construction sociale), dans l'évolution des rapports à l'environnement (compris en tant que système), a permis la réémergence de l'intérêt des géographes pour les paysages. Ils ont surtout rejoint les préoccupations des géographes s'intéressant aux faits culturels. En effet, le paysage est redéfini comme un produit de la culture des sociétés, comme le rappelle J.L. Tissier, qui écrit en 1992 : « *Par-delà sa matérialité, le paysage est chargé de signification pour ceux qui y vivent et ceux qui le traversent [...] Le paysage expose et concrétise les notions plus abstraites de cadre de vie, de lieu et de territoire. Il est considéré comme le siège d'une identité à la fois recherchée et rendue accessible par ce « média », cette représentation* » (cité in Scheibling, 2015, p.128-129).

Augustin Berque a eu une influence considérable dans cette redéfinition du paysage, comme objet culturel de la géographie, en insistant sur l'importance de son caractère phénoménologique - la phénoménologie étant définie comme une « *méthode philosophique s'efforçant d'expliquer la nature des liens que tout sujet noue avec son environnement naturel et humain* » (Di Méo, 2003, p.712) - lié à

l'expérience vécue consciencialisée. Ainsi, affirme-t-il que le paysage relève d'une combinaison de composantes physiques et de représentations de ces dernières, inscrites dans une spatialité et une temporalité qui déterminent la relation entre la société et son environnement, qu'il nomme « médiance ». Or, il considère que cette médiance « *relève à la fois du physique et du phénoménal, de l'écologique et du symbolique, du factuel et du sensible* » (*Les Raisons du Paysage*, 1995, p.36). Cette intégration du paysage comme composante essentielle des sociétés, le conduit à développer le concept de « civilisation paysagère », émergente en Occident à la Renaissance alors qu'elle était apparue dès le Ve siècle, en Chine (Berque, 1994, 1995). A. Berque en vient même à définir la géographie comme une *mésologie*, c'est-à-dire une science consacrée à l'étude du milieu, complexe et ambivalent, au travers duquel une société pratique et théorise son rapport à la nature.

Si l'ensemble de la communauté des géographes n'adhère pas à cette redéfinition de leur discipline, l'intégration de l'étude du paysage dans la géographie culturelle a influencé un certain nombre d'entre eux et notamment Michel Collot (*Les enjeux du paysage*, 1997). Sans réduire la géographie à une mésologie, j'ai beaucoup utilisé les travaux d'Augustin Berque et de Michel Collot, qui m'apparaissent comme essentiels à la compréhension de l'évolution sur le temps long des rapports phénoménologiques à l'environnement.

Ainsi, les définitions *d'environnement* - comme un complexe système d'éléments physiques, chimiques, biologiques et sociaux, caractérisant des espaces à la fois donnés, construits et perçus par les groupes humains - et *de paysage* - identifié comme un « *agencement matériel d'espace - naturel et social - en tant qu'il est appréhendé visuellement, de manière horizontale ou oblique, par un observateur. Représentation située, le paysage articule plusieurs plans, permettant l'identification d'objets contenus et comprend une dimension esthétique* » (Tissier, in Lévy et Lussault, 2003, p.697), attestent de la position privilégiée de la géographie, dans l'étude des rapports sociétés-environnement. Ces derniers peuvent être analysés aussi bien au travers du prisme social et culturel (Augustin Berque ; Michel Collot ; Jean-Louis Tissier ; Marie-Claire Robic ; Jean-Marc Besse ; Céline Barthou ; Vincent Andreu-Boussut ; Sylvine Pickel-Chevalier, etc.) qu'environnemental (Paul Arnould ; Jean Tricard ; Claude et Georges Bertrand ; Jean-Pierre Marchand ; Yvette Veyret ; Nathalie Carcaud ; Pierre Pech ; Alain Miossec ; Laurent Simon ; Eric Glon ; André Dauphiné ; Denis Mercier ; Emmanuel Reynard, etc.). Ces derniers renouvellent la composante physique de la géographie, en combinant le social à l'environnemental, notamment pour comprendre la construction historique des paysages (Bertrand, 1975 ; Carcaud et Arnaud-Fassetta, 2015), la complexité des politiques de conservation et patrimonialisation (Glon 2009 ; Glon et Chebanne, 2013 ; Bouisset et Degrémont, 2013 ; Duval, 2013), les enjeux de l'évolution des climats (Péguy, 1989 ; Marchand, 1990 ; Vigneau, 2000 ; Pagny, 2012) ou la gestion des risques et des ressources intégrant les enjeux d'aménagement du territoire (Veyret, 2001 ; Miossec, 1997, etc.)

Si je m'inscris dans la première tendance, je suis évidemment réceptive à la seconde, plus particulièrement dans le cadre de mes travaux en lien avec les enjeux du développement durable. En effet, la capacité de la géographie à étudier la complexité, à la confluence de composants économiques, sociaux, culturels et environnementaux qui caractérisent les interactions sociétés-espaces, favorise l'investissement des géographes dans l'étude de l'émergence du paradigme de *sustainability* et de ses effets.

I.1.4. La géographie, science sociale de synthèse, à même d'étudier le paradigme complexe de « durabilité »

La notion de développement durable interpelle les scientifiques, et notamment les géographes, depuis sa genèse au soir des années 1980. Afin d'en saisir la complexité, il importe en premier lieu de revenir sur son histoire. La conjoncture qui caractérise l'Europe de l'Ouest et les États-Unis entre la fin des années 1960 et le début des années 1970 est marquée par des crises sociales et économiques (guerres

de décolonisation, chocs pétroliers), favorisant un foisonnement de contestations (mouvements portés notamment par les étudiants en 1968 en France, en Pologne, en Italie, en Allemagne, en Tchécoslovaquie ; mouvements contre la guerre du Vietnam et émeutes après l'assassinat de Martin Luther King aux États-Unis). Cette émulation favorise le développement d'interrogations dans les sphères intellectuelles, mais aussi politiques et économiques, quant au modèle de développement occidental, assimilant consommation à progrès. De même émergent des questionnements relatifs à l'inégalité des rapports entre les pays, alors que s'affirme l'idée d'une division planétaire Nord-Sud, opposant des pays « développés » et des pays « en développement » (Emmanuel, 1969 ; Amin, 1970 ; Wallerstein, 1979). Dans ce contexte, affleurent de nouvelles préoccupations à l'égard des (dés)équilibres économiques et écologiques planétaires, donnant jour au Club de Rome (1968) réunissant des scientifiques, économistes, hommes d'affaires, haut-fonctionnaires et hommes politiques. Cette association publie en 1972 le rapport Meadows intitulé « *The limits of the Growth* » traduit en français sous une forme interrogative « *Halte à la Croissance ?* ». Ce document cristallise l'entrée du monde occidental dans un nouveau paradigme : celui de la défiance quant aux effets sociétaux et environnementaux du « tout économique » diffusé à l'échelle planétaire (Pickel-Chevalier, 2017a).

Le sommet de Stockholm de la même année (1972) s'inscrit dans cette volonté de « *penser le monde dans sa globalité* » (Veyret, 2009, p.25). Le programme des Nations Unies pour l'Environnement (PNUE) y voit le jour, soit 6 ans après le Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD). En 1980 le PNUE publie avec l'UICN (Union Internationale pour la Conservation de la Nature) et le WWF (World Wildlife Fund) un rapport sur « *la stratégie mondiale pour la conservation* » qui se fonde sur l'idée d'une articulation entre développement et protection, initiant la notion de « *sustainability* ». Ce texte préfigure la publication en 1987 du rapport Brundland, établi à la demande des Nations Unies en vue de la préparation du Sommet de la Terre de 1992. Le rapport donne jour à la notion de « *sustainable development* », qui sera traduit en français par « *développement durable* », en dépit d'une différence sémantique. En effet, il substitue l'idée d'un développement « soutenable » par la collectivité et l'environnement, par l'ambition d'une durabilité temporelle, sous-entendant la capacité des générations présentes à connaître les modes de vie des sociétés de demain.

Le rapport définit le développement durable selon ces termes (Chapitre 3, article 1 à 3):

« 1. *Sustainable development is development that meets the needs of the present without compromising the ability of future generations to meet their own needs. It contains within it two key concepts:*

-the concept of 'needs', in particular the essential needs of the world's poor, to which overriding priority should be given;

-the idea of limitations imposed by the state of technology and social organization on the environment's ability to meet present and future needs.

2. *Thus the goals of economic and social development must be defined in terms of sustainability in all countries - developed or developing, market-oriented or centrally planned. Interpretations will vary, but must share certain general features and must flow from a consensus on the basic concept of sustainable development and on a broad strategic framework for achieving it.*

3. *Development involves a progressive transformation of economy and society. A development path that is sustainable in a physical sense could theoretically be pursued even in a rigid social and political setting. But physical sustainability cannot be secured unless development policies pay attention to such considerations as changes in access to resources and in the distribution of costs and benefits. Even the narrow notion of physical sustainability implies a concern for social equity between generations, a concern that must logically be extended to equity within each generation. »*

(<http://www.un-documents.net/our-common-future.pdf>)

Il innove donc en s'affranchissant d'une opposition à la croissance (rapport Meadow), pour proposer l'invention d'un mode de développement intégrant les enjeux de la conservation des ressources naturelles, mais aussi la nécessité de rééquilibrage de la distribution des richesses, en affirmant que la pauvreté sévissant dans le monde constitue une menace écologique et sociale pour tous (chapitre 3, article 4). Cette nouvelle idéologie sera internationalement diffusée en 1992 au Sommet de la Terre de Rio de Janeiro, réunissant 110 chefs d'état et 2400 représentants d'ONG, au cours duquel est proclamé

que « *l'intérêt écologique outrepassa les frontières et les enjeux politiques, pour avoir des conséquences globales autant que locales* » (cité in Pickel-Chevalier, 2017, p.128).

Le développement durable ne constitue, donc, pas un concept scientifique, défini comme « *un outil intellectuel qui remplit une fonction opératoire dans l'interprétation de certaines observations ou expériences permettant d'appréhender efficacement la réalité, et constituant un « instrument de théorisation » pour comprendre des phénomènes* »², mais un projet de développement politique et institutionnel. Le développement durable ne constitue ainsi pas un outil de compréhension ou de conceptualisation du monde, mais un outil de co-construction du monde, complexe et ambigu. Il témoigne néanmoins d'un changement de paradigme, identifié comme « *un ensemble de croyances, valeurs reconnues et techniques communes aux membres d'un groupe donné, qui oriente provisoirement la recherche dans un domaine défini* » (Bernard, 2003, p.683), à savoir la redéfinition de la notion de « développement » au travers de l'agrégation de facteurs sociaux, culturels et environnementaux, aux critères économique traditionnels. Un paradigme, qui se mondialise en se confrontant à la diversité géoculturelle et économiques des sociétés, questionnant ses possibles mises en œuvres (Pickel-Chevalier, 2017).

Cette notion novatrice et son ambition universaliste ont interpellé les chercheurs, et notamment les géographes, dès sa genèse. Ainsi, Y.Veyret (2009) a mis en lumière le fait que le développement durable, qui demeure très éco-centré en Occident, repose sur l'idée d'une nécessité de conservation des équilibres de la nature. Or, ces derniers relèvent plus d'un mythe d'une « nature » harmonieuse (Brunel, 2008), héritée des géographes allemands du XIXe siècle (Ratzel notamment) et plus encore des Romantiques. Ces derniers dépeignent, sous leur plume ou sur leurs toiles, une nature sauvage qu'ils perçoivent comme immuable, dans un monde bouleversé par la révolution industrielle (Schama, 1999 ; Pickel-Chevalier, 2014). Cependant, comme le rappelle Y. Veyret, les milieux naturels, comme les climats, ne sont pas des entités fixées, mais sont au contraire en perpétuelles évolutions. Aussi affirme-t-elle :

« *Les sociétés s'inscrivent dans ces dynamiques, contribuant à accélérer certains processus ou à en ralentir d'autres (fixation du trait de côte par exemple). La part de la nature et celle des sociétés dans les processus qui caractérisent la « face de la terre » ne sont pas toujours aisées à distinguer, pourtant cette distinction est indispensable si l'on ne veut pas attribuer aux sociétés des dysfonctionnements qui seraient dues à d'autres causes* ». Elle ajoute : « *Il est fondamental d'intégrer dans l'analyse du développement durable, la double dimension temporelle, celle du passé, qui permet de souligner les temps longs de la nature et les temps plus courts des sociétés et des hommes, et celle du futur* » (2009, p. 31).

Par ailleurs, les objectifs même de la conservation de la nature ne font pas nécessairement consensus et peuvent être contradictoires. Ces ambiguïtés sont notamment mises en exergue, au travers de l'exemple de la forêt, par J. Boulier et L. Simon qui écrivent : « *Vouloir maintenir la biodiversité d'une forêt ancienne n'apporte ainsi aucun avantage en terme de stockage du carbone, à l'inverse d'une jeune plantation de conifères à croissance rapide, par ailleurs très pauvre en terme de biodiversité. Un même objectif de durabilité peut être en lui-même source de contradictions.* » Ils soulignent : « *La durabilité n'existe pas en soi. Elle n'est pas non plus synonyme de fixité mais résulte de processus de co-évolution entre des sociétés et leurs « milieux »* » (2009, p.89). Z. Liu tend à la même conclusion, en insistant sur l'ambiguïté de la définition même de ressource : « *The concept of ressource is itself both functional and cultural. The ressource is not an object but an interpreted value of this object. The perception of a ressource does not only depend on these physical properties, but also on economic, technical and psychological factors* » (2003, p.464-465).

Or, le paradoxe des projets de développement durable est qu'ils reposent le plus souvent sur une interprétation occidentale de la société - basée sur un idéal individualiste et égalitaire - et de

² <http://webetab.ac-bordeaux.fr/Primaire/64/sciences/prep/geologie/ccgeolo.pdf>

l'environnement - un objet « nature » défini par son extériorité à l'homme - qui ignore très largement la diversité géoculturelle du monde (Pickel-Chevalier, 2014 ; 2017a). A titre d'exemple, cette conception diffère profondément de la philosophie hindou-balinaise, à dominante communautaire et holistique, qui appréhende chaque espace au travers d'interactions complexes tissées entre les sphères du divin, de l'humanité et de l'environnement (Pickel-Chevalier et Burdarma, 2016). Paradoxalement, au nom de la volonté de créer un monde plus « juste », les politiques de développement durable contribuent à la mondialisation des valeurs occidentales. Or, ils peuvent provoquer des phénomènes d'ingérence des instances internationales dans des pays pauvres, leur imposant de se conformer à des exigences en termes de « bonne gouvernance » pour obtenir des fonds de la Banque Mondiale. Cependant, cette « bonne » gestion est le plus souvent définie par des ONG provenant de pays dit développés, qui véhiculent, consciemment ou non, les idéologies des populations de ces mêmes pays, sans connaître nécessairement les besoins, les modes de vie et représentations des sociétés locales. Comme le souligne Y. Veyret « *Sauver la forêt tropicale est une idée généreuse de certains acteurs du Nord, qui renvoie aux aspects globaux de la biodiversité mais qui pose la question de savoir comment traiter les populations locales qui vivent dans et de la forêt ?* » (p.2009, p.37). Cette question trouve notamment un écho en Indonésie, en ce qui concerne la forêt de Bornéo...

On ne peut, de plus, ignorer des oppositions parfois existantes entre intérêts écologiques, économiques et sociaux (Knafo et Pickel-Chevalier, 2011). Dans ce cadre, C. Hunter (1997) a identifié un spectre de modèles de développement durable, concernant plus particulièrement le tourisme, depuis des positions qu'il nomme les plus « faibles » (modèle anthropocentrique et utilitaire, où la priorité est donnée à l'exploitation économique des ressources naturelles pour satisfaire aux besoins prioritaires des habitants et des touristes), aux plus « forts » (modèle dit bioéthique et éco-centrique, privilégiant les politiques préservationnistes réduisant l'utilisation des ressources naturelles au maximum, jusqu'à la quasi-évacuation de toute activité humaine). Entre ces deux extrêmes, s'intercalent une déclinaison de développements possibles, relevant de choix politiques, économiques et sociaux. Comme le rappellent Mowforth et Munt (2016), ces derniers dépendent évidemment du niveau de richesses des populations. Alors que les pays riches peuvent privilégier des politiques environnementalistes fortes, nécessaires à leur pérennité, des pays en développement où sévit une certaine pauvreté ont tendance à favoriser les impératifs économiques pour répondre aux besoins tangibles immédiats de leurs habitants.

Les outils institutionnels destinés à mesurer la « durabilité » des systèmes posent aussi question. Un ensemble d'indicateurs ont vu le jour, en vue de mesurer des modèles se devant « *économiquement efficaces, socialement équitables et écologiquement viables* » se déployant à différentes échelles, depuis les grandes aires géopolitiques, les nations, les régions, jusqu'aux collectivités locales. A titre d'exemple, depuis 2001 l'Union Européenne a inscrit le développement durable à son agenda politique. Elle a développé une stratégie, révisée régulièrement et sur laquelle la France s'est alignée, reposant sur 17 objectifs (2018), à savoir :

« *Goal 1. End poverty in all its forms everywhere;*

Goal 2. End hunger, achieve food security and improved nutrition and promote sustainable agriculture;

Goal 3. Ensure healthy lives and promote well-being for all at all ages;

Goal 4. Ensure inclusive and equitable quality education and promote lifelong learning opportunities for all;

Goal 5. Achieve gender equality and empower all women and girls;

Goal 6. Ensure availability and sustainable management of water and sanitation for all;

Goal 7. Ensure access to affordable, reliable, sustainable and modern energy for all;

Goal 8. Promote sustained, inclusive and sustainable economic growth, full and productive employment and decent work for all;

Goal 9. Build resilient infrastructure, promote inclusive and sustainable industrialisation and foster innovation;

Goal 10. Reduce inequality within and among countries;

Goal 11. Make cities and human settlements inclusive, safe, resilient and sustainable;

Goal 12. Ensure sustainable consumption and production patterns;

Goal 13. Take urgent action to combat climate change and its impacts (14);

Goal 14. Conserve and sustainably use the oceans, seas and marine resources for sustainable development;

Goal 15. Protect, restore and promote sustainable use of terrestrial ecosystems, sustainably manage forests, combat desertification, and halt and reverse land degradation and halt biodiversity loss;

Goal 16. Promote peaceful and inclusive societies for sustainable development, provide access to justice for all and build effective, accountable and inclusive institutions at all levels;

Goal 17. Strengthen the means of implementation and revitalise the Global Partnership for Sustainable Development » (<https://ec.europa.eu/eurostat/documents>).

Ces objectifs sont chacun évalué au travers d'une déclinaison d'indicateurs qui ont leur pertinence, mais qui ont pour difficulté de résumer des conditions pour beaucoup sociales à des statistiques. De plus, ils demeurent le plus souvent effectués à grande échelle, sans pouvoir prendre en considération les individus en particulier, ni les inégalités liées au genre ou à l'âge. Par ailleurs, il est difficile de transposer des indices pouvant avoir une certaine efficacité dans des pays européens, à l'ensemble du monde.

Des indicateurs composites ont aussi été établis à échelle internationale, tels que l'Indicateur de Développement Humain (IDH), censé refléter les différentes dimensions du bien-être d'un pays. Créé par le PNUD (Programme des Nations Unies pour le Développement) au début des années 1990, il repose sur trois critères de base du développement humain : la santé et la longévité ; le savoir ; le niveau de vie. Si son apport est intéressant, il a pour limite de ne représenter qu'une moyenne nationale, et doit être affinée par d'autres critères. Il en est de même pour l'EPI (Indice de performance environnementale) qui « *cherche à évaluer l'efficacité des politiques environnementales d'un pays à un moment donné en regard d'objectifs nationaux, internationaux ou établis par des experts* » (Bovar et Alii, 2008, p.64) et l'ESI (Indice de Durabilité Environnementale) qui « *correspond plutôt à un baromètre de la trajectoire à long terme d'un pays en matière d'environnement* » (Bovar et Alii, 2008, p.65). Ce dernier aspire à évaluer le passé, le présent et le futur de la qualité environnementale d'un pays. Il intègre des valeurs relatives aux ressources naturelles, au contrôle des pollutions et au degré de dégradation de l'écosystème. Il intègre aussi les politiques environnementales en cours et des capacités d'une société à enrayer les tendances négatives. Or, ces calculs demeurent ambigus, car aucun ne peut prendre en considération la complexité du développement d'un pays, et plus encore d'une région ou d'un territoire. Ainsi, M. Tabeaud (2006) met en exergue le fait que les pays pauvres peuvent disposer du meilleur ESI, car ils ont beaucoup d'espaces libres favorables à la biodiversité, et avec une faible pollution ; alors qu'à l'inverse ce sont les pays les plus développés qui ont de bons résultats en EPI, car ils ont les moyens d'investir dans le traitement des pollutions. Ainsi, ESI et EPI peuvent présenter des résultats opposés.

Enfin, l'internationalisation des critères du développement durable est d'autant plus ambiguë, qu'ils reposent sur des représentations occidentales, en terme d'environnement - privilégiant sa matérialité à sa spiritualité, contrairement au modèle balinais par exemple (Pickel-Chevalier, 2017b ; Pickel-Chevalier et Budarma, 2016) - mais aussi en terme social. À titre d'exemple, les projets de développement touristique durable, tels que la mise en place de la politique des *Desa Wisata Terpadu* (villages touristiques intégrés) à Bali, permet l'émergence d'un tourisme dit « alternatif » dans les villages, aspirant à favoriser le maintien des habitants dans leur village. Néanmoins, la mise en tourisme de leur territoire nécessite des transformations plus ou moins importantes de l'organisation socio-spatiale locale - mise en scène des activités locales ; réinvention des cultures traditionnelles ; transformations de l'habitat pour accueillir des touristes. Il provoque aussi des évolutions sociétales. Ainsi, le développement du tourisme permet une relative émancipation des femmes, amenées à avoir plus de responsabilité dans le cadre de la création des activités commerciales. Selon les critères occidentaux, cette évolution est considérée comme positive, mais elle n'en constitue pas moins un processus de déstructuration/restructuration de l'organisation communautaire traditionnelle des villages, qui se font non sans heurt (Pickel-Chevalier, Bendesa et Darma Putra, *in process*).

Le développement durable me semble donc constituer un objet d'étude intéressant, au travers de ses enjeux, comme de ses ambiguïtés. Il cristallise en effet un changement de paradigme, par le fait de définir la notion de développement au travers de l'agrégation de données sociales, culturelles et environnementales, aux données économiques traditionnelles. Il résulte d'une remise en question de la société occidentale, par la société occidentale. Pourtant, il s'inscrit dans ses schèmes, au travers de la perpétuation d'un fonctionnement reposant sur une idéologie demeurant largement positiviste, en tendant à penser que tout est quantifiable, mesurable, même les enjeux culturels et sociaux. Parallèlement, son aspiration universaliste participe aussi à la mondialisation des valeurs occidentales, pourtant critiquées par ses défenseurs...

L'ambiguïté du développement durable, devenue une composante omniprésente dans les discours et projets politiques - en dépit d'une application plus que mesurée... - en fait un objet stimulant. Or, il me semble que la géographie soit favorisée pour analyser ses effets. Identifiée comme une science sociale de synthèse, spécialisée dans les interactions sociétés-espace, elle s'est construite au travers de sa capacité à analyser l'imbrication, souvent conflictuelle, d'enjeux économiques, sociaux, culturels et environnementaux, dans une double démarche idiographique et nomothétique complémentaire. Elle semble donc à même d'explorer ce paradigme de « durabilité » qui répond à cette même logique de complexité. L'investissement de nombreux géographes de nationalités variées dans ce domaine réflexif en attestent (Richard Butler ; Geoffrey Wall ; Colin Hunter ; Erler Cater ; Jane Qiu ; Yvette Veyret ; François Mancebo ; Pierre Pech ; Alain Miossec ; Vincent Clément ; Rémy Knafou ; Sylvine Pickel-Chevalier ; Budarma Ketut, etc.), au détours d'études croisant la diversité des espaces géographiques (urbains, ruraux, montagnards, littoraux, forestiers, etc.) et des thématiques (tourisme, risques, aménagements, transports, etc.), au sein de terrains variés, disséminés dans le monde.

Si la géographie me semble prédisposée, de par ses caractéristiques historiques et contemporaines, à l'étude des enjeux de la « durabilité », elle ne saurait toutefois s'en emparer de façon exclusive. A l'instar d'Egard Morin, je pense qu'il faut éviter les oppositions stériles entre les disciplines, et inscrire la géographie dans **une démarche dialogique avec les autres sciences sociales**. J'adhère à ses propos, lorsqu'il affirme que « *Les sciences humaines sont des sciences à scientificité fragmentaire et limitée [...]. On ne pourra jamais arriver à une loi générale du type de la gravitation [...] Il n'y a aucune loi de l'attraction humaine, sinon triviale* » (citée in Scheibling, 1994, par. 110). Cette ouverture ne fait, à mon sens, que conforter l'essence même de la géographie, qui s'est façonnée, depuis le XIXe siècle, dans un dialogue avec les autres disciplines, et plus particulièrement l'anthropologie, l'ethnologie, la sociologie, l'économie, l'histoire, la philosophie, mais aussi les sciences du vivant.

Conclusion

En conclusion de cette première partie consacrée à l'explication de mon approche de la géographie, je postule donc qu'elle **est une science sociale**, se définissant comme **l'étude des sociétés dans leur espace et de l'espace des sociétés**. A l'instar de nombre de mes pairs, je considère que la géographie s'est construite sur le temps long, mais de façon non linéaire, en combinant **continuités et ruptures épistémologiques** fortes, qui ont contribué à façonner sa complexité -parfois sources de conflits- mais aussi sa richesse, aujourd'hui. Cette dernière émane notamment de sa capacité à être simultanément une science **idiographique et nomothétique**, résultant de son historicité, ayant permis l'agrégation d'une volonté de recherche de lois (structuralisme, systémique), à sa traditionnelle préférence pour les études des cas, analysant les singularités inscrites sur les territoires (régionalisme vidalien). Les interactions constantes avec le terrain, en amont et en aval de ses théorisations, demeurent, à mon sens, une caractéristique fondamentale de la discipline.

Je définis aussi la géographie comme **une science sociale de synthèse**, qui m'a séduite dès les premières années à l'université, en raison de son ambition d'étudier les interrelations tissées entre sociétés et espace dans leur globalité, en combinant analyses de données sociales, économiques, culturelles et environnementales. Et ce, au travers d'approches à la **fois diachroniques et synchroniques**, permettant de comprendre les processus dans leur profondeur historique. Je considère en effet que l'histoire fait partie, à l'instar des milieux et des phénomènes sociaux, des structures influençant l'organisation des sociétés dans leur espace.

Je m'inscris, par ailleurs, dans une **démarche épistémologique constructivisme structuraliste**, qui postule que l'accès à la connaissance intègre nécessairement la subjectivité et la cognition du chercheur. La conscience de ma participation à la construction de mes objets de recherche me semble indispensable, plus particulièrement pour aborder l'étude de civilisations différentes de la mienne. Elle induit l'importance de la recherche internationale permettant le croisement des analyses interculturelles. Cette posture induit aussi que le fonctionnement des sociétés dans leur espace et parallèlement l'organisation de l'espace des sociétés, résultent des pratiques et représentations des individus et des groupes, réagissant à l'existence de structures physiques, historiques et sociales. Je considère que l'espace des sociétés relève ainsi d'une combinaison d'espaces vécus, perçus et construits.

D'autre part, les caractéristiques historiques et contemporaines de la géographie, la positionne à mon sens parmi les disciplines privilégiées pour étudier les complexes interactions **tissées entre sociétés et environnement**. Ce dernier, qui constitue lui aussi une combinaison d'espaces vécus, perçus et construits, permet des analyses plurielles, notamment dans le champ traditionnel en géographie de la construction des paysages, associant physique et phénoménologie, qui s'inscrit dans la démarche constructiviste, en reposant sur une vision du monde où la réalité est multiple.

Enfin, cet intérêt pour les enjeux environnementaux - se distinguant du domaine de recherche de l'écologie moins accès sur les interactions entre sociétés et milieux - mais aussi l'essence synthétique de la géographie, me semble favoriser l'investissement des géographes dans l'analyse du **paradigme de durabilité**. L'ambition de la géographie d'étudier les phénomènes dans leur globalité, en intégrant des composantes sociales, économiques, culturelles et environnementales, prédispose la discipline à explorer la complexité des enjeux souvent contradictoires du développement durable. Une ambition qui exige, néanmoins, un **dialogisme constant, à la fois interdisciplinaire et international**, faisant écho aux caractéristiques de la géographie, ouverte depuis sa genèse aux autres domaines de la connaissance.

Cette première étape de ma réflexion, consacrée à l'explicitation de mon positionnement scientifique, me permet de présenter, désormais, mon objet de recherche, focalisé sur l'étude du tourisme et des loisirs, en France et dans le monde.

I.2. Objet de recherche : le tourisme et les loisirs, objet riche et enrichissant pour la géographie

Je scinderai cette partie en deux sous-chapitres, précisant premièrement, la nature de mon objet scientifique, dédié à l'étude du tourisme et des loisirs en tant que vecteurs de co-construction du monde ; et deuxièmement, l'apport de la géographie à cet objet et de cet objet à la géographie.

I.2.1. Le tourisme et les loisirs, agents de co-construction socioéconomique et spatio-culturelle du monde

Depuis la genèse de mes réflexions scientifiques en Maîtrise de géographie, je me suis intéressée au tourisme et aux loisirs. Ils me sont apparus comme un objet d'étude particulièrement stimulant, en raison des transformations sociales, culturelles et économiques qu'ils génèrent dans les rapports des sociétés à l'espace, et notamment à l'environnement. Or, j'ai été interpellée par le fait de découvrir qu'ils souffrent d'un grand nombre de préjugés, se cristallisant plus particulièrement sur le tourisme (Urbain, 1991 ; Viard, 1984 ; MIT, 2002). Ces derniers découlent de son caractère disruptif dans un système sociétal basé sur le travail depuis la Révolution Industrielle (Rioux, 1989 ; Duby, 1993). Défini comme un « *système d'acteurs, de pratiques et d'espaces, qui participent de la « récréation » des individus par le déplacement et l'habiter temporaire hors des lieux du quotidien* » (Knafou et Stock, 2003, p. 931), le tourisme constitue un temps d'agrément, intégrant notamment les fonctionnalités du loisir, caractérisées par le délasserment (délivrant de la fatigue), le divertissement (délivrant de l'ennui) et le développement de la personnalité (Dumazedier, 1962, p.26-27). Le loisir peut être ainsi défini comme un « *usage du temps laissé à l'appréciation de chacun, qui a pour effet de transformer une durée disponible en temps libre-temps affranchi des exigences du temps obligé ou contraint* », tandis que les loisirs peut être identifiés comme « *l'ensemble des activités récréatives pouvant s'exercer à la fois dans l'espace local et le temps du quotidien et dans l'espace-temps du tourisme* » (Knafou, 2003, p.581).

Le tourisme intègre donc les loisirs, dont il accroît les fonctionnalités par le changement de lieux, le tourisme relevant d'un « *déplacement, c'est-à-dire un changement de place, un changement d'habiter* » (Knafou et Stock, 2003, p.931). Ainsi, si le tourisme favorise la récréation des individus par le relâchement relatif (au vu de la persistance de contraintes sociales et physiologiques qu'il contient malgré tout), il génère de nombreuses critiques pétries de dédain, pour recouvrir des pratiques considérées comme futiles, dans un système organisationnel construit sur la double valeur du travail et de l'argent supposé en émaner (Urbain, 1991 ; Aron, 1999 ; Pickel, 2004 ; MIT, 2002 ; Pickel-Chevalier, 2015). Depuis ses origines, le tourisme se singularise donc pour porter en son sein le paradoxe d'être inventé par une société bourgeoise qui, d'une part aspire à définir un espace-temps de rupture dans un système dévolu au travail ; et d'autre part, en méprise les codes qui copient le modèle aristocratique de l'oisiveté (Urbain, 1991 ; Deprest, 1997 ; Pickel-Chevalier, 2014, 2015).

Les critiques à l'encontre du tourisme seront exacerbées dans le cadre de sa diffusion sociale, au sortir de la Seconde guerre mondiale (Viard, 1984 ; Deprest, 1997 ; MIT, 2002). L'appropriation par les classes populaires du tourisme constitue une rupture socioculturelle - assimilation des pratiques entre transferts, adaptation et innovation (Urbain, 1994 ; Bertho-Lavenir, 1999 ; Cousin et Réau, 2009) - générant des transformations économiques importantes des lieux touristiques (Knafou, 1978 ; Butler et Wall, 1985). Ces derniers doivent en effet s'ajuster aux exigences de leur temps, combinant la double nécessité de loger plus de personnes dans des hébergements moins

onéreux, mais aussi de correspondre à l'évolution des mentalités préférant désormais les départs en familles cellulaires. De cette convergence de nouveaux besoins résulte une spectaculaire massification des équipements, privilégiant les appartements agglomérés en grands ensembles (barres, tours), bouleversant la physionomie des fronts de mer et fronts de neige (Deprest, 1997 ; MIT, 2005 ; Pickel-Chevalier, 2014 ; 2015 ; Duhamel, 2018).

Or, cette seconde révolution touristique (MIT, 2011 ; Violier, 2016) ne sera pas plébiscitée par l'ensemble de la population, et plus particulièrement par les élites sociales contraintes de devoir partager des lieux de vacances qui leur étaient autrefois strictement réservés (Urbain, 1991 ; MIT, 2002). Cette condamnation du tourisme dit « de masse », dans un abus de langage extrapolant la massification des équipements à la dénomination des personnes d'origine plus modestes, sera largement relayée par la presse, mais aussi par un certain nombre d'universitaires. Et ce, plus particulièrement à partir des années 1970, dans le cadre de l'émergence d'une conscience écologiste internationale (Robic, 1992 ; Deléage, 1992 ; Larrère et Larrère, 1997 ; Pickel-Chevalier, 2014). Le tourisme, s'étendant à l'échelle planétaire, est accusé d'engendrer une destruction de l'environnement, mais aussi une homogénéisation des cultures par leur commercialisation (Hanna, 1972 ; Paquot, 2014).

Pourtant, les effets du tourisme semblent plus complexes qu'une posture idéologique, blâmant une évolution sociétale. Formée au sein de l'équipe MIT depuis le DEA, je m'inscris dans un positionnement scientifique plus nuancé à l'égard du tourisme et des loisirs, compris comme des phénomènes de société globaux, contribuant à la construction du monde contemporain par ses effets économiques, sociaux, culturels et environnementaux. Fruit de co-constitutions composites, reposant sur une articulation de l'action d'agents internes (pouvoirs publics, associations, entreprises privées, population) et externes (touristes, ONG, tours opérateurs étrangers), le tourisme engendre des transformations socio-spatiales plurielles des territoires et de leurs sociétés (Duhamel, 2018 ; Stock et alii, 2017). Or, à l'instar de Michel Picard (1992 ; 2010), je considère que le tourisme valorise ou détruit moins les sociétés, qu'il ne contribue à leur construction au travers d'une dialectique entre tourisme culturel compris au sens large et culture touristique, qui s'alimentent réciproquement (Richards, 2000 ; Hitchcock, King et Parnwell, 2010 ; Demanget et Dumoulin Kervran 2010 ; Lazzarotti 2011).

Par ailleurs, le tourisme et avant lui le Grand Tour, ont favorisé depuis le XVIII^e siècle une réinterprétation sensible de l'environnement. Ils sont les principaux moteurs du processus de patrimonialisation de la nature, évoluant dans la conscience collective occidentale de l'incarnation de la sauvagerie menaçante, à la sauvagerie sublimée, plus particulièrement dans le prisme du Romantisme (Thomas, 1985 ; Larrère et Larrère, 1997 ; Pickel-Chevalier, 2014). Le Grand Tour inventant le voyage d'agrément permet l'émergence d'un nouveau regard de « spectateur » sur des milieux naturels, perdant progressivement, grâce aux progrès conjoints des sciences et techniques, leur caractère maléfique et terrifiant (Berque, 1995 ; Roger, 1997 ; Schama, 1999 ; Pickel-Chevalier, 2014). Au siècle suivant, la naissance du tourisme, s'inscrivant dans les bouleversements des rapports au temps et à l'espace inhérents à la Révolution Industrielle, renforce cette évolution de la relation à la nature, redéfinie dans les schèmes d'un mythe urbain de l'Arcadie (Nash, 1982 ; Schmitt, 1990 ; Pickel-Chevalier, 2014).

Dès lors, le tourisme se construit au détour d'un processus complexe, puisqu'il se nourrit des spécificités culturelles et environnementales des lieux, qu'il tend inéluctablement à transformer. Et ce, tant par des stratégies de modernisation des territoires, que par des politiques de patrimonialisation aspirant, à l'inverse, à inhiber leurs possibles développements à venir... (Knafou, 1992 ; Knafou et Pickel-Chevalier, 2011).

C'est dans ce cadre que le tourisme m'interpelle depuis le commencement de mes travaux, en Maîtrise (1998) et en DEA (1999), mais surtout depuis la thèse (2004). En effet, parce que le tourisme et dans son sillon les loisirs favorisent des redéfinitions du rapport à l'environnement, mais aussi à l'autre et à soi, ils engendrent de profondes, et souvent ambiguës, transformations des

sociétés et de leurs territoires. Ces phénomènes m'intéressent d'autant plus qu'ils se diffusent à échelle planétaire, dans le contexte de la troisième révolution touristique qui s'est opérée au soir du XXe siècle (Violier, 2016). À ce jour, l'essor des classes moyennes s'illustre, dans de nombreux pays, par une affirmation des tourisms domestiques - appelés aussi tourisms internes (Shaw et Williams, 2002 ; Hitchcock, King et Parnwell, 2009 ; MIT, 2011 ; Hall et Page, 2014 ; Stock and alii, 2017 ; Duhamel, 2018). Le désir de rupture dans le temps et l'espace du travail semble tendre à un besoin universel...

Cette prise d'ampleur apostrophe doublement le chercheur sur les modes d'appropriation du tourisme au sein de sociétés très diversifiées, mais aussi sur ses effets et enjeux, à la fois économiques, sociaux, culturels et environnementaux. Le tourisme permet, en effet, d'importantes retombées, en générant la création de richesses et de nombreux emplois nécessitant des compétences et des niveaux pluriels de compétences (de la manutention aux cadres supérieurs). Ces entrées économiques provoquent le plus souvent une élévation du niveau de vie local, mais engendrent aussi des réorganisations sociétales plus ou moins importantes, résultant de phénomènes de redistribution des responsabilités et des richesses.

Ces transformations se retranscrivent aussi dans le rapport aux cultures et environnements traditionnels. À la fois mondialisé et mondialisant (Duhamel et Kadri, 2011), le tourisme véhicule des valeurs occidentales de la relation à l'individu et au groupe (idéal de liberté et de réussite individuelle), mais aussi à la construction sociale nature (objet défini par son extranéité à l'humanité), qui bouleversent les sociétés mises en tourisme, dans un double mouvement, d'apparence paradoxale, de fragilisation/conservation. En effet, le tourisme apporte de nouvelles perspectives notamment aux jeunes, désirant accéder au confort du monde moderne, qui génère un mouvement de désertification des villages traditionnels vers les grandes destinations (Wall, 1996 ; Hitchcock et Darma Putra, 2007 ; Rosalina and Darma Putra, 2017). Cette migration spontanée des périphéries vers les centres touristiques, se voit néanmoins nuancée par une partie des déplacements des touristes eux-mêmes. En effet, les touristes sont ubiquistes en participant à la fois au phénomène de la métropolisation - les grandes métropoles telles que Paris, Londres, New York, Rome, Shanghai, Pékin, concentrent le plus grand nombre de nuitées touristiques à l'échelle mondiale - et de l'intégration des marges (Stock et alii, 2017, pp.332-335). Dans ce dernier contexte, ils se déplacent dans un mouvement inverse de visites, les conduisant des centres vers les périphéries touristiques, en quête de lieux et usages traditionnels. Dans cette dynamique, ils contribuent au processus de leur patrimonialisation, favorisant le maintien de population locale grâce à l'apport de capitaux et de prestige. Une patrimonialisation, qui relève d'une sélection socio-culturelle des choix de la mémoire (Sire, 1996 ; Heinich, 2009 ; Ranger et Hobsbawm, 2012), co-construite par les touristes et les habitants (Hitchcock, King et Parnwell, 2010). En effet, ces derniers intègrent, entre appropriation, résistance et réinvention, l'image que leur renvoient les touristes (Michaud et Turner, 2006 ; Evrard, 2006 ; Prichard et al, 2007 ; Pickel-Chevalier, 2017b).

Le tourisme, intégrant les loisirs, constitue donc un complexe agent de co-construction du monde, qui interpelle aussi les enjeux du développement durable. Nous rappelons que celui-ci n'est pas entendu comme un modèle de développement « idéal » qui n'aurait aucune validité scientifique, tant ses critères dépendent des caractéristiques socio-économiques et des systèmes de valeurs culturelles des populations. Il est étudié comme un programme politique et institutionnel, créé au soir des années 1980 (Rapport Brundtland) dans le but de favoriser un développement à venir, reposant sur la détermination d'appareils politiques, socio-économiques et juridiques. Il ne relève donc pas d'un outil scientifique de compréhension du monde, mais d'un outil institutionnel de fabrication du monde (Pickel-Chevalier, 2017a). Néanmoins, ce dernier interroge les scientifiques, parce qu'il témoigne d'un changement de paradigme sociétal, par la redéfinition du développement au travers de l'agrégation de facteurs sociaux, culturels et environnementaux, aux critères économiques traditionnels (Cater, 1993; Wall, 1997; Mitchell, Knight et Wall G., 1997 ; Hunter, 1997 ; Butler, 1999). Un paradigme, qui se mondialise en se confrontant à la diversité

géoculturelle des sociétés, questionnant ses possibles mises en œuvre, mais aussi les effets de la diffusion d'un concept se voulant universel, alors qu'il découle de valeurs sociétales occidentales (Buckley, 2012; Knafo et Pickel-Chevalier, 2011 ; Liu, 2003 ; Mowforth et Munt, 2016 ; Pickel-Chevalier, 2014, 2017a ; Pickel-Chevalier et Budarma, 2016).

Mon objet de recherche se cristallise donc sur la capacité du tourisme et des loisirs - étudiés principalement dans l'espace-temps du tourisme et secondairement du loisir -, à être des agents de co-construction socioéconomiques et spatio-culturels du monde, en transformant les rapports à l'espace, au temps, à l'autre et à soi, des individus et des groupes.

Après avoir présenté mon objet de recherche, j'entends expliciter ses relations privilégiées avec ma discipline, à savoir la géographie.

I.2.2. Etudier le tourisme et les loisirs au prisme de la géographie ; Enrichir la géographie au prisme du tourisme et des loisirs

Je présenterai les relations, à mon sens, nourricières, tissées entre la géographie et l'objet « tourisme et loisirs », en revenant en première instance sur leur historicité. J'expliquerai par la suite le caractère réciproquement fructueux de ces relations, en précisant l'apport de la géographie à l'analyse du tourisme et des loisirs, d'une part ; et l'enrichissement apporté par l'étude de cet objet, à ma discipline, d'autre part.

1.2.2.1. Une approche géographique du tourisme, s'inscrivant dans l'histoire de la géographie

Parce que le tourisme et les loisirs sont des agents de co-construction du monde, qui intègrent les transformations spatio-culturelles et socio-économiques des sociétés et y participent en retour, ils constituent des objets d'étude pour la géographie, mais de façon non exclusive. Leur diffusion à l'échelle internationale au travers de phénomènes de syncrétismes interculturels, en fait des sujets de réflexions pour de nombreuses sciences sociales, telles que l'économie, mais aussi la sociologie, l'anthropologie ou l'histoire. C'est pourquoi, à l'instar de Remy Knafo, je considère que le tourisme et les loisirs constituent non une branche autonome la géographie - la géographie du tourisme -, mais un de ses objets de recherche. Ainsi, mes travaux s'inscrivent dans une « *approche géographique du tourisme* », qui se définit par la volonté de « *mettre à profit les concepts et méthodes de la géographie pour étudier le tourisme, et dans le même temps, se servir d'une meilleure connaissance du fonctionnement de l'activité touristique et des lieux touristiques, pour faire progresser la géographie en générale et l'analyse de la transformation des lieux en particulier* » (cité in Stock et alii, p.98).

Ce caractère d'objet du tourisme et des loisirs étudié par la géographie, s'illustre dans l'évolution des travaux des chercheurs, qui s'inscrivent dans les temporalités de la recherche en géographie en générale. Ainsi, si les recherches en géographie sur le tourisme et les loisirs se sont développées surtout à partir de la fin des années 1960 et 1970 (Sigaux, 1966 ; Ritter, 1967 ; Cribier, 1969 ; Wall, 1975 ; Robinson, 1976 ; Knafo, 1978 ; Pearce, 1979 ; Butler and Wall, 1985 ; Pearce, 1987 ; Cazes, 1987 ; Towner, 1988, etc.), avant de connaître un véritable essor dans les années 1990 et 2000, des géographes s'y sont intéressés dès les années 1920 et 1930 (Blanchard, 1925 ; McMurray, 1930 ; Jones, 1933 ; Miège, 1933 ; Poser, 1939). Or, ces travaux, qui demeurent minoritaires, relèvent surtout en France, du paradigme ruraliste et régionaliste dominant de la géographie, souvent encore largement teintée de déterminisme naturel. Ainsi, lorsque Louis Papy se consacre à l'étude de *La Côte Atlantique de la Loire à La Gironde*, dont le tome 2, publié en 1941, est consacré à *L'homme et la mer*, il

s'intéresse au développement des bains de mer et des stations, devenant une activité importante pour les habitants du littoral. Or, il amorce son analyse de façon classique par l'importance déterminante, à ses yeux, du site naturel. Ainsi, écrit-il : « *Les plages de sable et de dunes sont les sites favorisés des stations balnéaires [...] Les pins y poussent bien, dont les médecins dès le second empire vantent les senteurs balsamiques, aux effets bienfaisants sur l'organisme. Les grandes plages de sable où roule la vague sont les lieux les plus propices aux bains de mer et aux cures de soleil* » (p.459). Il nuance néanmoins son propos, par une approche rejoignant le possibilisme vidalien, en soulignant l'importance de l'investissement des populations locales dans le développement touristique de leur territoire. Ainsi, précise-t-il : « *Si des gens de loin furent en maintes circonstances les créateurs de stations nouvelles, les habitants des communes maritimes étaient les premiers intéressés à l'expansion de leur village. Pour eux, l'arrivée d'étrangers était une source de revenus. [...] Partout, des syndicats de propriétaires, de commerçants, défendent les intérêts des stations naissantes. Naturellement, les conseils municipaux sont les principaux artisans de l'aménagement des stations. Ainsi, tout au long de la côte atlantique, à des bourgs hier encore perdus, l'animation des rues, les étalages des magasins, les quinquets à huile, puis l'éclairage électrique, répandu bientôt à profusion, confèrent un caractère urbain* » (p.472). C'est une même conception du monde qui caractérise l'ouvrage dirigé par Daniel Faucher en 1952 : *La France-Géographie-Tourisme* - qui sera d'ailleurs été accueilli en termes très élogieux par Louis Papy en 1953.

À partir des années 1950, néanmoins, l'évolution de la géographie en Allemagne et aux États-Unis amorce une relecture de l'objet du tourisme et des loisirs, notamment au travers de l'exploitation des travaux de Christaller (1955), qui identifie l'étude du tourisme comme une subdivision de la géographie économique. Selon D. Pearce : « *He saw tourism as an economic activity characterized by its peripheral location and by its avoidance of central places* » (1979, p.248). Il faut toutefois attendre les années 1960 et 1970 pour que les études consacrées au tourisme et aux loisirs connaissent un véritable essor, concomitant à la diffusion sociale de ces pratiques, mais aussi au changement paradigmatique de la géographie, redéfinie comme science de l'organisation de l'espace, favorisant les démarches nomothétiques aux approches idiographiques. Dans ce contexte, les travaux sur le tourisme privilégient l'étude des flux (Guthrie, 1961 ; Cribier, 1969), de structures spatiales et de l'aménagement en quête de modélisation (Miossec, 1977a ; Pearce, 1981). Cette démarche permet de faire émerger de nouvelles lectures de compréhension du développement touristique au travers d'approches systémiques, qui s'illustrent notamment au sein des travaux de R. Knafou (1978) sur l'organisation des stations créées ex-nihilo en montagne, ou de ceux de D. Pearce (1987) consacrés aux développements touristiques plus globaux.

Les travaux sur le tourisme et le loisir assimilent, par la suite, le « *cultural turn* » qui s'impose dans les sciences sociales et notamment la géographie, à partir des années 1980 et surtout 1990. Il permet de redéfinir les rapports sociétés-espaces liés aux mobilités du tourisme, au travers non uniquement des structures, des flux et des systèmes, mais aussi des individus et des groupes, dans leurs relations subjectives et culturelles au monde (Meyer-Arendt et Wall, 1990 ; Wall, 1992 ; Terkenli, 2000). Les concepts d'espaces vécus, perçus et construits, mais aussi d'imaginaires - précocement développés par Georges Cazes en 1976 et J.M. Miossec en 1977b - donnent une nouvelle dimension à la compréhension du fonctionnement des lieux et territoires touristiques (Debardieux, 1995). Comme le précise Mathis Stock, Vincent Coëffé, Philippe Violier et Philippe Duhamel (2017), « *le tourisme est dorénavant compris comme l'expression d'un certain système culturel qui projette les valeurs sur un lieu, en inventant celui-ci comme touristique [...] Ainsi, le tourisme est appréhendé comme un phénomène culturel où de nouvelles questions sont posées au-delà des typologies de lieux touristiques, de formes urbaines des lieux touristiques ou de flux touristiques* » (p.102).

Cette intégration du tournant culturel permet de recentrer les études sur le tourisme et les loisirs autour d'une entrée par les individus et les groupes, qui fabriquent les lieux et territoires touristiques. Ces derniers relèvent de co-constructions façonnées à la convergence des pratiques et représentations des touristes et des habitants, évoluant au sein de structures physiques (milieux), historiques et sociales. Cette définition du tourisme induit, par ailleurs, une démarche épistémologique constructiviste

structuraliste, développée en géographie anglophone et francophone, et dans beaucoup d'autres sciences sociales.

Ce rappel historique a pour dessein de démontrer que les recherches consacrées au tourisme et aux loisirs en géographie ont évolué au sein des transformations de la géographie en générale. Elles ne se sont pas construites sur la base d'une historicité propre : elles s'inscrivent dans l'historicité de la géographie. Ce phénomène confirme, selon moi, que le tourisme et les loisirs constituent un objet d'étude de la géographie et non une discipline autonome. Ainsi, je considère ainsi que mes travaux s'inscrivent dans une *approche géographique du tourisme* et non dans une *géographie du tourisme*, terme qui a été prédominant jusqu'aux années 2000.

Cette conception induit, par ailleurs, que l'approche géographique n'est pas exclusive dans la compréhension du tourisme et des loisirs. Si les géographes s'y sont beaucoup intéressés depuis le XXe siècle, c'est notamment en raison des transformations du territoire qu'ils génèrent. Néanmoins, la prise de conscience du tourisme et des loisirs en tant que phénomènes de sociétés émane aussi des travaux de sociologues et d'anthropologues. Ainsi dès 1976, l'anthropologue Dean Mac Cannell étudie le développement du tourisme qu'il perçoit comme une caractéristique de la modernité, au travers d'une approche privilégiant le structuralisme. En 1978, le sociologue Erik Cohen, met en exergue l'ambiguïté de la relation entre tourisme et destruction/conservation de l'environnement, avant d'insister en 1979 sur la nécessité d'une approche multilinéaire prenant en considérant la diversité des types de tourisme, qui nécessite la mise en place de typologies. En 1984, le sociologue Jean Viard pose les vacances comme un phénomène structurant de la société française contemporaine, en mettant en lumière l'émergence d'un « individu poly-spatial ». Son approche intègre, à l'instar de nombreux géographes (Towner, 1985, 1988 ; Hardy, 1990 ; Knafou, 1992 ; MIT, 2005 ; Dehoorne, 2008 ; Pickel-Chevalier, 2014, 2015 ; Sacareau, 2017) l'importance de historicité du tourisme. Certains historiens s'intéressent aussi à cet objet de recherche (Boyer, 1972, 2002 ; Walton, 1983 ; Aron, 1989 ; Vickers, 1989 ; Laborde, 2001 ; Rauch, 2001), mais ils demeurent globalement peu nombreux.

Le tourisme interpelle, davantage, les anthropologues et les sociologues, qui analysent les bouleversements générés par la diffusion sociale puis internationale du tourisme, au sein des populations touristiques, dans le cadre de leurs rapports à l'autre et à soi (Urry, 1990 ; Urbain, 1991, 1994 ; Burns, 1999 ; Réau et Cousin, 2009, etc.) Ils s'intéressent aussi aux transformations qu'elle engendre sur les populations d'accueil, au détour de complexes phénomènes de déstructuration/restructuration sociétale (De Kadt, 1979 ; Vickers, 1989 ; Smith, 1989 ; Picard, 1992, 2010 ; Nash, 1996 ; Michaud, 1997 ; Hitchcock and Darma Putra, 2007 ; Hitchcock, King et Parnwell, 2009, etc.). Le tourisme a aussi suscité l'attention de chercheurs en sciences de gestion et d'économie, questionnant notamment sa capacité à être un vecteur de développement (Lanquar, 1992 ; Wheeler, 1991 ; Sharpley and Telfer, 2002 ; etc...)

Parce que le tourisme constitue une composante structurante des sociétés occidentales (Viard, 1984), se diffusant désormais dans le monde (Williams and Shaw, 2004 ; Hitchcock, King et Parnwell, 2010 ; MIT, 2011 ; Duhamel et Kadri, 2011 ; Violier, 2016), il concerne l'ensemble des sciences sociales, comme en attestent le développement de revues thématiques pluridisciplinaires, dont la plus célèbre, *Annals of Tourism Research*, a vu le jour dès 1974, suivi de plusieurs autres et notamment : *Teoros* (1982), *Journal of Sustainable Tourism* (1993), *Current Issues in Tourism* (1998), *International Journal of Tourism Sciences* (2001), *Tourist Studies* (2001), *Mondes du tourisme* (2010), etc.

Il en est en partie de même pour la recherche relative aux loisirs, qui a été beaucoup développée par les sociologues, dès les années 1960 et 1970 (Dumazedier, 1962 ; Kelly, 1974 ; Parker, 1975 ; Robinson, 1977 ; Wilson, 1980, etc.), intégrant notamment les activités sportives (Elias et Dunning, 1994 ; Duret, 2008 ; Bessy et Mouton, 2004 ; Guibert, 2007 ; etc.). Les sociologues, étudiant les loisirs ont aussi permis des avancées relatives à la question du genre (Dunning, 1999 ; Lorber, 1994 ; Louveau et Duvissé, 1998 ; Chevalier et Dussard, 2002 ; Tourre-Malen, 2006 ; Terret, 2005 ; Adelman et Knijnik, 2013 ; Freysinger, Shaw, Bialeschki et Henderson, 2013 ; Gori et Mangan, 2014, etc.).

Ce foisonnement a aussi donné jour à des revues pluridisciplinaires spécialisées sur le loisir (*Loisir et Sociétés/Societies and Leisures ; Leisures Studies ; Journal of Leisure Research*, etc...), beaucoup

investies par les sociologues, mais aussi d'autres chercheurs en sciences sociales. Parmi eux, se démarquent notamment les géographes, publiant aussi, sur cette thématique, dans les revues traditionnelles de géographie (Ruppert, 1978 ; Barbier, 1983 ; Crozat et Fournier, 2005, etc.)

L'étude du tourisme et des loisirs constitue donc un champ d'analyse pour la géographie, qui a évolué avec les transformations de la discipline. Elle a, aussi, en retour, participé et participe encore, à son enrichissement. C'est cet apport réciproque que nous allons maintenant présenter.

1.2.2.2. Le tourisme et les loisirs : un objet d'étude fructueux pour la géographie

- **L'apport de la géographie à l'étude du tourisme et des loisirs**

A l'instar de nombreux objets de recherche, le tourisme et les loisirs bénéficient du croisement des analyses pluridisciplinaires qui se complètent et se nourrissent les unes et les autres, plus qu'elles ne se cannibalisent. La spécificité de la géographie est d'étudier les sociétés et les individus dans leur rapport à l'espace, au travers d'un double prisme : les sociétés dans leur espace et l'espace des sociétés. Ainsi, les géographes, parmi lesquels je m'inscris, abordent l'objet de recherche « tourisme et loisirs » par la relation :

-au lieu. Constituant la plus petite échelle de l'espace du tourisme et des loisirs, le lieu est un espace d'inventions, reproductions et diversifications des pratiques touristiques des individus et des groupes, résultant d'une combinaison d'usages, de représentations et d'imaginaires, générant des modes d'habiter se définissant au travers de spatialités et temporalités différenciées. De nombreux géographes ont étudié le tourisme et les loisirs par l'entrée du lieu (Butler et Pearce, 1995 ; Ashworth, 1999 ; Bærenholdt, Haldrup, Larsen et Urry, 2004 ; Sheller et Urry, 2004 ; Britton, 1991 ; Knafou, Bruston, Deprest, Duhamel, Gay et Sacareau, 1997 ; Coëffé, 2010 ; Duhamel, 1997 ; Knafou, 1991, 2012 ; Lallement, 2008 ; Lazzarotti et Pickel-Chevalier, 2008 ; Lazzarotti, 2011 ; MIT, 2005 ; Mondou et Violier, 2009 ; Morice, Désiré-Pébarthe, Violier, 2008 ; Pickel-Chevalier, Violier et Parantika, 2018 ; Pickel-Chevalier, Violier, Parantika et Sartika, 2017 ; Gravari-Barbas et Violier, 2003 ; Stock, 2006 ; Vacher et Vye, 2012 ; Shaw et Williams, 2004 ; etc.)

-au territoire. Le territoire est l'échelle privilégiée de la destination touristique incluant la pratique des loisirs, permettant l'analyse de l'action combinée des pouvoirs publics et des acteurs publics et privés dans la co-construction des espaces touristiques, définis au travers d'une identité géographique et organisationnelle. Le territoire est l'espace qui permet d'étudier les systèmes de fonctionnement des différents territoires touristiques, depuis le comptoir, le village touristique, la station, la station-ville, la ville touristique et la métropole touristique (MIT, 2002 ; Pickel-Chevalier, 2015). Le territoire inclut les problématiques de mobilité, d'accessibilité, de polarité et de réseaux, analysées au travers d'une réflexion systémique. Nombre de géographes privilégient aussi l'entrée par le territoire, qui mobilise beaucoup de concepts géographiques (Miossec, 1977a, 1996 ; Boniface, Cooper et Cooper, 2016 ; Butler, 2006 ; Cazes, 1989 ; Clergeau, Pickel-Chevalier, Violier et Grefe, 2015 ; Davison et Ryley, 2010 ; Pearce, 1998 ; Grefe et Pickel-Chevalier, 2015, 2016 ; Miossec, 1996 ; MIT, 2011 ; Mitchell et Murphy, 1991 ; Gay, 2000, 2013 ; Gay et Mondou, 2017 ; Knafou, 1978 ; Pickel-Chevalier, 2012, 2015, 2016, 2017b ; Pickel-Chevalier et Violier, 2017 ; Page et Hall, 2014 ; Piriou, 2012 ; Sacareau, 2006 ; Ségui-Llinas, 1995 ; Violier, 2008 ; Wu et Song, 2001, etc.)

-à l'environnement, défini comme « *l'ensemble des éléments physiques, chimiques, biologiques et sociaux qui caractérise un espace et influence la vie d'un groupe humain* » (Durand-Dastès et Merlin, 1989, p. 256). L'environnement est identifié au travers de rapports physiques et phénoménologiques aux sociétés. Ainsi, comme le souligne A. Dauphiné en 1979 : « *Il est possible de définir l'environnement comme étant le milieu physique perçu par l'homme, les groupes sociaux, et les sociétés humaines [...] L'environnement du géographe présente donc trois caractéristiques*

fondamentales. C'est un milieu donné, un produit de l'homme et un ensemble perçu » (cité in Veyret et Pech, 1993, p.2). Aussi, les analyses géographiques consacrées aux relations entre tourisme, loisirs et environnement, se développent sous plusieurs axes, en privilégiant : l'étude des rapports aux milieux, incluant les notions de ressources et de risques ; et/ou l'étude des rapports aux paysages et à la construction sociale « nature » - pouvant intégrer le rapport à l'animal - dans leurs composantes physiques et phénoménologiques. Nombre de géographes en France et dans le monde, se sont intéressés à ces thématiques : Barrère et Cassou-Mounat, 1986 ; Barthou et Pickel-Chevalier, 2009 ; Barthou, Chadenas, Lajartre et Pancher, 2013 ; Breton, 2004 ; Butler, 2000 ; Buckley, 2011 ; Deprest, 1997 ; Etienne, 2005 ; Escourrou, 1993 ; Gay, 2004, 2014 ; Hall et Higham, 2005 ; Héritier, 2002 ; Jiménez et Guerrero, 2010 ; Knafou, 1992 ; Lozato-Giotart, 2006 ; Lubeigt, 1979 ; Michaud, 1983 ; Page et Hall, 2014 ; Pickel-Chevalier, 2001, 2002, 2014, 2017a ; Pickel-Chevalier et Greffe, 2015 ; Pickel-Chevalier, Taunay, Violier, 2011, 2013 ; Pickel-Chevalier et Budarma, 2016 ; Sacareau, 2009 ; Wall, 1997, 1998, 2004, etc.

Les quelques rappels bibliographiques présentés ici ne sont bien évidemment pas exhaustifs. Ils ont seulement pour dessein de souligner le fort investissement des géographes dans la recherche liée au tourisme et aux loisirs, à échelle internationale. Cet engagement les a conduit à produire un certain nombre de manuels à partir des années 1980 (Lozato-Giotart, 1987 ; Cazes, 1992 ; Dewailly et Flament, 1993 ; Boniface, Cooper et Cooper, 1994 ; Duhamel et Sacareau, 1998 ; Hall et Page, 1999 ; Williams, 1998 ; Hudman et Jackson, 2003 ; Stock, 2004 ; Wilson, 2012 ; Nelson, 2013 ; Lew, 2015, etc.) qui se sont démultipliés en France en 2017, avec l'inscription du tourisme et des loisirs au sujet du CAPES et de l'Agrégation de géographie (Fagnoni, 2017 ; Coëffé, 2017 ; Simon, 2017 ; Wackermann, 2017 ; Stock et alii, 2017 ; Duhamel, 2018, etc.).

• L'apport de l'étude du tourisme et des loisirs à la géographie

Si la géographie offre ainsi une grille d'analyse pertinente, participant à la compréhension de la complexité des effets et enjeux du tourisme et des loisirs, ces derniers nourrissent aussi en retour, la géographie. Néanmoins, les interrelations entre cet objet et la discipline sont, depuis leur origine, souvent compliquées, notamment en raison des préjugés tenaces à l'encontre des activités liées au temps de rupture récréatif. Cette complexité relève d'un phénomène international, comme en attestent les géographes qui l'ont en mis en exergue, de par le monde, en s'intéressant à une approche épistémologique des relations entre géographie et tourisme et loisirs.

Ainsi, dès 1952, Gérard Aumont, regrettait dans un article intitulé *Tourisme et Géographie*, que la géographie se soit encore trop peu intéressée au tourisme, en dépit de l'essor du phénomène transformant l'espace et les pratiques, tout en favorisant la mise en relation des populations. La même année, Pierre Defert se proposait, toutefois, d'identifier « *Les fondements géographiques du tourisme* » dans la revue *The Tourist Review*, en postulant que le tourisme constitue « *un objet d'observation géographique* » (p.126).

Il faudra attendre cependant les années 1970, marquées par l'essor du tourisme et des loisirs à l'échelle mondiale, pour voir se développer davantage de réflexions épistémologiques relatives aux rapports entre tourisme, loisirs et géographie. Ainsi, Alain Reynaud publiait en 1975, des « *Eléments pour une épistémologie de la géographie du tourisme* ». Il affirmait alors : « *Récente branche de la géographie, le tourisme a longtemps été négligé car il remettait en cause certains concepts fondamentaux de la géographie, en particulier l'idée d'enracinement. Le tourisme se traduit en effet souvent par une délocalisation de la décision, des hommes et même des paysages. L'étude des phénomènes touristiques est une occasion de s'interroger sur le rôle des facteurs naturels et sur le concept de région, et de mettre l'accent sur l'organisation de l'espace. En pleine expansion depuis quelques années, la géographie du tourisme peut constituer une branche clé de la nouvelle géographie.* » (p.5).

En 1979, Douglas Pearce se livrait aussi à une analyse épistémologique de la géographie du tourisme, en revenant sur l'évolution des sujets, méthodes et concepts utilisés, depuis les années 1930. Cette réflexion le conduisait à proposer d'élargir, à l'avenir, le champ d'étude de géographie du tourisme,

pour beaucoup centrée sur l'analyse spatiale, en préconisant d'étendre le dialogue avec d'autres sciences sociales, afin de concevoir des concepts et méthodes appropriés au tourisme. Ainsi, déclarait-il, en conclusion de son article : « *Although often fragmented in nature, this literature has an underlying sense of unity when viewed from a spatial perspective and provides a substantial base for a geography of tourism. To expand this base and develop a cohesive sub-discipline, geographers must firstly expand the scope of their research to embrace a wider range of topics [...] Secondly, they must adopt approaches and techniques appropriate to the study of the phenomenon of tourism, rather than relying wholly on existing geographical concepts and methodology* » (pp.262-263).

L'essor des publications, qui se renforcent dans les années 1980, conduit aussi au développement des controverses. En publiant ses « *Réflexions sur les objectifs et pratiques en France* » de la géographie du tourisme en 1987, Georges Cazes, affirme qu'il « *importe désormais de définir son objet et ses méthodes, et en se définissant, de se situer par rapport aux autres démarches scientifiques* » (1987, p.595). Le dessein de son article est de présenter l'apport de la géographie à l'étude du tourisme et des loisirs, et en retour, la capacité du tourisme et des loisirs à faire progresser la connaissance géographique, en mobilisant ses concepts. S. Britton s'inscrit dans cette démarche en affirmant en 1991 : « *the geographic analysis of tourism could provide important contributions to contemporary debates in geography* » (p.451), dans son article intitulé : *Tourism, Capital, and Place: Towards a Critical Geography of Tourism*.

O. Lazzarotti nourrit le même dessein, en soulignant la persistance des aprioris contre le tourisme, dans un article publié en 1994, sous le titre évocateur de « *La géographie dans la controverse touristique* ». Il décrypte de nombreux ouvrages de géographie récemment publiés sur le tourisme, afin « *d'envisager la nature du phénomène touristique, puis les thèmes structurants de son étude ; de montrer quel intérêt peut présenter l'étude géographique en même temps que l'intérêt pour la géographie pour ce sujet ; de voir dans quelles directions présentes ou futures peuvent, aujourd'hui, se risquer les chercheurs* » (p.629).

En 1997, Rémy Knafou, Mireille Bruston, Florence Deprest, Philippe Duhamel, Jean-Christophe Gay et Isabelle Sacareau, initient quant à eux une « *approche géographique du tourisme* », qui propose « *de revisiter les notions de tourisme et de loisirs dans une perspective géographique qui met en évidence les différents types d'espaces confrontés au tourisme.* » Ils postulent que « *à une géographie du tourisme succède ainsi une approche géographique du tourisme, qui apporte sa contribution à une réflexion sur la nature du tourisme et à une exploration des pistes de recherche ouvertes en géographie par l'étude du phénomène social qu'est le tourisme* » (p.193). Leur démarche rejoint les réflexions de D.Pearce, publiées en 1995 sous le titre de : *Tourism today: a geographical analysis*.

Le débat entre « *géographie du tourisme* » et « *approche géographique du tourisme* » est lancé, alors que les interrogations perdurent entre logiques d'ouverture interdisciplinaire ou de recentrage autour de la discipline, dans l'analyse du tourisme et des loisirs. Ainsi, G.Wackermann publie en 1997 un bilan scientifique relatif à la recherche consacrée au tourisme et au loisir, en préconisant les approches pluridisciplinaires qui seules lui « *semblent désormais être à même d'appréhender sérieusement, dans leur globalité et leur profondeur, les phénomènes qui relèvent du secteur récréatif* » (p.479). À l'inverse, en 1998, S.Williams affirmait dans son ouvrage *Tourism and Geography*: « *Tourism (with its focus upon travelling and the transfer of people, goods and services through time and space) is essentially a geographical phenomenon, and accordingly there are a number of ways through which a geographical perspective can illuminate the subject* » (p.16) et plus particulièrement les effets d'échelle, la distribution spatiale, les impacts socio-culturels, l'aménagement et le développement. Si S. Williams ne condamne évidemment pas la richesse du dialogue avec les autres disciplines, il exprime une nécessité de recentrage géographique des chercheurs en géographie travaillant sur le tourisme et les loisirs. En 2004, M. Crang défend, quant à lui, un positionnement plus culturel de la géographie du tourisme, en intitulant son chapitre « *Cultural Geographies of Tourism* », qui aspire à mettre en lumière la double capacité du tourisme à créer des espaces - et non seulement à les « *consommer* » - mais aussi à contribuer à l'évolution culturelle des sociétés.

La détermination de la posture de la géographie par rapport au tourisme demeure donc complexe et ambiguë, comme l'affirme en 2006, J.M. Dewailly au travers de son ouvrage « *Géographie et tourisme, entre pérégrinité et chaos* », qui emprunte audacieusement aux théories scientifiques de la complexité et du chaos. En 2008, il prend position pour une approche pluridisciplinaire, en affirmant : « *La complexité du fait touristique rend indispensable un appel à des sciences multiples, donc à la multidisciplinarité* » (paragraphe 3). Cette même année (2008), C. Gibson nuance ce propos, en posant que, s'il ne pense pas qu'un paradigme ou une question de recherche appartienne à une discipline en particulier, il considère par contre que le tourisme peut apporter un vrai enrichissement à la géographie, en dépit des préjugés tenaces à son encontre. Ainsi, écrit-il : « *Although not taken seriously by some, and still considered like marginal by many, tourism constitutes an important point of intersection within geography, and its capacity to get critical, integrative and imperative research appeared to be increasingly realized* » (p.407).

O. Lazzarotti revient en 2010 sur l'historicité de la recherche géographique liée au tourisme et aux loisirs, pour démontrer l'apport de cette dernière à la géographie, en concluant qu'elle « *invite réflexivement à un renversement de la lecture du monde et au changement d'horizon d'une science géographique désormais attentive à l'analyse des mobilités, non plus d'un point de vue unique, mobiliste ou immobiliste, mais dans leurs relations mêmes* » (paragraphe 42).

Enfin, en 2017, M. Stock, V. Coëffé, Ph Violier et Ph Duhamel dédient une partie de leur manuel intitulé *Les Enjeux contemporains du tourisme. Une approche touristique*, à une réflexion épistémologique sur les rapports entre tourisme et géographie, dans laquelle ils démontrent successivement l'apport de la géographie à la compréhension du tourisme et des loisirs, grâce à leur évolution conjointe depuis les années 1970, mais aussi l'apport de l'objet de recherche « tourisme et loisir » à la géographie, par la remise en question de certains modèles de la géographie et par l'apport de concepts qui lui sont propres.

Je m'inscris aussi dans cette démarche. Le tourisme et les loisirs relèvent de phénomènes de sociétés qui se diffusent à travers le monde, en transformant les rapports traditionnels à l'espace (incluant l'environnement), au temps, à l'autre et à soi. Aucune science sociale ne peut donc les ignorer. Par ailleurs, l'internationalisation des pratiques et représentations socioculturelles touristiques, permet l'analyse de très nombreux terrains sur tous les continents, qui contribuent à un développement de la connaissance, rejoignant l'ambition philosophique de la géographie de favoriser une meilleure compréhension du monde.

Au-delà de ces constats généraux, le tourisme et les loisirs permettent, comme tout objet de recherche, de mettre à l'épreuve certains concepts de la géographie, mais aussi d'en explorer de nouveaux, en vue d'interpeller et d'enrichir la discipline, notamment au travers du double champ :

- *des pratiques et représentations des individus et des groupes*, permettant d'analyser notamment les notions de : mobilité ; mode d'habiter et territorialité; construction de l'identité au travers du rapport à l'altérité ; corporéité ; genre ;
- *des systèmes*, en interrogeant les processus : de clustérisation ; de polarisation interpellant notamment le modèle centre-périphéries ; de mondialisation ; de durabilité.

Nous expliciterons ces concepts, successivement, au travers de ces deux entrées :

1) Entrée par les pratiques et représentations des individus et des groupes :

-Mobilité :

Le tourisme se caractérise avant tout comme un système de mobilités, qui a pour particularisme de relever des pratiques individuelles et collectives, dans un espace-temps singulier. En effet, le tourisme se définit comme « *système d'acteurs, de pratiques et d'espaces qui participent de la « récréation » des individus par le déplacement et l'habiter temporaire hors des lieux du quotidien* » (Knafou et Stock, 2003, p. 931).

Ainsi, si le tourisme utilise le concept traditionnellement utilisé en géographie de mobilité, c'est pour lui octroyer une signification particulière. Comme le souligne Ph. Duhamel, il importe de « *distinguer le tourisme au sein des mobilités* » (2018, p. 27). Le tourisme constitue un moment de rupture, qui induit une parenthèse temporelle dans la vie du quotidien. Il résulte donc de l'agrégation d'une temporalité à un déplacement d'agrément, officiellement reconnue, selon M. Boyer (2000), dès 1937 par la Société des Nations qui identifiait le touriste comme : « *toute personne qui, voyageant pour son agrément, s'éloigne pendant plus de 24 heures et moins d'un an de son domicile habituel* ». Si cette conception s'est étoffée, elle reste au cœur des définitions des instances officielles contemporaines. Ainsi, en 2000, la Commission de la statistique des Nations unies, l'Organisation mondiale du tourisme, l'Organisation de coopération et de développement économiques et Eurostat, identifient le tourisme comme « *les activités déployées par les personnes au cours de leurs voyages et séjours dans des lieux situés en dehors de leur environnement habituel pour une période consécutive qui ne dépasse pas une année, à des fins de loisirs, pour affaires et autres motifs non liés à l'exercice d'une activité rémunérée dans le lieu visité.* »³

Si les activités énumérées au sein de cette définition sont contestables, pour ne pas relever que des pratiques d'agrément, la combinaison d'un déplacement, d'une spatialité et d'une temporalité données dans le cadre de l'agrément, demeurent les composantes essentielles du tourisme, qui permettent une lecture différenciée des mobilités, traditionnellement étudiées en géographie. Par ailleurs, les mobilités touristiques et dans une moindre mesure, celles associées au loisir, induisent aussi des *compétences spatiales* (Lussault, 2013), intégrant particulièrement la compétence du déplacement, du cheminement (capacité à assurer un itinéraire) et du franchement (du familier vers l'altérité).

-Mode d'habiter et territorialité :

Le tourisme permet, donc, d'étudier un déplacement choisi dans le cadre de l'agrément, s'illustrant par un changement de localisation mais aussi de mode d'habiter -défini comme « *la spatialité des acteurs individuels* », qui se caractérise par une « *forte interactivité entre ceux-ci et l'espace dans lesquels ils évoluent* » (Lévy et Lussault, 2003, p.440-441). Ce mode d'habiter induit la combinaison d'investissement physiques et sociales des lieux, par les individus. Comme le soulignent Stock et alii : « *les pratiques touristiques ne sont pas seulement appréhendées comme mobilité, mais en même temps comme un investissement fondamental des lieux géographiques* » (2017, p.107).

Les touristes se caractérisent donc par des modes d'utilisation de l'espace particuliers, qui génèrent des territorialités, doublement définies comme une « *relation au territoire, [l']existence d'une dimension territoriale dans une réalité* » mais aussi comme une « *identité territoriale d'un individu ou d'un collectif* » (Di Méo, 2003, p.919). La territorialité induit des rapports phénoménologiques à l'espace, par l'incorporation d'un territoire dans des représentations mentales individuelles et collectives. Comme le soulignent R. Brunet, R. Ferras et H. Théry, en dehors de sa définition politique et juridique, la territorialité identifie « *un rapport individuel ou collectif à un territoire considéré comme approprié* » (2001, p.481). La territorialité s'inscrit donc dans un ensemble de valeurs culturelles et sociales, mémorielles et symboliques (Di Méo, 2003).

Le tourisme a donc favorisé l'invention de territoires spécifiques, organisés à différentes échelles - depuis les sites mis en tourisme, les comptoirs, les villages touristiques, les stations, les stations-villes et les villes touristiques- appropriés par les touristes au travers de différents modes d'habiter. Ces espaces touristiques relèvent ainsi de constructions sociales résultant d'interactions entre pratiques et représentations mobilisant des symboliques sociales et spatiales, observées dès 1988 par Chadefaud, qui écrit : « *Produit social, la station de villégiature [...] correspond à l'inscription spatiale d'investissements et de symboliques qui modèlent un site, lui octroient un statut capable, par rétroaction, d'agir sur les comportements, les mentalités et les stratégies des individus et des groupes de la formation sociale du lieu* » (1988, p. 919, cité in Stock et alii, p. 352).

³ *Compte satellite du tourisme : Recommandations concernant le cadre conceptuel*, 2001, 138 p. (ISBN 978-9-26402-007-8, lire en ligne [archive]), p. 27.

Ces modes d'habiter et les territorialités du tourisme sont par ailleurs dynamiques. Le tourisme permet en effet l'invention de pratiques et de représentations évoluant au sein des sociétés, qu'elles contribuent à transformer en retour, par des processus de rupture/reconstruction de normes (marqués notamment en Occident par la recodification de la plage, des montagnes, du « wilderness » intégrés à l'écoumène à partir des XVIII^e et XIX^e siècles ; recodage du rapport au corps/dénudement partiel, exposition, bronzage, pendant l'entre-deux-guerres, etc.) Ces transformations résultent de phénomènes de diffusion des innovations sociales, nées sur des lieux particuliers à un moment donné. Cette conjoncture fruit d'une spatialité inscrite dans une temporalité précise, permet à l'équipe MIT de parler de « *Moments de lieux* » (2005).

-Identité et altérité :

Parce que le tourisme et les loisirs sont des agents de la récréation des individus, au travers de la combinaison de processus de délassement, divertissement et développement (Dumazedier, 1962), exercée dans des temporalités et spatialités différenciées (en fonction du fait de relever du « loisir » ou du « tourisme »), ils participent de la construction identitaire des individus et des groupes.

Le concept d'identité est, néanmoins, complexe. Selon Staszak, Debardieux et Pieroni « *la notion d'identité combine donc des processus d'objectivation (comment une société conçoit son unité et sa diversité constitutive) et de subjectivation (comment chaque individu se positionne dans cet ensemble, se construit sa propre biographie, etc.). L'individu est à la fois objet des constructions identitaires (comment il est rapporté par les autres à des catégories sociales) et acteur (parce qu'il participe à ces constructions sociales, valide ou rejette les catégories auxquelles il est rapporté, revendique des appartenances, etc.). Mon identité me rapproche de mes semblables (le groupe auquel j'appartiens, d'où on parle : l'endogroupe) et me distingue des autres (les membres de l'autre groupe, dont on parle : l'exogroupe)* » (2017, p.6).

L'identité relève donc d'une construction sociale et individuelle, dynamique et évolutive, qui se fabrique dans le rapport à l'autre. La relation entre identité et altérité est ainsi essentielle, mais complexe. Or, traditionnellement, on considère que l'identité se construit au travers d'une opposition à la différence, permettant de reconnaître son appartenance - « nous » - par rapport aux autres - « eux ». Ainsi, Staszak, Debardieux et Pieroni rappellent : « *L'identité et l'altérité sont les deux faces d'une même réalité sociale et résultent d'un même processus : celui par lequel se construisent, en même temps et d'un seul mouvement, l'endogroupe et l'exogroupe. Le même n'existe qu'en se distinguant de l'autre ; l'autre n'existe que par opposition au même* » (2017, p.6).

Les loisirs, mais surtout le tourisme, en raison de la discontinuité dans l'espace-temps du quotidien qu'il induit, favorise cette confrontation à l'altérité. En effet, la mobilité et le changement d'habiter, associés à des déplacements d'échelles variables (de quelques dizaines de kilomètres à des milliers), impliquent la mise en relation des touristes avec des populations témoignant de différences culturelles, mais aussi sociales et économiques, plus ou moins importantes en fonction de leurs destinations. Le particularisme du tourisme relève néanmoins du fait que ce rapport à l'altérité est souvent recherché (Stock et alii, 2017), pour être perçu comme une composante de la rupture spatio-temporelle incarnée par le voyage touristique. Cette quête d'altérité, plus ou moins prononcée en fonction du type de voyage touristique, peut même conduire à la construction d'un exotisme, relevant de la combinaison d'un imaginaire géographique et social (Staszak, 2008).

Le tourisme permet donc d'analyser une confrontation à l'altérité participant à la construction identitaire individuelle et collective, au travers de schémas complexes, ne se résumant pas à une opposition. En effet, la co-présence sur les lieux et territoires du tourisme, plus particulièrement sur les hauts-lieux internationaux, de populations endogènes et exogènes variées, permet d'observer, notamment au travers de loisirs en partie partagés - notamment sur les plages (Coëffé, Guibert et Taunay, 2012 ; Duhamel et Violier, 2009 ; Pickel-Chevalier, Violier et Parantika, 2018 ; Pickel-Chevalier, Violier, Parantika et Sartika, 2017 ; Hazbun, 2009) - des phénomènes d'appropriation d'usages et de représentations, entre assimilation et résistances culturelles. Ils donnent jour à des modèles de pratiques hybrides et innovantes, issus de syncrétismes interculturels. Le tourisme et les loisirs permettent donc d'analyser les relations entre identité et altérité, au travers d'autres prismes.

-Corporéité :

L'identité intègre la corporéité, soit le rapport au corps relevant d'une co-construction physique et phénoménologique (Merleau-Ponty, 1964). Il a été essentiellement étudié par les anthropologues et les sociologues, pour associer matérialité du rapport à soi, mais aussi représentation intime et perception sociale. La corporéité est ainsi façonnée par les normes des sociétés, notamment au travers de dynamiques de conformation ou de distinction (Bourdieu, 1977). Le rapport au corps est d'autant plus complexe, que ce dernier est aussi l'agent intermédiaire de l'individu, dans son rapport au monde. Selon Merleau-Ponty : « *le corps est pour l'âme son espace natal et la matrice de tout autre espace existant* » (1964, p.54). Le philosophe considère que le corps est une condition permanente de l'expérience, parce qu'il est le média de l'ouverture au monde et de son investissement.

Il est donc un agent du rapport à l'espace, qui se meut dans *des espaces*. Dans ce cadre, le corps peut intéresser les géographes, qui le définissent notamment comme « *la composante matérielle de la dimension biologique de l'être humain, ensemble de dispositifs (sens, motricité...) rendant possible l'interface avec le monde extérieur, par l'intermédiaire duquel l'individu appréhende l'espace et construit sa spatialité* » (Hancock, 2003, in Lévy et Lussault, p.213). R. Brunet, H. Ferras et F. Théry postulent quant à eux que le corps constitue la « *forme première de l'existence humaine, [la] condition fondatrice de toute appropriation par l'homme de l'étude terrestre, de sa qualification et de sa quantification comme espaces [...]* » (2001, p. 129).

Or, le prisme du tourisme et des loisirs s'avère particulièrement éclairant, car ils s'illustrent pour beaucoup au travers de la mise en activité/mise en scène du corps, accompagnant l'évolution des mœurs civilisationnelles. En effet, les loisirs définis comme une pratique de « dé-routinisation » permettant « *un relâchement contrôlé des contraintes et des émotions* » (Elias et Dunning, 1994, p.130), permettent, et ce plus encore dans le contexte de la rupture spatio-temporelle du tourisme, une permissivité pouvant engendrer une transgression et recodification de normes liées à la corporéité : ainsi, les loisirs sportifs tels que l'équitation ou le ski ont favorisé l'acceptabilité sociale du port du pantalon par les femmes dans les années 1930 en France (Pickel-Chevalier et Grefe, 2015). Le tourisme qui s'organise, par ailleurs, autour d'espaces de représentations sociales où l'on aspire à voir et être vu (MIT, 2005), engendre aussi des mises en scènes du corps (Coëffé, 2014). En Europe de l'Ouest, les plages sont le lieu d'expérimentation du dénudement progressif, amorcé dans les années 1920, jusqu'à l'obtention de l'acceptation du nu total, des années 1980, dans un contexte de libération des corps (Pickel-Chevalier, 2014 ; 2015). Les processus de normalisation demeurent, néanmoins, complexes, en ne provoquant pas nécessairement une généralisation. Alors que le port du pantalon est devenu une norme pour la pratique de l'équitation et du ski (praticité, confort, sécurité, mode), la nudité a diminué spontanément sur les plages occidentales, non par soumission à une réglementation officielle, mais par contrôle individuel. Le droit acquis n'induit pas nécessairement son utilisation par les populations, qui demeurent dans une constante tension entre « *d'une part le relâchement agréable du contrôle exercé sur les sentiments [...], d'autre part, le maintien d'un ensemble de codification pour garder la maîtrise des émotions agréablement dé-contrôlées* » (Elias et Dunning, 1994, p.64).

Ainsi, le tourisme et les loisirs sont des agents de « ré-routinisation » et en cela de transformations socioculturelles du rapport au corps (Coëffé, Duhamel, Guibert, Taunay et Violier, 2016), qui naissent dans des espaces-temps singuliers (genèse) et connaissent une diffusion, exacerbée par leur mondialisation. Cette dernière ne conduit pas à de simples phénomènes d'homogénéisation. Ainsi, la recodification mondiale du littoral comme espace de re-création par la récréation (Duhamel et Violier, 2009) ne s'illustre pas, par une culture universelle de la plage. Les modes d'expression, d'exposition et de spatialisation des corps sur les grèves attestent de singularités géoculturelles profondes (Pickel-Chevalier et Parantika, 2015 ; Coëffé, Duhamel, Guibert, Taunay et Violier, 2016 ; Pickel-Chevalier et Violier, 2017 ; Taunay, 2011 ; Peyvel, 2016 ; Pickel-Chevalier, Violier et Parantika, 2018), relevant de processus articulant transferts, résistances, adaptations et innovations syncrétiques.

-Genre :

Le genre est utilisé en sciences humaines comme l'étude de la dimension sociale des rapports hommes-femmes, afin de la distinguer d'une approche biologique désignée par le mot « sexe ». Selon P. Villeneuve, « *avec les classes, les ethnies et les groupes d'âges, les genres constituent des*

catégories sociales fondamentales qui, par leurs interactions, produisent les dynamiques socio-territoriales » (2003, p. 394).

En dépit de ces définitions, les études consacrées au genre se sont initialement essentiellement focalisées sur les populations considérées comme subissant un préjudice social en raison de leur genre, à savoir les femmes, et secondairement sur les populations homosexuelles. Les chercheurs anglophones se sont plus investis dans ce courant, souvent portés par des géographes se considérant comme « féministes » (Little, Peake et Richardson, 1988 ; Bowlby, Lewis, McDowell et Foord, 1989 ; Domosh et Kenzer, 2005 ; Duncan, 1991 ; Gregson et Lowe, 1994 ; Kobayashi, 1994 ; Massey, 1994 ; Hanson et Pratt, 1995 ; Rose, 1995 ; Roberts et Parks, 1999 ; Longhurst, 2001 ; Sharp, 2009, etc.), que les français qui néanmoins existent (Coutras, 1996 ; Miossec, 1996 ; Tsartas, 1998 ; Louargant, 2002 ; Chivallon, 2001 ; Hancock, 2001 ; Raibaud, 2007 ; Di Méo, 2011, etc.).

Leurs travaux se sont concentrés notamment sur la place sociétale des femmes et leur spatialisation, dans les sphères publiques et privées, plus particulièrement dans leur rapport au travail, au foyer, et dans tout espace de sociabilisation, en Occident et dans le monde. Si le genre est aujourd'hui considéré comme un objet géographique par les géographes français (Raibaud, 2007), c'est dans une acception plus large. Le dessein est d'analyser « *la place du genre dans la structuration de l'espace social* » (Villeneuve, 2003, in Lévy et Lussault, p.395), au travers de l'analyse des rapports sociaux permettant de saisir les inégalités matérielles et politiques construites socialement. Cette vision repose sur une analyse systémique des relations homme-femme, dépassant les études dites « féministes » qui se centraient essentiellement sur les femmes, dans les sphères économiques, sociales, et politiques. L'étude du genre intègre les questions de la corporéité (Malti-Douglas, 1991 ; Longhurst, 1995 ; Domosh, 1998, etc.) qui participe à la construction des identités des individus et des groupes, dans des rapports socialement construits.

On comprend donc que le genre peut interpellé les chercheurs travaillant sur le tourisme et les loisirs⁴, qui s'illustrent par des rapports spécifiques à l'espace et à l'autre, au travers de modes d'habiter, de territorialités et de mise en action/mise en scène des corps. Ces derniers ont pour caractéristiques d'une part, d'émaner de l'habitus des touristes, et d'autre part, de contribuer à les transformer. Ainsi, les rapports homme-femme des pays émetteurs sont importés par les vacanciers, qui en imprègnent les lieux touristiques – reproductions -, mais peuvent aussi y évoluer - rupture spatio-temporelle favorisant la transgression (Kinnaird et Hall, 1996 ; Pritchard, 2007 ; Pickel-Chevalier, Violier et Parantika, 2018). Le rôle du tourisme et des loisirs sportifs dans les processus historiques de libération/transformation de la normalisation du contrôle des corps, passant notamment par le raccourcissement vestimentaire, voire le dénudement des femmes, a commencé à être étudié par les géographes, mais aussi les sociologues (Terret, 2005 ; Schut et Ottogalli-Mazzacavallo, 2005 ; Guillain, 2005 ; Tourre-Malen, 2006 ; Louveau, 2006 ; Peter, 2010) et les historiens (Malen, 2010 ; Antomarchi et De La Barre, 2010). Les différences de pratiques et territorialités en fonction des vacanciers hétérosexuels et homosexuels ont aussi fait l'objet d'études de géographes à échelle internationale, en mobilisant notamment les questions de sexualité (Johnston, 2007 ; Jaurand et De Luze, 2004 ; Jaurand et Leroy, 2010 ; Graham, 2002).

Enfin, le tourisme est aussi une activité générant des phénomènes de déstructuration/restructuration de sociétés traditionnelles, en permettant notamment une autonomisation financière, et une représentation sociale et professionnelle plus lisible des femmes. En effet, ces dernières s'investissent souvent dans le développement touristique de leur village, par la création de structures (hébergement, restauration, boutique) associées à la maison, traditionnellement à leur charge (Sinclair, 1997 ; Wilkinson et Pratiwi, 1995 ; Tajeddini, Ratten et Denisa, 2017 ; Pickel-Chevalier, Bendesa et Darma Putra, in process). Leur emploi dans les structures plus larges peut aussi transformer leur place sociétale (Duffy, Kline, Mowatt et Chancellor, 2015), non sans résistances culturelles plus ou moins prononcées en fonction des situations.

⁴ Même s'il demeure pour l'heure encore relativement peu mobilisé (Figuroa-Domecq, Pritchard, Segovia-Pérez, Morganc et Villacé-Molinero, 2015).

2) Entrée par les systèmes :

-Clustérisation :

Depuis les travaux fondateurs de l'économiste A. Marshall (1890), les chercheurs ont montré que certains territoires génèrent des dynamiques de croissance endogènes singulières. Cette analyse a permis l'émergence de la notion de cluster, identifié par M. Porter, professeur en sciences de gestion, comme « *un groupe géographiquement proche d'entreprises liées entre elles et d'institutions associées relevant d'un domaine donné, entre lesquelles existent des éléments communs et des complémentarités* » (1999, p.207). Les clusters de Porter regroupent des entreprises, des institutions de formation et de recherche, des industries connexes, qui toutes interviennent autour ou en complémentarité d'une même chaîne de valeur. La performance des clusters vient en particulier de la densité du réseau des collaborations et des chaînes d'approvisionnement locales. Celle-ci émane d'une double proximité, à la fois géographique, mais aussi organisationnelle (Rallet et Torre, 2005 ; Torre, 2010) reposant sur l'appartenance à une même culture (langages, codes et représentations), qui facilite la mise en réseau et l'intégration. Les territoires analysés se caractérisent ainsi par une quasi-intégration verticale des activités productives. Ils présentent des caractéristiques communes et en particulier une importante densité de PME, entretenant des relations de *coopétition* qui tiennent autant de la concurrence que de la coopération (Pecqueur, 2000, p.15).

Ces réflexions, essentiellement issues des sciences économiques et de gestion, ont interpellé les chercheurs, et notamment les géographes, étudiant le tourisme. Ce dernier nécessite par essence, une mise en réseau des acteurs travaillant dans des logiques de complémentarités, grâce à l'action d'institutions d'intermédiation nécessaire à la coordination d'un projet commun de développement (Clergeau et Violier, 2012). Le cluster touristique est donc identifié par les économistes N. Fabry et S. Zeghni comme : « *un espace de coordination et un arrangement institutionnel qui rend la destination visible (du point de vue de la demande) et lisible (du point de vue des parties prenantes)* ». Selon les auteurs, il « *transforme la proximité fonctionnelle des acteurs en proximité stratégique des parties prenantes et, de ce fait, développe les effets de linkage (liaisons) à l'échelle intracuster et extracuster (internationale)* » (2012, p.97). Il n'est pas une simple déclinaison du cluster industriel, mais bien un cluster spécifique caractérisé par un schéma global reposant sur la stimulation conjointe de secteurs différenciés (hébergement, loisirs, commerces, artisanat local, transport, service, monuments, banques, sports...) et le développement d'infrastructures (pour les moyens de communication, le management environnemental, etc.). L'analyse des systèmes touristiques permet donc aux géographes de questionner des logiques de clustérisation, dans une démarche dialogique avec les autres disciplines, et notamment les sciences économiques et de gestion. Elles intègrent la notion de gouvernance, d'autant plus complexe qu'elle inclut la participation des touristes qui sont, eux-mêmes, co-producteurs par leurs choix, pratiques et représentations, de la dynamique touristique d'un territoire (Hall, 2006 ; Pickel-Chevalier et Violier, 2017).

-Polarisation/Centralité :

La polarisation est définie comme « *le processus qui réalise sur une aire supposée au départ homogène une différenciation hiérarchique au profit d'un ou plusieurs lieux de cette aire. Ces lieux étant reliés entre eux, il en résulte la production d'un réseau, saillant sur le territoire préexistant* » (Durand-Dastès et Lussault, 2003, in Lévy et Lussault, p.722). La polarisation constitue l'un concept fondamentaux de l'analyse de l'organisation de l'espace. Elle repose sur l'idée d'un espace où les pôles, définis comme des territoires attirant l'investissement, les activités et les populations, créent des différences de potentiel (au sens électrique du terme) entre des territoires, pouvant générer des mobilités (flux de bien et de personnes), mais aussi des relations de dépendances.

La polarisation est en effet directement associée au concept de centralité, définie comme la « *position centrale d'un lieu ou d'une aire dans un espace* » (Dematteis, 2003, in Lévy et Lussault, p.139) La centralité a été à l'origine de la théorie des lieux centraux qui a marqué la géographie de l'entre-deux-guerres et des années 1950, en favorisant un changement de paradigme - d'une science de synthèse entre sciences physiques et humaines, à la science de l'organisation de l'espace. Elle a aussi donné jour au modèle centre/périphérie, identifié comme par J. Lévy comme « *le modèle explicatif d'une*

relation hiérarchique entre deux espaces, fondé sur le rôle des interactions dissymétriques » (2003, in Lévy et Lussault, p.141). L'auteur décrit « un système spatial fondé sur la relation inégale entre deux types de lieux : ceux qui dominent ce système et en bénéficient, les centres, et ceux qui le subissent, en position périphérique ». Christian Grataloup (2014) rappelle que ce couple conceptuel se fait jour dès 1902 sous la plume de l'économiste Werner Sombart (*Der moderne Kapitalismus*), qui puise lui-même son inspiration dans l'œuvre de Karl Marx, plus particulièrement dans les relations villes/campagnes. Si ce modèle a été exploité par les théoriciens de l'impérialisme comme Rosa Luxemburg (*L'Accumulation du Capital*, 1913) ou Nikolai Boukharine (*L'Économie mondiale et l'impérialisme*, 1915), il a aussi été mobilisé par l'historien Fernand Braudel en 1947, dans son analyse d'une économie-monde de la Méditerranée du XVI^e siècle (*La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, thèse publiée en 1949) en interaction avec l'Europe, l'Asie et l'Afrique. En effet, il y proposait une approche typologique distinguant la zone centrale, les régions intermédiaires, et enfin les marges et périphéries. Toutefois, le modèle triomphe surtout dans les années 1970, au sein des travaux d'économistes spécialisés dans les inégalités de développement (Emmanuel, 1968 ; Amin, 1970 ; Immanuel, 1979), avant d'être intégré par les géographes à l'aube des années 1980 (et notamment Alain Reynaud, 1981). Ces derniers redéfinissent le centre comme un lieu de concentration de populations, de richesses, d'information, de capacité d'innovation et de pouvoir de décisions. Il intègre aussi une capacité de « polarisation et d'attractivité d'un espace » (Dematteis, 2003, p.139). La périphérie, a contrario, est caractérisée par la dépendance, l'absence d'autonomie en matière décisionnelle. Cet état de subordination n'est toutefois pas figé et d'anciennes périphéries peuvent utiliser leur situation de « marge » pour devenir « centres », à l'exemple de la Corée du Sud, Hong-Kong, Singapour ou Taiwan.

Polarisation, centralité, modèle centre/périphérie, sont des modèles classiquement utilisés par la géographie à échelle internationale. Or, le tourisme constitue un objet de recherche permettant de mettre à l'épreuve ces modèles de relation spatiale hiérarchisée (Bernard, Blondy et Duhamel, 2017). En effet, les dynamiques touristiques investissent les lieux et en subvertissent les fonctionnalités, notamment par transfert de la centralité urbaine vers des marges (Knafou et Stock, 2003), qui remettent en question les lois traditionnelles de diffusion urbaine. Elles questionnent en cela la définition même du couple centre/périphérie, en interrogeant ses critères (Christaller, 1964). Elles interrogent notamment la capacité de la distance au centre à demeurer un facteur clé de principe de différenciation et d'organisation spatiale, dans des pratiques touristiques mondialisées et complexes, en interpellant l'influence d'autres composantes (économiques, culturelles, politiques). Le tourisme questionne aussi le caractère historiquement construit et évolutif de la périphéricité, et sa capacité à générer de nouvelles polarités (Weaver, 1998 ; Murphy et Andressen, 1988 ; Diagne, 2004). Les haut-lieux touristiques peuvent-ils devenir des « centres autonomes et décisionnels » ou la centralité touristique répond-t-elle à d'autres schèmes, dans un monde postcolonial multipolarisé (Pickel-Chevalier et Violier, 2017 ; Brown et Hall, 2000 ; Müller et Jansson, 2006) ? Les relations du tourisme au modèle centre/périphérie sont d'autant plus complexes, que la situation de marge peut être instrumentalisée par les acteurs du tourisme cherchant à capitaliser la quête d'altérité et d'exotisme largement diffusée dans les représentations touristiques (Gay, 1990 ; Pickel-Chevalier et Violier, 2017 ; Blondy, Gay et Pébarthe, 2017).

-Mondialisation :

Le concept de mondialisation atteste de « l'émergence d'un monde comme espace, du processus par lequel l'étendue planétaire devient un espace » (Lévy, 2003, in Lévy et Lussault, p.637). Si la communauté scientifique s'accorde, globalement, sur le fait que le monde a assisté à plusieurs périodes de mondialisation (Grataloup, 2015) - même si leur nombre et identification ne font pas toujours consensus -, la mondialisation au cœur des préoccupations des géographes est généralement la dernière, qui s'amorce après 1945 et s'affirme après 1970. Elle se caractérise par une globalisation des échanges multi-scalaires, concernant tous les domaines de l'existence des hommes : l'économique, le social, le culturel, le politique (Dollfus, Grataloup et Lévy, 1999). Les enjeux environnementaux participent aussi de cette mondialisation, notamment au travers de l'internationalisation des pollutions, impacts et enjeux (Dollfus, 1999 ; Veyret, 2009). Ce changement d'échelle crée des tensions sur les

configurations spatiales préexistantes. Comme le souligne J. Lévy, « *cela ne s'applique pas seulement aux phénomènes de marché, mais à toutes les accumulations de forces, de richesses, de légitimité ou de culture considérées à tort ou à raison par leurs détenteurs comme menacées par la mondialisation* » (2003, in Lévy et Lussault, p.639). La mondialisation bouleverse, ainsi, la partition des territoires étatiques par l'affirmation de pouvoirs, notamment économiques et multinationaux, remettant parfois en question la capacité de diriger des gouvernements.

Néanmoins, et parallèlement, la mondialisation permet aussi une mise en relation des individus et des groupes jusqu'alors jamais égalée, grâce au développement de l'accessibilité, par la modernisation et l'intensification des réseaux de transports traditionnels (aériens, ferrés, automobiles), mais aussi des nouvelles technologies de communication numériques.

La mondialisation constitue donc une révolution au travers de la mise en système du monde, qui s'illustre par des transformations de l'organisation de l'espace, pouvant remettre en question leur hiérarchisation, au travers de l'émergence de nouveaux réseaux verticaux (nouvelles polarités) et horizontaux (nouveaux maillages), défiant souvent l'organisation administrative antérieure. Nous postulons donc qu'elle crée de nouvelles configurations, pouvant, certes, être sources de menaces ou de fragilisation des systèmes économiques, sociaux, culturels et environnementaux, antérieurs ; mais pouvant être aussi des opportunités, grâce à : la diffusion de l'information, la mise en contact des populations, l'action commune d'organisations internationales ou l'émergence de nouvelles polarités (Dollfus, 2007 ; Caden, 2007).

Le tourisme et les loisirs participent à cette mondialisation et à la complexité de leurs effets et enjeux. En effet, s'ils s'inscrivent dans une historicité occidentale, fruit de l'ère industrielle (Dumazedier, 1963 ; Elias et Dunning, 1994 ; MIT, 2002 ; Pickel-Chevalier, 2014), ils se diffusent sur les cinq continents, selon des temporalités et spatialités variables intégrant les différentiels culturels et socioéconomiques des sociétés. A l'instar des autres activités, ils engendrent des transformations des équilibres préexistants, pouvant fragiliser les systèmes socioéconomiques et culturels en place, mais permettent aussi l'émergence de nouveaux (Wahab et Cooper, 2005 ; Hazbun, 2004).

Ils sont à la fois cause et conséquence de l'intensification de l'accessibilité, stimulé et stimulant le développement des transports, notamment aériens, favorisé par leur libéralisation et l'intégration de système de production *low cost* (Dobruszkes et Mondou, 2013 ; Gay et Mondou, 2017). Si le tourisme et les loisirs sont mondialisés, c'est-à-dire diffusés à échelle internationale, leur appropriation par les populations leur confère aussi un caractère mondialisant. En effet, le tourisme et les loisirs relèvent d'une invention de nouveaux rapports à l'espace, au temps, mais aussi à l'autre et à soi, créés par la société européenne du XIXe siècle. La propagation de ses usages et représentations s'inscrit donc dans la diffusion de la conception occidentale du monde. Cette occidentalisation est souvent paradoxale, comme dans le cadre de la mise en place de projets de développement touristique durable, qui repose sur la recodification du rapport à l'individu et au groupe (idéal occidental individualiste et égalitaire) et à l'environnement (identifié au travers de son extranéité à l'homme), négligeant le plus souvent la diversité des représentations et croyances locales (Mowforth et Munt, 2016 ; Pickel-Chevalier, 2017a et c ; Pickel-Chevalier et Budarma, 2016).

Pour autant, la mondialisation du tourisme et des loisirs ne s'illustre pas, par de simples processus de transferts qui tendraient à l'uniformisation. Les études de cas menés dans de nombreux pays permettent d'observer, au contraire, de complexes phénomènes d'hybridations, fruits de la rencontre de pratiques occidentales avec les cultures locales, qui s'illustrent par des combinaisons variées de résistances, d'assimilation et d'adaptations, conduisant le plus souvent à l'invention des modèles de pratiques et représentations socioculturelles innovantes par syncrétismes interculturels (Duhamel et Violier, 2009 ; Le Brazidec, 2010 ; Mak, Lumbers et Eves, 2012 ; Cabasset-Semedo, Peyvel, Sacareau et Taunay, 2010 ; Peyvel, 2016 ; Pickel-Chevalier, Taunay et Violier, 2011 ; Pickel-Chevalier, 2017c ; Pickel-Chevalier, Violier et Parantika, 2018).

Le prisme du tourisme et des loisirs offrent de riches domaines d'analyse de la mondialisation, au travers de la double étude de l'appropriation des pratiques touristiques dans le monde, d'une part ; et des transformations spatioculturelles générées par ces pratiques, d'autre part.

-Durabilité :

Comme j'ai pu le préciser antérieurement, le développement durable est défini comme :

« *a development that meets the needs of the present without compromising the ability of future generations to meet their own needs. It contains within it two key concepts:*

-the concept of 'needs', in particular the essential needs of the world's poor, to which overriding priority should be given;

-the idea of limitations imposed by the state of technology and social organization on the environment's ability to meet present and future needs. »⁵

Il propose la mise en place de modes de développement intégrant les enjeux de la conservation des ressources naturelles, mais aussi la nécessité de rééquilibrage de la distribution des richesses, en affirmant que la pauvreté sévissant dans le monde constitue une menace écologique et sociale pour tous. Comme nous l'avons déjà précisé, le développement durable n'est pas un concept scientifique, défini comme « *un outil intellectuel qui remplit une fonction opératoire dans l'interprétation de certaines observations ou expériences permettant d'appréhender efficacement la réalité, et constituant un « instrument de théorisation » pour comprendre des phénomènes* »⁶, mais un projet de développement politique et institutionnel. Il ne constitue donc pas un outil de compréhension ou de conceptualisation du monde, mais un outil de co-construction du monde, complexe et ambigu. Il témoigne néanmoins d'un changement de paradigme, à savoir la redéfinition du développement, au travers de l'agrégation de facteurs sociaux, culturels et environnementaux, aux critères économiques traditionnels.

Or, le caractère synthétique de la géographie, définie comme une science sociale analysant les rapports sociétés-espaces au travers de composantes sociales, économiques, culturelles et environnementales, ont mené de nombreux géographes à s'intéresser au complexe paradigme de durabilité, et ce plus particulièrement dans le cadre de l'étude du tourisme et des loisirs. La possible relation entre tourisme et développement durable a, en effet, très tôt été mise en lumière. Ainsi, dans le sillon du Sommet de la Terre de Rio de Janeiro (1992), a été énoncée en 1993 la notion de développement touristique durable, au travers de la publication du *Sustainable Tourism Development : A Guide for local Planners*, éditée par l'Organisation Mondiale du Tourisme (OMT), en collaboration avec le PNUE. Ce concept illustre la volonté d'appliquer la notion de *sustainability* élaboré au Sommet de Rio, au secteur touristique. Il sera précisément défini au sein de la « *Charte du tourisme durable* », par les participants de la Conférence mondiale du tourisme durable réunis à Lanzarote (Canaries, Espagne) en avril 1995, comme une « *activité touristique qui respecte et préserve à long terme les ressources naturelles, culturelles et sociales et contribue de manière positive et équitable au développement économique et à l'épanouissement des individus qui vivent, travaillent ou séjournent sur ces espaces* ». La charte énonce les enjeux au travers de 18 principes adaptant au tourisme les objectifs du développement durable (Knafo et Pickel-Chevalier, 2011).

La dynamique générée par la charte se prolonge par l'adoption en 1999 à l'Assemblée Générale de l'OMT à Santiago, du Code Mondial d'Éthique du Tourisme, qui se veut un cadre de référence pour le développement rationnel et durable du tourisme à échelle internationale. À cette fin, il promulgue neuf articles, définissant des règles générales qui s'adressent aux gouvernements des foyers émetteurs et récepteurs de l'activité touristique, aux acteurs du tourisme publics et privés et aux touristes eux-mêmes, dont sont rappelés aussi les droits - droit au tourisme et à la liberté de déplacement. La volonté politique de rassembler intérêts économiques, sociaux et environnementaux se poursuit en 2001 par une précision de la définition du concept de développement touristique durable par l'OMT, qui sera réaffirmée durant le Sommet de la Terre de Johannesburg en 2002.

La volonté de faire de la « durabilité » le fer de lance des projets de développement touristique à venir s'illustre aussi dans la proclamation de 2017 « *Année internationale du tourisme durable pour le développement* ». Pourtant, le choix de cette appellation, se distinguant du nom originel de

⁵ <http://www.un-documents.net/our-common-future.pdf>

⁶ <http://webtab.ac-bordeaux.fr/Primaire/64/sciences/prep/geologie/ccgeolo.pdf>

« développement touristique durable » laisse transparaître les nombreuses ambiguïtés et conflits persistants autour de ces notions et de leurs enjeux...

C'est dans ce contexte que les géographes se sont très tôt investis, à échelle internationale, dans l'analyse de ce nouveau champ du « tourisme durable ». Leurs travaux se sont focalisés, en première instance, sur la capacité du développement durable, à constituer un nouveau modèle de société, en revenant sur son historicité, et la complexité de ses enjeux et mises en œuvre, au travers d'un panel d'analyses conceptuelles nomothétiques (Butler, 1999 ; Brunel, 2008, 2018 ; Farrell, 1999 ; Dewailly, 1999 ; Hall et Higham, 2005 ; Hunter, 1997 ; Hughes, 1995 ; Knafou et Pickel-Chevalier, 2011 ; Liu, 2003 ; Buckley, 2012 ; Mowforth et Munt, 2016 ; Hall et Lew, 1998 ; Pickel-Chevalier, 2017a ; Saarinen, 2006 ; Sharpley, 2000 ; Wall, 1997, 2002 ; Wheeller, 1991 ; Weaver, 2012; etc.)

Ces approches sont complétées par de nombreuses études de cas idiographiques, permettant de mettre en exergue la difficulté de la conciliation, sur le terrain, des enjeux économiques, sociaux, culturels et environnementaux, souvent contradictoires. Elles soulignent aussi l'ambivalence de l'ambition universaliste d'un projet de développement, défini au travers des valeurs occidentales, se confrontant à la diversité socioculturelle et géoéconomique du monde... (Budarma, 2015 ; Dribek, 2012 ; Clarimont et Vlès, 2009 ; Cole, 2012 ; Diagne, 2004 ; Evans et Pickel-Chevalier, 2014 ; Gravari-Barbas et Jacquot, 2014 ; Pickel-Chevalier (dir), 2017 ; Pickel-Chevalier et Budarma, 2016 ; Pickel-Chevalier, 2015a et b ; Pickel-Chevalier, 2018 ; Pickel-Chevalier, Bendesa et Darma Putra, in process ; Sharpley, 2007 ; Stone et Wall, 2004 ; Tosun, 2001 ; Wall et Ross, 1999 ; etc...) Le tourisme et les loisirs permettent donc d'explorer le paradigme de « durabilité », en interpellant ses enjeux et ambiguïtés.

Conclusion

Mon objet de recherche se cristallise donc sur la capacité du tourisme et des loisirs - étudiés principalement dans l'espace-temps du tourisme et secondairement du loisir-, à être des agents de co-construction socioéconomiques et géoculturels du monde, en transformant les rapports à l'espace, au temps, à l'autre et à soi, des individus et des groupes.

Ils entretiennent aussi des relations complexes à la « nature », puisqu'ils se nourrissent, depuis leur genèse, des spécificités environnementales des lieux, qu'ils tendent inéluctablement à transformer. Et ce, tant par des stratégies de modernisation des territoires, que par des politiques de patrimonialisation aspirant, à l'inverse, à inhiber leurs possibles développements à venir.

Le tourisme se caractérise, par ailleurs, aussi par des rapports ambigus aux cultures locales. Plus qu'il ne les valorise ou fragilise, il participe à leur construction contemporaine, à travers une dialectique entre tourisme culturel compris au sens large et culture touristique, qui relève d'une complexe dynamique d'ouverture/fermeture des sociétés locales aux influences extérieures.

Le tourisme et les loisirs engendrent donc des transformations socio-culturelles profondes des sociétés dans leur espace, qui interpellent d'autant plus qu'elles se diffusent à échelle planétaire. A ce jour, l'essor des classes moyennes s'illustre, dans de nombreux pays, par une affirmation des tourisms domestiques. Le désir de rupture dans le temps et l'espace du travail semble tendre à un besoin universel... Cette prise d'ampleur apostrophe doublement le chercheur sur les modes d'appropriation du tourisme au sein de sociétés culturellement très diversifiées, mais aussi sur ses effets et enjeux, à la fois économiques, sociaux, culturels et environnementaux. Le tourisme permet, en effet, d'importantes retombées, en créant des richesses et de nombreux emplois, mais provoque aussi de profondes restructurations sociétales, pouvant engendrer de nouvelles inégalités.

Ainsi, parce que le tourisme et les loisirs s'illustrent par de profondes mutations socio-économiques et géoculturelles, **ils constituent un objet de recherche pouvant être pertinemment analysé par la géographie, spécialisée dans l'étude des sociétés dans leur espace et de l'espace des sociétés, en privilégiant les entrées par le lieu, le territoire ou l'environnement.**

Dans ce cadre, je considère que mon analyse de cet objet de recherche, **relève d'une approche géographique du tourisme et des loisirs**, plus que d'une géographie du tourisme et des loisirs. J'entends par cela que le tourisme et les loisirs constituent, à mon sens, non pas une discipline autonome en soi, mais un objet de recherche analysable par la géographie. Certes, à l'instar de tout objet social, **l'analyse du tourisme et des loisirs nécessite la convergence de regards pluridisciplinaires** : sociologie, anthropologie, économie, histoire, géographie et même sciences du vivant, peuvent s'inscrire dans une démarche dialogique, se nourrissant réciproquement. Chaque discipline apporte sa spécificité. Celle de la géographie repose sur une entrée privilégiant le rapport sociétés-espaces.

Mon positionnement ne signifie pas que je considère que les nombreux ouvrages publiés en France ou à l'échelle internationale sous le titre de « *Géographie du tourisme et des loisirs* » ou de « *Tourism and Leisure Geography* » soient sans valeur ou dépassés. Pour la plupart, ils relèvent de ce qui me paraît être une approche géographique du tourisme, c'est-à-dire une analyse de l'objet « tourisme et loisirs » au travers des démarches et outils de la géographie, davantage que d'une posture militante pour une sous-discipline autonome.

Enfin, si la géographie peut éclairer l'étude du tourisme et des loisirs, dans une nécessaire démarche dialogique avec les autres disciplines, **l'étude du tourisme et des loisirs peut aussi enrichir la géographie**. Parce qu'ils constituent des inventions récentes, créées par la société industrielle européenne, qui se diffusent à échelle planétaire ; parce qu'ils révolutionnent le rapport à l'espace, au temps, à l'autre et à soi, au travers d'activités participant à la re-création des individus et des groupes ; le tourisme et les loisirs interpellent les sciences sociales dans les domaines d'analyse qui leurs sont propres. Ainsi, ils offrent un prisme singulier permettant de questionner les concepts de la géographie, au travers du double champ des pratiques et représentations des individus et des groupes - permettant d'analyser notamment les notions de *mobilité, mode d'habiter et territorialité, identité et altérité, corporéité et genre* - et des systèmes - en interrogeant les processus de *clustérisation, de polarisation/centralité* interpellant notamment le modèle centre-périphéries, et de *mondialisation*. Le tourisme et les loisirs permettent aussi d'explorer le paradigme de *durabilité*, en questionnant ses enjeux et ambiguïtés, intégrant les rapports physiques et phénoménologiques à la nature et à l'environnement.

Après avoir expliqué, en préambule, mon positionnement scientifique, puis mon objet de recherche consacré au tourisme et aux loisirs, je vais présenter mon projet. J'en préciserai *les concepts*, avant d'explicitier ma *problématique et mes axes et terrains de recherche à venir*. Mon dessein sera de démontrer en quoi ce projet peut apporter *des innovations* dans la compréhension des enjeux du tourisme et des loisirs qui se diffusent dans le Monde. Je montrerai, par ailleurs, comment cet objet de recherche peut, aussi *contribuer au développement de la géographie*, en l'enrichissant de concepts issus d'autres sciences sociales, qu'elle féconde en retour d'une dimension spatiale, peu analysée dans les autres disciplines.

II. Mon projet scientifique :
Le Tourisme et les Loisirs, agents de
co-construction du Monde par
processus d'Interculturation. *De la*
transformation des pratiques aux enjeux de
développement durable des territoires

Mon projet scientifique porte le titre suivant : « **Le Tourisme et les Loisirs, agents de co-construction du Monde par processus d'Interculturation. De la transformation des pratiques aux enjeux de développement durable des territoires** ». Avant de le préciser, j'expliciterais ses concepts et enjeux.

II.1. Les concepts : de l'acculturation à l'interculturation, interpellant l'approche géographique du tourisme et des loisirs

Le tourisme a été étudié jusqu'à la fin du XXe siècle comme une pratique essentiellement occidentale se diffusant dans le Monde. De ce fait, la rencontre avec les populations autochtones qu'il génère a été largement étudiée au travers de ses effets, successivement considérés comme positifs puis négatifs, sur des sociétés locales qui les subiraient. Dans ce contexte, l'internationalisation du tourisme a été analysée au travers du concept d'*acculturation*, mais dans un sens restrictif et subverti se rapprochant de celui d'*occidentalisation*.

Afin de comprendre l'ambiguïté de cette situation, il convient en première instance, de revenir sur l'émergence du concept d'acculturation, née à la confluence des sciences de l'homme (ethnologie et anthropologie plus particulièrement) et de la psychologie. L'historicité de ce concept permet de comprendre comment et pourquoi il a été rapidement subverti, dans le contexte intellectuel de la perpétuation d'un double mouvement contradictoire, à savoir : le mythe d'une civilisation universelle devant s'inscrire dans une démarche de progrès largement définie par les sociétés occidentales, d'une part ; et le fantasme d'une « authenticité » préservée au sein des cultures non-ouvertes aux influences extérieures (notamment occidentales), d'autre part.

II.1.1. De l'intérêt des sciences sociales pour les cultures et leurs transformations : du culturalisme à l'acculturation

Le concept d'acculturation est héritier d'une histoire longue, associée à celle de la complexe notion de « culture ». Au XVIIIe siècle en Europe, elle est identifiée dans une perspective humaniste et universaliste de la philosophie des Lumières, qui la définit par opposition à la nature, en permettant de distinguer l'homme de l'animal. Elle est associée à celle de « civilisation », comprise « *comme un mouvement global en devenir, affectant la totalité des productions humaines - les institutions, la législation, l'éducation...- et qui doit s'étendre dans le monde entier, indépendamment de l'actuel degré d'évolution des diverses populations. Car celles-ci sont considérées comme ayant atteint des degrés inégaux d'avancement dans l'actuelle hiérarchie de l'évolution civilisationnelle* » (Vinsonneau, 2002, p.20).

Dès lors s'instaure l'idée en Europe que l'Occident représenterait le système civilisationnel le plus évolué, ayant pour devoir de venir en aide aux autres populations, pour les faire tendre vers eux... Ainsi, A.C. Chavanne définit en 1787 le terme « d'ethnologie » comme « *l'histoire des progrès des peuples vers la civilisation* » (cité in Vinsonneau, 2002, p.20.).

Cette idée se poursuit au XIXe siècle, pétrie par, et pétrissant, les politiques de colonisations se considérant comme porteuses d'une mission « civilisatrice ». L'idéologie dominante est résolument

assimilationniste : les populations conquises doivent assimiler les « bienfaits » de la civilisation occidentale.

Néanmoins, dès la fin du XIXe siècle, ce propos est nuancé par les scientifiques. L'anthropologue britannique E.B. Tylor fut, selon Geneviève Vinsonneau - docteur d'État en psychologie sociale -, le premier ethnologue a proposé une définition opératoire de la culture, en postulant qu'elle caractérise toutes les sociétés humaines. Son ouvrage *Primitive Culture*, publié en 1871, constitue une rupture avec le paradigme précédent, opposant peuples « civilisés » jusqu'alors perçus comme seuls détenteurs d'une culture ; et peuples « primitifs ». Il s'inscrit cependant dans la théorie évolutionniste triomphante, en considérant les cultures primitives comme des survivances de cultures passées. Tylor contribue, néanmoins, à faire reconnaître l'anthropologie comme une discipline universitaire en obtenant la première chaire d'anthropologie à Oxford en 1883.

Les travaux de Franz Boas sont aussi considérés comme fondateurs, plus particulièrement aux États-Unis. Après une mission de géographie en 1883, destinée à comprendre l'influence du milieu physique sur le mode de vie des Inuits, ce jeune chercheur allemand choisit de s'établir aux États-Unis pour y étudier l'anthropologie. Il se consacre plus particulièrement, dès la fin du XIXe siècle, aux Indiens de Colombie-Britannique en analysant la diversité de leurs cultures. S'il emprunte le terme de « culture », dans son acceptation scientifique, à Tylor, il se démarque de lui en rejetant le caractère universel des théories évolutionnistes, pour fonder le « *relativisme culturel* ». Ce dernier repose sur l'étude des particularismes de chaque société, et sur l'importance des liens tissés entre individu et culture, en faisant reconnaître la nécessité de la tolérance interculturelle.

En France, c'est le sociologue Emile Durkheim et l'anthropologue Marcel Mauss qui s'opposent à l'idée d'une civilisation universelle, annihilant la pluralité des cultures. En 1913, ils écrivent conjointement une « *Note sur la civilisation* », qu'ils introduisent en rappelant : « *Une des règles que nous suivons ici est, tout en étudiant les phénomènes sociaux en eux-mêmes et pour eux-mêmes, de ne pas les laisser en l'air, mais de les rapporter toujours à un substrat défini, c'est-à-dire à un groupe humain, occupant une portion déterminée de l'espace et représentable géographiquement* » (p.3).

Ils contestent le paradigme positiviste d'Auguste Comte, en postulant :

« *Même on peut penser que ce milieu humain, cette humanité intégrale dont Comte entendait faire la science, n'est guère qu'une construction de l'esprit. Mais il n'en reste pas moins que, par-dessus les groupements nationaux, il en existe d'autres, plus vastes, moins nettement définis, qui ont pourtant une individualité et qui sont le siège d'une vie sociale d'un genre nouveau. S'il n'existe pas une civilisation humaine, il y a eu, il y a toujours des civilisations diverses, qui dominent et enveloppent la vie collective propre à chaque peuple. Il y a là tout un ordre de faits qui méritent d'être étudiés, et par des procédés qui leur soient appropriés* » (p.6).

Si l'Europe de l'Ouest fut le berceau de réflexions intellectuelles autour de la notion de culture, c'est en Amérique du Nord que le concept va le plus stimuler les scientifiques. Et ce, plus particulièrement aux États-Unis, qui se caractérisent comme une jeune nation se construisant sur le socle d'un pluralisme culturel. Ce sont d'abord les sociologues de l'École de Chicago qui vont s'intéresser aux modalités d'insertion des groupes immigrés dans la société américaine avec leur culture respective, en se focalisant sur les grandes villes et notamment Chicago. Ces dernières apparaissent comme des creusets, accueillant de nombreux immigrants provenant d'Europe, mais aussi des populations noires du Sud des États-Unis. Selon L. Turgeon (2004), ces sociologues sont les premiers à s'intéresser aux relations inter-ethniques dans ce cadre. Les principaux représentants sont, notamment, William I. Thomas, Robert E. Park et Ernest W. Burgess, dont les travaux ont aussi beaucoup influencé les géographes pendant l'entre-deux-guerres.

Parallèlement à ces analyses sociologiques sur les migrants, se développe aux États-Unis un courant de l'anthropologie se préoccupant de la transmission de la culture, au sein des sociétés dites primitives, en se consacrant plus particulièrement aux populations amérindiennes. L'objet de leurs études se focalise sur les relations entre culture collective et personnalité individuelle, en analysant la manière dont les individus intériorisent une culture, en deviennent porteurs et participent à sa réalisation au travers de leurs propres conduites. L'école « *Culture et Personnalité/Culture and Personality* » se caractérise par la volonté d'intégrer les acquis de la psychologie scientifique et de la psychanalyse pour comprendre l'influence de la culture dans la construction des individus. D'abord perçu unilatéralement - de l'influence de la culture collective vers l'individu -, le schéma causal s'est par la suite enrichi au travers de la mise en exergue de la capacité des individus à réagir dans leur milieu culturel et à contribuer au changement de leur culture.

Les auteurs de ce courant s'intéressent particulièrement aux transmissions et socialisations culturelles, au travers d'une approche combinant psychanalyse et ethnologie. Parmi eux, se démarque notamment Ruth Benedict qui publie en 1934 l'ouvrage *Patterns of Culture* identifiant les différents modèles de culture, en étudiant plus particulièrement les Indiens d'Amérique du Nord. Ces « patterns » se caractérisent par leur cohérence, soit la configuration spécifique de modes de vie liés à un « *schéma inconscient à l'origine des actions des individus qui le véhiculent* » (Vinsonneau, 2002, p. 29). L'école « Culture et Personnalité » a aussi été marquée par les travaux de Margaret Mead qui a étudié, aux côtés de Gregory Bateson, dans les années 1930, l'influence de l'éducation des jeunes sur la culture balinaise. Au travers de ses travaux sur plusieurs sociétés dites « primitives », M. Mead a aussi permis de mettre en évidence le caractère culturellement construits des différences associées au genre.

L'école « Culture et Personnalité » américaine a permis de démontrer les relations indissociables entre les cultures et les acteurs sociaux qui les animent et les transmettent. Parmi eux, l'anthropologue R. Linton, étudiant plus particulièrement les populations vivant aux îles Marquises et à Madagascar, s'est intéressé à ce qu'il nomme les « *fondements culturels de la personnalité* », identifié comme le bagage commun d'un groupe, transmis par les divers canaux des institutions éducatives propres à chaque société. Le psychanalyste et anthropologue américain A. Kardiner reprend cette idée, dans la notion de « *personnalité de base* », qu'il identifie comme « *une configuration psychologique particulière propre aux membres d'une société donnée et qui se manifeste par un certain style de vie dans lequel les individus brodent leurs variantes singulières* » (cité in Vinsonneau, p. 40). Cette capacité individuelle et collective à s'emparer, pour faire évoluer en fonction des circonstances traversées, le bagage culturel commun (*personnalité de base* chez Kardiner ; *fondement culturel de la personnalité*, chez Linton), permet aux deux auteurs de démentir la transmission mécanique de la culture, qui serait reproduite à l'identique de générations en générations.

Ce foisonnement intellectuel dans la première moitié du XXe siècle en Amérique du Nord a permis de mettre en exergue la complexité des cultures, démentant la conception d'une civilisation universelle, basée sur le double apriori d'une nécessaire inscription dans une démarche de progrès emprunté au positivisme, et d'une suprématie culturelle de l'Occident. Ces auteurs, principalement des anthropologues et des ethnologues, ont essentiellement étudié les sociétés dites « primitives », en s'intéressant plus particulièrement à leurs modes de transmissions internes. Or, cette approche sera élargie, notamment grâce aux travaux de l'anthropologue américain M.J. Herskovits qui entreprend d'étudier dans les années 1930, la culture noire américaine, relevant par essence d'un syncrétisme culturel complexe. Ces analyses lui permettent de valoriser des processus d'*acculturation*, résultant d'une interpénétration civilisationnelle (héritage porté par les descendants d'esclaves venus d'Afrique/culture occidentale nord-américaine). Face à ces nouveaux enjeux, qui rejoignent les préoccupations des sociologues de l'école de Chicago amorcé dès les années 1920, le Conseil de la recherche en sciences sociales des États-Unis forme en 1936 un comité chargé de l'organisation de la recherche sur les faits de l'acculturation, comprenant les anthropologues R. Redfield, R. Linton et M.J.

Herskovits. La même année, ils publient le *Mémoire pour l'étude de l'acculturation*, au sein de duquel ils définissent le concept comme :

« *Phenomena which result when groups of individuals having different culture come into continuous first-hand contact with subsequent changes in the original cultural patterns of either or both group* »⁷ (1936, p.149).

Ce mémorandum permet, dès lors, la reconnaissance d'un champ de recherche autour de l'acculturation, et la mise en place d'outils théoriques et méthodologiques. Dans ce contexte, est établie une typologie des divers contacts culturels (nature hostile ou amicale ; taille des groupes en présence ; facteur causal à l'origine du contact ; etc.) L'acculturation permet de ne plus envisager les effets de la mise en contact culturelle comme une conversion culturelle (du dominé vers le dominant), mais comme une transformation complexe, fruit de l'intégration de nouvelles valeurs aux anciennes.

En dépit de sa volonté d'intégrer l'idée d'interactions et d'influences réciproques, le concept d'acculturation a, néanmoins, été presque immédiatement réduit à l'étude de l'assimilation d'une culture dominante au sein d'une culture dominée. Aux États-Unis, les recherches se sont portées essentiellement sur les modes d'intégration de la culture occidentale au sein des groupes amérindiens. Dès lors apparaît l'ambivalente interprétation de ces processus d'assimilation, teintée d'idéologie, entre marche vers le « progrès » et de « perte d'authenticité ». Selon L. Turgeon : « *Les tenants de cette approche se sont surtout intéressés à reconstituer les étapes d'un parcours linéaire qui transforme l'Amérindien, qui le fait passer d'un état authentique à un état altéré, et qui, par la même occasion, le fait disparaître* » (2004, paragraphe 2).

En Europe, le concept d'acculturation est interprété dans le contexte de la colonisation, puis de la décolonisation. En France, l'anthropologie est durablement marquée à partir des années 1950 par l'œuvre de C. Lévi-Strauss, analysant la transmission culturelle au travers du paradigme structuraliste. L'anthropologue contribue aussi, notamment grâce au succès international de *Tristes Tropiques* (1955) - qui sera traduit en 27 langues - à mettre en exergue la richesse et la diversité culturelle des sociétés, dans une approche relativiste remettant en question la prétendue supériorité de l'Occident et la notion de « progrès ». Dans ce cadre, il dénonce des avancées technologiques, qui feraient, selon lui, inéluctablement perdre d'autres aspects culturels aux sociétés. 1955 est aussi l'année de la Conférence de Bandung (Indonésie), marquant la volonté des pays en développement d'entrer sur la scène internationale. Elle s'inscrit dans l'ouverture d'une aire intellectuelle qualifiée de « Tiers-mondiste » - notamment sous l'influence du sociologue Georges Balandier qui a participé à l'invention du terme de *Tiers-Monde* en 1952 - au sein de laquelle *Tristes Tropiques* sera réinterprété comme une dénonciation des méfaits de la civilisation occidentale envers les cultures dites « primitives », qui subvertiraient leur authenticité. Certes, quelques auteurs comme l'anthropologue et sociologue R. Bastide, travaillant à partir de la fin des années 1950 sur des communautés afro-brésiliennes, nuancent cette perception, en démontrant que les influences interculturelles permettent aussi de développer la créativité des individus. Néanmoins, très majoritairement, l'acculturation est comprise comme une perte d'identité. Le concept est ainsi détourné de son sens initial, par un contexte politique, pour se rapprocher de celui d'assimilation (Berry et Sam, 1997, p. 295), qui privilégie un processus unidirectionnel et asymétrique d'un donneur (l'Occident) vers un receveur - observation des effets de la culture occidentale sur d'autres cultures.

⁷ Officiellement traduit en français par : « *L'ensemble des phénomènes qui résultent d'un contact continu et direct entre les groupes d'individus de cultures différentes et qui entraînent des changements dans les modèles culturels initiaux de l'un ou des deux groupes.* »

II.1.2. L'émergence d'un nouveau concept dans les sciences sociales : l'interculturalisation

La fin de l'ère des décolonisations et l'affirmation d'un nouvel échiquier mondial dans les années 1980 permet de reconsidérer les idéologies et méthodes des sciences sociales, qui avaient prévalu jusqu'alors. En 1984, l'anthropologue Paula Vásquez Lezama se livre à une fine analyse bibliographique, qui lui permet de démontrer que les recherches conduites sur le thème de l'acculturation développent presque systématiquement une conception linéaire, unilatérale et presque mécanique du changement, se cristallisant dans un processus d'intégration, entre résistance et assimilation, de la culture dominante. Spécialiste de l'Amérique latine, elle dénonce une approche réductrice des phénomènes interculturels complexes caractérisant les sociétés hybrides. Par ailleurs, P. Vasquez met aussi en exergue l'ethnocentrisme inconscient des chercheurs occidentaux qui analysent le plus souvent les cultures locales, à l'aune de leur conception et codes culturels du développement. De ce fait, ils réduisent très généralement leurs études de l'acculturation à une analyse de l'occidentalisation des sociétés. De plus, selon Z. Guerraoui, le concept d'acculturation demeure utilisé dans des approches empruntées du béhaviorisme, trahissant « *une approche passive du sujet, soumis à la toute-puissance de son environnement culturel, qu'il soit celui dans lequel il s'est enculturé ou celui dans lequel il évolue après sa migration* » (2009, p.197).

Afin d'y pallier, P. Vasquez, plaide pour l'utilisation de la « *transculturalisation* » utilisé par les anthropologues latino-américains, qu'elle définit comme « *l'étude des processus qui résultent du conflit déclenché quand un groupe d'individus établit, pour un laps de temps relativement long, souvent de durée indéterminée, des rapports de pouvoir avec d'autres individus de cultures différentes* » (1984, p. 119).

Si le concept a pour intérêt de se centrer sur les processus, sans préjuger des résultats de la transformation (qui ne tendraient pas forcément vers une assimilation, comme dans le cas de l'acculturation), il a aussi pour limite de se concentrer essentiellement sur un rapport de forces entre une population minoritaire et une population majoritaire. Selon Z. Guerraoui (2009), le concept n'envisage à aucun moment la possibilité de transformation de la culture dominante confrontée, elle aussi, à la différence de l'autre.

Les limites du concept d'acculturation, auxquelles ne semble pouvoir totalement répondre celui de transculturalisation, vont aussi être mises en lumière par les chercheurs spécialisés en psychologie interculturelle, aux niveaux théoriques et épistémologiques. Cette discipline est une science relativement récente. Et ce, même si les liens entre étude de la culture et de la psychologie remontent à la naissance des deux disciplines. En effet, les anthropologues culturalistes s'intéressent, certes secondairement, à la psychologie des individus depuis le XIXe siècle (Tylor, Boas), tandis que les psychologues ont intégré l'importance de la culture depuis l'émergence de la « *psychologie des peuples* » (*Völkerpsychologie*) à la fin du XIXe siècle en Allemagne, puis en France.

Selon G. Vinsonneau, la psychologie interculturelle « *est née des observations fines des cultures par les anthropologues. Initialement, leurs études décrivaient simplement certaines modalités d'actions des cultures sur les psychismes humains : mécanismes de la perception (visuelle par exemple), modalités du traitement de l'enfant au cours de son développement et de sa socialisation...* » (2002, p.56). Néanmoins, c'est à partir des années 1990 qu'elle se formalise en tant que science, appelée *cross-cultural psychology* dans la recherche anglo-saxonne. Cette dernière est définie comme : « *the study of similarities and differences in individual psychological functioning in various cultural and ethnocultural groups; of the relationships between psychological variables and socio-cultural,*

ecological and biological variables; and of ongoing changes in these variables »⁸ (Berry, Poortinga, Breugelmans, Chasiotis et Sam, 2011, p.3).

Elle a pour finalité de recouvrir l'étude des relations entre culture et psychisme dans leur ensemble, se déclinant selon Z. Guerraoui et O.Reveyrand-Coulon (2013) en quatre sous-champs, ayant pour dessein de questionner, sous différents axes, l'unité et la diversité du genre humain, l'universalité et/ou la relativité de la structuration psychique, et le rapport à l'altérité. Ainsi, les auteurs précisent que ces quatre sous-disciplines, renvoient plus spécifiquement :

- « à la psychologie culturelle qui s'intéresse à l'étude de la relation constitutive intime entre les structures socioculturelles et le développement psychologique individuel ;
- à la psychologie (inter)culturelle comparative qui vise essentiellement à saisir la variation (inter)culturelle du comportement humain afin de repérer les similitudes au niveau du développement psychique et les différences liées aux spécificités culturelles ;
- à la psychologie des contacts de cultures qui a pour but d'étudier les processus psychologiques résultant de la rencontre interculturelle ;
- aux psychologies indigènes qui renvoient aux différentes psychologies développées dans les aires culturelles non occidentales » (2013, p.292)

Ces travaux ont permis à un certain nombre de chercheurs, plus particulièrement français, étudiant notamment les mobilités (Camilleri, 1990 ; Clanet, 1990 ; Demorgon, 2005 ; Belkaïd et Guerraoui, 2003 ; Blanchet et Coste, 2010), de mettre en exergue les limites de la notion classique d'acculturation, et de proposer de s'en affranchir en créant un nouveau concept : *l'interculturalisation*.

Si le terme apparaît pour la première fois en 1982 dans un article de G. Mbodj - qui le perçoit comme « *l'équilibre dynamique entre enculturation et acculturation* » (p. 43, cité in Guerraoui, 2009, p. 197) - sa définition est précisée en 1990, successivement par Claude Clanet et par Patrick Denoux. C. Clanet identifie l'interculturalisation comme :

« *L'ensemble des processus - psychiques, relationnels, groupaux et institutionnels - générés par les interactions de groupes repérés comme détenteurs de cultures différentes ou revendiquant une appartenance à des communautés culturelles différentes, dans un rapport d'échanges réciproques et dans une perspective de sauvegarde d'une relative identité culturelle des partenaires en relation* » (1990, p.70).

P. Denoux, y ajoute l'importance des individus, en écrivant :

« *Pour les individus et les groupes appartenant à deux ou plusieurs ensembles culturels, se réclamant de cultures différentes ou pouvant y être référés, nous appellerons interculturalisation, les processus par lesquels, dans les interactions qu'ils développent, ils engagent implicitement ou explicitement la différence culturelle qu'ils tendent à métaboliser* » (Denoux, 1990, cité in Denoux 2013, p.371).

P. Denoux précise en 2013, que « *le processus d'interculturalisation se traduit par l'apparition dans le contact culturel de nouveaux comportements, verbalisations et constructions de sens pouvant conduire soit à une impasse (interculturalisation négative) soit à des solutions (interculturalisation positive.* » (2013, p.371).

Le concept d'interculturalisation offre ainsi de nouvelles perspectives de compréhension des échanges interculturelles, rétablissant, selon le sociologue et philosophe J. Demorgon « *clairement les humains entre eux, comme producteurs de leurs stratégies et de leurs cultures. Seule l'interculturalisation permet*

⁸ Officiellement traduit en français par : « *L'étude des similarités et des différences dans le fonctionnement psychologique des individus de groupes culturels et ethnoculturels variés ; des relations entre les variables psychologiques, socioculturelles, écologiques et biologiques ; et des évolutions de ces variables.* »

cette perspective de synthèse, en englobant ses acteurs, ses objectifs, ses processus, ses résultats » (2005, p. 197).

L'interculturalité permet d'affirmer le caractère dynamique des processus de transmission culturelle, qui relèvent de modèles interactionnistes et constructivistes. Comme le souligne Cuche (2002), l'individu n'est pas un simple contenant culturel soumis au déterminisme de l'*enculturation* - définie par M. Mead comme la transmission d'une culture, de normes et valeurs, d'un groupe vers un individu, et plus particulièrement vers l'enfant. A défaut de ne recevoir que l'empreinte culturelle de son groupe, il réinterprète cet héritage, au travers de sa personnalité, son évolution, sa trajectoire. Il exploite son héritage culturel, qu'il contribue à faire évoluer à la lumière de ses propres expériences. Ainsi, Belkaïd et Guerraoui affirment-elles : *« à travers sa propre dynamique, sa créativité, ses représentations, ses croyances, le sujet contribue à modifier son environnement culturel par le jeu incessant de ses constructions actives et interactives avec les autres membres de son entourage »* (2003, p.124-125).

L'interculturalité, qui se nourrit simultanément des sciences sociales et de la psychologie, a ainsi pour avantage de mettre l'accent sur l'interdépendance entre individus et groupes, dans la construction des sociétés en interactions (Belkaïd et Guerraoui, 2003). Cette dialectique entre personne et société repose sur le fait que la culture ne peut être disjointe des individus qui la font vivre et se structurent à travers elle, par des processus de production/reproduction ; construction/reconstruction de valeurs et de normes (Camilleri et Vinsonneau, 1996 ; Vinsonneau, 2002). Comme le rappellent Belkaïd et Guerraoui : *« les combinaisons entre cultures ne consistent pas en des juxtapositions, retraits ou ajouts de traits culturels, mais bien en des restructurations des différents éléments culturels toujours réinterprétés par les individus et les groupes en situation de contact. [...] L'intégration d'un objet nouveau se réalise donc au prix de sa nécessaire transformation, dans un double mouvement d'assimilation et de différenciation »* (2003, p.126).

L'interculturalité caractérise donc une mise en relation des sociétés et des individus qui dépassent la binarité (juxtaposition de deux entités culturelles) pour atteindre la ternarité (création d'une troisième réalité englobante par syncrétisme). L'interculturalité résulte, en effet, de la complexité de la dynamique interculturelle, qui se caractérise par un complexe processus d'ouverture/fermeture des individus et groupes, issus de cultures différentes, mis en contact. Selon C. Clanet (1990) ce paradoxe engendre un double mouvement d'apparence contradictoire, à savoir : la transformation des systèmes en présence du fait de leurs interactions, d'une part ; et leur maintien du fait du désir de chacun de préserver son identité, d'autre part. Aussi, l'interculturalité est fruit de l'articulation entre trois phénomènes complémentaires, rappelés par Z. Guerraoui : *« l'assimilation, par les individus, de certaines valeurs de l'autre ; la différenciation, à travers la revendication, par chacun, de certaines de ses spécificités ; mais aussi la synthèse originale par création de nouvelles réalités culturelles englobant les apports réinterprétés des uns et des autres »* (2009, p.198).

Aussi, l'interculturalité dépasse le postulat de l'acculturation en affirmant que la mise en contacts des individus et des groupes ne relève pas de relations binaires mais ternaires. Ces dernières ne s'illustrent pas, par un simple processus d'assimilation à des degrés différenciés, mais permettent, par une combinaison de phénomènes d'intégration/différenciation/hybridation, l'émergence d'une culture tierce (Denoux, 1994). Une culture, cristallisant de nouvelles règles de vie, formes de pratiques, valeurs et représentations (Belkaïd et Guerraoui 2003 ; Demorgon, 2005).

Cette culture tierce témoigne du fait que les individus et les groupes dominés et/ou minoritaires, ne s'assimilent pas à la culture dominante, mais à une culture hybride qu'ils ont eux-mêmes contribué à créer, à partir de leurs parcours (Guerraoui, 2009). Une culture, qui à l'instar de toutes les autres, est constamment refaçonnée au travers de constructions interactives entre des individus qui la partagent et

les éléments externes. Elle relève donc d'une « culture-processus » résultant de co-constructions intersubjectives (Camilleri & Vinsonneau, 1996).

Enfin, l'interculturalité pose aussi que les identités se structurent pour beaucoup aujourd'hui dans la diversité culturelle, interdisant leur appréhension comme une entité unique et figée. Elles sont au contraire plurielles et composites, caractérisées par l'adaptabilité au contexte (Denoux, 1995 ; Guerraoui, 2009), qui permet leur évolution tout au long de l'existence. On comprend donc que le concept d'interculturalité s'inscrit par essence dans une analyse constructiviste structuraliste des sociétés, en étudiant la capacité créatrice des individus, confrontés à des structures physiques, culturelles et sociales, qu'ils réinterprètent au travers de leur personnalité, histoire et représentations, pour construire leur identité enclive à de constantes évolution/reconstitution.

L'interculturalité permet donc de réinterpréter la mise en relations des individus et des groupes issus de cultures différenciés, favorisant la création de cultures tierces par hybridation. Or, comme le rappelle P. Denoux (1995), ce processus nécessite la présence d'un espace de rencontre entre les différentes entités. Un espace, qui leur donne la possibilité de « *se situer les unes par rapport aux autres, et d'établir entre-elles des relations qui se construisent dans la confrontation, l'échange, la négociation, nécessitant des ajustements constants de la part des individus. Cet espace de l'entre-deux, réel ou symbolique, à travers la dynamique qui s'y joue, faite de tension et de tissage, permet alors, à partir de la métabolisation de la différence culturelle, l'émergence d'une culture tierce* » (Guerraoui, 2009, p.198).

L'espace, qui se décline à l'échelle du *territoire*, permettant une co-présence de sociétés différenciées ; mais aussi, à un degré plus fin, à celle du *lieu*, favorisant la rencontre ou au moins la mise en contact directe des individus, est donc au cœur des processus d'interculturalité. Nous postulons donc que ce concept ouvre de nouvelles perspectives d'analyse pour les géographes, étudiant les processus de co-constitutions constructivistes et interactives, se produisant au sein de populations, issues de cultures différentes, mises en présence dans le cadre de mobilités variées.

II.1.3. L'interculturalité : un concept ouvrant de nouvelles perspectives pour l'approche géographique du tourisme et des loisirs.

L'interculturalité, induisant une combinaison de mobilités et d'espaces de rencontre, peut ainsi interpellier la géographie, comprise comme la science des sociétés dans leur espace et de l'espace des sociétés. Le concept rejoint particulièrement les préoccupations culturelles de la géographie, mises en lumière par Paul Claval, qui déclare : « *Les faits culturels intéressent la géographie parce que l'espace et l'environnement interviennent dans les processus de transmission, et constituent une donnée essentielle de ce qui passe des uns aux autres* » (1992, paragraphe 14). Or, cette analyse géographique du fait culturel inclut aussi le fait social. Comme le souligne G. Di Méo, l'approche culturelle de la géographie « *tend désormais à regrouper et à ranger sous son label toutes les recherches privilégiant une démarche qui décrypte le sens social des dispositifs spatiaux comme des relations que les êtres humains entretiennent avec eux* » (2008, p. 6). Par ailleurs, à l'instar de P. Denoux (1995), nombre de géographes insistent sur l'importance de l'individu dans la transmission et la construction de la culture. Ainsi, P. Claval affirme : « *L'étude des processus par lesquels la culture est transmise implique qu'on s'intéresse d'abord aux rapports individuels. Elle s'attache à la manière dont chacun reçoit des informations, se voit proposer [...] des normes et peut accéder à tel ou tel type de connaissance* » (1992, paragraphe 18).

L'interculturalité définissant la création de cultures originales par hybridation, reposant sur les interactions entre sociétés et individus, est un concept que nous pensons donc appropriable par la géographie, en l'enrichissant du rapport à l'espace et à l'environnement. Ce dernier inclut la relation à la nature et au paysage, constituant des constructions sociales évolutives, fruits de syncrétismes culturels synchroniques et diachroniques (Robic, 1992 ; Berque, 1995 ; 2008 ; Collot, 1997 ; Pickel-Chevalier, 2014). Nous postulons, donc, que les perspectives offertes par l'interculturalité peuvent intéresser les chercheurs qui plaident, à l'instar de J.-F. Staszak « *pour une géographie qui s'intéresse aux représentations sans les déconnecter des pratiques qui les produisent ou qu'elles déterminent ; pour une géographie qui ne coupe pas le culturel, du politique et du social ; pour une géographie qui ne fétichise pas l'espace mais accepte de se saisir d'objets non-spatiaux* » (2008, p. 64).

Le concept d'interculturalité permet aussi de nuancer les effets de strictes homogénéisations associées à la mondialisation. En tant que mise en système du monde, elle favorise aussi, entre résistances, transferts et adaptation, l'émergence de nouveaux modèles sociétaux (Lévy, 2008). Ce constat se cristallise notamment dans les dynamiques touristiques, qui génèrent des mobilités et mises en contact de sociétés endogènes et exogènes. Le tourisme se veut en effet un phénomène mondialisé et mondialisant (Duhamel et Kadri, 2011), se propageant d'une part, par la mise en système du monde ; et contribuant, d'autre part, à en diffuser certaines normes. Néanmoins, l'analyse précise des pratiques touristiques permet d'observer, dans les sociétés non-occidentales qui accèdent au tourisme, l'émergence de modèles culturels tiers innovants, nourris de la rencontre de systèmes culturels locaux et étrangers, favorisant de nouveaux rapports collectifs et individuels à l'espace, au temps et à l'autre et à soi (Hitchcock, King and Parnwell, 2009 ; Winter, Teo et Chang, 2002 ; Singh, 2009 ; Cabasset-Semedo, Peyvel, Sacareau et Taunay, 2010 ; Ghimire, 2013 ; Pickel-Chevalier, Violier et Parantika, 2018, etc.)

Cette situation émane de l'essor des tourisms domestiques dans le monde, s'émancipant de leur schéma de développement initial, qui avait été largement orchestré au XIXe siècle par les autorités coloniales. Comme le soulignent J.C. Gay et J.M. Decroly « *le tourisme est [...] une des facettes de l'europanisation du monde à l'œuvre à ce moment-là* » (2018, p.109). Il est organisé et instrumentalisé par le pouvoir central pour des raisons éminemment politiques (légitimation d'un modèle censé être porteur de civilisation et de modernisation ; et instrumentalisation du tourisme pour véhiculer des images idylliques de contrées pacifiées), économiques (diversification de l'économie coloniale) et sociales (création d'agréments pour inciter l'implantation de nouveaux colons), comme on a pu l'observer en Indonésie (Pickel-Chevalier, 2017b). Cette première mondialisation du tourisme s'illustre par la création d'une floraison de comptoirs et de stations disséminés à travers le monde, faisant écho aux conquêtes coloniales européennes en Afrique, en Asie et en Amérique du Sud (Gay et Decroly, 2018). Or, cette logique n'est pas totalement remise en question, dans le contexte de la décolonisation, à partir des années 1950 et 1960. Les jeunes nouvelles nations s'investissent dans des projets de développement, s'inscrivant dans le déploiement de l'appareil de production capitaliste, ayant pour beaucoup poursuivi les polarisations et situations de dépendances préexistantes (Violier, 2016). Le tourisme n'y fait pas exception, d'autant qu'il entre dans une phase de massification en Occident, résultant de l'accès des classes moyennes au tourisme international. Cette diffusion sociale d'une pratique naguère élitiste, fut favorisée par une période de croissance économique, certes, mais aussi par la réduction des distances-coûts, engendrée par des « *innovations technologiques combinées aux méthodes de gestion des entreprises [qui] ont permis de dissocier le coût de la distance parcourue* » (Gay et Mondou, 2017, p.112).

Ce second essor du tourisme international, s'illustre par la création de stations intégrées parfois de grandes ampleurs, sur le modèle occidental, résultant le plus souvent de l'investissement d'une combinaison d'acteurs endogènes (pouvoirs publics, entreprises privées) et exogènes (entreprises multinationales et institutions internationales telles que de la Banque mondiale). Il donne jour à des

vastes unités, notamment littorales, telles que Ixtapa au Mexique, Agadir au Maroc ou Nusa Dua à Bali (Gay et Decroly, 2018).

Cet essor, semblant correspondre à une diffusion du modèle touristique occidental des 3 S (*Sea, Sand and Sun*), conduit alors nombre de chercheurs en Occident, et notamment les géographes, à accuser le tourisme d'être un vecteur de stratégies néocolonialistes. Ainsi, George Cazes sous-titre le second volume de l'ouvrage tiré de sa thèse, consacrée au tourisme dans les pays du Tiers Monde : « *Les nouvelles colonies de vacances* » (1992). La métaphore traduit une approche répandue à l'époque. Le tourisme est perçu comme inscrit dans un rapport entre le centre et ses périphéries, qui s'illustre par une diffusion de pratiques occidentales devant être intégrées par les populations réceptrices. Les effets du tourisme se mondialisant sont donc avant tout appréhendés au travers de processus d'acculturation, pour beaucoup réduits à une occidentalisation, soit une expansion symbolique et matérielle des sociétés occidentales au travers de la propagation de leurs systèmes de normes et valeurs. À l'instar de leurs collègues anthropologues, les géographes occidentaux travaillant sur le tourisme identifient, ainsi, majoritairement les transformations générées par la mise en relation de sociétés endogènes et exogènes - plus particulièrement occidentales - comme une altération, une perte de « l'intégrité » culturelle de ces sociétés locales. Pourtant, cette « authenticité » culturelle, réduisant des modèles sociétaux à une entité fixe et figée, relève aussi de constructions, pétris des fantasmes et représentations occidentales...

Aussi, cette lecture des effets du tourisme mondialisé, au travers du processus d'acculturation, définie comme une occidentalisation, est remise en cause par l'affirmation des tourisms domestiques, qui se sont développés jusqu'à devenir prédominants, dans de nombreux pays non-occidentaux, depuis la fin du XXe siècle. Avant de nous y intéresser davantage, nous rappelons les définitions relatives aux tourisms, reconnues par l'Organisation Mondiale du Tourisme (OMT), et auxquelles se rallient un certain nombre de chercheurs (Stock et alii, 2017) :

- **Le tourisme interne, aussi appelé tourisme domestique**, comprend les activités d'un touriste résident dans les limites du pays de référence. Il correspond à l'appellation anglo-saxonne de *domestic tourism*.
- **Le tourisme récepteur** comprend les activités d'un touriste non résident dans les limites du pays de référence. Il correspond à *l'inbound tourism*.
- **Le tourisme émetteur** comprend les activités d'un touriste résident hors du pays de référence. Il correspond à *l'outbound tourism*.
- **Le tourisme intérieur** comprend le tourisme interne plus le tourisme récepteur, soit les activités des touristes résidents et non-résidents à l'intérieur du pays de référence. Il correspond à *l'internal tourism*.
- **Le tourisme national** comprend le tourisme interne plus le tourisme émetteur, c'est-à-dire les activités des visiteurs résidents à l'intérieur et en dehors du pays de référence. Il correspond au *national tourism*.
- **Le tourisme international** comprend le tourisme récepteur plus le tourisme émetteur, c'est-à-dire les activités des touristes résidents en dehors du pays de référence. Il correspond à *l'international tourism*.⁹

Le tourisme interne n'étant que peu utilisé en France, notamment en raison d'une confusion persistante entre tourisme interne et tourisme intérieur - encore très souvent utilisé dans le sens de tourisme interne -, nous préférons employer le terme de *tourisme domestique*, qui a le double avantage d'être clairement identifié dans la littérature française et anglophone - c'est-à-dire internationale. Nous

⁹ Source : OMT. <http://media.unwto.org/fr/content/comprendre-le-tourisme-glossaire-de-base>

utiliserons aussi les autres concepts, reconnus par l'OMT, de tourisme : émetteur, récepteur, national et international.

Les tourisms domestiques en dehors de l'Occident, connaissent donc une forte croissance, jusqu'à devenir hégémoniques, en dépassant très largement les schémas initiaux du tourisme international créés par les Occidentaux (Graburn, 1995 ; Winter, Teo et Chang, 2002 ; Wu, Zhu et Xu, 2000 ; Ryan et Huang, 2013 ; Seckelmann, 2002 ; Hitchcock, King et Parnwell, 2009 ; Le Brazidec, 2010 ; Cabasset-Semedo, Peyvel, Sacareau et Taunay, 2010 ; Ghimire, 2013 ; Parantika, 2015 ; Andreeva Jourdain, 2017 ; Pickel-Chevalier, Violier et Parantika, 2018, etc.).

Ainsi, la *China National Tourism Administration* évalue à 4,4 milliards¹⁰ le nombre de déplacements liés au tourisme domestique en Chine en 2016¹¹ - pour une population de 1,3 milliard d'habitants la même année. Le ministère du tourisme indien estime, quant à lui, que le tourisme domestique a généré 1,6 milliards de visites en 2016¹² - au sein d'une population estimée à 1,26 milliards d'habitants en 2016. Au Japon, le tourisme domestique a engendré, selon le *Tourism Japan Agency*, 323 millions de déplacements en 2016 - pour une population de 126 millions d'habitants à la même date¹³. En Indonésie, le Ministère du tourisme évalue à 250 millions le nombre de déplacements liés au tourisme domestique en 2015¹⁴ -pour une population s'élevant à 258 millions la même année millions¹⁵. Au Brésil, le nombre de déplacements touristiques domestiques est estimé par le ministère du tourisme, avoir généré 69 millions de déplacements en avion en 2010¹⁶ -le nombre est donc bien supérieur si l'on y ajoute les déplacements via les autres moyens de transports- alors que la population brésilienne atteignait 195 millions d'habitants cette même année.

Le volume très important des déplacements attribués au tourisme domestique dans les dits pays *émergents du tourisme* - ce qui signifie des pays dont une part significative de la population a récemment eu accès au tourisme - résulte du développement, en leur sein, des classes moyennes, favorisant une diffusion du tourisme. Néanmoins, ces chiffres bénéficient aussi parfois d'un comptage se distinguant du système statistique international de l'OMT. À titre d'exemple, le nombre de déplacements spectaculaires attribués au tourisme domestique en Indonésie émane aussi d'une définition du tourisme se différenciant des normes occidentales, en combinant caractéristiques du lieu, pratiques et distances. Ainsi, le gouvernement indonésien identifie le tourisme comme un déplacement vers une destination (dite commerciale), en dehors de toute considération de temps ou de distance ; mais aussi un déplacement vers un lieu non considéré comme une destination (commerciale) où l'on séjourne au moins une nuitée ou qui nécessite un trajet de plus de 100 miles.

La non-universalité de la définition du tourisme atteste d'ores et déjà d'une ambiguïté quant à cette activité : elle constitue un phénomène mondialisé ne générant cependant pas une uniformisation de son interprétation, en raison des particularismes de ses usages et des contextes géoculturels où elle se développe.

Si l'évaluation précise du tourisme domestique est donc difficile à déterminer, dans les pays émergents du tourisme - comme dans les pays anciennement touristifiés - notamment en raison du non-

¹⁰ Même si ces chiffres, confondant souvent différentes mobilités, sont sujets à caution, ils n'en témoignent pas moins d'un essor incontestable du tourisme domestique en Chine.

¹¹ <https://www.statista.com/statistics/277254/number-of-domestic-trips-in-china/>

¹² <https://www.veilleinfotourisme.fr/thematiques/international/pays-de-d-a-m/inde/les-hotels-de-luxe-indiens-se-portent-bien-grace-au-tourisme-domestique>

¹³ http://www.mlit.go.jp/kankocho/en/kouhou/page01_000315.html

¹⁴ Data and Information Center, Ministry of Tourism and Creative Economy, Indonesia Statistic, 2015

¹⁵ <https://www.populationdata.net/pays/indonesie/>

¹⁶ <https://riotimesonline.com/brazil-news/rio-business/domestic-tourism-rises-with-middle-class/>

franchissement de frontières, son essor est néanmoins incontestable dans de très nombreux pays. Il a pour caractéristique globale de relever d'activités d'agrément, permettant une rupture spatio-temporelle des individus et des groupes, favorisant la re-création au travers de la récréation.

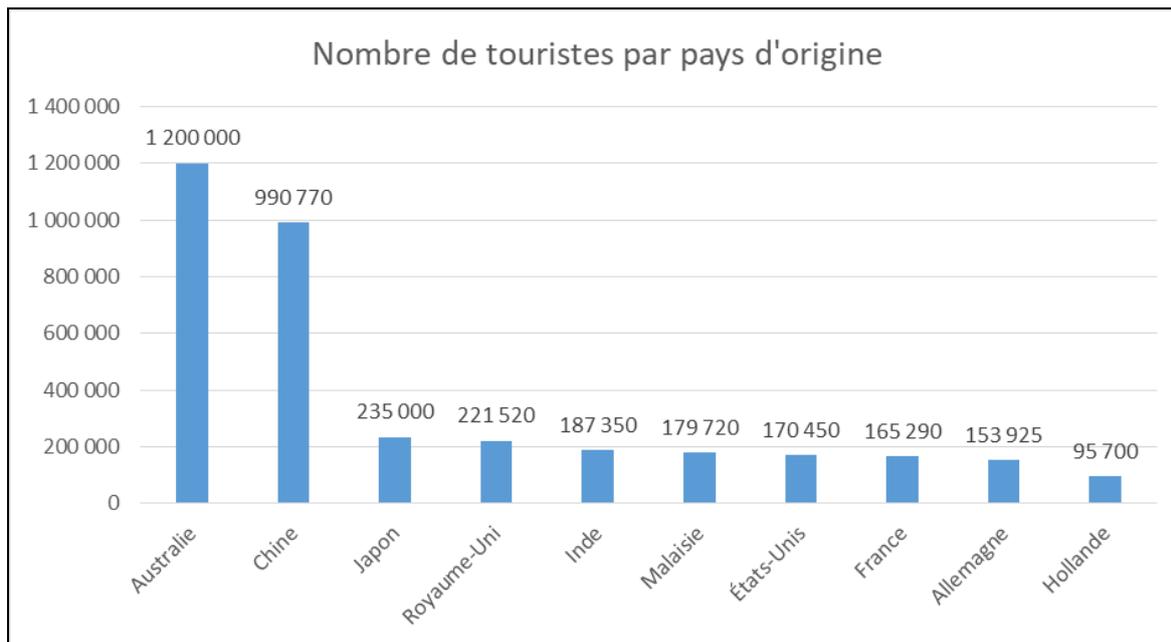
Au-delà de cette donnée générique, les tourismes domestiques émanent de schémas très diversifiés, dans leurs modes de développement, leurs organisations spatio-économiques, leurs gouvernances et leurs types de pratiques et de représentations socioculturelles. Leurs trajectoires de développement ne peuvent donc plus être réduites à de simples transferts de modalités héritées des politiques coloniales, voire néocoloniales. Le tourisme ne se définit plus comme un ensemble d'usages et de normes, imposé par une population dominante - les colons - sur le territoire d'une population dominée. Son appropriation par les élites puis les classes moyennes du pays de référence ont permis sa redéfinition culturelle, sociale mais aussi spatiale, s'émancipant de ses caractéristiques initialement occidentales.

Le tourisme est donc incontestablement un objet interculturel, interrogeant l'intégration d'influences extérieures au sein de sociétés locales. Il est de plus complexe, en raison de la variété des origines des populations qu'il met en présence. Le tourisme international n'est plus aujourd'hui la chasse gardée de l'Occident. En effet, l'essor du tourisme domestique des pays dits émergents, est aussi concomitant au développement de leur tourisme émetteur : ainsi, les populations favorisées des anciens pays récepteurs du tourisme, franchissent leurs frontières pour s'adonner au plaisir du tourisme international. Les hauts-lieux touristiques se mondialisent, jusqu'à devenir des « *lieux du Monde* », définis par Philippe Violier (2011) comme des lieux dont l'attractivité semble tendre à l'universalisme, comme en atteste leur très forte fréquentation par les touristes issus de toutes nationalités. Bali s'illustre parmi eux. En 2016, l'île a été fréquentée par 8,6 millions de touristes indonésiens et 4,9 millions de touristes internationaux dont 1,2 millions d'Australiens, 990 770 de Chinois, 235 000 de Japonais, 187 350 d'Indiens et 179 720 de Malaisiens, pour les plus nombreux. Les Européens n'ont toutefois pas disparu. Ils attestent même d'un renouveau récent en constituant plus de 14,5% du tourisme international. La France est au second rang européen (et huitième international) avec 165 290 de visiteurs, précédée de la Grande-Bretagne (221 520 visiteurs) et devant l'Allemagne (153 925 visiteurs) et la Hollande (95 700). Les États-Unis se situent quant à eux à la septième place (170 450 visiteurs) tandis que les Canadiens sont à la 16e place (53 750 visiteurs)¹⁷. Cette mondialisation des arrivées à Bali signifie que les Balinais, au nombre de 3,9 millions d'habitants (2010), cohabitent, du fait du succès touristique de l'île, avec un grand nombre de nationalités provenant essentiellement de l'aire Asie-Pacifique, et secondairement d'Europe et d'Amérique du Nord (graphique 1).

Les Balinais sont donc confrontés à l'altérité des Indonésiens venant d'autres îles - et en première instance, des Javanais très majoritairement musulmans (graphique 2) -, et secondairement aux très nombreux étrangers, provenant de près de 180 nationalités¹⁸, issues d'Asie, d'Océanie, d'Europe, d'Amérique du Nord et du Sud ; du Moyen-Orient et d'Afrique - les plus représentés provenant d'Australie, de Chine, du Japon, du Royaume-Uni, d'Inde, de Malaisie, des États-Unis d'Amérique, de France, d'Allemagne et de Hollande.

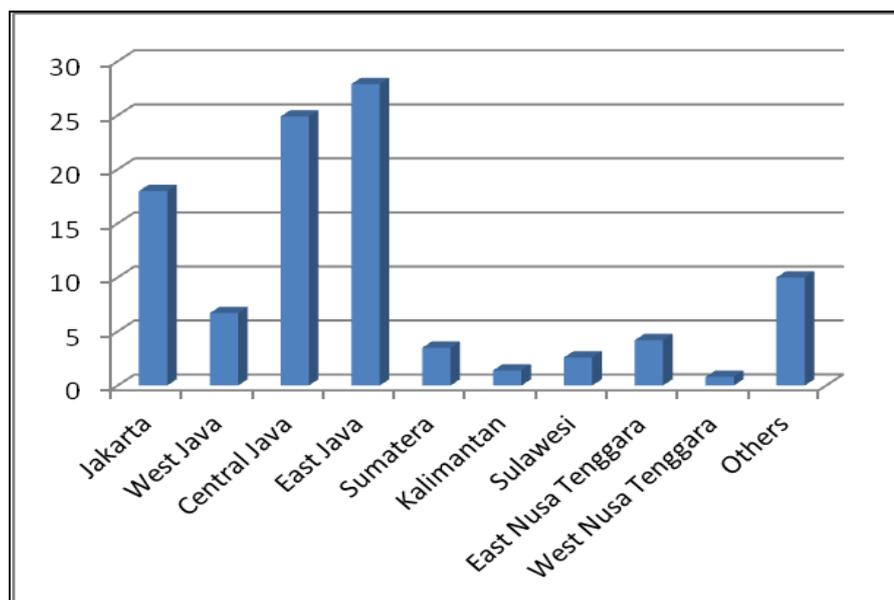
¹⁷ Bali Government Tourism Office, 2017.

¹⁸ Bali Government Tourism Office, 2017



Graphique 1. Les touristes internationaux à Bali en 2016. Répartition des dix nationalités les plus présentes.

Sources : Bali Government Tourism Office, www.disparda.baliprov.go.id/en/Tourism-Office3



Graphique 2. Répartition des touristes indonésiens à Bali, par origine géographique : La prédominance de l'île de Java.

Source : Bali Government Tourism Office (2011)

Les effets du tourisme sur la construction de la société balinaise ne peuvent donc plus se réduire aujourd'hui à une acculturation unilatérale, se résumant à l'influence des touristes occidentaux sur les populations locales. Ils sont par essence complexes, du fait de la pluralité des populations en co-présence sur l'île, qui interpellent les Balinais, (re)construisant en permanence leur « balinité », au travers de processus combinant assimilation ; résistances et différenciation ; mais aussi créations par

hybridations (Pickel-Chevalier et Budarma, 2016 ; Pickel-Chevalier, 2018). Des processus, qui rejoignent, ainsi, la définition de l'interculturalisation, mise en lumière par les chercheurs en psychologie interculturelle (Clanet, 1990 ; Denoux, 1995 ; Guerraoui, 2009, etc.).

Nous postulons donc que l'interculturalisation offre aux géographes de nouvelles perspectives de compréhension des effets pluriels du tourisme et des loisirs mondialisés, par la mise en exergue de la complexité des interactions tissées entre groupes et individus, issus de sociétés différentes, du fait de leur co-présence, sur les lieux du tourisme. Des interactions, qui permettent un double mouvement, d'apparence contradictoire, de transformation et de conservation - par la volonté de se distinguer de l'autre - favorisant l'émergence de nouveaux modèles sociétaux syncrétiques.

Par ailleurs, nous pensons que l'approche géographique du tourisme et des loisirs peut, en retour, enrichir le champ d'application du concept d'interculturalisation. Ce dernier a été créé par des chercheurs en psychologie interculturelle analysant plus particulièrement les transformations observées chez les populations immigrées et les enfants de ces populations. L'utilisation de ce concept par les chercheurs étudiant l'objet du tourisme et des loisirs, le confronte à de nouvelles perspectives et interrogations. En effet, l'interculturalisation peut être questionnée par les pratiques, représentations et systèmes singuliers, caractérisant le tourisme, à savoir :

- *des mobilités en partie inversées*, des centres vers les périphéries, correspondant à des déplacements volontaires, vers des destinations choisies ;
- *de modes d'habiter et de territorialité inscrits dans des temporalités* strictement délimitées, relativement courtes, mais pouvant être répétées ;
- *des relations physiques et phénoménologiques* à l'environnement et à la nature ;
- *des modes de construction identitaire, intégrant les questions du genre, au travers de la mise en contact avec une altérité en partie choisie* et souvent largement mystifiée ;
- *des modes de corporéité*, émanant d'une mise en action et mise en scène des corps sur les lieux du tourisme, au travers des activités de loisirs - du farniente, aux visites, jusqu'aux loisirs sportifs.

Les géographes peuvent aussi interroger l'interculturalisation dans la *co-construction des systèmes touristiques*, impliquant à la fois des acteurs endogènes (population, pouvoir publics aux différentes échelles du territoire, entreprises privées locales) et exogènes le plus souvent issus de cultures géoculturelles différentes (entreprises privées internationales, ONG, instances internationales, touristes). Cette co-construction induit la mise en place de gouvernance, nécessitant un partage de normes, de codes, de valeurs. Celui-ci induit une compréhension des acteurs, en dépit de leurs différences socioéconomiques et géoculturelles, qui interroge aussi les processus d'interculturalisation. Le développement des systèmes touristiques dans le monde relève-t-il de la mise en place d'initiatives tendant au *cluster*, reposant sur l'idéal d'une gouvernance partagée ; ou s'organise-t-il au travers de *polarisations*, confortant l'organisation spatiale inégalitaire du modèle centre/périphérie ?

Conclusion

Je pense que l'interculturalité, née en psychologie interculturelle, est un nouveau concept pouvant éclairer les sciences sociales dans la compréhension des transformations liées à la mise en contact d'individus et de groupes issus de cultures différentes. Il peut interpeller les chercheurs, et notamment les géographes, en dépassant le concept linéaire d'*acculturation*, pour intégrer le champ de la *complexité*, au travers d'une combinaison de processus d'apparence contradictoire et pourtant complémentaires, d'intégration, de résistance et différenciation, et d'invention par hybridation.

En retour, je postule que la géographie doit pouvoir enrichir le concept, en l'étudiant au prisme de la spatialité, en insistant sur l'importance du *territoire* et à plus fine échelle du *lieu*, comme espaces de rencontres et d'intermédiation, entre les individus et groupes issus de cultures distinctes.

De ce fait, l'interculturalité me semble encline à ouvrir de nouvelles perspectives d'analyse du tourisme et des pratiques de loisirs mondialisés, s'illustrant par la mise en présence d'individus et de groupes, provenant de milieux socio-économiques et d'aires géoculturelles variés. Elle permet, en effet, d'étudier les transformations constructivistes et interactives générées par le tourisme - intégrant les loisirs -, au sein des populations touristiques, d'une part ; et auprès des populations réceptrices, d'autre part. En effet, l'interculturalité peut être mobilisée dans l'analyse des systèmes touristiques par essence co-construits par des acteurs endogènes et exogènes, qui induisent des échanges et l'élaboration d'un système normatif commun. Dans ce cadre, elle offre aussi, un nouvel angle d'analyse de la notion de « durabilité ». L'ambition universaliste de cette dernière pose la question de la diffusion d'un modèle de développement fondé sur des valeurs et représentations occidentales (idéal de société individualiste, libérale et égalitaire ; identification d'une nature par extériorité à l'homme). Sa propagation est donc ambiguë, car elle induit la capacité des sociétés locales, dans leur diversité, à adopter des exigences très largement établies dans des pays industriels occidentaux ; mais aussi à incorporer des valeurs culturelles extérieures, pouvant déstructurer les organisations traditionnelles. L'étude de l'appropriation des enjeux du développement durable, au travers du concept d'interculturalité, permet donc d'envisager les individus et les groupes en tant qu'acteurs, à même d'intégrer des projets d'inspiration exogène au sein de leur propre société et culture, pour créer de nouveaux schémas de développement local, par hybridation.

Ainsi, l'interculturalité permet, à mon sens, une nouvelle grille de compréhension du tourisme et des loisirs, dans leur globalité, en mettant en lumière la capacité des individus et des groupes issus de cultures différentes, mis en présence, d'invention de « *synthèse originale par création de nouvelles réalités culturelles englobant les apports réinterprétés des uns et des autres* » (Guerraoui, 2009, p.198).

Réciproquement, l'utilisation du concept par les géographes étudiant le tourisme et les loisirs, me semble à même de lui offrir de nouveaux domaines réflexifs, en le confrontant aux caractéristiques de cet objet de recherche, tels que : des mobilités inversées et choisies, inscrites dans des temporalités courtes mais pouvant être répétées ; des modes d'habiter et de territorialité entrant dans une logique de rupture spatio-temporelle ; des relations physiques et phénoménologiques à l'environnement et à la nature ; des rapports à l'altérité dans sa diversité, participant à la construction de l'identité des individus et des groupes, aussi bien au sein des populations touristiques, qu'auprès des populations d'accueil (construction/réinvention des identités locales au prisme de l'image de soi renvoyée par les touristes). Une construction, intégrant le genre et la corporéité, au travers de mise en action/mise en scène des corps, les uns par rapport aux autres, dans les activités récréatives, sur des lieux de

représentations sociales (les hauts-lieux du tourisme étant identifiés comme des espaces, où l'on vient voir et être vu).

Mon objet de recherche est donc d'interroger *le tourisme et les loisirs comme agents de co-constructions du monde, mobilisant des processus d'interculturalisation*. Ces co-constructions concernent les transformations *des pratiques et des représentations*, au sein des populations touristiques et des populations d'accueil. Elles génèrent, de plus, des évolutions dans *l'organisation socioéconomique et spatio-culturelle des sociétés locales*, confrontées aux ambiguïtés de la *mondialisation* et de la diffusion de systèmes normatifs, tels que le *développement durable*, qui a pour particularisme de vouloir conserver les différentiels socioculturels et environnementaux du monde, mais au travers de leur perception occidentale...

Forte de la présentation des concepts au cœur de mon projet, je peux désormais énoncer ma problématique, ainsi que mes axes et terrains de recherche à venir.

II.2. Problématique, Axes et Terrains

II.2.1. Problématique de mon projet global

La problématique générale de mon projet de recherche est donc :

« Le tourisme et les loisirs peuvent-ils être des agents de co-constructions du monde par processus d'interculturalisation ? »

Cette problématique se cristallise autour de deux axes centraux, concernant l'évolution des pratiques et représentations, d'une part ; et les enjeux de développement de territoire, interrogeant leur « durabilité », d'autre part. Pour chacun de ces axes, mes recherches porteront sur des populations ayant eu accès nouvellement et anciennement au tourisme et aux loisirs, au travers de plusieurs thématiques. En effet, la troisième révolution touristique (Violier, 2016), qui s'opère depuis la fin du XXe siècle, se caractérise par un double processus de mondialisation, grâce à « *l'accès au tourisme des sociétés émergentes [qui] manifeste la poursuite de la diffusion sociétale du tourisme* » (Violier, 2016, paragraphe 19), et de transformations des modèles, dans les pays bénéficiant d'une culture touristique ancienne, notamment en Occident. Des transformations, résultant d'une recherche d'individualisation, intégrant les nouvelles quêtes d'altérité associées aux enjeux contemporains (« nature », « éthique », « bien-être », etc.). Elles s'illustrent par une personnalisation de l'offre de loisirs, imposant une adaptation et une diversification des territoires, nécessitant souvent des restructurations géographiques et organisationnelles (Duhamel, 2018).

Dans ce contexte, mon projet de recherche s'organise autour deux axes principaux, poursuivant mes travaux, en articulant l'entrée *par les territoires* et leurs mises en systèmes ; et l'entrée *par les pratiques et représentations*. J'expliquerai ici les thématiques globales de chacun de ces deux axes, avant de me consacrer à la présentation précise des projets, accompagnés de leurs méthodologies, que je compte mener dans une perspective de quinze ans, en dernière partie de mon HDR (chapitre III).

Ainsi, j'entends poursuivre et approfondir mes recherches relatives à :

- l'étude d'un pays émergent du tourisme, à savoir *l'Indonésie* ;
- l'analyse d'une pratique transformée par la mondialisation de la société du tourisme et des loisirs, à savoir *l'équitation*, induisant une (r)évolution des rapports socio-culturels au cheval.

Ces deux axes nourrissent aussi le dessein de répondre aux questionnements épistémologiques, soulevés par ma problématique, soit :

- **L'interculturalisation peut-elle enrichir l'approche géographique du tourisme et des loisirs ?** Et ce, en substituant le concept traditionnel, mais limitant, d'acculturation, à celui d'interculturalisation, défini comme un « *double mouvement de transformation des systèmes en présence du fait de leurs interactions, d'une part ; et de leur maintien du fait du désir de chacun de préserver son identité, d'autre part* » (Belkaid et Guerraoui, p.127) ? Un concept, reposant sur l'étude de la complexité, qui postule que « *les combinaisons entre cultures ne consistent pas en des juxtapositions, retraits ou ajouts de traits culturels, mais bien en des restructurations des différents éléments culturels toujours réinterprétés par les individus et les groupes en situation de contact* » (Belkaid et Guerraoui, 2003, p.126).
- **L'interculturalisation peut-elle être enrichie par l'approche géographique du tourisme et des loisirs ?** Et ce, au travers d'une analyse privilégiant l'entrée par *l'espace* de rencontre des individus et des groupes (à l'échelle différenciée du territoire et du lieu), mais aussi par sa confrontation aux *modalités propres au tourisme intégrant les loisirs* (mobilités temporaires en partie inversées des centres vers les périphéries ; modes d'habiter et territorialités inscrits

dans une logique de rupture spatio-temporelle ; rapports physiques et phénoménologiques à la nature et à l'environnement ; construction identitaire - intégrant le genre et la corporéité - façonnée au travers de relations à une altérité en partie choisie).

Je présenterai, donc, successivement, mes deux axes de recherche à venir.

II.2.2. Le tourisme et les loisirs en Indonésie : des agents de co-construction socio-spatiale par interculturalisation (axe 1)

Mes travaux conduits sur l'Indonésie depuis 10 ans, seront poursuivis à travers deux sous-axes majeurs, questionnant plus particulièrement l'appropriation des pratiques touristiques en Indonésie, d'une part ; et les transformations socioéconomiques et spatio-culturelles générées sur les sociétés locales par le tourisme, en questionnant les enjeux de « durabilité », d'autre part. Deux sous-axes, interrogeant les processus de co-construction par interculturalisation. Avant d'explicitier ces projets de recherche, je présenterai, en introduction, leurs enjeux, en revenant sur le contexte de leur développement, notamment historique.

II.2.2.1. Le tourisme et les loisirs, vecteurs de transformations, par interculturalisation, des pratiques et représentations socioculturelles des touristes en Indonésie

- **De la diffusion du tourisme en Indonésie : rappel historique**

L'Indonésie constitue un vaste archipel d'Asie du Sud-Est, composé de plus de 13 000 îles. Elle s'impose comme le quatrième pays le plus peuplé du monde, et le premier à dominance musulmane. Elle est, toutefois, marquée par un pluralisme culturel et religieux. En effet, l'Indonésie a développé d'importants échanges culturels et commerciaux, avec la Chine et l'Inde depuis la plus haute Antiquité. Des échanges, qui ont favorisé l'introduction du bouddhisme et de l'hindouisme dans l'archipel. A partir du XIII^e siècle, des marchands musulmans, provenant plus particulièrement du Moyen-Orient et de Chine, ont importé l'Islam, tandis que les colons européens y ont introduit le christianisme, à partir du XIX^e siècle (Brown, 2011). Ces religions ont été appropriées différemment par les multiples ethnies peuplant les îles indonésiennes, et notamment les plus grandes que sont Java, Sumatra, les petites îles de la Sonde (incluant Bali), Kalimantan (Bornéo), Sulawesi, la Nouvelle-Guinée Occidentale et les Moluques (carte 1).

On recensait en 2010, en Indonésie, plus de 1100 groupes ethniques (carte 2) et 719 langues parlées, selon J. Samuel, ce qui lui permet de dire que « *l'Indonésie est, par le nombre et la variété de ses langues, un des pays les plus riches au monde* » (2016, p.349). Leur répartition est toutefois fortement inégale : les dix langues les plus présentes en Indonésie, le Javanais en tête (parlé par 33% de la population), sont parlées par 87% de la population (Samuel, 2016, p.350) - les 709 autres langues n'étant donc utilisées que par des minorités. Ce poids de Java se lit plus encore dans son nombre d'habitants : l'île accueille 55% de la population indonésienne, qui a aussi le plus haut niveau de vie de l'archipel (Parantika, 2015).

La diversité culturelle caractérise donc l'Indonésie depuis des siècles. Cette pluralité a survécu à la construction de la nation, nécessitant la fabrication d'une identité commune (Njoto, 2016). Certes, cette dernière a induit l'établissement d'une langue nationale, qui sera l'Indonésien (*bahasa indonesia*). Elaborée sur le socle du malais, par les élites indonésiennes à partir des années 1920, elle est officiellement reconnue comme « langue de l'État » par la Constitution indonésienne, proclamée avec l'Indépendance du pays, en 1945. Cette langue de communication n'annihilerait pas, néanmoins, la pluralité des langues régionales, qui continuent à être utilisées, en plus de la langue nationale. Si ce multilinguisme, faisant écho au multiculturalisme, pourrait être menacé dans l'avenir, par un déclin

contexte de la colonisation. Amorcées de façon circonscrite dès le XVI^e siècle par les Portugais sous forme de comptoirs restreints, les politiques coloniales se diffusent dans l'archipel avec les Hollandais et plus particulièrement avec la création de la VOC (Compagnie hollandaise des Indes Orientales fondée en 1602) à partir du XVII^e siècle (Brown, 2011). À la faillite de cette dernière en 1799, succède la mise en place d'un système étatique, avec l'établissement des Indes Orientales Néerlandaises. La « pacification » sanglante de Java, ouvre la voie à une exploitation économique plus intensive de l'île, intégrant l'essor de ses infrastructures et moyens de communications, ainsi que sa sécurisation pour les colons. Cette mise en système favorise son ouverture aux pratiques touristiques des expatriés, mais aussi des touristes aventuriers venant d'Europe. Parmi eux, se démarque le français Ludovic de Beauvoir qui visite Java en 1866, avant de publier son récit de voyage en 1870 sous le titre *Java, Siam, Canton. Voyage autour du monde*. La même année est publiée *The Malay Archipelago* du naturaliste et écrivain anglais Alfred Russel Wallace, contant son expédition en Malaisie, Indonésie, Singapour et Nouvelle-Guinée. En 1893, l'historien anglais Basil Worsfold publie à son tour *A visit to Java*. À l'instar des auteurs du Grand Tour du XVIII^e siècle en Europe, ces artistes et scientifiques ne génèrent pas, en raison de leur faible nombre, de réorganisation territoriale. Toutefois, ils créent, par leurs descriptions narratives conciliant aventure et admiration d'une nature luxuriante, mariée à une culture flamboyante, un désir de voyage en Indonésie, tout en contribuant à en définir l'imaginaire exotique, propre à la construction des destinations définies au travers de leur extranéité à l'Occident (Staszak, 2008).¹⁹

Favorisé par l'ouverture du Canal de Suez en 1896, le tourisme en tant que système d'acteurs, de pratiques et de lieux (Knafo et Stock, 2003) se met véritablement en place en Indonésie -et plus particulièrement sur l'île de Java puis de Bali - à l'aube du XX^e siècle. Il est orchestré par le pouvoir central dans le triple objectif : maintenir sur place les expatriés en leur offrant des agréments locaux ; avoir de nouveaux apports économiques par le tourisme international ; mais aussi et surtout pallier l'image de brutalité alliée à la colonisation dans les Indes orientales, en organisant le tourisme dans l'archipel. Les autorités conviennent qu'il est préférable d'offrir aux touristes des lieux mis en scène, voire en partie réinventés au travers des schèmes occidentaux du « paradis originel » comme ce sera le cas à Bali (Picard, 1992 ; Vickers, 2012), plutôt que de les laisser déambuler au hasard dans l'archipel. C'est dans ce dessein politique et économique (Cabasset, 2000 ; Pickel-Chevalier et Violier, 2017) que le tourisme s'institutionnalise en Indonésie avec la création en 1908 du VTV (Office du Tourisme des Indes Orientales Hollandaises).

Or les premiers lieux touristiques, en partie instrumentalisés par les autorités hollandaises, attestent d'ores et déjà d'importants phénomènes de syncrétisme culturel. En effet, ils combinent anciens lieux de villégiature de l'aristocratie indonésienne et centres d'intérêt des voyageurs européens du XIX^e siècle. Ainsi, sont mises en exergue par les guides touristiques qui voient le jour à partir de la fin du XIX^e siècle²⁰, les places d'eaux appréciées par les cours locales entre le XV^e et le XVIII^e siècle²¹. Celles-ci sont généralement des réservoirs destinés à l'irrigation régionale, subvertis en lieux de divertissement pour la noblesse grâce à la construction de palais. Ces derniers sont aussi le fruit de syncrétismes, pour marier influences culturelles endogènes et technicités exogènes, grâce à la participation d'architectes indiens, chinois ou portugais. Ces lieux de villégiature s'égrainent à Java (Taman Sari Water Castle de Yogyakarta bâti en 1758 par un architecte portugais ; Segaran Pool, Est

¹⁹ Honoré de Balzac exacerbe ce phénomène en publiant dès 1836 un imaginaire *Voyage à Java*, qui cristallise les rêves orientalistes de l'époque, combinant fascination pour l'érotisme présumé des femmes, la nature luxuriante et la rencontre des cultures asiatiques et européennes : « *Quand l'île de Java n'aurait plus l'admirable parure de son printemps éternel, ses beaux sites, ni ses forêts vierges, ni sa cité mouvante où toutes les nations fourmillent, où le luxe des Indes se marie au luxe de l'Europe ; enfin, quand elle serait privée de ses houris voluptueuses, si le bengali lui restait seul, il faudrait faire encore le pèlerinage de Java pour apprendre jusqu'à quel point la nature surpasse l'homme en science musicale.* » (<http://www.miscellanees.com/b/balzac01.htm>).

²⁰ *Guide Through the East Indies*, publié en anglais en 1897 par le Néerlandais Dr. Johan Frans van Bemmelen, est considéré comme le premier guide touristique consacré à l'Indonésie.

²¹ Et dont la pratique va parfois perdurer au-delà, jusqu'au XX^e siècle, à Bali notamment.

Java, construit au XV^e siècle ; Taman Tasikardi, Ouest Java, élevé au XVI^e siècle), à Sumatra (Taman Sari Gunongan, Aceh, créé au XVII^e siècle), à Lombok (Taman Narmada, construit au XVIII^e siècle) et Bali (Taman Ujung Karangasem, bâti au début du XX^e siècle et Tirta Gangga, construit au milieu du même siècle, dans une architecture combinant style balinaise et chinoise.)

À ces palais, qui deviennent des centres d'attractions majeurs pour les touristes occidentaux (Lombard, 1969), sont associés les hauts-lieux culturels admirés par les voyageurs du XIX^e siècle. Parmi eux, s'imposent les temples hindous et bouddhistes - tels que le spectaculaire temple de Borobudur à Yogyakarta - mais plus encore l'île de Bali redéfinie en paradis perdu, par la mise en scène de la richesse culturelle locale, à l'initiative des artistes et scientifiques occidentaux à partir de 1910 (Vickers, 2012). Une fois encore, la stratégie est autant politique qu'économique, alors que le gouvernement hollandais instrumente la dialogique entre tourisme culturel et culture touristique de l'île (Picard, 1992), afin d'effacer le souvenir de la soumission de Bali dans le sang en 1908 (Vickers, 2012).

• Le tourisme en Indonésie : une construction interculturelle

Le tourisme, construction sociale européenne, a donc initialement été d'origine occidentale en Indonésie. Toutefois, il a investi les lieux de villégiature des cours locales de la période ante-coloniale. Les pratiques touristiques relèvent donc, dès leur genèse, d'un syncrétisme interculturel entre usages et représentations des élites locales - délassément et divertissements dans les palais d'eau - et européens - orientalisme combinant attrait pour les cultures traditionnelles et la nature luxuriante - (Pickel-Chevalier, 2017b).

Ce processus se poursuit avec le développement du tourisme domestique, à partir de l'Indépendance, dans le cadre de la politique menée par Sukarno, dénommée *l'Ordre ancien*, entre 1945 et 1967. Cette politique est caractérisée par une volonté de fermeture aux influences étrangères, dans l'objectif de construire une nation indépendante, entre les deux blocs de l'Est et de l'Ouest. Sukarno aspire à l'édification d'un troisième bloc autonome (*Asia Africa Conference of Bandung, 1955*) dont l'Indonésie serait à la tête. Dans ce contexte, le redéveloppement du tourisme devient vital à certaines régions qui s'étaient structurées autour du tourisme international depuis un demi-siècle. Les Indonésiens sont donc invités à s'appropriier les anciens espaces touristiques des Européens, dans un double objectif économique et nationaliste - intégration des hauts-lieux historiques et culturels du pays. Grâce aux répartitions dues par le Japon après-guerre (*Traité de San Francisco*), de nouvelles infrastructures ont aussi pu voir le jour, en tendant à se caler sur les standards internationaux, plus particulièrement à Bali et Java (Hitchcock et Darma Putra, 2007).

Cependant cette politique ne permet qu'un développement du tourisme très limité, au sein d'un pays marqué par de fortes inégalités de richesse (Parantika, 2015). De plus, les élites économiques et sociales indonésiennes qui investissent les anciens lieux touristiques des Occidentaux, n'en assimilent guère les pratiques culturelles, en particulier liées aux littoraux -esthétique des corps bronzés, dénudement, bains dans l'océan.

Aussi le succès de ces sites est-il modéré, notamment en raison de la disparition de ce qui constituait leur principal centre d'intérêt au regard des Indonésiens : leur exotisme lié à leur fréquentation internationale²². En effet, l'exotisme, souvent réduit par ethnocentrisme occidental à l'orientalisme depuis le XVIII^e siècle, se définit en réalité par le goût de l'étranger (Staszak, 2008) qui existe depuis l'Antiquité. Ce concept relève moins d'une réalité, que d'une interprétation exogène de cette dernière, construite au travers du prisme des représentations culturelles projetées sur elle. Elle est donc par essence teintée de mystifications, favorisant la fascination. Ainsi, les touristes occidentaux - appelés indistinctement *Bule* quelles que soient leur nationalité, pourvu qu'ils soient « blancs » - suscitent par leurs différences physiques (blancheur de l'épiderme, nez fin, parfois blondeur des cheveux), comme par leurs rapports au corps et à l'espace (allongement sur le sable, dénudement, exposition de la peau au soleil, bain de mer), l'exotisme, l'attractivité de l'altérité, pour les populations indonésiennes.

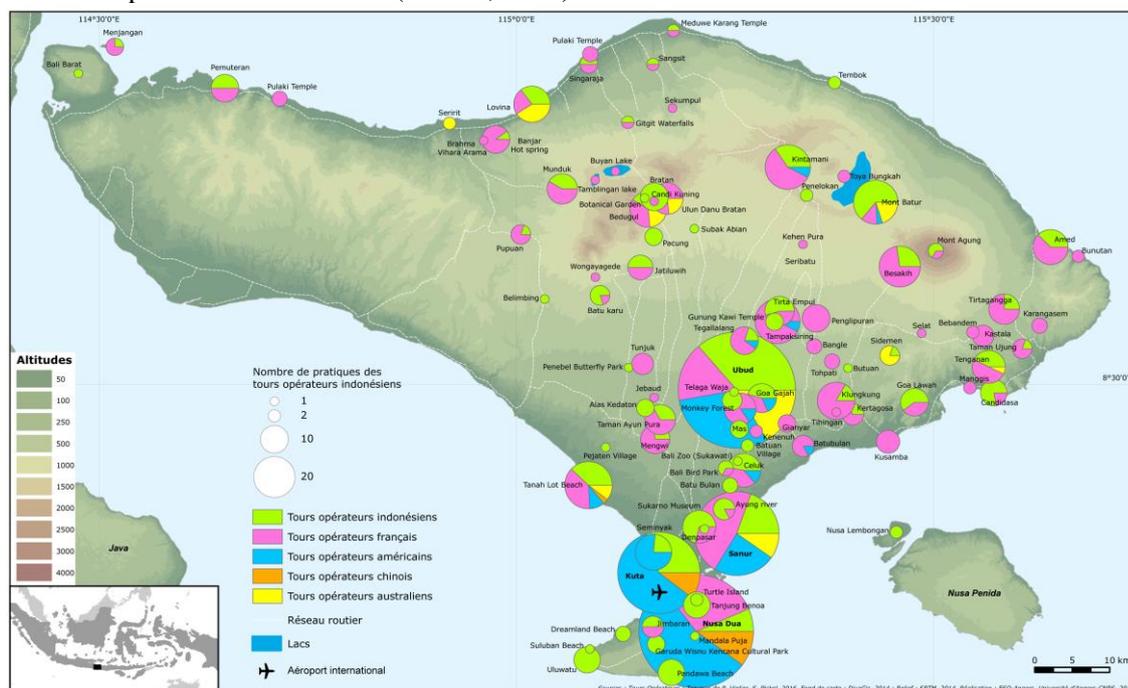
²² Les touristes occidentaux n'ont pas entièrement disparu de Bali pendant cette période, mais ils sont en nombre très réduits (Hitchcock et Darma Putra, 2007).

Il faut attendre la réouverture de l'Indonésie aux influences extérieures pour que les tourisms internationaux et domestiques se développent de concert, sous le régime du Général Suharto, dans le cadre de l'*Ordre nouveau* (Hitchcock et Darma Putra, 2007). Le tourisme international est utilisé comme moteur de développement orchestré par les acteurs politiques centraux qui privilégient la valorisation de Bali et, secondairement, de Yogyakarta, considérée comme la capitale culturelle de Java, qui est la seconde destination favorisée par le régime. Ce choix ne relève pas que de considérations économiques. Comme pendant la période coloniale, le développement du tourisme en Indonésie est aussi lié à des stratégies politiques d'unité nationale (Cabasset, 2000), passant par l'intégration de marges socioculturelles comme Bali (Pickel-Chevalier et Violier, 2017) et par la mise en valeur de marqueurs identitaires communs, notamment religieux. L'identification de ce patrimoine indonésien, privilégie les sites javanais et balinais, dans le cadre d'une construction nationale autour de la domination de Java et de la mystification du royaume de Majapahit (XIII-XVIe siècle), promu – avec le plus lointain royaume sumatranais de Sriwijaya (VII-XIe siècle) - comme aux origines de la « nation » indonésienne, en raison de sa vaste étendue dans l'archipel (Njoto, 2016).

Dès 1990, s'opère une rupture historique, alors que le nombre de touristes indonésiens (686 000) dépasse celui des touristes étrangers (490 000) à Bali. Les investissements très importants dans de nouveaux équipements touristiques, en particulier à Bali, et la libéralisation des flux aériens, favorisent un essor exponentiel du nombre de touristes internationaux. Or ce tourisme international, alors largement composé d'Européens, d'Australiens et d'Américains du Nord, dynamise le tourisme domestique. Enfin, l'effondrement du régime Suharto, en 1998, permet la construction démocratique du pays, alors que s'ouvre l'ère de la *Réforme*. L'évolution politique et sociale de l'Indonésie agrégée à la poursuite de sa croissance économique, constitue un terreau propice à l'avènement de classes moyennes, bénéficiant d'un certain pouvoir d'achat mais aussi d'un capital culturel grandissant, en raison d'une accessibilité à l'éducation renforcée (Grangé, 2012). Ce développement permet l'affirmation du tourisme domestique indonésien, soutenu par les gouvernements locaux pour être considéré comme moins volatile que les flux internationaux, qui se sont momentanément effondrés en 2002 et 2005 à la suite des attentats à Kuta et Jimbaran (Hitchcock et Darma Putra, 2007). De la rencontre des conjonctures nationales et internationales naît donc une nouvelle configuration, qui s'illustre par un accroissement spectaculaire du tourisme domestique, particulièrement visible à Bali où les flux internes passent de 686 000 en 1990, à 2 millions en 2004, 4,6 millions en 2010, et 8,6 millions en 2016 (Pickel-Chevalier, Violier et Parantika, 2018).

Si le transfert du tourisme et des loisirs en Indonésie émane, initialement, d'interactions entre culture(s) indonésienne(s) et culture(s) occidentale(s), son développement actuel se complexifie, du fait de la mondialisation de certaines destinations, comme Bali. Elle conduit les touristes indonésiens, comme les populations locales, à être mis en contact avec des vacanciers issus de tous les continents. Néanmoins, les régions proches des foyers émetteurs de touristes, qu'ils soient nouveaux ou anciens, restent privilégiées. En effet, la distance demeure une composante déterminante de l'organisation des flux touristiques dans le Monde, alors que « 85 % des individus inscrivent leurs mobilités touristiques dans leur continent » (Violier, 2016, paragraphe 19). Ainsi, à Bali, se pressent majoritairement des touristes australiens et chinois, mais aussi des Japonais, des Indiens et des Malaisiens, auxquels s'ajoutent des Anglais, des Américains, des Français, des Allemands et des Hollandais (graphique 1). Cette mondialisation des destinations ne signifie pas, néanmoins, nécessairement une homogénéisation des pratiques. L'analyse de l'offre des tours opérateurs français, australiens, chinois, américains et indonésiens à Bali, permet d'observer que les touristes venant d'aires géoculturelles variées ne fréquentent pas exactement les mêmes sites sur l'île (Pickel-Chevalier, Violier, Parantika et Sartika, 2017). Certes, certains constituent des hauts-lieux emblématiques, que l'on ne peut manquer sous peine de ne pas faire une visite considérée comme « complète » de l'île. Parmi eux, se démarquent des plages en vogue, des temples symboliques, ou la capitale culturelle d'Ubud. Toutefois, au-delà de ces lieux consensuels, la visite de Bali témoigne de modèles de fréquentation singularisés, depuis les concentrations les plus élevées - offres des TO chinois et américains- jusqu'aux dispersions les plus fortes -offres des TO indonésiens et français (carte 3). Ces différentes pratiques engendrent des territorialités différenciées de l'île, fruit d'une combinaison de critères historiques (accès de la société au tourisme et des loisirs), socioculturels (rapport aux activités ludiques et sportives, rapport au corps

et à l'autre, intérêt pour la culture et le patrimoine, sensibilité au confort), mais aussi économiques (prix des destinations, des services et des commerces), qui s'expriment à l'échelle de l'île, mais aussi des hauts-lieux partagés. La plage de Kuta et la baie de Jimbaran en attestent. Si elles sont des hauts-lieux du monde, elles ne sont ni l'une ni l'autre des lieux universels - définis par des pratiques similaires pour tous les touristes (Violier, 2011).



Carte 3. Sites proposés par les principaux tours opérateurs indonésiens, français, américains, chinois et australiens à Bali, attestant de centres d'intérêt et pratiques différenciés des touristes en fonction de leur nationalité (source : Pickel-Chevalier (dir), 2017, p.52).



Illustration 1. Plage de Kuta, un haut-lieu touristique d'apparence partagé, trahissant des pratiques différenciées : touristes australiens exposés en plein soleil au milieu de la plage, en maillot de bain ; touristes indonésiens à l'ombre en sommet de plage, observant les Bule. Photo S.Pickel-Chevalier, 2010.

Les pratiques, représentations et intentions des touristes qui les fréquentent trahissent d'importantes différenciations en fonction des nationalités, qui engendrent des spatialisations distinctes (illustration 1). L'apprentissage des pratiques touristiques, passant initialement par la co-présence des vacanciers sur un lieu ou une destination touristique (Brougère, 2012), on comprend que l'appropriation du tourisme et des pratiques des loisirs par les Indonésiens résulte de phénomènes d'interculturalisation complexes. Loin de se réduire à une acculturation unilatérale, elle relève de co-constitutions plurielles, combinant les influences. Le tourisme génère, donc, des transformations, dans les pratiques et représentations des touristes indonésiens, mais aussi au sein des populations réceptives.

II.2.1.2. Le tourisme et les loisirs, agents de transformation des sociétés d'accueil par interculturalisation : de la co-constitution des identités locales aux enjeux de développement durable

- **Le tourisme, vecteur de (re)construction culturelle par hybridation**

La mise en tourisme de l'Indonésie génère aussi des transformations spatio-culturelles interrogeant les chercheurs. Bali constitue un laboratoire d'observation particulièrement intéressant, en raison de l'historicité - un siècle - mais aussi l'intensité de son développement touristique. Or, les travaux d'anthropologues et de géographes ont permis de dépasser des traditionnels débats autour des *impacts* du tourisme (sous-entendant un effet infligé à la société locale, qu'elle subit sans possibilité de réaction), en démontrant qu'il relève d'un processus complexe, participant à la co-construction interculturelle de la société balinaise (Vickers, 2012 ; Picard, 1992, 2010 ; Dibnah et Wall, 1992 ; Hitchcock et Darma Putra, 2007 ; Pickel-Chevalier, 2017c). Cette co-constitution résulte d'une dialectique entre volonté d'ouverture/ choix de fermeture des populations locales aux influences exogènes. Ce double mouvement caractérise l'évolution culturelle de nombreux villages à Bali, qui sont en constante (re)construction, dans une dynamique articulant assimilation, résistance et innovation.

Cette situation met en lumière, à plus large échelle, la complexité des relations que les communautés en général entretiennent avec leur patrimoine culturel. Ce dernier est défini par la Convention de Faro signée le 27 octobre 2005 par le Conseil de l'Europe, comme « *un ensemble de ressources héritées du passé que des personnes considèrent, par-delà le régime de propriété des biens, comme un reflet et une expression de leurs valeurs, croyances, savoirs et traditions en continuelle évolution.* » Le géographe O. Lazzarotti adhère à cette conception, en définissant le patrimoine comme « *un ensemble d'attributs, de représentations et de pratiques fixé sur un objet non-contemporain (chose, œuvre, idée, témoignage, bâtiment, site, paysage, pratique) dont est décrété collectivement l'importance présente intrinsèque (ce en quoi cet objet est représentatif d'une histoire légitime des objets de société) et extrinsèque (ce en quoi cet objet recèle des valeurs supports d'une mémoire collective) qui exige qu'on le conserve et le transmette* » (2003, p. 692).

Tout n'est donc pas patrimoine : sa détermination résulte de choix collectifs, s'inscrivant dans une construction de la mémoire au travers de la reconnaissance de jalons identitaires communs, comme l'a démontré la sociologue H. Heinich (2009), la conservatrice en chef des monuments historiques A.M. Sire (1996) ou les anthropologues M. Hitchcock, V.T. King et M. Parnwell (2010). Le patrimoine relève d'une « *dimension idéologique de la mémoire* » (Lazzarotti, 2003, p.692). Elle triomphe et se mondialise dans son acceptation actuelle avec la création en 1972 du Patrimoine Mondial de l'UNESCO, qui s'édifie sur le socle d'un double héritage esthétique et monumental européen. Reposant sur un principe occidental de linéarité du temps (Lazzarotti, 2003, p.692), cette notion de patrimoine induit une mise à distance du passé par rapport au présent (Debray, 1999, p.13), associée à un phénomène de sanctuarisation (Pickel-Chevalier, 2014, p.198), tendant à figer ses composantes, pour mieux les protéger et les transmettre aux générations futures.

Or, cette sanctuarisation de la mémoire, issue d'une conception occidentale linéaire du temps, suppose des relations compliquées au patrimoine vivant, qui induit une perpétuation de pratiques nécessitant leur adaptabilité à la société contemporaine. La création du patrimoine immatériel de l'UNESCO, ratifié en 2003 et entrée en vigueur en 2006, aspirait à répondre à ce dilemme en le dépassant. La nécessité de sa création était toutefois en réflexion depuis 1989, à la suite des recommandations publiées sur la protection des traditions, ignorées par la convention de 1972. L'objectif était aussi de rééquilibrer la répartition mondiale des entités inscrites sur les listes de l'UNESCO qui, pour correspondre à une conception occidentale du patrimoine - monumentale et esthétique - favorisait très largement les pays d'Europe et d'Amérique du Nord. Il était plus difficile d'y répondre pour les nations ayant privilégié « *des traditions et des coutumes, véritables charpentes de ces sociétés, [n'impliquant] pas un ordre de symboles monumentaux [...]* » (Babelon et Chastel, 1994, p.105).

L'entrée de la culture immatérielle dans une dynamique de patrimonialisation a donc nourri le dessein de favoriser simultanément leur reconnaissance internationale et la planification de leur préservation. Dans ce cadre, le patrimoine immatériel de l'UNESCO a été défini comme : « *les pratiques, représentations, expressions, connaissances et savoir-faire - ainsi que les instruments, objets, artefacts et espaces culturels qui leur sont associés - que les communautés, les groupes et, le cas échéant, les individus reconnaissent comme faisant partie de leur patrimoine culturel. Ce patrimoine culturel immatériel, transmis de génération en génération, est recréé en permanence par les communautés et groupes en fonction de leur milieu, de leur interaction avec la nature et de leur histoire, et leur procure un sentiment d'identité et de continuité, contribuant ainsi à promouvoir le respect de la diversité culturelle et la créativité humaine. Aux fins de la présente Convention, seul sera pris en considération le patrimoine culturel immatériel conforme aux instruments internationaux existants relatifs aux droits de l'homme, ainsi qu'à l'exigence du respect mutuel entre communautés, groupes et individus, et d'un développement durable.* »²³ Ce concept nouveau définit le patrimoine dans une double dimension synchronique et diachronique, en tant qu'héritage transmis, mais aussi inscrit dans une culture contemporaine qu'il contribue à régénérer. Il nécessite de plus une prise de distance de la communauté qui le perpétue, nécessaire à sa reconnaissance et identification collective.

L'UNESCO a donc permis la mise en exergue de l'existence du patrimoine immatériel. Cependant, au-delà de ce cadre institutionnel, se pose la question de son appropriation par les sociétés, qui suppose de réussir à concilier protection, induisant une certaine fixation, et adaptation à une société évolutive. Or, il semble que le tourisme et les loisirs puissent être des vecteurs catalysant cette symbiose. En effet, si certains auteurs accusent le tourisme de détruire « l'authenticité » - pourtant concept non avéré - des sociétés, en engendrant une homogénéisation des cultures au travers de leur commercialisation (Hanna, 1972 ; Paquot, 2014), d'autres défendent l'idée de relations co-constructrices plus complexes, à l'instar du géographe O. Lazzarotti qui leur consacre un ouvrage en 2009, partant de ce constat : « *Le patrimoine et le tourisme sont deux phénomènes d'une même dynamique de production mémorielle : ils sont co-constitués* » (Lazzarotti, 2009, p.72).

Cette relation dialogique entre tourisme et patrimoine, se nourrissant réciproquement (Richards, 2000 ; Hitchcock, King et Parnwell, 2010), s'exprime par ailleurs dans leur essor conjoint, à partir des années 1960 (Lazzarotti, 2009 ; MIT, 2005). Ce phénomène résulte du fait que le tourisme et les loisirs vivent de la mise en valeur de l'environnement naturel et culturel qu'ils convoitent et transforment, tant par des politiques d'urbanisation que de préservation - induisant des fixations arbitraires (Pickel-Chevalier, 2014).

La transmission du patrimoine vivant, suppose donc un consensus entre conservation de traditions choisies et adaptation aux attentes des populations contemporaines. Des traditions qui sont, de plus, en constantes réinvention (Hobsbawm and Ranger, 2012), en raison de leur mise en contact avec la société moderne, particulièrement patent dans le cas d'une île très touristique comme Bali. Cette

²³ *Texte de la Convention pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel*, <https://ich.unesco.org/fr/convention#part1>

relation du tourisme au processus de construction/reconstruction des sociétés locales à Bali semble donc bien relever d'une interculturation, dans le contexte d'une mobilité inversée. En effet, cette interculturation ne caractérise pas les transformations d'une population migrante minoritaire s'insérant, du fait de son déplacement, dans une culture majoritaire ; mais à l'inverse, les transformations d'une population sédentaire majoritaire, mise en contact, de façon temporaire mais répétée, avec une population minoritaire - les touristes. Or, ces interactions participent à la fabrication de l'identité des populations locales au travers de schémas ambigus, alors qu'ils se réapproprient en partie l'image renvoyés d'eux-mêmes par les touristes venus les admirer (Staszak, 2008). Une image, construite depuis les années 1920, par des artistes (Walter Spies, Rudolf Bonnet, Gregor Krauss), des touristes et même des scientifiques, étrangers (Miguel Covarrubias, Margaret Mead, Gregory Bateson, Colin Mc Phee), ayant contribué à définir la société balinaise comme un paradis originel perdu (Vickers, 2012). Cette représentation à laquelle les populations sont parfois tenues de se conformer, en « jouant » leur balinité attendue (Picard, 2017), a été largement véhiculée par le pouvoir colonial, puis par le pouvoir central, en vue de faire de l'île une vitrine idyllique de l'Indonésie (Vickers, 2012 ; Hitchcock et Darma Putra, 2007) –illustration 2.



Illustration 2. Des Balinais « jouant » leur balinité. Spectacle de la Barong Dance, organisé à destination des touristes. Bali, photo S.Pickel-Chevalier, 2010.

Les relations des Balinais avec les touristes étrangers, mais aussi les touristes indonésiens provenant très largement de l'île de Java à dominance musulmane, permet à la fois la mise en exergue - voire la reconstruction - de leur différenciation culturelle, et sa revendication, pouvant aller dans ses extrêmes jusqu'au développement d'un communautarisme rejetant toute influence extérieure (*Ajeg Bali*). Ainsi, selon M. Picard :

« Confronté à cette épreuve identitaire, les Balinais ont cherché refuge dans une vision idéalisée de leur identité - ce que les balinais appellent la « balinité » (Kebalian) - qu'ils se plaisent à représenter comme un arbre dont les racines seraient la « religion » (agama), le tronc la tradition (adat) et les fruits la « culture » (budaya) » (2017, p.14).

On comprend que le tourisme constitue donc un agent complexe de co-constitution de la société balinaise et de l'identité des Balinais, au travers d'un rapport à l'altérité inversé, à savoir celle de populations touristiques minoritaires venues à leur rencontre, sur des temporalités plus ou moins courtes (visites de quelques heures dans certains villages à plusieurs semaines), mais au travers de représentations et d'attentes préalablement construites. Une co-constitution, participant au

renouvellement constant de leur culture. Ce fait est aussi exposé par M. Picard, qui appréhende « *l'identité balinaise comme un discours interculturel* », en soulignant : « *Considérer la balinité comme un discours met l'accent sur son caractère construit, historique, et qualifier ce discours d'interculturel souligne son aspect dialogique, hétéroglotte* » (2017, p.17).

L'exemple balinais tend à démontrer la capacité du tourisme à être un acteur d'interculturalisation pour les populations locales, se construisant/reconstruisant individuellement et en groupe, au travers de leur mise en contact avec des populations issues de cultures différentes. Ces relations leur permettent de se définir, dans des schémas perpétuellement en mouvement, au travers de l'articulation du triptyque intégration/résistance-différenciation/innovation.

Aussi, de nombreuses études demeurent à mener dans les villages balinais, mais aussi dans les autres îles indonésiennes désormais mises en tourisme, pour comprendre les caractéristiques de ces interculturalisations, en fonction du choix mais aussi des possibilités d'ouverture/fermeture au tourisme (accessibilité, rayonnement) des populations locales.

Ces transformations socioéconomiques et spatio-culturelles, lisibles dans les changements dans l'organisation de l'espace des villages, générées par le tourisme en Indonésie, interrogent aussi les enjeux de « durabilité ».

- **De l'intégration des enjeux du développement touristique durable par interculturalisation**

Comme nous l'avons précisé antérieurement, le développement durable ne constitue pas un concept scientifique, mais un projet politique et institutionnel, tissant un canevas de réglementations qui relèvent souvent plus de la bonne intention que de la judiciarisation. Son émergence correspond néanmoins à une rupture dans la pensée occidentale, en agrégeant à la définition de « développement », des faits sociaux, culturels et environnementaux aux traditionnelles données statistiques économiques (Pickel-Chevalier, 2017a). De ce fait, il a intéressé très rapidement les instances travaillant plus particulièrement dans le tourisme, qui a pour particularisme de vivre des qualités culturelles et environnementales des destinations qu'il transforme par essence.

Le dessein n'est, certes, pas de prétendre pouvoir créer un développement touristique qui n'engendrerait pas d'inégalité des richesses ou n'aurait pas d'impacts sur l'environnement, tant ces effets sont le propre de toute activité humaine (Knafou et Pickel-Chevalier, 2011). La question se focalise donc davantage sur la notion « d'acceptable » en termes d'égalité ou d'inégalité. Cependant, ce niveau d'« acceptabilité » s'avère difficile à établir, car il dépend du ressenti des populations, tributaires de leur socle culturel, historique, politique et économique (Buckley, 2012). Cette confrontation de la notion à l'altérité du monde constitue l'une de ses ambiguïtés majeures. Il nourrit une ambition universelle sous-tendant, insidieusement quoi que sans doute inconsciemment, une universalisation des valeurs de l'Occident. Le développement durable repose, en effet, sur la volonté de parvenir à créer un monde plus « juste ». Or, cette notion est socialement et historiquement construite. Le développement durable étant une invention occidentale, et plus particulièrement européenne (Veyret, 2002 ; Pickel-Chevalier, 2017a), sa conception de la « justesse » repose sur ses valeurs et projections, qui promeuvent notamment un système social permettant la liberté et l'égalité des personnes, favorisant l'épanouissement individuel. Par ailleurs, la « durabilité » exige la mise en place de politiques de conservation de l'environnement, perçu comme un capital économique (ressource), mais aussi socioculturel (paysage, « nature »). Un environnement qui, depuis le Grand Partage Chrétien (Berque, 1995), est identifié au travers de son extériorité à l'homme en Occident (Pickel-Chevalier, 2014).

Or, cette conception du bien-être de l'humanité et des bons rapports sociétés-nature n'est pas universelle. À titre d'exemple, elle diffère profondément de la philosophie hindou-balinaise, à dominante communautaire et holistique, qui appréhende chaque espace au travers de complexes interactions tissées entre les sphères du divin, de l'humanité et de l'environnement (Pickel-Chevalier,

2017c). Cette philosophie hindou-balinaise est appelée *Agama Hindu Dharma*, divisant l'univers entre le « monde physique » (*sekala*) et le « monde métaphysique » (*niskala*), se déclinant à différentes échelles en interactions (Eiseman, 1990). Le cosmos est défini au travers du concept des « deux mondes » - *dwi buana* - imbriquant le « petit monde » ou « microcosme » représentant le monde où vivent les hommes ; et le « grand monde » ou « macrocosme », qui recouvrent l'univers dans la globalité.

Or, le microcosme est composé des mêmes éléments que le macrocosme à plus petite échelle. Ils s'organisent suivant la même structuration tripartite, composée du plus haut niveau - *suarga* - où vivent les dieux ; du niveau moyen - *bhuwah* - où vivent les hommes ; et du niveau le plus bas - *blur* - où vivent les démons. Cette organisation se reflète dans le corps humain, se divisant dans le plus haut niveau - la tête -, le niveau moyen - le corps - et le niveau le plus bas - les pieds -, considérés comme le moins pur. Cette conception est aussi retranscrite dans l'organisation spatiale balinaise, au sein des villages et même à l'intérieur des maisons (Eiseman, 1990). Elle s'exprime spatialement au travers du système du *Tri Mandala* qui divise l'espace entre :

- Le *utama mandala* (espace socialement le plus élevé) où sont érigés les temples et sites sacrés ;
- Le *madya mandala* (ou « lieu médian ») qui recouvre l'espace de la vie usuelle des populations -maisons, marches, bureau, lieux publics, etc. ;
- Le *nista mandala* (espace socialement le plus bas) qui est composé de tous les espaces agricoles et naturels (Gede Putu Wardana, 2003).

On comprend donc que le système sociétal balinaise est très différent de la culture occidentale. La conception de l'épanouissement des personnes ne repose pas sur un accomplissement individuel, mais au contraire collectif, construit sur les interactions. La notion « d'harmonie » est constamment employée par les Balinaise comme socle de leur philosophie. Cette dernière intègre l'environnement comme une composante de leur système holistique, tout en l'identifiant comme son niveau le plus bas, et donc le moins considéré. Ce qui signifie que les Balinaise ne peuvent traditionnellement identifier la « nature », qu'ils ne distinguent pas fondamentalement différemment des espaces agricoles, comme une composante extérieure à l'humanité. La notion de « protection de l'environnement », qui induit l'appréhension du milieu naturel comme une entité propre - quasiment élevée au rang de « personne » dans le système occidental, depuis les années 1970 - qui serait menacée par l'action des hommes, n'a pas de sens dans le système socioculturel traditionnel balinaise (Pickel-Chevalier, 2017c).

L'appropriation de la notion de développement durable et développement touristique durable nécessite, ainsi, l'assimilation d'un mode de pensée occidental. Or, cette dernière ne serait, une fois encore, se réduire à un simple transfert. L'incorporation des enjeux de la « durabilité » à Bali, et à plus large échelle, en Indonésie, s'est produite au travers de processus articulant intégration/résistance-différenciation/innovations par hybridations.

Ainsi, dès 1989, est créée le *Bali Sustainable Development Project* (BSDP), dans le cadre d'une coopération entre le gouvernement local et des instances internationales. Développé de 1989 à 1994, il prône la culture traditionnelle balinaise, comme au cœur des politiques de développement touristique durable de l'île (Yamashita, 2015). Il est ainsi intéressant d'observer, dès lors, des décalages notables, entre une notion de « durabilité » privilégiant très largement les enjeux environnementaux en Occident (Pickel-Chevalier, 2014 ; 2017a) et des enjeux culturels et sociaux, dans la société à prédominance communautaire balinaise.

Dans ce contexte, ont été créés différentes initiatives, telles que la politique de labélisation des « villages touristiques intégrés » - *desa wisata terpadu* - définis par le gouvernement indonésien comme :

“village areas which have an atmosphere reflecting the authenticity of the Balinese village in regards to social and cultural activities, everyday customs, buildings and the traditional use of space, which at the same time are able to provide the infrastructure, attractions, catering, and accommodation required for tourists” (cité in Iwahara, 2015, p.198)

Le principe est de valoriser des villages préexistants, et non créés ex-nihilo pour le tourisme, qui néanmoins sont transformés par leurs habitants afin de répondre aux exigences du label en termes de qualité de représentations culturelles, d'accueil et d'accessibilité. Si les *desa wisata terpadu* ont été initiés, comme souvent en ce qui concerne les politiques touristiques en Indonésie, à Bali, ils se sont développés dans toute l'Indonésie. En 2017, 980 villages ont été labélisés dans l'archipel, dont près de 50 à Bali (Pickel-Chevalier, 2018 ; Pickel-Chevalier, Bendesa et Darma Putra, in *process*) – illustration 3.



Illustration 3. Le village de Penglipuran fut l'un des premiers labélisés « *desa wisata terpadu* » (1992). Il est considéré par les Balinais comme parmi les villages touristiques intégrés les plus réussis, pour parvenir à concilier conservation de la culture locale et ouverture au tourisme. Photo S.Pickel-Chevalier, 2017.

D'autres initiatives ont vu le jour, tel que le *Tri Hita Karana Label*, créé en 2000, reconnu par l'OMT en 2004 et entré dans le dispositif législatif national en 2009 (*Indonesia's Tourism Law No 10*). Ce dernier cristallise un syncrétisme culturel entre critères de durabilité occidentale (en termes de gouvernance et de management environnemental) et système culturel et religieux balinais du *Tri Hita Karana* (« les trois raisons du bonheur »). Le *Tri Hita Karana* se définit comme une application du *Tri Mandala*, au monde contemporain, créé en 1966 par le professeur I.W. Mertha Sutedja. Ce dernier déclare, à propos du système du *Tri Hita Karana*, aujourd'hui omniprésent dans les représentations culturelles et religieuses à Bali :

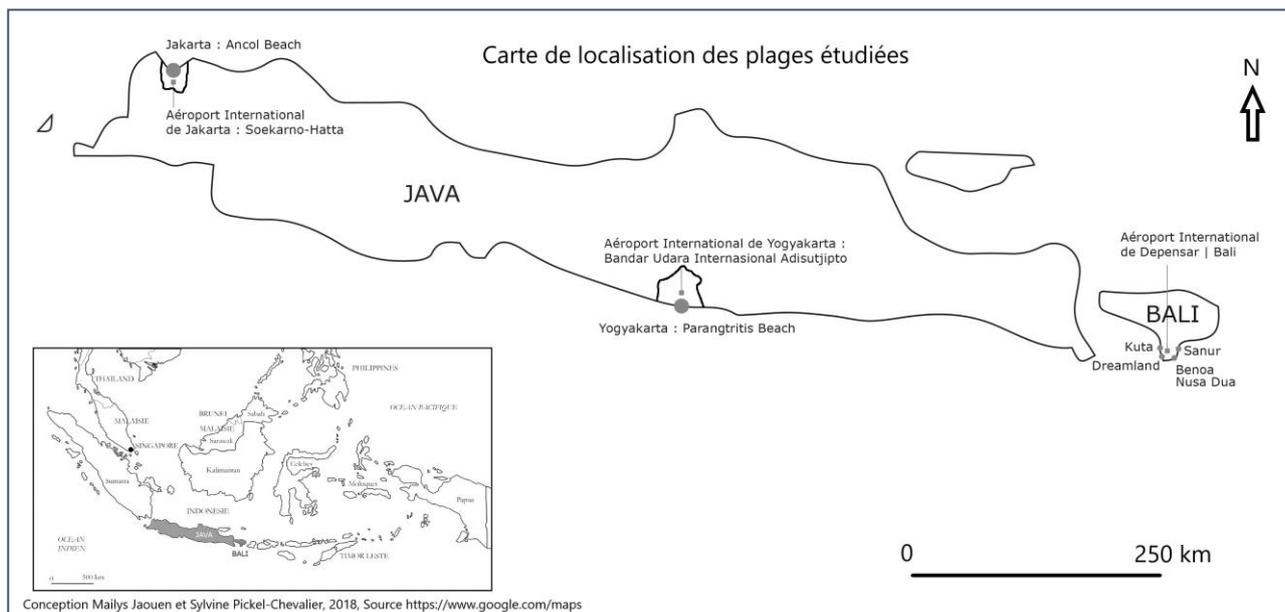
« *Tri Hita Karan philosophy embodies universal values and represents harmonious and balanced human relationships with the spiritual, social and natural environment to achieve spiritual and physical well-being. That is human to god, human to human and human to nature* » (Mertha Sutedja, 2012, p.27).

La création du « *Tri Hita Karana Label* » permet de récompenser des établissements touristiques respectant les normes institués par le label en termes religieux (organisation spatiale en adéquation avec le Tri Mandala, présence de temples, organisations régulières de cérémonies et rituels, etc.), social (importance accordée aux relations interpersonnelles ; gestion de conflits ; mise en valeur de la culture balinaise, etc.) et environnemental (utilisation de matériaux locaux ; gestion des ressources, etc.) En 2015, 148 hôtels étaient labélisés à Bali (Budarma, 2017).

L'exemple balinais démontre que l'intégration de politiques de développement durable nécessite leur redéfinition, par interculturelation, au sein des sociétés réceptives, à différentes échelles, nationales, régionales et locales. Une redéfinition, donnant jour à des modèles innovants, par hybridations.

II.2.1.3. Présentation de mes projets de recherche en Indonésie

Mes projets de recherche concernant l'Indonésie, s'inscrivent donc dans les deux sous-axes que je viens de présenter. J'ai d'ores et déjà commencé à les explorer, en me focalisant plus particulièrement sur les trois principales destinations du tourisme domestique et international de l'archipel, à savoir les provinces de Bali, Jakarta et de Yogyakarta (carte 4).



Carte 4. Localisation des trois provinces sur lesquelles se sont concentrées l'essentiel de mes travaux jusqu'à aujourd'hui, en précisant notamment le nom des plages sur lesquelles ont été conduites des enquêtes.

Source : Pickel-Chevalier, Violier et Parantika, 2018

Mon ambition est donc de poursuivre et d'approfondir mes recherches, en élargissant notamment le nombre des destinations. Dans ce cadre, j'entends me consacrer, dans une temporalité s'étendant sur les 15 années à venir, à l'étude du tourisme et des loisirs, comme agents de co-construction par interculturelation en Indonésie, au travers des deux sous-axes antérieurement présentés, que je déclinerai en plusieurs projets. Projets, que j'énoncerai ici succinctement, avant d'en préciser les modalités et méthodologies en dernière partie de mon HDR (chapitre III). Ils relèvent tous de recherche collaborative internationale, mobilisant les membres de l'association ATREI, mais aussi, en fonction des sujets, des étudiants de Master, des doctorants et/ou post-doctorants.

- **Le tourisme et les loisirs, agents de transformations, par interculturelation, des pratiques et représentations socioculturelles des touristes en Indonésie (sous-axe 1)**

J'aspire à poursuivre mes recherches relatives aux transformations générées par le tourisme et les loisirs, sur les touristes en Indonésie, en me consacrant à deux populations touristiques distinctes :

-Les touristes indonésiens (moyen terme : 2024 à 2028)

J'entends continuer à étudier l'appropriation des pratiques touristiques par les Indonésiens, en interrogeant les processus d'interculturalisation, en me focalisant sur les quatre principales destinations du tourisme domestique et international de l'archipel, à savoir (2016) : Bali (8,5 millions de touristes domestiques et 4.8 millions de touristes internationaux) ; Jakarta (24 millions de touristes domestiques et 2,6 millions de touristes internationaux) ; Yogyakarta (6,5 millions de touristes domestiques et 0,6 millions de touristes internationaux) - que j'ai déjà commencé à explorer - mais aussi Batam (Ile de Riau) à Sumatra (5 millions de touristes domestiques et 1,7 millions de touristes internationaux). Ces destinations sont des îles et/ou des provinces.

Mon dessein est, donc, d'analyser l'appropriation des pratiques touristiques indonésiennes et leur évolution, au prisme de l'interculturalisation, en interrogeant la combinaison de l'influence historique des pratiques occidentales et de l'influence contemporaine des pratiques asiatiques. En effet, aujourd'hui les touristes provenant de Chine, du Japon, d'Inde et de Malaisie sont plus nombreux que les touristes européens, dans ces grandes destinations. Cette question de recherche interrogera les variables discriminantes et les déterminants sociaux traditionnels, en accordant une attention particulière au genre, à l'âge, à la religion et à l'ethnie des touristes indonésiens, afin de comprendre les processus d'appropriation du tourisme, dans leur complexité.

-Les touristes français (court terme : 2019-2023)

L'interculturalisation définissant un processus d'interactions culturelles, je souhaite proposer un nouveau projet, en analysant la capacité du tourisme et des loisirs pratiqués par des touristes occidentaux en Indonésie, à transformer leurs modes de vie, leurs rapports aux autres et à leur environnement. Nous nous focaliserons, pour se faire, sur les touristes français, ayant visité plusieurs fois l'Indonésie et notamment Bali, pour des raisons de praticités - accessibilité de la population française - et pour raisons statistiques - la France constitue le second pays européen émetteur de touristes à destination de l'Indonésie et plus précisément de Bali. Nous questionnerons les modalités et variables déterminant, ou non, ce processus d'interculturalisation, provoqué par la fréquentation temporaire mais répétée de touristes français venant à la rencontre d'une altérité choisie, en Indonésie.

- **Le tourisme et les loisirs, agents de transformation des sociétés d'accueil par interculturalisation : de la co-constitution des identités locales aux enjeux de développement durable (sous-axe 2)**

J'entends décliner cette thématique, au travers de trois projets principaux:

-La politique des Desa Wisata Terpadu, ou l'invention d'un modèle de tourisme durable indonésien ? (Court terme : 2019-2023)

La politique des *desa wisata terpadu* (« villages touristiques intégrés ») antérieurement mentionnée, est promue par le gouvernement indonésien comme vectrice d'un développement touristique durable indonésien, adapté aux singularités culturelles des sociétés locales, dans leur diversité. Notre projet est donc d'analyser ce modèle, en questionnant sa capacité à relever d'un modèle syncrétique de développement durable, défini à la confluence d'attentes et normes occidentales et de besoins socioéconomiques et spatio-culturels locaux. Ce projet s'inscrit comme la poursuite et l'élargissement d'une étude que j'ai amorcée depuis 2017, notamment grâce à des collaborations franco-indonésiennes, au sein de trois villages à Bali - Penglipuran, Tenganan et Jatiluwih- et d'un village à Java - Banyubiru Pandeglang. Nous entendons développer ce projet, en confrontant nos premiers résultats à l'étude d'autres villages touristiques intégrés à Bali, à Java et sur les autres principales îles d'Indonésie, plus particulièrement à Sumatra, en Sulawesi, à Bornéo et en Papouasie.

-Tourisme et formations supérieures : des agents d'émancipation des femmes, transformant leur place sociale par interculturelation ? Le cas de Bali. (Très court terme : 2018-2020)

Traditionnellement, la société balinaise demeure patriarcale, à part quelques rares exceptions, comme dans le village de Tenganan. En dépit du fait que la religion hindou-balinaise affirme, officiellement, l'égalité en droit et devoir des hommes et des femmes, en réalité dans les villages traditionnels le rapport au genre demeure très inégalitaire (Long and Kindon, 1997). Cependant, le tourisme apporte une certaine évolution dans les sociétés traditionnelles, observées dans des différents pays (Swain, 1995; Cone, 1995; Sinclair, 1997; Moore et Wen, 2008), grâce à l'investissement des femmes dans les activités touristiques. A Bali, si les préjugés associés au genre persistent, il semble que le tourisme permette une amélioration du statut des femmes, surtout s'ils se combinent avec un niveau de formations et d'instruction supérieur (Tajeddini, Ratten et Denisa, 2017). C'est dans ce cadre, que nous avons construit, en collaboration avec Udayana University à Bali et Bali State Polytechnic College, un programme postdoctoral, destiné à étudier la capacité des formations supérieures en tourisme à favoriser, ou non, une émancipation des femmes à Bali. Cette émancipation relève d'une interculturelation, car l'idéal d'égalité du genre se diffuse en Indonésie via l'influence occidentale.

-Le défi des 10 « nouvelles destinations » indonésiennes : des projets de développement durable adaptés aux singularités socio-spatiales indonésiennes ? (Long terme : 2029-2033)

Le tourisme, qui a été orchestré pour des raisons politiques et économiques par le gouvernement colonial puis par le gouvernement indonésien depuis l'Indépendance, est toujours aujourd'hui considéré comme un axe de développement important pour l'archipel. Néanmoins, il demeure, surtout en ce qui concerne le tourisme international, focalisé sur quelques destinations, et avant tout Bali, et secondairement Jakarta, Batam, et Yogyakarta. En 2016, le gouvernement de Joko Widodo a créé un programme de développement centré sur 10 destinations prioritaires, afin d'attirer les investisseurs nationaux et internationaux, en soutien aux investissements publics. Ces destinations sont : le lac Toba (Nord Sumatra) ; Tanjung Kelayang (Est Sumatra) ; Tanjung Lesung (Ouest Java) ; le Temple de Borobudur, Yogyakarta (Java) ; Pulau Seribu/Thousand Islands, Jakarta (Java) ; Bromo-Tengger-Semeru (Java Est) ; Mandalika, Lombok (petites îles de la Sonde) ; Ile de Komodo, Flores (petites îles de la Sonde) ; Wakatobi, (Sud-Est Sulawesi) et Morotai, Maluku Nord (Iles des Mollusques).

Mon dessein sera donc d'étudier, un peu plus de dix ans après le lancement de l'initiative de ces 10 « nouvelles destinations », en 2028, leur évolution, leur organisation socio-spatiale et leur capacité à générer un développement durable des territoires adaptés aux singularités locales. Ces destinations étant très largement associées à la valorisation de ressources naturelles - la moitié d'entre elles sont d'ailleurs associées à des parcs nationaux - et secondairement culturelles, je m'intéresserai particulièrement aux transformations socio-culturelles générées dans le rapport physiques et phénoménologiques des sociétés locales à leur environnement naturel, notamment sous l'influence des touristes et investisseurs internationaux, par interculturelation. Je pense que ce projet, que je mettrai en place sur le long terme, s'étendra sur 5 à 10 ans, en raison du nombre de destination et de leur éloignement.

En plus de ces travaux collaboratifs, j'ai aussi un projet transversal et individuel, à savoir l'écriture sur le moyen terme, un ouvrage intitulé : *Le Tourisme en Indonésie : une invention interculturelle ?* Cet livre reprendra, sous forme synthétique et analytique, l'ensemble de mes travaux et réflexions, sur l'appropriation, par interculturelation, des pratiques touristiques en Indonésie, en revenant sur leur historicité, mais aussi leur caractère co-constitutif de la société indonésienne, en nous focalisant davantage sur les populations d'accueil. Cet ouvrage sera destiné aux chercheurs, aux étudiants, mais aussi au public averti. Plusieurs éditeurs sont possibles : Belin, Presses Universitaires de France, Presses Universitaire de Renne ou Les Indes Savantes.

Parallèlement à ces projets liés à l'Indonésie, j'entends poursuivre mes travaux associés à l'évolution du rapport au cheval et aux pratiques équestres, dans la société mondialisée du tourisme et des loisirs (axes 2).

II.2.3. La réinvention par interculturation du rapport au cheval et aux pratiques équestres, dans la société mondialisée du tourisme et des loisirs (axe 2)

L'explication de mes projets de recherche relatifs à la réinvention par interculturation du rapport au cheval et aux pratiques équestres, dans la société mondialisée du tourisme et des loisirs, nécessite de revenir, au préalable, sur l'historicité de ce changement de paradigme. Il se produit en Occident et plus particulièrement en Angleterre et aux États-Unis, entre la fin du XIXe siècle et le milieu du XXe siècle, alors que les fonctions du cheval, en tant que forces motrices, étaient amenées à disparaître. Je présenterai donc, en prélude à l'exposé de mes projets à venir, cette rupture de paradigme, sur laquelle j'ai déjà beaucoup œuvré. J'exposerai, par la suite, comment cette révolution du rapport phénoménologique au cheval, se diffuse dans le monde, en transformant les cultures équestres traditionnelles, par interculturation. Ces évolutions s'illustrent, notamment, au travers de leur entrée dans des processus de patrimonialisation, pouvant être mobilisés dans des stratégies de développement touristique des territoires.

II.2.3.1. De la réinvention du rapport au cheval dans la société du tourisme et des loisirs en Occident : rappel historique

- **Des pratiques et représentations du rapport homme-cheval construits sur le temps long**

Le cheval a accompagné le développement matériel de l'homme et son imaginaire, depuis le paléolithique, comme en attestent les fresques rupestres préhistoriques. Si leurs relations ont été initialement marquées par la chasse, elles ont aussi relevé d'une certaine fascination conduisant les hommes à vouloir immortaliser les chevaux depuis 37 000 ans (Puech, 2010). En effet, ils constituent les animaux les plus peints dans l'art rupestre (30% des 120 espèces recensées), sans nécessairement représenter des scènes de chasse. Le cheval intègre par la suite pleinement l'histoire en Eurasie sous l'Antiquité. Il est, dès lors, associé aux classes supérieures et ce, étonnamment, quelles que soient les cultures : les Grecs, les Romains, les Byzantins l'utilisent davantage pour la guerre, la distinction sociale, et les courses de chars que pour les travaux agricoles (Lazaris, 2012). Au Moyen-Orient, les Perses inventent le polo, prisé par l'aristocratie, pour être assimilé à un entraînement au combat autant qu'à un plaisir entre gens « bien nés » (Chartier, 1992). Cette lecture du cheval, métonymie de la noblesse, s'illustre aussi au travers des traités d'équitation qui jalonnent le passé. Le plus ancien, redécouvert et publié par Jean-Louis Gouraud (1998), émane d'un maître écuyer, dénommé Kikkuli qui immortalise sur tablettes d'argile, 1500 ans avant notre ère, ses conseils pour les cavaliers hittites. Il préfigure le célèbre guide équestre de Xénophon, écrit au IV siècle avant Jésus-Christ. C'est toutefois à partir de la Renaissance que ces ouvrages liés à l'art de l'équitation se développent en Occident, avec notamment l'œuvre des maîtres écuyers des XVIe et XVIIe siècles (Salomon de La Broue ; Antoine de Pluvinel), du XVIIIe siècle (François Robichon de La Guérinière ; Manoel Carlos de Andrade) et du XIXe siècle (François Baucher ; Alexis L'Hôte). Ces auteurs élaborent des méthodes qui se veulent aussi des traités de civilisation : l'art de soumettre et diriger un cheval témoignerait de la légitimité du pouvoir social (Roche, 2011 ; Franchet d'Espérey, 2009). Le terme de « manager » pourrait d'ailleurs provenir étymologiquement de « *maneggiare* », signifiant « *tenir en main les rênes d'un cheval* » (du latin *manus* : la main). De cette notion découle le mot contemporain de « manège » équestre -illustration 4.



Illustration 4. L'utilisation de l'équitation comme un apprentissage civilisationnel du commandement. « Travail au pilier unique », Pluvinel, 1625, *Instruction du Roy en l'Exercice de Monter à Cheval*. Source : http://www.cheval.culture.fr/fr/page/antoine_de_pluvinel

Le cheval marque ainsi l'histoire occidentale depuis l'Antiquité jusqu'à l'aube de l'époque contemporaine (Digard, 2007 ; Roche, 2008) au travers d'une symbolique élitiste : il est le compagnon des classes dominantes, prolongation du corps élégant et armé de la noblesse. Néanmoins, la Révolution sociale qui embrase la France et l'Europe au soir du XVIIIe siècle, renforcée par la Révolution Industrielle du XIXe, va profondément bouleverser cette mythologie ancestrale (Raulff, 2017). Les travaux que j'ai conduits depuis 2010, au travers de recherches collectives et individuelles (Pickel-Chevalier et Greffe, 2015 ; 2017 ; Pickel-Chevalier, 2017d) m'ont permis de mettre en exergue le caractère intergénérationnel et interculturel de ces transformations, intégrant les bouleversements marquant la société occidentale, à partir du XVIIIe siècle. L'étude des arts majeurs, plus particulièrement picturaux, permet d'observer une évolution de la relation au cheval, entre continuité - le cheval, outil de différenciation sociale - et rupture - amorce d'une recodification sensible de l'animal promue par la philosophie des Lumières et notamment par Jean-Jacques Rousseau (Pickel-Chevalier, 2014). Le cheval est ainsi élevé au XVIIIe siècle au rang de « personne », comme en témoigne l'émergence de tableaux à thématique équine (*La Duchesse de Richmond et Lady Louisa Lennox regardant les chevaux de course du Duc de Richmond*, 1769 ; *Juments et poulain dans le paysage*, 1768) et même de portraits équins (*Whistlejacket*, 1762 ; *Cheval de chasse bai sellé*, 1786), alors que des artistes se revendiquent comme des « peintres de chevaux », à l'instar de Georges Stubbs.

A l'aube de l'époque contemporaine, au XIXe siècle, cette valorisation du cheval, promu au rang d'individu, est renforcée au sein de l'œuvre des Romantiques, qui l'appréhendent comme l'incarnation du lien fragile entre le sauvage et le civilisé. Revisité dans le prisme du Sublime, il est perçu comme un « idéogramme de l'énergie » (Clay, 1980, p.150), sous les pinces de Géricault, Delacroix, Crane, mais aussi Vernet, De Dreux ou Degas (thème de la course ou de la chasse) et Meissonnier (scène de bataille). Au cœur d'une époque bouleversée par des émulations politiques et sociales, ces artistes le célèbrent comme une allégorie de la *force libérée*, succédant à celle de la *force domestiquée*, prisée au siècle précédent (Pickel-Chevalier et Greffe, 2015).

- **De la transformation du rapport homme-cheval, réinventé et véhiculé par les arts populaires en Europe de l'ouest et aux États-Unis**

À la fin du siècle, cependant, s'instaure une ère nouvelle. Alors que s'effacent les guerres et révoltes, notamment associées à l'enracinement de la République en France, une période plus paisible se fait jour, tandis que triomphe désormais la société bourgeoise et industrielle. Elle impose de nouveaux rythmes économiques, mais aussi des rapports innovants à l'espace et au temps, intégrant dans les milieux privilégiés, le tourisme et les loisirs. Les relations à l'autre et notamment à l'enfant, sont aussi métamorphosées. Certes, depuis le XVIII^e siècle, ce dernier bénéficie d'un intérêt neuf, plus particulièrement à propos de son éducation « *tendant au libre développement physique et psychologique* » (Lebrun, 1986, p.254), notamment grâce à l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau *Emile ou de l'Éducation* (1762). Néanmoins, c'est au cours du XIX^e siècle, alors que s'instaure une meilleure maîtrise des naissances dans les milieux favorisés, qu'émerge une affectivité plus affirmée à l'égard d'enfants désirés et davantage choyés. L'époque contemporaine rompt ainsi avec la tradition de l'Ancien Régime qui « *ignorait largement l'enfant et l'adolescent dans leur spécificité* » (Lebrun, 1986, p.256).

Ce double contexte de la valorisation des loisirs et de la reconsidération des enfants favorise l'apparition d'un style littéraire innovant, destiné à la jeunesse. Ainsi, en France, le premier livre écrit à destination des enfants fut publié par Jeanne de Beaulieu en 1818 sous le titre *Le Robinson de douze ans*. Ce n'est toutefois qu'au milieu du siècle que se développe véritablement un genre littéraire enfantin, favorisé par la création en 1853, par Louis Hachette des *Livres Illustrés pour Enfants*, dans la Bibliothèque des Chemins de Fer ; livres caractérisés par une couverture rose... Au Royaume-Uni, la naissance de cette littérature est marquée par la parution des célèbres ouvrages : *Tom Brown's School Days* (Thomas Hughes, 1857), *Alice's Adventures in Wonderland* (Lewis Carroll, 1865), *The Princess and the Goblin* (George MacDonald, 1872); *Treasure Island* (Robert Louis Stevenson, 1883), *The Jungle Book* (Rudyard Kipling, 1894); *Peter Pan and Wendy* (James Matthew Barrie, 1911). D'autres livres, devenus des classiques de la littérature enfantine, se feront jour aux États-Unis (*The Adventures of Tom Sawyer*, Mark Twain, 1876 ; *The Adventures of Huckleberry Finn*, Mark Twain, 1884), en Suisse (*Heidi*, Johanna Spyri, 1880) ou en Italie (*Le avventure di Pinocchio/Les Aventures de Pinocchio*, Carlo Collodi, 1883).

Or, la littérature enfantine naissante sera l'un des vecteurs essentiels de la redéfinition affective du cheval et de sa diffusion. Certes, cette dernière s'inscrit dans un processus plus large de revalorisation de l'animal, notamment porté par Rousseau depuis le siècle précédent, au travers de la notion des « frères inférieurs », favorisant l'apparition du « pet » - l'animal de compagnie (Thomas 1985, p.49). La logique du bien utilitaire fait place à celle du lien affectif. Si cette redéfinition concerne à l'origine essentiellement le chat et le chien, elle est transférée par l'auteure Anna Sewell en 1877 au cheval, dans *Black Beauty, the Autobiography of a Horse*. Cette œuvre, destinée aux enfants, s'adresse néanmoins aussi aux adultes, par la dénonciation des mauvais traitements infligés aux chevaux, comme aux classes les plus humbles de l'Angleterre victorienne. Par ailleurs, ce livre bouleverse en partie les représentations traditionnelles du cheval : il n'est plus l'allégorie de la noblesse ou de la sauvagerie sublime, mais le compagnon compréhensif, fidèle et courageux de l'homme, et plus particulièrement de l'enfant. Anna Sewell initie, au détour du voyage initiatique de l'animal traversant plusieurs familles plus ou moins largement fortunées, la relation d'amour au jeune garçon, vers lequel le cheval reviendra à la fin de l'ouvrage. Elle sème ainsi les germes d'un rapport idéalisé entre l'animal à la fois fort, vaillant et vulnérable (il tombe malade et a besoin des soins et de protection) et de l'enfant, en difficulté et en devenir.

Ces codes seront repris, outre-Atlantique, dans des œuvres populaires mettant de plus en plus en scène les chevaux associés à la conquête de l'Ouest, qui entre dans la légende et l'invention du récit national (Slotkin, 1994). La révolution industrielle transforme aussi les États-Unis en sonnant le glas de l'hégémonie agricole - qui occupait 63% de la population active en 1840 et seulement 31% en 1910 (Kaspi, 1986, p.235.) Les pionniers et les éleveurs de bétails sillonnant les grands espaces deviennent un emblème de l'histoire américaine à mesure que leur rôle dans l'économie contemporaine du pays se

meurt. Ils sont redéfinis comme un patrimoine identitaire commun dans le cadre d'un processus de sélection de la mémoire propre à tout héritage (Sire, 2005 ; Lazzarotti et Violier, 2007). Le cheval, prolongation du corps du cowboy-aventurier, est donc paré d'un rôle conséquent, célébré dans le cinéma qui amorce son règne en privilégiant notamment le Western ; mais aussi dans la littérature, plus particulièrement enfantine. Les bandes dessinées glorifiant le Far West se développent dès la fin du XIXe siècle (Stanley Wood), ainsi que les ouvrages destinés aux plus jeunes.

Or, ce sont ces derniers qui vont poursuivre la codification de la relation affective au cheval. Parmi eux, *Smoky the Cowhorse* de Will James, publié en 1926, fait office de précurseur en hissant le cheval au rang de protagoniste principal. Né en liberté, Smoky est apprivoisé par le cowboy Clint, qui grâce à son affection et sa patience, parvient à en faire le meilleur « cowhorse » de l'Ouest. Le livre se profile donc dans le double héritage de *Black Beauty* transféré à la culture américaine - le voyage initiatique -, mais aussi de *White Fang* (Jack London, 1906) où est défendue l'idée qu'on ne domestique pas l'animal sauvage par la violence, mais par l'amour et le respect de son intégrité. Comme dans les deux livres précédents, l'ouvrage de James se caractérise par le fait de se placer du point de vue de l'animal. Ainsi naît, dans *White Fangs* et *Smoky*, l'imaginaire d'un animal sauvage qui ne se soumet pas à l'homme, mais se donne à lui, parce que ce dernier le comprend sans chercher à briser sa personnalité et sa fougue... Si l'ouvrage de Will James n'est pas aussi célèbre que celui de Jack London, il bénéficia d'un vif succès à sa sortie et fut récompensé dès 1927 par le *Newbery Medal* - prix de la littérature enfantine américaine. Il sera adapté trois fois au cinéma, en 1933, en 1946 et en 1966.

Dans sa filiation, s'impose *The Red Pony* de John Steinbeck, publié en 1937 et adapté au cinéma en 1949. Cette œuvre renforce considérablement le rôle de l'enfant, esquissé par A. Sewell au siècle précédent. Désormais, le jeune garçon est, en la personne de Jodi, le protagoniste central, dont l'histoire est intimement associée à celle d'un poulain ombrageux dont il doit s'occuper. En cela, l'auteur initie le double paradigme identifiant du cheval, à la fois comme *sujet d'amour* – le garçon s'investit émotionnellement en lui – et *objet de transgression* – son dressage le responsabilise et va lui permettre de s'émanciper d'une situation castratrice d'enfant en difficulté, vers la maturité. Et ce, même si dans le contexte tourmenté des années 1930 dépeintes par Steinbeck, ce passage induit l'acceptation de la mort du poney aimé.

Le pessimisme de ce dernier aspect va néanmoins pour beaucoup s'effacer au sein d'une littérature enfantine se démarquant plus strictement de la littérature adulte. De nouveaux auteurs tels que Enid Bagnold, Maria O'Hara et Walter Farley reprennent la codification naissante de la relation de l'enfant au cheval, en faisant de ce dernier un héros d'aventure. En 1935, l'anglaise E. Bagnol publie *National Velvet*, dont la célébrité proviendra de son adaptation au cinéma en 1944 avec la jeune actrice Elisabeth Taylor alors âgée de 10 ans. Aux États-Unis, Maria O'Hara publie *My Friend Flicka* (1941), suivi de *Thunderhead, Son of Flicka* (1943) et *The Green Grass of Wyoming* (1946), qui seront tous très vite adaptés à l'écran, respectivement en 1943, 1945 et 1948. Cette trilogie s'approprie le thème de l'enfant en difficulté, qui transgresse sa situation d'échec par sa capacité à apprivoiser des chevaux sauvages. Maria O'Hara s'inspire, certes, de sa propre expérience adulte d'élèveuse dans le Wyoming, mais aussi de son désir plus intériorisé de petite fille de posséder un poulain ; désir qui restera inassouvi dans son enfance. Cette caractéristique marque aussi l'histoire de Walter Farley, qui glorifie plus encore la relation de l'enfant au cheval, promu au rang de protagoniste principal, dans les 18 tomes de *The Black Stallion* et *Flame*, écrits entre 1941 et 1983 - et traduits en 14 langues²⁴. Le premier tome, *The Black Stallion*, obtient le *Young Reader's Choice Award* en 1944 - illustrations 5.

²⁴ La série continue aujourd'hui sous la plume de son fils Steven Farley.

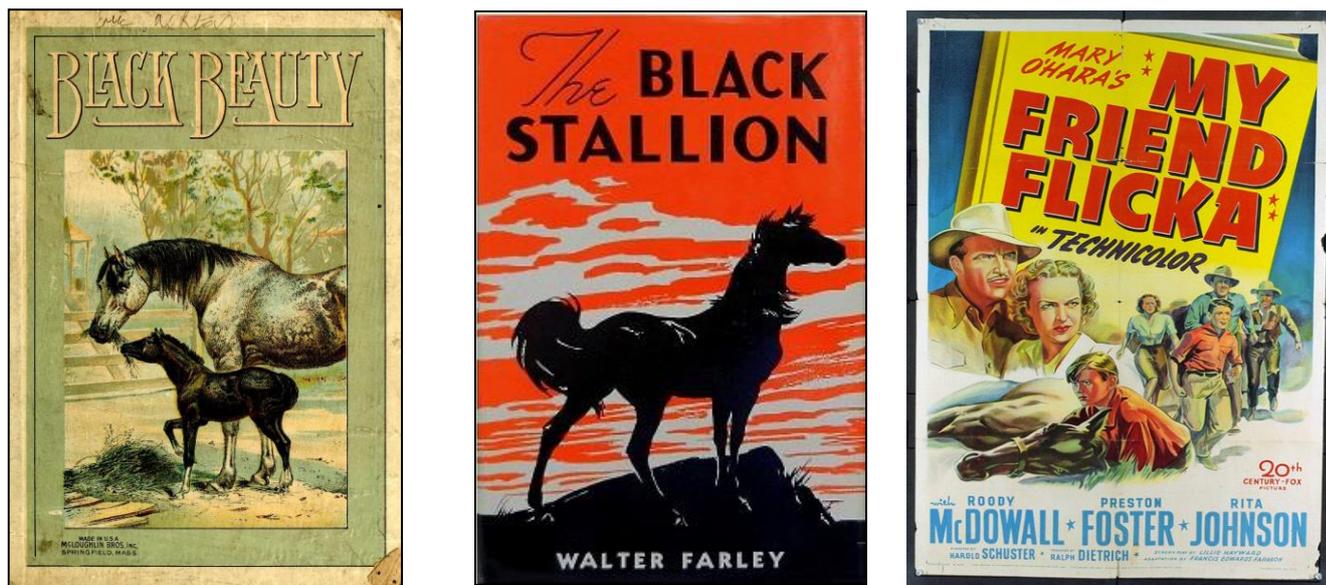


Illustration 5. Couvertures et affiche des premières éditions des œuvres ayant historiquement contribué au changement de paradigme dans le rapport au cheval, en Angleterre et aux États-Unis.

Le succès rencontré par ces livres ouvre la voie à d'autres -tels que *Misty of Chincoteague*, 1947 et *King of the Wind*, 1948, écrits par l'auteur américaine Marguerite Henry ; le film *Crin Blanc* sorti en France en 1951, puis adapté en roman en 1959 ; ou la série télévisée *Furies* diffusée à partir de 1955 aux États-Unis - qui, loin de remettre en question le double paradigme identitaire du cheval sujet d'amour/objet de transgression, le conforte. Ces œuvres sont donc le fruit de l'imagination d'auteurs urbains, souvent féminins (Sewell, Bagnold, O'Hara, Henry) non issus de familles inscrites dans la filière équestre, qui rêvent de chevaux pendant leur enfance sans pouvoir en posséder avant l'âge adulte. Leur appréhension de l'animal privilégie donc la poésie et la romance sur la technicité équestre (Pickel-Chevalier et Greffe, 2015)

Or, de cette configuration va naître l'inspiration d'un nouveau rapport à l'équidé par le prisme d'un regard non professionnel et citoyen qui perçoit le cheval comme une allégorie de l'intégrité sauvage. La non-appartenance de ces auteurs à la culture équestre leur permet d'être épargnés d'un habitus (Bourdieu, 1987; Elias, 1983) qui aurait pu prédéterminer leur relation aux chevaux. Elle libère leur émotivité par rapport à la sensibilité de l'animal, aussi puissant que fragile, et leur imaginaire quant à une relation d'amour et de réciprocité fantasmée depuis leur propre enfance.

Aussi ces romanciers façonnent-ils les schèmes d'une relation, reposant davantage sur une quête d'affection, de compréhension et de complicité, que sur des connaissances techniques équestres établies, aspirant à la soumission de l'équidé en vue d'effectuer un travail ou un sport. Les œuvres populaires, et plus particulièrement enfantines, initient cette rupture de paradigme dans le rapport phénoménologique au cheval, au travers du passage d'une symbolique, l'identifiant au prolongement du corps de l'homme -*mythe du centaure*- à une symbolique le redéfinissant comme un compagnon, un ami -*mythe de l'alter ego* (Pickel-Chevalier, 2017d). Ce paradigme se cristallise plus particulièrement autour du cheval et de l'enfant, sans doute en raison des propres rêves de jeunesse des auteurs, mais aussi du paroxysme d'un rapport qui ne peut être basé sur la force - incapacité physique de l'enfant à soumettre par la violence un puissant cheval sauvage.

- **Le nouveau paradigme de la relation homme-cheval, accompagnant son entrée dans la société des loisirs en Occident : le basculement de l'âge et du genre des pratiquants**

Le modèle de relation autour du double paradigme du cheval sujet d'amour/objet de transgression (Pickel-Chevalier et Greffe, 2015 ; 2017) est favorisé par l'entrée de l'équitation dans la société des loisirs, après la Seconde guerre mondiale. En effet, à partir des années 1945, la croissance économique, accompagnée et accompagnant l'essor démographique, favorise la diffusion sociale du tourisme et des loisirs, tendant à la « massification » (MIT, 2011). Cet essor conduit à une restructuration sociétale, observée dès 1962 (Dumazedier) et 1984 (Viard), intégrant une révolution dans le rapport au temps et à l'espace. La récréation, favorisant la « re-création », devient phénomène de société, déterminant les relations entre les groupes sociaux et les territoires. Dans ce contexte, se développent notamment les loisirs sportifs. En France, ils se diffusent sous l'impulsion de l'État qui les intègre aux programmes socio-éducatifs (de 1962 à 1969). Ces derniers, associés à des politiques d'équipements sportifs sur tout le territoire national (avec des inégalités) contribuent très largement à la démocratisation du sport, d'autant que l'école devient obligatoire jusqu'à 16 ans, et concerne donc toute la jeunesse (Terret, 2007).

Or l'équitation, de tradition élitiste et martiale (Franchet d'Espérey, 2009), mais qui bénéficie d'une recodification affective et juvénile portées par les arts populaires depuis la fin du XIX^{ème} siècle, va aussi entrer aussi dans ce processus. La Fédération Française d'Equitation, qui compte à peine plus de 20 000 licenciés en 1949 (Chevalier V., 1996), en dénombre 145 071 en 1984, 434 980 en 2000 et 644 800²⁵ en 2017.²⁶ Certes, cet essor s'inscrit certes dans le contexte plus général du développement des loisirs sportifs : la France comptait 1,8 millions de licenciés sportif en 1949, 7,4 millions en 1975, 14 millions en 2001 et plus de 16 millions en 2017, selon le Ministère de la Ville, de la Jeunesse et des Sports²⁷. Cependant, il est exponentiel : alors que le nombre de licenciés toutes fédérations confondues est multiplié par 8,5 en 62 ans, le nombre de licenciés à la FFE est multipliée par 35, dans le même temps, la propulsant 3^{ème} fédération à l'aube du XXI^{ème} siècle, alors qu'elle était très réduite en 1949, loin derrière le football (plus de 440 000 licenciés), le basket (95 000), le rugby (60 000), le cyclisme (52 000), le tennis (50 800), la gymnastique (47 000) et même le ski (44 000) (Terret, 2007).

Cet essor extraordinaire repose pour beaucoup sur son appropriation par les jeunes, en dépit du facteur limitant, par rapport aux autres activités, de ne pas être instruit à l'école, en raison d'un coût élevé. Néanmoins, les années 1970 s'illustrent par une mise en lumière de la psychologie singulière de l'enfant (Dolto, 1971 ; 1985), qui engendre une évolution de l'éducation et de la pédagogie, dont l'équitation va se saisir. Et ce plus particulièrement, au travers de l'émergence des poney-clubs, qui utilisent une cavalerie adaptée par la taille et le tempérament aux plus petits, mais aussi beaucoup plus rentables que les chevaux, en raison d'un entretien moins onéreux²⁸. On assiste de concert à une évolution marchande de l'offre des centres équestres, progressant du statut associatif non lucratif à celui d'entreprises privées, en quête de rentabilité (Tourre-Malen, 2009). Le développement des poneys clubs - dont le nombre est multiplié par 6 entre 1983 et 1999 - s'accompagne donc d'une transformation de l'enseignement, transgressant la recherche de discipline et de technicité issue d'un héritage militaire, pour s'orienter vers des valeurs éducatives passant par le jeu : le cheval est redéfini comme un média de la construction juvénile. Par ailleurs, ces entreprises d'enseignement intègrent la nécessité de satisfaction des clientèles, tandis que l'équitation devient un bien de consommation. La tradition équestre en est bien sûr bouleversée, tendant vers une « *nouvelle culture baroque* » (Digard, 2009, p.16), caractérisée par des pratiques diversifiées, marquées par la quête de l'hédonisme et l'approche sentimentaliste de l'animal. Cette évolution de la pratique équestre vers la population

²⁵ Le nombre maximal de cavaliers licenciés à la FFE a été atteint de 2012 (706 449) et baisse tous les ans depuis, en raison d'une combinaison de raisons économiques et sociales en cours d'analyse.

²⁶ <https://www.ffe.com/journaliste/Publications/Statistiques>

²⁷ <http://www.sports.gouv.fr/accueil-du-site/a-la-une/article/Les-chiffres-cles-du-sport-2017>

²⁸ Les poneys sont, le plus souvent, élevés en troupeaux en pâtures et nourris seulement au foin, alors que les chevaux sont généralement élevés en box individuel, nourris au foin et aux granulés qui coûtent cher.

enfantine devenant dominante, s'explique aussi par les modèles psychologiques dans lesquels ils s'inscrivent. En effet, le cheval favorise l'« *échappée belle* », répondant au désir d'éviter encore le péril de la maturité, de rester libre dans les derniers moments de l'insouciance. De même, permet-il la valorisation de la vitesse et de la sensation forte, recherchées par les adolescents à la poursuite des limites (comportement ordalique, Le Breton, 2002).

Enfin, sa perception est bien sûr nourrie de la mythologie façonnée depuis la fin du XIX^{ème} siècle : il serait le compagnon idéal, qui permettrait une relation d'osmose parfaite, auprès d'une population pré-adolescente et adolescente souvent confrontée à une sensation d'incompréhension, voire de solitude, face à ses transformations physiques et psychologiques personnelles (Dolto, 1988). En effet, l'influence de ces œuvres populaires, ayant jeté les fondements de cet imaginaire affectif du cheval depuis la fin du XIX^{ème} siècle, demeure importante auprès des cavaliers actuels, au moins dans leur désir initial de pratiquer l'équitation (Pickel-Chevalier, 2017d).

A cette mutation de l'équitation, au travers de ce phénomène de rajeunissement des pratiquants, s'ajoute sa spectaculaire féminisation. Alors que le cheval, lié à des logiques de travail ou de guerre, est resté associé à des symboles masculins et virils pendant des siècles, la pratique bascule dans une dominante féminine, dès les années 1960. En France, la fédération équestre compte d'ores et déjà plus de 50% de femmes en 1963 (Duret, 2004) pour atteindre 74% en 2001, 81,4% en 2010 et 83% en 2017 (FFE). Ce phénomène s'inscrit certes dans la logique de l'émancipation des femmes, recherchant à partir des années 1920, un statut égalitaire relevant de la reconnaissance de leurs compétences identiques aux hommes, aussi bien au niveau professionnel, que dans les sports et les loisirs (Defrance, 2003). Or, le cheval favorise cette quête, alors que la fédération française d'équitation intègre la mixité, notamment au travers des compétitions, dès 1921 (Tourre-Malen, 2006). Cette égalité précoce dans une fédération résulte sans doute du profil social des pratiquants, alors exclusivement issus des classes privilégiées. Or, les pionnières du sport féminin sont très largement issues de milieux bourgeois, car elles sont plus enclines à s'affranchir des normes sociétales, que les femmes du peuple (Defrance, 2003).

Néanmoins, cet héritage premier est demeuré essentiellement symbolique, la pratique restant dominée par les hommes jusqu'aux années 1960. Sa féminisation est donc contemporaine de sa mutation affective et hédonisme, orchestrée par les arts populaires. En effet, cette recodification autour du mythe d'un amour unique réciproque, basé sur la capacité de calmer et apprivoiser la force physique, par la douceur et l'affection, s'avère correspondre à une psychologie plus féminine que masculine (Pinker, 2009). Le cheval accessible devient l'objet d'investissement privilégié « *affectif et corporel* » pendant la période de latence chez la petite fille (Bettelheim, 1976). Aussi, l'imaginaire construit autour de l'animal incompris et sauvage, qui se donne à l'enfant fragile, non par la force mais par l'amour, parle plus aux jeunes filles pré-adolescentes et adolescentes, qu'aux jeunes garçons, comme en atteste une enquête que nous avons conduite auprès de 274 cavaliers adultes - suffisamment passionnés par les pratiques équestres pour leur avoir consacré toute ou une partie de leur activité professionnelle - dans 20 pays (Pickel-Chevalier, 2017d). En effet, la répartition actuelle des licenciés à la fédération française d'équitation, marquée par la jeunesse - 66,4% ont moins de 21 ans et 46,3% ont moins de 15 ans, en 2017- et la féminisation -83% sont des femmes²⁹- n'est pas un cas exceptionnel...

²⁹ <https://www.ffe.com/journaliste/Publications/Statistiques>



Illustration 6. L'hégémonie des jeunes filles dans la pratique équestre contemporaine. Centre équestre Le Paddock, Saint-Pierre d'Oléron, Photo S.Pickel-Chevalier, 2013

Elles caractérisent, au contraire, l'évolution contemporaine de l'équitation en Occident, comme le rappellent Miriam Adelman et Jorge Knijnik (2013, p. 5). Ainsi, en Suède 65% des licenciés d'équitation ont moins de 25 ans et 84% sont des femmes, tandis que le taux de féminisation atteint plus de 80% aux États-Unis. Au Royaume-Uni, il est de 74% en 2016³⁰ selon *The British Horse Society*. Cette prééminence ne peut s'expliquer par la seule volonté d'émancipation des femmes, en démontrant leurs compétences égales aux hommes dans le cadre professionnel ou sportif, comme ce fut le cas initialement à l'aube du XXe siècle (Defrance, 2011 ; Tourre-Malen, 2006, 2009). Elle relève de phénomènes plus complexes, liés à un rapport singulier que nourrissent plus particulièrement les femmes avec les chevaux, à savoir une relation qui s'alimente du paradigme inventé dans les arts, depuis le soir du XIXe siècle, redéfinissant le cheval comme un compagnon idéal -mythe de *l'alter ego* (Pickel-Chevalier et Greffe, 2015). La corrélation entre cette recodification artistique et affective du cheval et l'évolution des pratiquants, est confirmée par leur essor simultané. En effet, les années 1990 marquent l'essor conjoint en France d'une équitation jeune et féminine et la profusion des œuvres littéraires et cinématographiques dédiés à des histoires équines. Ainsi, sur plus de cent ans, entre 1877 et 1989, n'ont été recensés qu'une quarantaine d'ouvrages -dont les séries prolifiques des *Black Stallion* (18 tomes) et *Poly* (13 tomes) - 23 films et 4 séries télévisées à thématiques équines. Puis, entre 1990 et 2017, en seulement 26 ans, on observe une croissance exponentielle des productions. On répertorie plus de 70 films, six séries télévisées, et des ouvrages et bandes dessinées par centaines: on dénombre 2 308 références publiées en français sur Amazon (entrée « histoire de chevaux »), dont les trois quarts sont à destinations de la jeunesse (Pickel-Chevalier, 2017d, p.127), et 10 000 références publiées en anglais (entrée « horse story »)...

L'essor de ces œuvres reflète la juvénalisation des pratiques, mais fait aussi écho au basculement du genre. Initialement, les héros étaient essentiellement masculins, même sous la plume d'auteurs femmes comme A. Sewell, M. O'Hara ou M. Henry. Cependant, à partir des années 1990, on assiste à

³⁰ <http://www.bhs.org.uk/our-charity/press-centre/equestrian-statistics>

une prise de conscience collective de la prédominance du public féminin (Grefe et Pickel-Chevalier, 2017), qui s'illustre par la subversion des œuvres classiques, où le petit garçon laisse place à la petite fille – *The New Adventures of Black Beauty* (Nouvelle Zélande, 1990) ; *The Young Black Stallion* (USA, 2003) ; *Flicka* (USA, 2006), etc.- et le foisonnement de nouvelles histoires, tissées autour de la relation affective entre la jeune fille et le cheval tumultueux (Pickel-Chevalier, 2017d).

Cette profusion résulte certes de l'accroissement de la demande, corrélé à l'essor du nombre de cavaliers et à la transformation de leurs profils (âge, genre). Néanmoins, elle la favorise aussi, en fondant et propageant de nouvelles projections. Ce phénomène rappelle l'importance des œuvres dans la capacité d'apprentissage, mais aussi de création des jeunes, en suscitant l'imaginaire par une combinaison d'images et de textes (Nières-Chevrel, 2009). Elles participent aussi à la construction de leur identification sexuée, par les schèmes qu'elles véhiculent (Rouyer, 2007).

Or, depuis les années 1990, les œuvres diffusent une figure de la cavalière, qui n'est plus construite autour d'une projection masculine - définissant l'émancipation de la femme par son appropriation de compétences et valeurs, jusqu'alors considérées comme l'apanage des hommes (Thébaud, 1992). En effet, l'appriovissement du cheval par l'amour et non par la force, correspond davantage à des représentations féminines que masculines (Pinker, 2009). Elles leur permettent, donc, de ne plus devoir remettre en cause les codes de leur identité sociale, en assimilant les projections masculines (Singleton, 2013), en vue de faire reconnaître des compétences égales - syndrome du *tomboy* qui a prévalu jusqu'aux années 1990 parmi les cavalières (Pickel-Chevalier, 2017d). Par ailleurs, le cheval, assimilé à une allégorie de la virilité et de la masculinité dans l'imaginaire collectif (Freud, 1920)³¹, peut aider la jeune fille à se projeter dans la relation future à l'homme aimé : il lui permet d'être exposé inconsciemment aux premiers émois de l'amour, sublimé par la médiation du cheval. Ces comportements, particulièrement intenses lors de la phase de latence pré-adolescente, contribuent au succès du cheval auprès des jeunes filles, plus particulièrement hétérosexuelles.

Enfin, nos travaux (Pickel-Chevalier et Grefe, 2017 ; Pickel-Chevalier, 2017d) ont démontré que l'imaginaire construit par ces œuvres enfantines survit à la réalité de la pratique équestre. Nos études montrent que les cavaliers confirmés, loin de se détourner majoritairement des mythes fondateurs de leur enfance, les conservent en héritage comme un idéal inspirant leurs pratiques quotidiennes, quelle que soit leur nationalité en Occident ou leur type de pratique équestre (loisirs/compétitions). La conscience de cette perpétuation de l'influence des œuvres de leur jeunesse dans leurs pratiques est toutefois, aussi, tributaire du genre : elle est ressentie par 65% des femmes interrogées, contre seulement 27% des hommes interrogés (Pickel-Chevalier, 2017d).

II.2.3.2. La mondialisation du rapport affectif au cheval par interculturation : de la réinvention des cultures équestres, aux enjeux de développement durable des territoires

Entre la fin du XIXe siècle et le milieu du XXe siècle, le rapport au cheval a donc connu une révolution culturelle, qui a conduit à un changement de paradigme - du mythe du centaure au mythe de l'alter ego - essentiellement inventé et véhiculé dans les œuvres enfantines, avant de bouleverser profondément le monde professionnel équin qui s'y adapte (Grefe et Pickel-Chevalier, 2015, 2017). Née principalement en Angleterre et aux États-Unis, cette révolution du rapport phénoménologique au cheval générant la transformation de ses pratiques se propage en Occident et au-delà (Adelman et Knijnik, 2013 ; Pickel-Chevalier et Evans, 2014 ; Vial et Evans, 2015 ; Le Roy Du Cardonnoy et Vial, 2017 ; Adelman et Thompson, 2017, etc.) Or, cette diffusion, caractérisée par le basculement du genre et de l'âge des pratiquants, pose la question de son appropriation par des populations ayant des

³¹ Parmi les 162 œuvres à thématiques équines que j'ai étudiées, 158 relatent l'histoire d'un étalon et 4 seulement d'une jument.

cultures équestres traditionnellement marquées par une domination masculine, notamment en Europe méditerranéenne (Espagne, Portugal, Italie, Camargue en France) et dans d'autres aires géoculturelles du monde (pays du Maghreb, du Moyen-Orient, d'Amérique du Sud et d'Asie). Par ailleurs, d'autres configurations existent, dans des pays où le cheval est encore associé, dans l'imaginaire collectif, à un usage rural, remis en question par les progrès techniques, comme en Indonésie, mais aussi en Europe de l'Est (Kozak, 2017). La mondialisation de sa redéfinition comme animal de loisir, tendant même à l'animal de compagnie, perturbe ce processus de dévalorisation, au travers d'une combinaison de réinterprétations différenciées du cheval - distinction sociale ; affectivité ; hédonisme-, en fonction des individus et des groupes.

Aussi, la diffusion internationale de ce nouveau rapport au cheval et aux pratiques équestres, redéfini dans la société des loisirs occidentale, se produit au travers de phénomènes d'interculturalité, articulant assimilation, résistance-différenciation, et innovation par hybridation, qui permettent - ou non - aux différentes cultures équestres de trouver de nouveaux usages sociétaux, adaptés aux besoins et représentations de leurs populations. Dans ce cadre, les activités équestres peuvent entrer dans un processus de patrimonialisation. En effet, les chevaux et leurs usages sont les dépositaires d'une combinaison de patrimoines naturels (génétique, comportements naturels) et culturels (races façonnées au travers de la sélection des éleveurs). Ils sont de plus associés à des patrimoines matériels (équipements, infrastructures) et immatériels (arts équestres, type de pratiques), témoins d'un art de vivre traditionnel de différentes sociétés (Lizet, 1989; Helgadóttir et Sigurdardóttir, 2008 ; Evans, 2015). A l'instar de toute tradition (Hobsbawm et Ranger, 2012), ces patrimoines sont néanmoins largement réinventés au travers de processus de sélection de la mémoire, participant à (re)construction des identités locales (Sire, 1996 ; Heinich, 2009), mais aussi de stratégies de développement local. En effet, dans de nombreux pays pourvus de cultures équestres anciennes, les patrimoines équins sont volontiers capitalisés dans le cadre de politiques de valorisation des territoires. Cette utilisation induit néanmoins leur recodification, au prisme des attentes contemporaines, notamment des touristes urbains, désormais largement marqués par un rapport affectif à l'animal, engendrant de profondes transformations des relations utilitaires que les populations entretenaient avec leurs chevaux.

En effet, le tourisme constitue un agent essentiel de ces processus de patrimonialisation (Lazarotti, 2009), participant à la (re)construction des identités locales, au travers de politiques de valorisations culturelles, fabriquées entre conservation et transformations des usages et normes des populations locales (Hitchcock, King et Parnwell, 2010). En cela, la mise en relation de populations exogènes (les touristes) et endogènes (les populations locales) se mettant en scène et se réappropriant, tout ou partiellement, l'image que leur renvoient d'eux-mêmes les visiteurs, engendrent des phénomènes d'interculturalité, nés du « *double mouvement de transformation des systèmes en présence du fait de leurs interactions, d'une part ; et de leur maintien du fait du désir de chacun de préserver son identité, d'autre part* » (Belkaid et Guerraoui, p.127). Interculturalité, qui postule que « *les combinaisons entre cultures ne consistent pas en des juxtapositions, retraits ou ajouts de traits culturels, mais bien en des restructurations des différents éléments culturels toujours réinterprétés par les individus et les groupes en situation de contact* » (Belkaid et Guerraoui, 2003, p.126).

Aussi, le tourisme et les loisirs, véhiculant le nouveau paradigme d'une relation affective au cheval, constituent de complexes agents de (re)constitution des cultures équestres traditionnelles, au travers de la combinaison de perpétuations, mais aussi d'adaptation/assimilation des attentes et projections préalablement construits par les vacanciers, domestiques et internationaux, conduisant à l'invention de nouvelles pratiques et représentations - illustration 7.



Illustration 7. De la perpétuation des cultures et patrimoines équins, entre conservation et réinvention, dans une logique de valorisation touristique. Le cas des gardians de Camargue.

Photo C. Lux, 2010.

Ces politiques de patrimonialisation sont, dès lors, intrinsèquement liées à des stratégies de développement d'un tourisme équin, défini comme « *un déplacement inscrit dans le temps libre qui se réalise hors de la temporalité et de la spatialité du quotidien, dans les activités relèvent d'une pratique équestre (montée, attelée ou bâchée) ou d'une activité gravitant autour d'un équidé (cheval, poney, âne, mule) au travers de visites ou d'évènements* » (Pickel-Chevalier, 2015, p. 13).

Le cheval peut en effet être au cœur d'une économie plurielle, à même de favoriser des dynamiques de croissance endogène des territoires. Conscients de ce potentiel, plusieurs responsables de collectivités territoriales, plus particulièrement en France, en Europe et Amérique du Nord, entreprennent de l'utiliser comme un agent fédérateur du territoire, porteur d'une image de prestige, de patrimoine et de développement durable (Pickel-Chevalier et Violier, 2017 ; Vial, Wanneroy et Le Velly, 2015 ; Clergeau, Pickel-Chevalier, Violier et Greffe, 2015 ; Guibert et Pickel-Chevalier, 2014). Dans ce contexte, certaines villes se revendiquent comme « capitale » ou « cité » équestre : Fontainebleau, Chantilly et Pau s'approprient le titre de « Capitale du Cheval », alors que Saumur se veut « Capitale de l'Équitation » -illustration 8. Maisons-Laffitte, Tarascon et Pompadour se proclament « Cité du Cheval », tandis que le Haras du Pin se présente comme le « Versailles du Cheval ». Ce phénomène n'est pas proprement français. Il se manifeste dans de nombreuses villes en Europe et en Amérique. Ainsi, Newmarket (Royaume-Uni), Vienne (Autriche), Jerez (Espagne), Golegã (Portugal), Avenches (Suisse), Sienne (Italie) ou Langley (Canada), se revendiquent comme des capitales du cheval dans leur pays respectif, tandis qu'aux États-Unis, Lexington (Kentucky) et Ocala (Floride) se sont auto-proclamées « *Horse Capital of the World* ».

Le développement de ces appellations - Capitale, Cité - tend à démontrer l'intérêt accordé par des acteurs publics et privés au cheval et aux pratiques équestres comme enjeux d'attractivité territoriale. Pour autant, elles s'inscrivent dans une stratégie de marketing territoriale sans contrôle, dans le contexte d'une absence de labels institués. Elles questionnent donc l'émergence de « destinations

équines », interrogeant leur logique de fonctionnement et leur capacité à générer un cluster touristique, défini comme un système d'acteurs publics et privés, intégré au travers d'une double proximité géographique et organisationnelle, favorisant un schéma de développement global du territoire, en France et en Europe. Ce cluster touristique équin aurait pour singularité de devoir parvenir à associer représentants des pouvoirs publics (représentants des collectivités locales), professionnels et institutionnels du tourisme (hébergeurs, commerçants, restaurateurs, gestionnaires de sites, responsables OT...) et professionnels et institutionnels de la (les) filière(s) équine(s) locale(s) (gestionnaires de centres équestres, d'écuries de propriétaires, de centres de tourisme équestres, éleveurs, gestionnaires de musées spécialisés, dirigeants d'académies équestres, dirigeants de spectacles équestres, responsables de Comité équestre, responsables de haras, etc...), entretenant des relations de coopération insufflée par une gouvernance flexible (Fabry et Zeghni, 2012, p.20). Les touristes font aussi partie intégrante de ce cluster touristique, pour être des co-producteurs déterminants des destinations par leurs choix, représentations et usages (Violier, 2009 ; Clergeau et Violier, 2012). Enfin, ce modèle interroge aussi la notion de « durabilité », au travers de ses enjeux économiques (retombées), sociaux (cohésion, gouvernance partagée), mais aussi culturels (revalorisation/réinvention de cultures équestres) et environnementaux (développement de structures proposant des déplacements touristiques « doux » à cheval).



Illustration 8. Le Cadre noir, utilisé comme fer de lance du développement touristique et culturel de la ville de Saumur. Photo IFCE, 2015.

II.2.3.3. Présentation de mes projets de recherche sur l'évolution sociétale du rapport au cheval et les transformations des cultures équestres

Ce préliminaire me permet de présenter mes futurs axes et terrains de recherche, s'inscrivant dans la filiation des réflexions que je mène depuis les années 2010, sur l'évolution du rapport au cheval et aux pratiques équestres, bouleversé par la société du tourisme et des loisirs, et sur ses enjeux. Dans ce

cadre, j'entends me consacrer plus particulièrement à la mondialisation du paradigme affectif de la relation au cheval, au travers de deux sous-axes, à savoir :

- 1) Sa capacité à transformer, par interculturelation, les cultures équestres traditionnelles, au travers de l'émergence de modèles syncrétiques innovants et adaptés –ou non- aux nouveaux besoins des populations locales ;
- 2) Sa participation au processus de patrimonialisation des cultures équestres, utilisées dans des logiques de développement durable des territoires.

Je présenterai aussi un projet transversal que nous comptons mettre en œuvre sur le moyen terme, à savoir la création d'une revue scientifique spécialisée. Je ne mentionnerai ici que brièvement les quatre projets que j'aspire à développer, dans le cadre de collaborations internationales, mobilisant l'équipe HORSUS. J'expliquerai plus précisément leurs modalités, méthodologies et temporalités, en dernière partie de mon HDR (chapitre III).

- **La mondialisation du paradigme affectif du rapport au cheval, transformant les cultures équestres traditionnelles par interculturelation (sous-axe 1).**

Cette thématique sera déclinée sur deux terrains de recherche, en Europe et en Indonésie. Les questions relatives au genre et secondairement à l'âge des pratiquants, seront au cœur de nos préoccupations, en raison de leur influence dans le changement de la relation physique et phénoménologique au cheval.

-De la réinvention, par interculturelation, des écoles européennes traditionnelles d'équitation (court terme : 2019-2023)

L'Europe de l'Ouest et Centrale constitue un creuset de traditions équestres, combinant singularités nationales et patrimoines communs, qui s'illustrent notamment dans l'existence de quatre écoles, de rayonnement mondial :

- l'École Supérieure du cheval et de l'équitation (IFCE)/Le Cadre noir de Saumur en France ;
- l'École royale andalouse d'art équestre (Real Escuela Andaluza del Arte Ecuestre) à Jerez, en Espagne ;
- l'École Portugaise d'Art Équestre (Escola Portuguesa de Arte Equestre) de Lisbonne au Portugal ;
- l'École espagnole d'équitation (Spanische Hofreitschule) de Vienne en Autriche.

Cependant, l'entrée de l'équitation dans la société des loisirs s'accompagne d'un changement profond du rapport au cheval et des profils des pratiquants plus jeunes, plus féminins et issus de classes moyennes et moyennes supérieures (Pickel-Chevalier et Grefe, 2015 ; 2017 ; Digard, 2007 ; Chevalier V, 2011). Leurs attentes transgressent les usages de naguère. À la quête d'instruction initiatique succède celle de la découverte et de l'agrément. Face à ces évolutions, se pose la question de la perpétuation de ces écoles, fragilisées par des contraintes économiques fortes (entretien des chevaux, du personnel, des infrastructures), que les pouvoirs publics sont de moins en moins à même de soutenir...

Je projette de poursuivre les travaux que j'ai menés sur la capacité du tourisme et des loisirs à favoriser la perpétuation de l'équitation de tradition française, inscrite au patrimoine de l'UNESCO en 2011, en les élargissant à l'échelle européenne. En partenariat avec l'IFCE, et en collaboration avec une partie des chercheurs du groupe HORSUS, je souhaite étudier, au travers d'une approche internationale et interdisciplinaire, l'évolution des quatre grandes écoles européennes d'équitation, questionnant leurs stratégies d'adaptation, entre assimilation des nouvelles attentes/résistances à l'hégémonie des pratiques de loisir/innovations par hybridations.

-De la transformation par interculturelisation des cultures équestres traditionnelles indonésiennes, réinventées par la société mondialisée du tourisme et des loisirs (long terme : 2029-2033)

Les cultures équestres traditionnelles en Indonésie ont encore été peu étudiées. Pourtant, l'Indonésie est le berceau de dix races, plus particulièrement le *Bali*, le *Batak* (ou *Deli*), le poney de *Florès*, le *Gayo*, le *Java*, le poney de *Lombok*, le *Minahasa*, le *Padang*, le *Sumba* (ou *Sandalwood*) et le *Sumbawa* (dont le poney de *Bima* est une variété). Ces chevaux, qui sont essentiellement des poneys rustiques, sont associés à des cultures traditionnelles, en mutation du fait de leur ouverture au tourisme international. Or, l'intérêt des touristes, plus particulièrement occidentaux, pour les chevaux, génère aussi une attention nouvelle de la part des touristes indonésiens, très largement urbains et avides de (re)découvrir le cheval, mais au travers d'une utilisation et de projection recodifiées par la société des loisirs. Ce nouveau besoin provoque une nécessaire adaptation des populations locales, intégrant cette transformation du rapport au cheval, par interculturelisation. D'outil de travail agricole, il devient : un objet patrimonial participant à l'identification d'une culture locale (à *Sumba*, à *Florès* ou à *Padang*) ; un moyen de déplacements touristiques pour atteindre des sommets (à *Bromo*) ; ou un sujet de découverte en soi (apprentissage de l'équitation, en main ou attelé, à *Bali*, *Lombok* et *Yogyakarta*). Les chevaux locaux peuvent aussi se trouver en situation de compétition avec le développement de races occidentales, implantées au sein de structures équestres dirigées par des occidentaux, notamment à *Bali* et *Lombok*.

Mon dessein est d'analyser, en collaboration avec des collègues indonésiens et des chercheurs du groupe HORSUS, la transformation des cultures équestres traditionnelles en Indonésie, engendrée par leur mise en tourisme, au travers de processus d'interculturelisation.

- **Le rapport affectif au cheval, contribuant à la patrimonialisation des cultures équestres utilisées comme vecteur de développement touristique durable des territoires (sous-axe 2)**

Je traiterai ce sous-axe au travers du montage d'un important projet collectif et international dévolu au thème suivant :

-De la reconversion à la réinvention, par interculturelisation, des Haras nationaux en France et en Europe (moyen terme : 2024-2028)

Créés en France au XVIII^e siècle par Colbert, les Haras nationaux ont accompagné les régimes successifs du pays jusqu'à l'aube du XXI^e siècle, car ils représentaient l'appareil de production d'un outil essentiel à la guerre et au travail : le cheval. Leur reconversion dans la reproduction de chevaux de sport leur a permis de survivre jusqu'à la fin du siècle. Néanmoins, la conjonction de la disparition des fonds reversés par le PMU, de la pression exercée par les lois de libres concurrences européennes, et de la disparition définitive des fonctions utilitaires du cheval (force motrice, guerre, transport), a conduit à la transformation des Haras nationaux en établissement public administratif (EPA) par un décret en 1999. Ce nouveau statut s'est illustré par une révision profonde de leurs missions, se détachant de la reproduction équine. En 2003, dans le cadre du nouveau contrat d'objectifs (2004-2008) entre l'État et l'EPA, est acté la mise en vente de presque tous les étalons des anciens haras, ainsi que de leur patrimoine immobilier. Dans ce dernier cadre, se pose la question de l'avenir des sites. S'ils sont clairement menacés de disparition, leur mise en tourisme semble pouvoir leur permettre de trouver une nouvelle place dans le monde contemporain. Toutefois, cette évolution nécessite des transformations culturelles importantes, en passant de stratégies d'élevage, à une dynamique de patrimonialisation et de valorisation touristique, devant intégrer le nouveau paradigme affectif de la relation aux chevaux, que les visiteurs viennent découvrir...

La situation des haras français, qui ont longtemps fait office d'exemple en raison de la qualité de leur structuration et de leur organisation territoriale sur 21 sites, fait aujourd'hui écho à celle des haras nationaux, disséminés en Europe.

Poursuivant les travaux que j'ai amorcés depuis 2014 (élaboration du premier projet européen Horizon 2020), j'ai donc pour objectif de monter un nouveau projet de recherche européen ayant pour dessein d'interroger la capacité du tourisme et des loisirs à permettre la réinvention de ces haras, au travers de l'émergence de modèles innovants, combinant conservation des patrimoines matériels et immatériels équités locaux et créations de nouveaux modes de transmission (visites, animations, services). L'objectif est aussi d'analyser leur capacité à intégrer des politiques de développement touristique durable de leur territoire, induisant leur évolution d'une logique de *polarisation* - centre de production vers laquelle tendait une région - vers une logique de *clustérisation* - intégration dans un système, en développant des collaborations avec les acteurs publics et privés du territoire. Nous postulons que la survie des haras nationaux en Europe dépend de leur capacité de régénération, au travers de processus d'interculturalité, articulés à l'assimilation des nouveaux rapports affectifs aux chevaux des touristes ; résistance/différenciation en fonction de leur histoire et culture locale et nationale ; et invention de nouveaux modèles syncrétiques, qui témoigneront à la fois d'aspects communs entre les sites mis en tourisme et singularités socioculturelles.

Nous envisageons de focaliser notre étude sur la France (en analysant les 16 haras français où l'IFCE est encore présent) et plus largement sur l'Europe, doté de 25 haras nationaux supplémentaires (en dehors de l'Hexagone) inscrits dans le réseau ESSA – European State Studs Association. Cette recherche a pour vocation d'être collaborative, en sollicitant le réseau HORSUS que je dirige, ainsi que des collègues du laboratoire ESO. Elle fera l'objet d'un nouveau dépôt de projet européen (Horizon 2020) en 2024.

- **Projets transversaux**

-Publication de l'ouvrage *Le Cheval et la société des loisirs : une révolution culturelle ?*, édition Belin (très court terme, 2019-2020)

J'ai, sur le très court terme, le projet d'écrire un nouveau livre, intitulé *Le Cheval et la société des loisirs : une révolution culturelle ?* Il reprendra, dans une volonté de vision synthétique et analytique, l'ensemble de mes travaux et réflexions, pour créer un ouvrage original et inédit, postulant, à l'encontre de nombreuses publications, que le XXe et XXIe siècle ne cristallisent pas la « fin du cheval » (« *Farewell of the Horse* », selon l'historien allemand Ulrich Raulff) mais la réinvention de sa place sociétale, au travers de pratiques et représentations recodifiées au travers de processus d'interculturalité. J'ai signé un contrat avec les éditions Belin. L'ouvrage devrait être publié entre fin 2019 et début 2020.

-Création d'une revue scientifique spécialisée : *Horses&Societies/Cheval&Sociétés* (court terme, 2019-2023)

J'aspire à valoriser la recherche consacrée au cheval et aux pratiques équestres comme enjeux de sociétés, qui se développe au niveau mondial, par la création de la première revue internationale et interdisciplinaire en sciences sociales, qui lui soit consacrée. Cette revue, qui sera créée en collaboration avec un collègue professeur des universités américaine et un collègue maître de conférence anglaise, aura pour nom *Horses&Societies/Cheval&Sociétés*. L'objectif est qu'elle soit en ligne et en accès libre et continu. Son ambition sera de proposer une réflexion, par regards croisés, interrogeant le cheval et ses usages dans les sociétés contemporaines, en interpellant leurs enjeux économiques, sociologiques, culturels, géographiques et/ou environnementaux. La revue sera biannuelle et bilingue (publiant des articles écrits en français et en anglais). Nous envisageons qu'elle puisse reposer sur un partenariat entre l'ESTHUA-Université d'Angers, le laboratoire ESO, l'IFCE, et d'autres universités étrangères, et un éditeur - les discussions sont en cours. Le comité de lecture rassemblera des chercheurs issus de nationalités et de disciplines variées en sciences humaines et sociales, travaillant sur les filières équités (en sollicitant le réseau HORSUS) et non spécialisés sur ce champ. Nous souhaitons que la revue soit en ligne d'ici trois ans.

Conclusion

Nos deux axes de recherche se focalisent sur le projet global d'étudier *le tourisme et les loisirs comme agents de co-construction du monde par interculturation*, au travers de l'exemple d'un terrain - l'Indonésie - et de la diffusion d'une pratique - *les pratiques équestres réinventées par la société des loisirs mondialisée*. Pour ce faire, nous entendons conduire un ensemble de travaux, parfois individuels mais le plus souvent collectifs et internationaux, sur ces deux axes, dans des temporalités s'égrainant du court au long terme. Sachant qu'ils mobilisent très largement des chercheurs différenciés - notamment issus de l'association ATREI pour les projets liés à l'Indonésie ; et issus du groupe de recherche HORSUS, pour les projets liés aux pratiques équestres -, leur conduite pourra être simultanée. Nous postulons par ailleurs qu'ils permettront aussi de répondre à nos questionnements épistémologiques, relatifs à l'enrichissement réciproque de l'approche géographique du tourisme et des loisirs, et du concept d'interculturation. En effet, l'interculturation offre un nouveau champ d'analyse de l'appropriation des pratiques et représentations touristiques en Indonésie, au travers de l'étude de la création de modes de relations à l'espace, à l'autre et à soi - intégrant les questions de genre et de corporéité - par syncrétisme interculturel. De même, permet-elle de saisir la complexité des phénomènes de déstructuration/restructuration générés par la mise en tourisme de sociétés traditionnelles indonésiennes, tout en leur conservant un rôle d'acteurs centraux, intervenants dans leurs stratégies de développement. Le concept d'interculturation apporte de nouvelles perspectives de compréhension des échanges interculturelles, rétablissant, selon le sociologue et philosophe J. Demorgon « *clairement les humains entre eux, comme producteurs de leurs stratégies et de leurs cultures. Seule l'interculturation permet cette perspective de synthèse, en englobant ses acteurs, ses objectifs, ses processus, ses résultats* » (2005, p. 197). Ainsi, l'interculturation permet aux géographes de dépasser le concept limitant d'acculturation, qui a longtemps réduit la mise en tourisme des sociétés locales, à une occidentalisation. Le concept permet aussi de revisiter le caractère co-constitutif du tourisme et des loisirs, participant à la (re)construction des identités des populations locales, au travers d'un double mouvement d'ouvertures/fermetures des sociétés, dépendant de choix collectifs et individuels.

Par ailleurs, nous postulons que nos recherches nous conduiront à démontrer que l'interculturation constitue, aussi, un outil d'analyse de la mondialisation du paradigme affectif du rapport au cheval, inventé au sein de la société des loisirs occidentale. Sa diffusion engendre des transformations dans les cultures équestres traditionnelles, se redéfinissant au travers d'une assimilation de nouvelles normes, notamment affectives, mais aussi de résistances et volonté de différenciations culturelles, qui favorisent la création de nouvelles pratiques équestres, par hybridation. Le concept d'interculturation permet donc la compréhension par les géographes de l'émergence de nouveaux modèles, contribuant à la constante reconstruction des traditions. Ce phénomène est d'autant plus patent dans le cadre de leur capitalisation, comme vecteurs de développement touristique des territoires, qui interpelle les enjeux de durabilité, mais aussi la capacité des acteurs locaux à entrer dans une logique de clustérisation, nécessitant des échanges et adaptations interculturels - gouvernance intégrant des agents endogènes et exogènes des territoires.

D'autre part, nous pensons que nos travaux devraient aussi montrer l'apport de l'approche géographique du tourisme, au concept d'interculturation. Et ce, au travers :

-de son utilisation, en se focalisant sur une entrée privilégiant l'espace de rencontre des individus et des groupes, à l'échelle différenciée du territoire et du lieu ;

-de sa confrontation aux modalités propres au tourisme intégrant les loisirs : mobilités temporaires en partie inversées des centres vers les périphéries ; modes d'habiter/territorialités, inscrits dans une logique de rupture spatio-temporelle ; rapports physiques et phénoménologiques à l'environnement ; construction identitaire, intégrant la corporéité et le genre, façonnée au travers de la relation à une altérité en partie choisie.

Fort de la présentation de ma problématique, de mes axes et sous-axes de recherche et de leurs terrains, je peux désormais expliciter plus précisément leurs méthodologies respectives, accompagnées de mes premiers résultats et de mes perspectives.

III. Méthodologie, premiers résultats et perspectives

III.1. Méthodologie générale : une démarche constructiviste structuraliste articulant approche nomothétique et idiographique

Avant de préciser les méthodes de recherche que je vais appliquer à chacun de mes projets, je rappellerai, au préalable, ma démarche méthodologique globale, en l'explicitant davantage au prisme de nos travaux. Démarche, qui se caractérise par un positionnement constructiviste structuraliste, combinant les approches nomothétiques et idiographiques.

III.1.1. Une démarche constructiviste structuraliste privilégiant l'approche interculturelle

Comme nous l'avons précédemment expliqué (Chapiter I.), notre méthodologie repose sur une démarche constructiviste structuraliste. Ce positionnement postule, à mon sens, deux aspects fondamentaux de la recherche :

-1) Le rapport à la connaissance relève d'une construction auquel le chercheur ne peut échapper.

J'adhère en cela aux propos de Michel Lussault qui souligne que le constructivisme pose « *comme principe que la cognition procède par l'élaboration d'énoncés qui construisent l'objet de connaissance. [...] Ainsi, le Monde n'est-il connaissable, connu et reconnu, découpé en objets délimités et inter-reliés, qu'en vertu des opérations que le sujet réalise dans son expérience de cognition.* » (2003, p. 200-201). Cette conscience de la non-objectivité du chercheur (Morin, 1986 ; Le Moigne, 1995) est essentielle dans le cadre de mes travaux sur l'interculturalisation. Elle constitue un préalable fondamental à toute recherche conduite en Indonésie, dont la société se caractérise par une complexe combinaison d'unité et de diversités socioculturelles - qui est d'ailleurs le slogan de la nation indonésienne. L'histoire nationale confère un certain nombre de jalons identitaires et de valeurs communes à l'ensemble du pays (Brown, 2011), mais qui se combinent aux très nombreuses singularités locales - ethnies, cultures, langages, religions - pour donner jour à des modèles syncrétiques variés.

L'étude des différents aspects socioéconomiques et spatio-culturels des populations indonésiennes, par la géographe française que je suis, nécessite constamment des réajustements intellectuels, pour permettre une compréhension fine de cultures et sociétés si différentes à la mienne. Certes, l'intérêt de ces recherches en Indonésie émane pour beaucoup, à mon sens, de cette extranéité à ma propre culture. Elle questionne aussi mes valeurs occidentales et la tentation si répandue, en Occident, de les considérer comme universelles. Afin de pallier cette difficulté, j'effectue l'essentiel de mes travaux en Indonésie avec des collègues indonésiens, géographes ou issus d'autres disciplines, qui permettent d'avoir constamment un croisement des regards sur les phénomènes étudiés.

La conscience d'une cognition précédente toute analyse scientifique, dans le cadre de la construction même d'un objet de recherche, est aussi un préalable nécessaire à mes recherches conduites sur l'évolution des pratiques équestres en France et dans le monde. Etant moi-même cavalière, ayant appris l'équitation depuis l'âge de 4 ans au sein de différentes structures équestres françaises, j'ai connu la filière équine au détour de ma propre construction identitaire et culturelle. Mon regard sur cet objet d'étude n'est donc, au préalable, pas neutre. Certes, cette importante immersion dans le monde équin, plus particulièrement français, est aussi un atout pour en comprendre de l'intérieur la complexité, les paradoxes et enjeux. Néanmoins, je conserve à l'esprit le caractère construit de ma connaissance du monde équin, qui nécessite constamment des remises en questions sur mon rapport à mon objet d'étude. Elle est évidente lorsque je travaille en collaboration avec des collègues issus

d'autres nationalités, en Europe ou dans le monde, grâce à mon réseau HORSUS. Elle est plus subtile lorsque je travaille en France, avec des institutions qui m'ont formée en tant que cavalière, au travers des pratiques mais aussi des représentations et de l'imaginaire associés au cheval qu'elles véhiculent (Fédération française d'équitation, Haras nationaux, Cadre Noir de Saumur).

Le caractère construit de l'objet d'étude pose aussi la question de la langue de communication, d'enquêtes, d'analyse et de restitution. Mes travaux effectués au sein d'équipes françaises, sont bien sûr conduits en français, mais ils sont souvent restitués en anglais, dans un objectif de diffusion internationale.

L'anglais est le langage que je privilégie dans la conduite de nombre de mes travaux. Parce qu'il est reconnu comme la langue internationale officielle, je l'utilise, de fait, dans le cadre de tous mes projets liés à la filière équine organisés à échelle internationale, notamment européenne. Il est aussi le langage que j'utilise très essentiellement en Indonésie, même si je m'initie progressivement à l'indonésien (dit *bahasa Indonesia*), qui constitue la langue nationale officielle.

J'ai conscience des limites qu'apporte l'utilisation d'une langue de médiation, qui ne permet pas toujours d'accéder à l'intimité des individus ou des groupes. Par ailleurs, certaines populations rurales ne maîtrisent pas l'anglais. C'est pourquoi, mes terrains en Indonésie sont toujours menés avec la présence de collègues ou d'étudiants indonésiens, pouvant servir de médiateurs. Je privilégie, par ailleurs, les entretiens longs, permettant de revenir sur les différents aspects que je souhaite analyser, en manipulant le langage si mes questions n'ont pas été bien saisies, afin d'être sûre, au final, d'une bonne compréhension réciproque entre les personnes interrogées et moi-même. Il en sera de même lors de mes travaux de recherche européens, conduits dans les écoles d'équitation européennes ou dans les haras. Si certains terrains seront menés directement par les collègues locaux du réseau HORSUS, je conduirai aussi moi-même des enquêtes, mais toujours avec la présence d'un collègue natif du pays. En ce qui concerne les enquêtes quantitatives, je construis les questionnaires en anglais, avec des collègues locaux, puis ils sont traduits dans la langue locale, si nécessaire. Ainsi, à titre d'exemple, nos enquêtes conduites auprès des touristes fréquentant Bali, ont été conduites en anglais avec les touristes internationaux et en indonésiens avec les touristes indonésiens. Des étudiants énumérés peuvent être chargés de les mener.

-2) Les faits de société observés ne relèvent pas de réalité objective à découvrir, comme le postulait le courant positiviste, mais ils résultent de constructions sociales évolutives.

Si les sociétés construisent, au travers de leurs modes de représentations et de valeurs, leurs réalités, ces dernières se façonnent néanmoins, dans le contexte de structures, qui influencent leurs caractéristiques et évolutions, par adaptations ou résistances. En cela, je rejoins la conception constructiviste structuraliste de Pierre Bourdieu, qui affirme « *qu'il existe, dans le monde social lui-même, [...] des structures objectives indépendantes de la conscience et de la volonté des agents, qui sont capables d'orienter ou de contraindre leurs pratiques ou leurs représentations. Par constructivisme, je veux dire qu'il y a une genèse sociale d'une part des schèmes de perception, de pensée et d'action qui sont constitutifs de ce que j'appelle habitus, et d'autre part des structures sociales, et en particulier de ce que j'appelle des champs.* » (1987, p.5.)

En tant que géographe, je considère que ces structures relèvent de faits historiques, sociaux et physiques. Comme je l'ai précédemment explicité, je m'inscris en cela dans l'approche de Guy Di Méo qui définit le positionnement constructiviste structuraliste de la géographie sociale par le fait de tenir compte « *des différentes formes de structuration de l'espace, mais aussi de ses vécus par les êtres humains socialisés qui le produisent. Il s'agit d'un structuralisme constructiviste et humaniste qui installe la mécanique des rapports sociaux et spatiaux en amont des formes culturelles qu'elle produit.* » (2016, Paragraphe 12). Dans ce contexte, il insiste particulièrement sur l'importance de la « *cognition mentale (acquisition structurelle de connaissances, de schèmes de perception, de pensée, d'action) [qui] ménage le passage des réalités concrètes et sensibles de l'espace (repérées par les*

sens) aux représentations que s'en font les individus : habitants, promeneurs, etc. En retour, les représentations participent, au travers de l'action et des pratiques qu'elles charpentent, à la production concrète de l'espace social » (2016, paragraphe 12).

A l'instar de nombre de mes pairs, j'apprends l'espace géographique comme une co-constitution, combinant espaces vécus, perçus et construits des individus et des groupes. C'est dans ce cadre, que je considère que le tourisme et les loisirs sont des agents de co-construction du monde, par interculturalité. Ainsi leur développement engendre une évolution du rapport à l'espace, mais aussi à l'autre et à soi - construction de l'identité -, au travers d'une articulation entre assimilation, résistance et invention par hybridations, de pratiques et représentations individuelles et collectives. Ces mutations sociales caractérisent autant l'appropriation des activités touristiques - les loisirs - par les populations ; que l'adaptation des sociétés locales réceptives, qui s'illustrent par des phénomènes de déstructuration/restructuration des organisations traditionnelles. Les objets que nous analysons dans ce cadre, ne relèvent donc pas de situations fixes, mais de « culture-processus » résultant de co-constructions intersubjectives (Camilleri & Vinsonneau, 1996), traduisant l'adaptation des sociétés et des personnes, aux structures historiques, socioéconomiques et environnementales dans lesquelles elles évoluent.

Cette démarche constructiviste structuraliste caractérise aussi mes travaux relatifs à l'évolution des pratiques et cultures équestres en France et dans le monde. La propagation du paradigme affectif du rapport au cheval (sujet d'amour/objet de transgression), inventé en Angleterre et aux États-Unis entre la fin du XIXe siècle et le milieu du XXe siècle, génère des transformations plus ou moins marquées, au sein des cultures équestres traditionnelles, par interculturalité combinant assimilation/résistance-différenciation/et innovation par hybridation. Cette capacité d'adaptation des individus et des groupes, à même de créer de nouveaux modèles par syncrétismes interculturels, témoignent aussi de « culture-processus », à même de se redéfinir au travers des évolutions inter-liées des pratiques et représentations du cheval, s'insérant dans l'évolution plus globale des pratiques et représentations de la société -telle que l'association, par les collectivités, du cheval aux enjeux du développement durable, parfois en dépit des pratiques des cavaliers.

Ces évolutions questionnent la capacité de transformations des habitus, défini par P. Bourdieu comme « *des systèmes de dispositions durables et transposables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme des structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations qui peuvent être objectivement adaptées à leur but sans supposer la visée consciente de fins et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre, objectivement « réglées » et « régulières » sans être en rien le produit de l'obéissance à des règles, et, étant tout cela, collectivement orchestrées sans être le produit de l'action organisatrice d'un chef d'orchestre.* » (1980, p.88)

En effet, si l'habitus relève d'une incorporation d'une conception sociale du monde, de ses valeurs, de sa morale, intériorisée au-delà des consciences individuelles, cela ne signifie pas que les individus y soient enfermés. Comme le postule P. Bourdieu, il est au contraire enclin à se transformer durant la « *trajectoire sociale* » des acteurs, individuels et collectifs (Vinsonneau, 2002, p.42).

Cette démarche constructiviste structuraliste que je mobilise dans mes travaux est, à mon sens, favorisée par le croisement d'analyses interdisciplinaires et internationales, qui sous-tend des apports réciproques interculturels. Ainsi, les travaux que je mène en Indonésie se font pour l'essentiel au sein de collaborations avec des chercheurs indonésiens de l'association ATREI que j'ai créée dans le but de favoriser des recherches collaboratives –projets collectifs ; co-encadrement de thèses. Par ailleurs, les recherches internationales que je conduis sur l'évolution des pratiques équestres, en France et dans le monde, se font en mobilisant notamment l'équipe HORSUS, rassemblant 28 chercheurs issus de 14 pays, qui étudient l'évolution des filières équinées et leurs enjeux sociétaux.

III.1.2. De la combinaison d'une démarche nomothétique et idiographique

Comme j'ai pu le préciser antérieurement, je considère, à l'instar de Jacques Scheibling, que la géographie se définit comme une science sociale à la fois idiographique et nomothétique, qui en fait sa richesse. Ainsi, j'adhère à ses propos, lorsqu'il déclare « *La géographie n'est pas idiographique ou nomothétique : elle est les deux à la fois. Idiographique, parce que chaque société se caractérise par des traits singuliers inscrits sur son territoire, fruit d'une histoire spécifique et d'un fonctionnement actuel. Nomothétique, parce les structures territoriales, au-delà de leurs spécificités, peuvent correspondre partiellement à des types plus ou moins généraux qui se retrouvent partout ou seulement ailleurs* » (1995, p.163).

Cette dualité est héritée de l'histoire de la géographie, à dominante idiographique dans la période vidalienne et à hégémonie nomothétique dans les modèles spatiaux-économiques de l'entre-deux-guerres et de la « Nouvelle Géographie ». Si les deux courants se sont diachroniquement opposés, ils se complètent aujourd'hui, au travers d'un va-et-vient constant entre études des singularités du terrain et recherche de lois socio-spatiales, à partir des faits observés. Je rejoins donc l'importance de la relation fondamentale et nourricière entre étude de cas et conceptualisation, mise en exergue par d'autres sciences sociales, et notamment l'anthropologie (Lévi-Strauss, 1949) et la sociologie (Passeron et Revel, 2005 ; Yin, 2018). Le constructiviste structuraliste pose la cognition comme préalable à la constitution de tout objet de recherche. Ainsi, je considère ne pouvoir amorcer l'analyser d'un terrain sans connaissances conceptuelles préalables sur le sujet ; connaissance qui serviront de support à mes recherches, mais seront aussi mis à l'épreuve par elles, en permettant leur confirmation, leur infirmation ou leur inflexion.

Ce positionnement me conduit à privilégier une **démarche dialogique**. Ainsi, mes travaux s'amorcent toujours par des recherches bibliographiques internationales, permettant la rédaction d'une revue de littérature critique relative aux concepts et enjeux dans lesquels s'inscrivent les terrains que je souhaite étudier, en France ou dans le monde. Cette revue me permet de construire mon objet d'étude et ma problématique. Ces premières étapes sont suivies de la construction de mon protocole de recherche, intégrant la mise en place d'une méthodologie d'enquête et la détermination de leurs échantillons et lieux d'administration. Les résultats de ces enquêtes sont par la suite analysés, parfois de façon croisée dans le cadre de projets collaboratifs, notamment internationaux et/ou interdisciplinaires. Leur étude nourrit le double dessein de répondre à la problématique énoncée d'une part ; et d'interroger leur capacité à nourrir la réflexion nomothétique globale, par l'enrichissement du postulat conceptuel initial, d'autre part.

Dans ce contexte, mon approche méthodologie privilégie la complémentarité des techniques d'enquêtes. Je ne privilégie pas les démarches quantitatives au détriment des démarches qualitatives, ni l'inverse, car je considère qu'elles apportent des informations différentes, qui s'articulent. Les objets de la recherche en sciences sociales relevant de co-constitutions, ils sont par essence complexes, et nécessitent, à mon sens, le croisement de méthodes permettant leur compréhension dans leur pluralité. Je peux, toutefois, être menée à devoir choisir une approche, en raison de particularismes liés à mon objet de recherche, telle que la rareté des personnes impliquées dans un phénomène, qui ne permet pas la conduite d'enquête quantitative et nécessite de privilégier une démarche qualitative, par exemple.

Mon protocole d'enquête s'organise classiquement, autour de cinq étapes permettant de récolter de la donnée primaire :

- une réflexion, nourrie de la revue de littérature, sur mon objet d'étude et les moyens nécessaires à sa mise en œuvre ;
- la construction du questionnaire ou/et des grilles d'entretiens ;
- la récolte des matériaux (données primaires) ;
- l'analyse de ces matériaux ;

- la restitution des résultats.

La réflexion préalable relative à la détermination du sujet et de sa problématique, induit le choix des méthodes d'enquêtes utilisés, en fonction de leur pertinence (dans quelle mesure ma méthode est opérationnelle, dans le cadre de mon objet d'étude) et leur faisabilité (quels sont les moyens dont je dispose pour la mener à bien).

- **L'approche quantitative : le questionnaire**

L'analyse d'un phénomène nécessite, à mon sens, en première instance - lorsque c'est possible - l'apport **d'enquêtes quantitatives, menées sous forme de questionnaires**, permettant d'en décrypter les grandes tendances.

La construction du questionnaire repose sur le choix des variables et de déterminants sociaux, définis sur la base d'une connaissance préalable du terrain, grâce à une étude bibliographique et statistiques - permettant aussi de mettre en exergue les manques existants dans les données secondaires relatives à notre sujet - et la conduite de quelques entretiens exploratoires, relatifs à notre objet de recherche.

La détermination de l'échantillon, en nombre et qualité, et du mode opératoire conduit, dépend de la population mère. Je privilégie le plus souvent l'échantillon aléatoire, analysé sur des lieux déterminés - enquête menée auprès des touristes sur une plage ou dans un haut-lieu touristique et culturel, par exemple. Néanmoins, je peux être amenée à préférer des échantillons par quotas lorsque, connaissant la structure de population de référence, je tiens à conserver son organisation - je prends notamment soin lors des enquêtes conduites en Indonésie d'avoir autant de femmes que d'hommes répondants, car spontanément, pour des raisons culturelles, les femmes laissent souvent parler les hommes à leur place, lorsqu'elles sont mariées. Enfin, dans le cadre de pratiques singulières telles que l'équitation qui ne concerne somme toute qu'une minorité de population, je travaille nécessairement sur la base d'échantillons stratifiés.

Afin de favoriser le nombre de répondants, je privilégie les questions fermées, même si elles ont pour limite d'encadrer et de restreindre les possibilités de réponses. Afin d'y pallier, je propose néanmoins un grand nombre de réponses possibles pour chaque question, établies grâce aux entretiens exploratoires, ainsi que très souvent la réponse « autre » en leur demandant de préciser.

Les questions fermées sont certes moins riches que les questions ouvertes, mais ont le double avantage de permettre d'obtenir un grand nombre de réponses et de pouvoir les analyser facilement. Si je les ponctue de quelques questions ouvertes essentielles, je préfère séparer les modes opératoire : questionnaires reposant sur un canevas de questions fermées pour obtenir des tendances ; entretiens semi-directifs pour analyser de façon plus fine et qualitative les pratiques, représentations et motivations des répondants. Je construis mes questionnaires en respectant la méthode de l'entonnoir, en partant des questions les plus simples et accessibles aux répondants (généralement sur les pratiques, les activités), pour poursuivre sur les thématiques les plus personnelles et intimes, requérant une réflexion voire une introspection de la part des répondants (représentation, motivation). Mes questions alternent donc variables quantitatives et qualitatives (intégrant approche nominale et ordinale).

Je termine par les questions relatives à l'identification des interrogés, intégrant les déterminants sociaux, renvoyant à des caractères biologiques (sexe, âge) ; des « capitaux », qu'ils soient socio-économiques et culturels (niveau scolaire, emploi, actif ou retraité, revenu, religion, nationalité ou/et ethnies en ce qui concerne l'Indonésie, etc.), des modes d'organisation de la vie privée (célibataire, marié, veuf, « pacsé », avec enfants à charge, lieu d'habitation, etc.). Les variables sont sélectionnées en fonction des sujets de recherche et des types de population. Par exemple, les questions relatives à l'ethnicité et la religion sont perçues comme une évidence dans toutes les enquêtes menées auprès des populations indonésiennes qui considèrent qu'elles font partie de leur identité, alors qu'elles seraient beaucoup moins bien reçues, en France... Le questionnaire est bien sûr testé sur une dizaine de répondants, afin d'être sûr de sa pertinence et compréhensibilité, avant de lancer son protocole. Le traitement est informatique, avec croisement de données, afin de connaître la répartition des réponses, les relations entre les variables et les critères déterminants.

Enfin, je traite les résultats, en m'efforçant d'analyser de façon objective, systématique et quantitative, le contenu des communications, afin de les interpréter (Albarelo, 2003). L'enquête quantitative permet ainsi de cerner les tendances - par exemple les pratiques et représentations des touristes indonésiens sur les plages de Bali, Yogyakarta et Jakarta. Elle n'est toutefois généralement pas suffisante pour comprendre le fonctionnement plus intime ou complexe des individus, qui requiert un temps plus long, permis par les enquêtes qualitatives.

- **L'approche qualitative : entretiens et observations**

L'entretien scientifique ou dit « de recherche », a pour spécificité de porter sur des comportements ou des pratiques sociales diverses, mais il concerne le plus souvent les représentations mentales. Reposant sur la conduite d'une discussion plus approfondie que l'enquête, il permet de saisir le type de raisonnement et de fonctionnement d'un individu. Il favorise la compréhension de sa subjectivité et de sa conception des choses.

Ainsi, A. Blanchet, R. Ghiglione, J. Massonnat et A. Trognon, définissent l'enquête scientifique comme :

« un entretien entre deux personnes, un interviewer et un interviewé, conduit et enregistré par l'interviewer ; ce dernier ayant pour objectif de favoriser la production d'un discours linéaire de l'interviewé, sur un thème défini dans le cadre d'une recherche. L'entretien de recherche est donc utilisé pour étudier les faits dont la parole est le vecteur. Il peut relever de plusieurs champs de recherche, soit :

-L'étude d'actions passées (approche biographique, constitution d'archives orales, analyse rétrospective de l'action, etc.) ;

-L'étude de représentations sociales (systèmes de normes et de valeurs, savoir sociaux, représentations d'objet, etc.) ;

-L'étude du fonctionnement et de l'organisation psychique (diagnostic, recherche clinique, etc.) » (1987, p. 84-85).

L'entretien qualitatif, dit « *deep qualitative interview* » en anglais me paraît essentiel pour essayer de mieux saisir le fonctionnement et la logique des individus ou même des groupes -entretiens collectifs. Il peut être conduit en complémentarité avec une enquête quantitative. Cette dernière constitue, à mon sens, un préalable fondamental, pour savoir si les personnes interrogées dans le cadre d'entretiens qualitatifs, sont représentatives d'une tendance générale ou divergente. Ainsi, en Indonésie, des entretiens menés avec des touristes jeunes musulmans, provenant de Java, aspirant à aller sur la plage en groupe, sans se dénuder (femmes) ou dans le cadre d'un contrôle du dénudement (homme), rentrent dans la tendance générale, connue grâce aux enquêtes quantitatives. Leurs réponses seront donc employées à mieux comprendre le fonctionnement et les raisons des pratiques dominantes du tourisme domestique sur les îles de Java et Bali. A l'inverse, les réponses d'une jeune touriste musulmane, provenant de Java, qui aspirerait à aller à la plage et se baigner en maillot de bain, dévoilant une partie beaucoup plus importante et intime de son corps, seraient analysées dans le cadre de la compréhension d'un élément divergent par rapport aux normes sociales indonésiennes actuelles. L'articulation entre quantitatif et qualitatif me semble donc fondamentale.

L'entretien qualitatif permet aussi d'interroger les acteurs organisationnels d'une activité ou d'une politique. Ainsi, parallèlement aux enquêtes quantitatives et qualitatives conduites avec des touristes ou/et pratiquants d'un loisir, je conduis généralement des entretiens qualitatifs auprès des acteurs professionnels (gérants de structures liées au tourisme et aux loisirs dans leur diversité), des responsables politiques agissant à différentes échelles du territoire, et/ou des représentants d'institutions et associations, etc.

Enfin, je suis parfois contrainte de ne conduire que des entretiens qualitatifs, lorsque l'activité ne concerne qu'un nombre réduit de pratiquants. Ainsi, j'ai conduit une enquête auprès des randonneurs équestres au long cours en France - longues distances de plusieurs centaines de kilomètres cumulées

sur plusieurs jours - qui repose exclusivement sur des entretiens qualitatifs, en raison de leur nombre restreint.

Par ailleurs, je conduis uniquement des **entretiens semi-directifs**, et non des entretiens libres. En effet, je n'appréhende jamais un entretien, avant d'avoir construit un canevas de « thèmes-questions », élaboré en fonction de mes hypothèses à vérifier. Cette approche me permet d'avoir un socle solide, néanmoins ouvert aux réponses de l'interrogé, inscrit dans la problématique de mon sujet de recherche. Ces grilles de « thèmes-questions » sont construites à la suite d'entretiens exploratoires, préalablement conduits sur les lieux de mes recherches. Dans le cadre de mes projets internationaux, elles impliquent nécessairement l'avis des chercheurs locaux, à même de m'éclairer aussi sur les subtilités culturelles locales.

Enfin, si je conduis parfois des entretiens collectifs, favorisant la compréhension d'une dynamique de groupes, je privilégie le plus souvent des **entretiens individuels**, qui a mon sens libère davantage la parole des interrogés. Ils favorisent une introspection de la part des individus, nécessaire à la compréhension de leur fonctionnement et raisonnement, mais aussi de leurs ressentis et représentations. L'entretien individuel semi-directif me semble être l'outil le plus adéquate pour permettre de sonder et comprendre les représentations mentales des interrogés. Si j'enregistre souvent les entretiens que je conduis, avec l'acceptation de l'interrogé, j'écris néanmoins toujours les réponses directement sur les grilles que j'ai préparées, grâce à mon ordinateur portable. Je l'ai choisi léger pour pouvoir l'emporter avec moi sur tous mes terrains de recherche. Le fait d'écrire simultanément à la conduite d'un entretien n'est possible que si l'on maîtrise une grande rapidité d'écriture sur le clavier, ce qui est mon cas. Par ailleurs, l'écriture simultanée, ou plus précisément avec un petit décalage entre parole exprimée par l'interrogé et sa restitution dans Word, permet aussi un léger temps de réflexion, intéressant pour l'interrogé. Le fait d'avoir enregistré l'entretien permet néanmoins d'y revenir et de compléter mes écrits.

Je ne fais jamais d'entretiens au seul moyen d'un enregistrement, pour la double raison que l'écriture structure ma pensée et que la technique de l'enregistrement peut défaillir, auquel cas toutes les données primaires récoltées seraient irrémédiablement perdues. Il est en effet difficile de re-solliciter une personne, pour refaire un entretien, au motif qu'il n'a pas été enregistré...

Enfin, je complète, le plus souvent, les méthodes d'enquêtes précédemment mentionnées, par **de l'observation**. En effet, elle permet de confronter les activités et représentations mentales exprimées, et donc interprétées - consciemment ou non - par les interrogés au travers des questionnaires et entretiens, à leurs pratiques effectives. L'observation favorise donc une meilleure compréhension de pratiques sociales, à travers l'étude de :

- *l'activité directe des individus*, reposant sur l'observation directe des personnes occupant l'espace (marcher dans la rue ; sortir d'un commerce ; s'allonger sur la plage ; pratiquer un loisir sportif, etc.) ;
- *l'activité indirecte des individus*, reposant sur l'observation des « objets »/tenues qui témoignent de leur activité (types de vêtement de plage ; type d'équipement, etc.)

Je conduis aussi les deux types d'observation, à savoir :

- *non-participante*, en interférant le moins possible sur mon lieu d'observation. Je privilégie cette approche dans le cadre de l'observation des pratiques sur les lieux touristiques ou dans les centres de loisirs, notamment équestres. L'objectif est d'observer les usages, les modes d'habiter, les territorialités, les rapports à l'autre, à soi, à l'animal dans le cadre de l'équitation, en l'absence (feinte) d'un observatoire ;
- *participante*, définie par le sociologue Alain Touraine, comme une technique permettant « *la compréhension de l'autre dans le partage d'une condition commune* ». Issue initialement de l'ethnographie et notamment des travaux de B. Malinowski, l'observation participante permet d'introduire un relativisme culturel, même si le bagage culturel du chercheur ne peut être entièrement annihilé. J'utilise ce type d'observation dans le cadre de mes travaux conduits dans les villages indonésiens, où je séjourne en m'efforçant de pratiquer les activités qu'ils me proposent. Je travaille néanmoins toujours avec un collègue indonésien, qui sert à la fois de médiateur et de vecteur d'intégration pour moi, compte tenu du fait qu'il partage une partie de

sa culture avec le village étudié - ils proviennent du même pays et souvent de la même province - et avec moi - en tant que chercheur en science sociale, travaillant sur les effets du tourisme et les loisirs. Je me livre aussi à des observations participantes dans l'étude de la filière équestre, en participant à des réunions organisées par des professionnels et institutions, et en me livrant à des activités proposées par les différentes structures équestres, en France et au-delà.

La méthode préalable à l'observation est bien sûr la détermination fondamentale de ces lieux, en justifiant la pertinence, au prisme de notre problématique. Au sein de territoire, comme des villages, des lieux spécifiques permettant des observations précises peuvent être à sélectionner. En ce qui concerne l'étude des pratiques touristiques, les hauts-lieux et les plages doivent être aussi préalablement sélectionnées, en fonction du type d'informations qu'elles peuvent apporter. J'établis le plus souvent une grille générale des éléments que je viens observer, tels que, sur l'étude des plages : mode de fréquentation et de territorialité de la plage ; type de vêtements ; mode d'utilisation de l'eau ; type de socialisation, etc. Au sein des structures équestres, j'observe davantage : le type de pratiques équestres et ses modes d'occupation de l'espace ; le type d'équipement ; le temps passé autour de l'animal avant de le monter ; le type de soins et de relations à l'animal (brossage, caresse, « bises », etc.). Dans le cadre de ces observations, relatives au tourisme et aux pratiques équestres, je m'intéresse bien sûr aux déterminants sociaux visibles (âge, sexe, religion lisible dans la tenue en Indonésie, etc.), que je croise avec les pratiques observées.

En ce qui concerne la récolte des données primaires de l'observation, je combine aussi les méthodes. J'immortalise de façon simultanée ce que je vois par la photographie numérique et les films. Le numérique permet la prise de centaines d'images, qui me permettent d'une part de conserver la mémoire de ce que j'ai pu observer, mais aussi, parfois, de déceler des informations saisies par la photo, qui m'avaient échappées sur l'instant. Enfin, tous les soirs de mes terrains d'enquête, je restitue par écrit mes observations.

Lors du traitement final de l'information récoltée lors de mes observations, je croise toujours les informations que j'ai restituées par écrit et les données numériques (photographies pour la plupart et quelques films, permettant de saisir le mouvement d'une pratique).

III.2. De l'application de mes méthodes à mes projets de recherche à venir : présentation et premiers résultats

Ma méthodologie globale de recherche sera donc appliquée à mes différents projets, en inférant :

-un positionnement constructiviste structuraliste, induisant la prise en considération du caractère construit des objets de recherche, tant au travers de la cognition du chercheur, que des rapports phénoménologiques des sociétés aux espaces, définis comme vécus, perçus et construits. Cette position nécessite l'analyse combinée des pratiques et représentations des différents acteurs, interagissant dans la dynamique touristique. Elle privilégie aussi les recherches internationales et interdisciplinaires, collaboratives permettant le croisement des regards ;

-une démarche à la fois idiographique et nomothétique, reposant sur une analyse dialogique articulant études de cas et conceptualisation, recherche de lois générales.

-une combinaison d'enquêtes qualitatives et quantitatives conduites dans une logique de complémentarité, chaque fois que c'est possible.

Je présenterai les protocoles que j'entends mettre en place, dans le cadre précis de chacun de mes projets de recherche antérieurement mentionnés, en distinguant mes deux axes : le premier lié à l'Indonésie et le second lié à l'évolution des rapports au cheval et aux pratiques équestres en France et dans le monde. Ces recherches s'effectueront sur des temporalités différenciées, du très court terme au long terme, se chevauchant parfois, car elles peuvent s'étendre sur plusieurs années, lorsqu'elles mobilisent plusieurs lieux et destinations. J'ordonnerai mes projets selon leur thématique et non leur temporalité. Néanmoins, je clôturerai ce chapitre par un tableau récapitulatif, organisé de façon chronologique, afin d'offrir une meilleure visibilité des temporalités. Ces dernières sont définies en fonction de l'avancée actuelle des différents projets et de l'investissement varié qu'ils requièrent, en temps mais aussi en termes de mobilisation d'équipe.

III.2.1. Le tourisme et les loisirs en Indonésie : des agents de co-construction socio-spatiale par interculturation. Méthodes

Dans cet axe, mes projets s'organiseront autour de deux sous-axes majeurs, relatifs aux effets co-constituants du tourisme et des loisirs, auprès des populations touristiques d'une part ; et des populations locales, d'autre part.

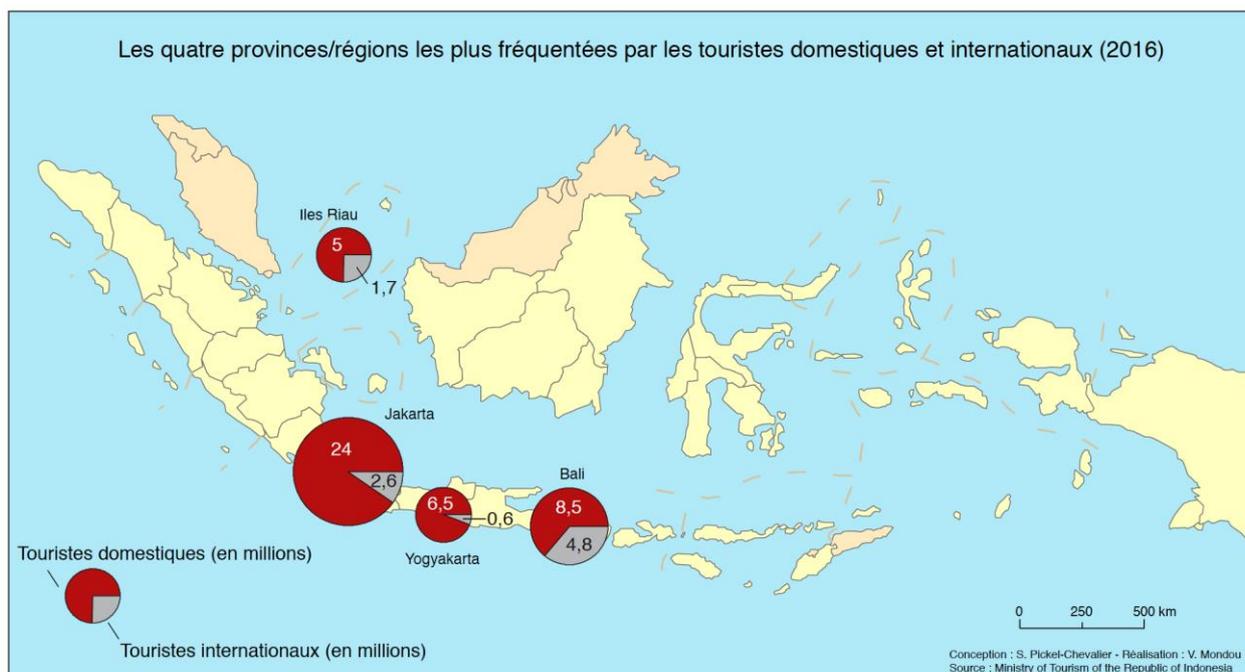
III.2.1.1. Le tourisme et les loisirs, vecteurs de transformations, par interculturation, des pratiques et représentations socioculturelles des touristes en Indonésie. Méthodologie.

J'aspire à poursuivre et approfondir mes recherches dédiées à la capacité du tourisme et des loisirs mondialisés, à générer des transformations socioéconomiques et géoculturelles par interculturation, en étudiant plus particulièrement deux types de populations touristiques en Indonésie :

- **Les touristes indonésiens (Moyen terme : 2024 à 2028)**

Rappel du sujet et premiers résultats :

J'entends poursuivre l'étude de la diffusion du tourisme en Indonésie, interrogeant les processus d'interculturalisation, en me focalisant sur les quatre principales destinations du tourisme domestique et international de l'archipel, à savoir (statistiques 2016) : Jakarta à Java (24 millions de touristes domestiques et 2,6 millions de touristes internationaux) ; Bali (8,5 millions de touristes domestiques et 4,8 touristes internationaux) ; Yogyakarta à Java (6,5 millions de touristes domestiques et 0,6 million de touristes internationaux) et Batam, île Riau à Sumatra (5 millions de touristes domestiques et 1,7 millions de touristes internationaux).³² Ces destinations sont des îles ou/et des provinces - carte 5.



Carte 5. Localisation des quatre principales destinations du tourisme domestique et international en Indonésie. Statistiques 2016 provenant du Ministère du tourisme indonésien.

Nos travaux précédents, conduits sur les trois hauts-lieux de Bali, Jakarta et Yogyakarta, ont démontré la non-homogénéisation des pratiques et représentations des touristes, en fonction de leurs nationalités (Pickel-Chevalier, Violier et Sartika, 2016 ; Pickel-Chevalier, Violier, Parantika et Sartika, 2017). Par ailleurs, ils ont permis de souligner de complexes phénomènes d'interculturalisation, dans les processus d'appropriation des pratiques touristiques par les populations indonésiennes, entre intégration, résistance/différenciation et invention de nouveaux modèles syncrétiques (Pickel-Chevalier et Parantika, 2015 ; Pickel-Chevalier, 2017 ; Pickel-Chevalier, Violier et Parantika, 2018). Ces recherches se sont, jusqu'à présent, pour beaucoup concentrées sur les processus de développement historique du tourisme en Indonésie (Pickel-Chevalier et Violier, 2017), privilégiant l'analyse de l'influence occidentale sur les comportements indonésiens - le tourisme ayant été initialement importé par les colons hollandais au XIXe siècle. Nos résultats montrent que si le tourisme a été, à l'origine, organisé par le pouvoir central colonial, il a été, par la suite, développé successivement par les différents gouvernements indonésiens, depuis l'Indépendance, en fonction des stratégies politiques et économiques de leurs dirigeants. Cette approche historique permet, dès lors, de positionner les Indonésiens « *comme producteurs de leurs stratégies et de leurs cultures* » (Demorgon, 2005, p.197), même si elles se définissent en interactions avec d'autres cultures (stratégies d'ouverture/fermeture notamment aux influences occidentales).

³² <https://tradingeconomics.com/indonesia/tourist-arrivals>

Or, cette capacité de production syncrétique, sur la base de la rencontre entre cultures occidentales et locales, s'exprime aussi à l'échelle des pratiques touristiques. A titre d'exemple, les plages qui s'imposent parmi les principaux sites partagés du tourisme, sont le théâtre de pratiques relevant d'une association de phénomènes d'imitation (recodification de la grève comme un espace attractif où l'on vient voir et être vu, qui émane d'un transfert d'une « invention » de la plage née entre le XVIII^e (Knafou, 2000) et XVIII^e siècle (Corbin, 1988) en Europe) ; mais aussi de résistances/différenciations, en raison de faits culturels et religieux (pudeur ; non-acceptation sociale du dénudement ; crainte du hâle de la peau, etc.) ; et d'innovations (recodification de la plage comme espace de sociabilisation passant par l'animation et par des repas en famille ; jeux sur les *watersport* ; pratique des bains habillés, voire voilés, privilégiant la posture debout, etc.).

Nos recherches mettent en aussi en lumière l'importance du lieu, qui favorise la mise en contact de sociétés et d'individus, pouvant se situer les uns par rapport aux autres, en créant de nouvelles normes. Ces grèves partagées permettent, ainsi, l'invention de nouveaux rapports indonésiens au rivage, qui se diffusent et évoluent, par la suite, sur d'autres littoraux, en l'absence des touristes occidentaux. Cette dernière observation - le développement de pratiques touristiques similaires à celle de Bali, sur des plages non-fréquentées par des touristes occidentaux, à Jakarta, notamment (illustration 9) - témoignent de l'intégration de ces usages au sein de la société indonésienne, qui les redéfinissent comme une composante de leur culture propre.



Illustration 9. Pratiques touristiques de la plage par les Indonésiens, entre imitation, résistance culturelle et innovation syncrétique.

Plage d'Ancol, Jakarta, photo S.Pickel-Chevalier, 2012.

Nous entendons donc poursuivre ces recherches, en intégrant à l'influence occidentale, historique dans les processus d'appropriation du tourisme par les populations indonésiennes, l'étude des possibles influences asiatiques contemporaines. En effet, aujourd'hui les touristes provenant de Chine, du Japon, d'Inde et de Malaisie sont plus nombreux que les touristes européens, dans les grandes destinations.

Le concept d'interculturalité induit l'étude de la complexité dans la construction identitaire collective et individuelle. Nous entendons donc approfondir les études déjà menées, en nous intéressant particulièrement à ce nouveau champ du croisement d'influences occidentales et asiatiques, dans

l'évolution des pratiques touristiques indonésiennes par processus d'intégration/différenciation/innovation.

Cette question de recherche interrogera les variables discriminantes et les déterminants sociaux traditionnels biologiques, socioéconomiques et culturels, mais en accordant une attention particulière au genre, à l'âge, à la religion et à l'ethnie des touristes -afin de comparer aussi les pratiques des touristes javanais majoritaires, à celles des autres populations touristiques indonésiennes. Ces quatre déterminants pourraient avoir une influence essentielle dans l'appropriation des pratiques et représentations touristiques par les touristes indonésiens, dans leur diversité (nos travaux permettent déjà de mettre en lumière des distinctions dans les pratiques des touristes javanais et balinais). Le dessein est d'interroger l'émergence d'un ou plusieurs modèles de pratiques touristiques indonésiennes, par syncrétisme interculturels.

Méthodes :

Notre méthodologie combinera :

- Une revue de la littérature interdisciplinaire et internationale, relative à chacune des destinations et à leur province, publiée en indonésiens - grâce à des collaborations franco-indonésiennes- en anglais et le cas échéant, en français.
- L'analyse des données statistiques officielles relatives à la connaissance des populations locales (organisation sociétale, dispositions sociales) et à la fréquentation touristique domestique et internationale, de chaque destination ;
- L'analyse de guides touristiques relatifs à chaque destination, publiés en indonésien, mais aussi en anglais, en français, en chinois, en japonais, en indien et en malaisien³³, pour étudier les similitudes et différenciations dans la promotion des lieux, les pratiques recommandées, les représentations mobilisées et les champs lexicaux employés ;
- La sélection des hauts-lieux analysés sur chaque destination en fonction de leur popularité et types de pratiques (plages, hauts-lieux culturels et naturels ; haut-lieux du shopping ; centres d'attractions ; parcs de loisirs) ;
- Une enquête quantitative conduite au moyen d'un questionnaire construit en anglais, en collaboration avec des collègues indonésiens, puis traduit en indonésien. Le questionnaire aura pour dessein de comprendre les phénomènes globaux d'interculturalisation au travers de l'analyse des pratiques et représentations des touristes indonésiens interrogés dans des hauts-lieux prédéfinis. Il s'articulera autour de questions portant sur : les modalités de fréquentation des lieux ; les types de lieux fréquentés ; les pratiques effectuées sur ces lieux ; les motivations et représentations qui leur sont associées ; la volonté de mises en contact ou non avec des étrangers et lesquels (quête consciente ou non d'altérité et de quel(les) altérité(s)) ; la rencontre occasionnée, ou non, avec des touristes internationaux et avec lesquels ; la volonté de copie/différenciation de ces étrangers et à propos de quelles pratiques ; la volonté ou non de revenir sur les lieux touristiques; et enfin des questions relatives aux identifiants sociaux, en accordant une attention particulière au genre, âge, niveau d'étude, niveau socio-économique, statut matrimonial, origine géographique et ethnique, religion. Les questionnaires seront administrés de façon aléatoire (en veillant néanmoins à la parité homme-femme), en face-à-face en langue indonésienne, avec le concours d'étudiants d'universités indonésiennes partenaires ou de doctorants indonésiens. L'objectif serait d'obtenir 250 questionnaires par destinations (soit 1000 répondants).
- Des entretiens qualitatifs avec les touristes indonésiens. À la suite de cette enquête quantitative informant sur les tendances, seront construites des grilles d'entretiens semi-directifs individuels, destinées à mieux comprendre les processus d'interculturalisation combinant les influences nationales et internationales, en identifiant des processus d'assimilation ; ou au contraire de rejet/différenciation ; et enfin d'invention par hybridation. Notre objectif est de faire 15 entretiens par destination en anglais (par moi-même) ou en Indonésien par des

³³ Grâce à la collaboration de collègues maîtrisant les langues chinoise, japonaise, indienne et malaisienne. Des facultés de langues, les enseignant en Indonésie, seront mises à contribution.

collègues indonésiens. Les personnes interrogées seront des touristes indonésiens pris de façon aléatoire sur des hauts-lieux touristiques de chaque destination. Nous interrogerons aussi les déterminants et dispositions sociales, et en nous intéressant particulièrement au genre, âge, niveau d'étude, niveau socio-économique, statut matrimonial, origine géographique et ethnique et religion.

- Des entretiens semi-directifs individuels, conduits avec des professionnels du tourisme domestique (guides, tour-opérateurs, responsables d'hôtellerie, etc.) afin d'avoir leur opinion sur les pratiques et attentes des touristes domestiques, en fonction de leurs dispositions sociales et notamment de leur origine géographique et ethnique ;
- Des observations non-participantes menées sur les hauts-lieux sélectionnés, afin d'observer les pratiques et attitudes des touristes indonésiens, en les comparant aux pratiques des touristes internationaux (différenciés en fonction de leur aire géoculturelle de provenance, distinguant surtout asiatiques, indiens et occidentaux). Des observations participantes pourront être conduites dans le cadre d'activité particulière pour observer les touristes indonésiens (ascension, plongée, etc.)

Les résultats seront cartographiés, notamment pour comprendre les logiques de spatialités des pratiques et de territorialités des vacanciers, au sein des hauts-lieux touristiques.

Notre ambition est d'organiser ce projet de recherche autour de l'encadrement d'une thèse en cotutelle et de mémoires de master. La thèse pourrait se focaliser sur l'étude de l'appropriation du tourisme en Indonésie par interculturelation en étudiant les destinations de Yogyakarta et Batam, constituant les principaux hauts-lieux du tourisme domestique et secondairement international. Bali et Jakarta ayant déjà été étudiés dans le cadre des thèses de Asep Parantika et de Ni Putu Sartika, ils pourraient faire l'objet d'une poursuite de recherches, plus focalisées sur les processus d'interculturelation, dans le cadre de la conduite de deux mémoires de master, l'un sur Bali et l'autre sur Jakarta, en complément des informations déjà récoltées. La thèse pourrait être conduite en cotutelle avec l'Université Sahid de Jakarta. Les mémoires de Master pourraient être conduits par des étudiants indonésiens, en partenariat avec l'Université de Udayana (Bali).

- **Les touristes occidentaux et plus particulièrement français (Court terme : 2019-2023)**

Rappel du sujet :

L'interculturelation définissant un processus d'interactions culturelles, nous souhaitons proposer un nouveau projet, en analysant aussi la capacité du tourisme et des loisirs pratiqués par des touristes occidentaux en Indonésie, à transformer leurs modes de vie, leurs rapports à l'autre, à soi et à leur environnement. Nous nous focaliserons, pour se faire, sur les touristes français ayant visité plusieurs fois l'Indonésie et plus particulièrement Bali, pour des raisons pratiques - accessibilité de la population française - et pour raisons statistiques - les Français constituent la seconde nation européenne émettrice de touristes en Indonésie, et plus particulièrement à Bali. Nous questionnerons les modalités et variables déterminant ou non ce processus d'interculturelation, généré par la venue temporaire mais répétée de touristes venant à la rencontre d'une altérité choisie, en Indonésie.

Ce projet étant nouveau, nous n'avons pas encore de premiers résultats.

Méthode :

Compte tenu de l'objet de cette recherche, qui concerne une population relativement limitée en nombre - touristes français visitant régulièrement l'Indonésie et notamment Bali -, nous privilégierons une enquête qualitative, permettant aussi de mieux cerner les processus d'appropriation mentale d'une culture exogène, par interculturelation. Néanmoins, nous ne négligerons pas l'approche quantitative, que nous conduirons au travers de l'exploitation de données secondaires, nécessaires au cadrage de notre sujet. Ainsi, nous entendons mener :

- Une revue de la littérature interdisciplinaire relative au développement du tourisme en Indonésie et aux pratiques des touristes français, dans le monde.
- Une analyse des données statistiques officielles relatives au développement du tourisme français en Indonésie, permettant de déterminer leurs destinations ainsi que les hauts-lieux et pratiques qu'ils privilégient, au sein de chaque destination.
- Une analyse des guides touristiques français promouvant ces destinations, pour en étudier les lieux et pratiques recommandées, les représentations mobilisées et les champs lexicaux employés ;
- Une analyse des récits de touristes français ayant visité l'Indonésie, disponibles en accès libre sur les réseaux sociaux, notamment au travers de blogs et sites internet privés ;
- Des entretiens individuels qualitatifs semi-directifs, conduits avec des représentants de tour-opérateurs français vendant des séjours en Indonésie, afin d'avoir leur opinion sur les pratiques et attentes des touristes français en Indonésie, et sur l'évolution de ce marché. L'idéal serait d'avoir des entretiens avec des représentants de cinq tour-opérateurs.

Une fois ce tableau dressé, relatif aux pratiques des touristes français en Indonésie, à leurs attentes et aux représentations véhiculées par les professionnels (guides, tour-opérateurs) et les touristes eux-mêmes (récits), nous entendons conduire une recherche qualitative sur l'influence - ou non - de ces voyages, dans l'évolution des pratiques et représentations des français, étant régulièrement touristes en Indonésie. Pour ce faire, nous aspirons à mener une enquête qualitative par entretiens individuels semi-directifs auprès de français visitant régulièrement l'Indonésie, pour savoir si ces voyages ont influencé/influencent leur mode de vie, une fois de retour en France, au travers de pratiques culturelles, religieuses, sociales (rapport à l'autre, rapport à soi), économiques (rapport à l'argent) et environnementales (rapport aux milieux naturels).

La conduite de ces entretiens nécessite la collaboration de tour-opérateurs, acceptant - avec l'approbation de la personne concernée - de nous faire rencontrer des touristes français voyageant régulièrement en Indonésie. L'idéal serait de pouvoir conduire une trentaine d'entretiens, menés chez l'habitant, afin de permettre d'observer l'intégration visible, ou non, d'éléments culturels indonésiens, dans son lieu de vie, donnant jour à de nouveaux modèles culturels, par interculturelation.

La bibliographie étant déjà assez maîtrisée, tant sur le développement historique du tourisme en Indonésie, que sur les pratiques et modalités des touristes français en général, cette thématique nous semble pouvoir faire l'objet d'un mémoire de recherche de Master, conduit pendant deux ans, par un étudiant sérieux, a priori français, pour faciliter la qualité des entretiens qualitatifs. Cette recherche donnera lieu à la publication d'articles, en collaboration avec l'étudiant. L'objectif est d'interpeller le concept d'interculturelation, reposant sur l'existence d'échanges interculturels réciproques. Il dépasse donc le caractère souvent ethno-centré de la recherche, en questionnant non pas uniquement l'intégration de l'influence occidentale par les Indonésiens, mais aussi la possible influence des modes de vie indonésiens sur les touristes occidentaux, et plus particulièrement français.

III.2.1.2. Le tourisme et les loisirs, agents de transformation des sociétés d'accueil par interculturelation : de la co-constitution des identités locales aux enjeux de développement durable. Méthodologie.

Nous entendons décliner cette question de recherche au travers de trois thématiques, soit :

- **La politique des Desa wisata terpadu, ou l'invention d'un modèle de tourisme durable indonésien ? (Court terme : 2019-2023)**

Rappel du sujet et premiers résultats :

Le système de *desa wisata terpadu* (*village touristique intégré*) est promu par le gouvernement indonésien, comme un modèle de développement touristique durable adapté aux singularités culturelles indonésiennes. En 2017, 980 villages, répartis sur l'ensemble des grandes îles de l'archipel, ont reçu cette labellisation par le gouvernement. Notre projet est d'interroger ce modèle, en analysant leurs caractéristiques économiques, sociales, culturelles et environnementales au sein d'une sélection de villages dans les principales îles concernées, questionnant leur propension à déstructurer/restructurer les villages, entre conservation, adaptation et innovation, au travers de processus d'interculturalisation. Notre objectif est d'analyser la capacité des sociétés locales indonésiennes à s'approprier le système normatif « durable », diffusé par des instances internationales largement occidentales, en les redéfinissant au travers de leurs propres valeurs, enclines à inventer de nouveaux modèles de développement touristiques durable, tels que le *Tri Hita Karana Awards*. Les questions de mondialisation, de gouvernance partagée, de système, et de rapport à l'environnement et à la construction sociale « nature » seront aussi au cœur de nos préoccupations.

Ce projet s'inscrit dans la poursuite et l'élargissement d'une étude que j'ai amorcée depuis 2017 grâce à des recherches individuelles et collectives, menées dans trois villages à Bali, à savoir Penglipuran, Tenganan et Jatiluwih et dans un village à Java : Banyubiru Pandeglang. Ces recherches ont été conduites avec des collègues indonésiens ou avec le concours d'étudiants indonésiens servant de médiateurs, voire d'interprètes entre les populations locales et moi. Les villages à Bali ont été sélectionnés pour être considérés comme des villages touristiques intégrés « réussis », c'est-à-dire bénéficiant d'une fréquentation touristique importante, gérée au travers de modes de gouvernance partagée, qui semble contribuer à un développement « durable » des villages parvenant, en partie au moins, à répondre aux normes de durabilité occidentale et aux attentes des villageois. Le village à Java est par contre nouveau et en processus de développement. L'étude conduite de décembre 2017 à mai 2018, a ainsi mis en exergue des processus d'intégration interculturelle, générant des évolutions socio-spatiales dans l'organisation des villages. Le tourisme contribue à leur construction contemporaine, au travers d'un double mouvement de conservation/transformation, passant par des inventions par hybridation. Ces modèles bousculent néanmoins les organisations antérieures, en générant l'émergence de nouvelles disparités entre les familles - favorisant plutôt les « classes moyennes » investissant dans le tourisme (Pickel-Chevalier, 2018) - mais aussi au sein des familles, en permettant une autonomisation financière relative des femmes, qui leur permet d'être, selon leurs propres dire - et de façon unanime - davantage prise en considération. Elles n'en demeurent pas moins - à l'exception de Tenganan qui repose sur un système officiellement égalitaire entre homme et femme - dépendantes de leur mari, dans le cadre des lois coutumières (Pickel-Chevalier, Bendesa et Darma Putra, *in process*).

Nous entendons développer ce projet de recherche, en confrontant nos premiers résultats à l'étude d'autres villages touristiques intégrés, à Bali, à Java et sur les autres principales îles d'Indonésie. Le protocole de recherche étant ambitieux, nous entendons déposer des demandes de fonds de recherche bilatérale franco-indonésienne auprès du Ministère de la Recherche, de la Technologie et de l'Enseignement supérieur (RISTEK-DIKTI), en partenariat avec l'Ambassade de France à Jakarta (IFI) et de l'Ambassade d'Indonésie à Paris.

Méthodes :

Notre méthodologie reposera sur une combinaison d'approches quantitative et qualitatives complémentaires, se déroulant en plusieurs étapes :

- Sélection des villages

Notre première étape méthodologique sera la sélection de 5 villages par île, soit deux autres à Bali (le village de Kertalangu, au Nord-Est de Denpasar qui accueille le « gong de la Paix » a déjà été sélectionné) et 4 autres sur l'île de Java, mais aussi 5 à Sumatra, 5 en Sulawesi, 5 à Bornéo et 5 en Papouasie. En ce qui concerne Sumatra, les villages sont en cours de sélection dans le cadre de la thèse de Deni Endriani, travaillant sur le territoire de Minangkabau, qui a pour particularisme d'être de tradition matriarcale, ce qui est exceptionnel en Indonésie. En accord avec l'étudiante, originaire de cette région, nous avons décidé de nous focaliser sur ce vaste territoire, associée à une ethnie – Minangkabau - afin d'étudier comment le tourisme peut contribuer, par

interculturalisation, à transformer une société se démarquant par la place accordée aux femmes, propriétaires de toutes les terres. La comparaison des résultats en territoire Minangkabau, avec les autres villages indonésiens, de tradition patriarcale, sera particulièrement intéressante.

Le projet ne peut, évidemment, prétendre à l'exhaustivité en raison du grand nombre de villages labellisés. Néanmoins, l'objectif est de tenter d'analyser, au travers d'un panel de 30 villages répartis sur six îles, la capacité d'un système promu par le gouvernement central –le *desa wisata terpadu*– à permettre l'intégration de normes occidentales de durabilité au sein de sociétés socioculturelles très diversifiées, au travers de processus d'interculturalisation favorisant l'émergence nouveaux modèles de développement durable, qui ne prétendent pas à l'universalisme. Le dessein est de savoir comment les sociétés se l'approprient ou non, et se (re)construisent, au travers du double mouvement d'ouverture/fermeture, aux influences étrangères, dans leur diversité socioculturelle, religieuse et ethnique.

- Analyse bibliographique relatives aux villages et à leur province

Une fois ces 30 villages sélectionnés, nous nous consacrerons à une analyse bibliographique nationale et internationale relative à l'histoire de ces villages et de leurs populations en l'étendant à celle de leur province respective. Grâce à la collaboration de collègues indonésiens, cette bibliographie couvrira des écrits publiés en Indonésiens, en anglais et accessoirement en français, le cas échéant. Nous étudierons aussi toutes les données statistiques quantitatives relatives aux données socio-économiques de ces villages, concernant la population locale (répartition par âge et par sexe, activité, niveau socio-économique, religion, ethnique, etc.) mais aussi la fréquentation touristique (nombre de visiteurs, nationalités, saisonnalité, retombées, etc.) Nous poursuivrons aussi l'analyse des documents officiels relatifs à la mise en place de la politique des *desa wisata terpadu*, afin d'en comprendre davantage les critères de sélection, le fonctionnement et l'organisation, les contraintes et les attentes.

- Enquêtes quantitatives et qualitatives :

Après avoir, de la sorte, préparé nos nouveaux terrains, nous combinerons enquêtes quantitatives et qualitatives, afin de récolter des données primaires, au travers de l'élaboration et de la conduite :

-*D'un questionnaire quantitatif*, qui sera mené auprès des habitants des villages, investis et non-investis dans le développement touristique local, pour avoir leur avis quant aux effets du tourisme sur leur territoire. Le questionnaire sera construit autour d'un canevas de questions destinées à connaître leur point de vue quant aux apports, contraintes ou pertes, engendrés par la mise en tourisme de leur village. Le dessein est d'avoir un panorama global de l'intégration du modèle touristique « durable » promu par le gouvernement national, en termes de retombées économiques ressenties et de transformations socio-culturelles et spatiales perçues, influencées, ou non, par des dispositions sociales.

L'objectif est de récolter une quarantaine de questionnaires par village (sachant qu'ils sont le plus souvent composés de 300 à 1000 habitants), en vue d'obtenir environ 1200 réponses. Le questionnaire sera administré en face-à-face, de façon aléatoire mais en respectant une répartition égalitaire homme-femme. Le questionnaire sera construit en collaboration avec des collègues indonésiens en anglais, puis traduit en indonésien, et administré par des étudiants en Master ou des doctorants indonésiens -les villages déjà étudiés à Bali et Java devront entrer dans le protocole et par conséquent être soumis au nouveau questionnaire.

-*D'entretiens qualitatifs semi-directifs individuels, conduits auprès de villageois particulièrement investis dans le tourisme local* - gestionnaires ou salariés d'une structure d'hébergement, de restauration ou de boutiques de souvenirs - afin de connaître leur trajectoire de vie, les contextes socio-économiques et culturels les ayant conduit à choisir de s'investir dans le tourisme, leur satisfaction ou non, leurs difficultés économiques, mais aussi éventuellement sociales ; ce que l'économie touristique leur a apporté selon eux, en termes d'évolution de place sociale dans le village et au-delà. Nous accorderons une importance particulière au genre, en nous intéressant à la capacité du tourisme à favoriser, ou non, une émancipation relative des femmes dans les villages traditionnels. Nous entendons faire ces entretiens en anglais auprès de 5 personnes travaillant dans le tourisme, par village, hommes et femmes.

-Des entretiens semi-directifs individuels avec des représentants des pouvoirs publics investis dans le développement des *desa wisata terpadu*, à différentes échelles : à échelle nationale, régionale et locale, et dans la continuité des entretiens déjà menés, pour étudier leur compréhension des enjeux de « durabilité », leur politique d'intégration, entre assimilation, résistances et innovation, à échelle nationale et locale.

-Des observations participatives conduites sur chaque village, avec si possible nuitée. L'objectif est de comprendre l'organisation socio-spatiale des villages et d'observer les éventuelles transformations économiques, géographiques et culturelles générées par leur mise en tourisme.

Nos résultats seront cartographiés, à l'échelle nationale (localisation et polarité de chaque village) et locale, afin de comprendre leur organisation socio-spatiale (cartographie des villages mis en tourisme, dans leur territoire). Des cartes historiques seront aussi produites pour analyser les évolutions générées par leur mise en tourisme.

Ce travail est ambitieux par le nombre de villages investis. Je projette son extension sur 5 ans minimum, sachant qu'il est déjà amorcé, grâce aux études préalables que j'ai effectuées à Bali et à Java, mais aussi, grâce à la thèse de Deni Endriani, sur l'île de Sumatra. Thèse, à l'occasion de laquelle nous allons lancer le protocole du questionnaire et les grilles d'entretiens qualitatifs en 2019, qui seront par la suite diffusés sur les autres îles. Je me chargerai, avec la collaboration de collègues indonésiens, de poursuivre les travaux que j'ai commencés sur Java et Bali. Enfin, j'entends mener les recherches sur les trois autres îles, au travers d'une collaboration conduite avec Sahid University Institut of Tourism (Jakarta), Udayana University (Denpasar, Bali) et Bali State Polytechnic (Jimbaran, Bali). L'objectif est d'encadrer au moins deux autres thèses en cotutelle - une sur le cas de la Papouasie et une sur le cas de Bornéo. L'équipe de Sahid University Institute of Tourism, se concentra, plus spécifiquement, sur les villages de Sulawesi, sur lesquels ils ont déjà commencé à œuvrer. Nous envisageons d'associer aussi des chercheurs anglais, australiens et/ou canadiens.

- **Tourisme et formations supérieures : des agents d'émancipation des femmes, transformant leur place sociale par interculturalisation. Le cas de Bali. (Très court terme, 2018-2020)**

Rappel du sujet : « *Tourism Education and Women in Bali* » (TEWD): étude postdoctorale.

Traditionnellement, la société balinaise demeure patriarcale, à part quelques rares exceptions, comme dans le village de Tenganan. En dépit du fait que la religion hindou-balinaise affirme, officiellement, l'égalité en droit et devoir des hommes et des femmes, en réalité dans les villages traditionnels le rapport au genre demeure très inégalitaire (Long and Kindon, 1997). La loi coutumière - *desa adat* - repose sur des réglementations écrites ou orales, qui diffèrent entre les villages (Hitchcock and Darma Putra, 2007). Néanmoins, les villages coutumiers sont tous composés de banjars, qui sont davantage des subdivisions sociales que territoriales, des villages. Or, ces banjars, considérés comme « *the most important reference group of the Balinese* » (Byczek, 2016, p.221), sont composés exclusivement d'hommes mariés, identifiés comme les « chefs de famille », qui prennent toutes les décisions relatives à la vie communautaire du village. Les femmes peuvent éventuellement donner leur avis, surtout à leurs maris, mais, à l'exception du village de Tenganan, elles ne peuvent pas être décisionnaires.

Cependant, le tourisme apporte une certaine évolution dans les sociétés traditionnelles, observée dans différents pays (Swain, 1995; Cone, 1995; Sinclair, 1997; Moore et Wen, 2008), grâce à l'investissement des femmes dans les activités touristiques (création et ventes de produits artisanaux, ouverture de boutiques de souvenir ou de structures de restauration ou d'hébergement). Si elles n'apportent généralement pas l'égalité entre genre, elles permettent une meilleure visibilité et autonomie aux femmes. Comme le précise Sainclair : « *Women obtain some power by providing men with increased material resources, while men retain much of their power owing to the persistence of many facets of traditional gender roles* » (1997, p.3).

A Bali, si les préjugés associés au genre persistent, il semble que le tourisme permette une amélioration du statut des femmes, surtout s'il se combine avec un niveau de formation et d'instruction (Tajeddini, Ratten et Denisa, 2017). Le XXI^e siècle a permis aux femmes d'avoir un

meilleur accès aux études, un phénomène qui s'est encore renforcé en 2015, avec la loi rendant les études obligatoires pour tous les enfants, garçons et filles, jusqu'à l'âge de 12 ans (Bendesa et Aksari, 2017). L'éducation et plus encore les formations supérieures, ouvrent de nouvelles perspectives aux jeunes femmes, pouvant accéder à des emplois officiels dans le tourisme, et même à des postes de management, surtout dans les entreprises nationales et internationales, moins enclines à perpétuer des préjugés en fonction du genre de ses salariés. Aujourd'hui, en Indonésie, les femmes peuvent avoir accès aux plus hautes responsabilités de l'État, tels que des postes de ministres. En 2001, une femme est même devenue Présidente de la République d'Indonésie (2001-2004). Même si elle était la fille de l'ancien président Soekarno, cette élection historique témoigne d'un écart important entre la société civile indonésienne progressiste et tendant à l'égalité homme-femme et la persistance de droits coutumiers très majoritairement patriarcaux (Udasmoro, 2016), notamment à Bali.

C'est dans ce cadre, que nous avons élaboré, en collaboration avec Udayana University (Denpasar, Bali) et Bali State Polytechnic (Jimbaran, Bali), un programme postdoctoral, aspirant à étudier la capacité des formations supérieures en tourisme à favoriser une émancipation des femmes à Bali. Cette émancipation relève aussi de constructions interculturelles, car l'idéal d'égalité du genre se diffuse en Indonésie via l'influence occidentale, depuis la période coloniale. Ainsi, Raden Ajeng Kartini, qui a beaucoup œuvré pour l'éducation des jeunes filles dès la fin du XIXe siècle, s'est initiée au féminisme européen grâce à son amitié avec une femme hollandaise, Rosa Abendanon. De même, Dewi Sartika, qui eut accès à l'éducation hollandaise, travailla à la construction d'écoles pour les femmes indonésiennes, à l'aube du XXe siècle. Toutes deux sont célébrées en Indonésie, comme des héroïnes nationales du féminisme (Udasmoro, 2016).

Cette influence se poursuit aujourd'hui, notamment au travers de très nombreux programmes internationaux que les universités indonésiennes ont développés avec des institutions australiennes, européennes et américaines. Dans le cadre de leur formation, nombre d'étudiants indonésiens partent en séjour à l'étranger (stages, semestres de cours, voire premiers emplois).

L'objectif de cette étude postdoctorale est double. Nous aspirons à savoir :

- d'une part, si l'accès aux formations dans le tourisme, suivi d'un emploi dans le tourisme, permet ou non, une émancipation des femmes à Bali ;
- d'autre part, si cette émancipation participe au processus de la (re)construction de la société balinaise, interrogeant la perpétuation de la « balinité » (*Kebalian*), qui ne relève pas d'une entité fixe, mais d'une perpétuelle réinvention interculturelle, intégrant les influences internes (les chefs de village, les leaders d'opinion locaux, les intellectuels locaux) et externes (autorités nationales, instances internationales, touristes) - Picard, 2017.

Cette analyse induit la nécessité de définir la notion « d'émancipation », qui doit intégrer les différences socio-culturelles entre la conception balinaise et française de la société. Pour ce faire, nous entendons étudier d'une part la différence de situation entre hommes et femmes, au travers de critères objectifs à la fois professionnels (salaire, responsabilités, position) et sociaux (reconnaissance, responsabilités et position décisionnaire dans le foyer) ; mais aussi la perception de leur statut et son évolution, par des femmes balinaises.

Méthodologie :

Pour conduire cette recherche, nous allons collaborer avec l'Université Udayana et l'Institut Bali State Polytechnic, qui ont l'avantage de constituer deux grands pôles de formations universitaires à Bali, spécialisés dans le tourisme, formant plusieurs centaines d'étudiants par an. Nous avons souhaité associer ces deux institutions, avec lesquelles nous entretenons de nombreuses relations depuis plusieurs années, car elles développent des approches complémentaires, Udayana étant une université spécialisée dans les programmes académiques, formant essentiellement des enseignants, des chercheurs ou des responsables politiques ; tandis que Bali State Polytechnic est un pôle de formation professionnalisante, formant de futurs employés et cadres, amenés à travailler à différents niveaux, dans le tourisme.

Notre méthodologie, combinant approches quantitatives et qualitatives, reposera sur :

-Une revue de la littérature internationale et nationale (en langue indonésienne) sur la place sociale des femmes à Bali et son évolution contemporaine ;

-Une étude des articles de presse locale (en langue balinaise), relatant la situation des femmes à Bali, afin de connaître les idées véhiculées dans la société balinaise ;

-Une analyse des statistiques quantitatives relatives aux dix dernières années (2008-2018) permettant de comptabiliser et d'identifier l'évolution du nombre d'étudiantes féminines, inscrites dans les programmes des deux institutions, de la licence à la thèse de doctorat. Grâce aux sources d'Udayana University et de Bali State Polytechnic, nous devrions avoir des informations relatives à l'intégration des femmes dans les programmes liés au tourisme (nombre, réussite), que nous croiserons avec leurs déterminants sociaux (origine géographique, âge, ethnie, activités des parents). Ces enquêtes seront menées de façon anonyme (sans répertorier les noms). Nous les comparerons avec le nombre des inscrits et diplômés masculins sur la même période.

-Une analyse qualitative au cœur de notre recherche, reposant sur des entretiens semi-directifs individuels, conduits auprès de 30 ex-étudiantes, soit 15 provenant de chaque institution, ayant suivi des parcours de niveaux diversifiés. Ces anciennes étudiantes seront sélectionnées grâce à l'étude quantitative précédemment menée, afin de pouvoir rencontrer et questionner des femmes ayant accédé à des positions professionnelles variées. Les grilles de ces entretiens semi-directifs seront construites, en collaboration avec nos partenaires balinaise et le post doctorant, en anglais, puis traduites en indonésien, afin de recueillir des informations relatives à :

- leurs dispositions sociales (origine géographique de naissance ; professions des parents ; ethnie ; religion ; âge à la fin de leurs études ; âge actuel ; leur situation matrimoniale actuelle ; avec ou sans enfants, etc.) ;

- leurs études dans le tourisme (quelle institution ; quel diplôme ; durée de leurs études ; quelles spécialités ; l'année de leur diplôme final ; leurs motivations et objectifs pour faire ces études, etc.) ;

- leur travail dans le tourisme (travail actuel ; éventuel emploi précédent ; l'organisation de ce travail actuel -temps complet, temps partiel- ; leur activités et responsabilités actuelles ; sont-elles similaires à celles de leurs collègues masculins ; sont-elles en adéquation avec leurs formations ; quel est leur statut professionnel ; leur satisfaction au travail ; sont-elles décisionnaires ou dépendantes ; ont-elles des hommes sous leur ordre dans le travail ; etc.) ;

- leur indépendance sociale, dans les faits et au travers de leur perception, au sein de leur famille (leur argent leur appartient-il ou doivent-elles le donner à leur mari ; ont-elles le soutien ou non de leur mari et famille pour s'investir dans leur travail ; peuvent-elles prendre leur propres décisions au foyer ou dépendent-elles toujours de l'aval de leur mari ; considèrent-elles que leur travail dans le tourisme leur permet-il d'avoir une meilleure reconnaissance à la maison ; parviennent-elles à travailler et s'occuper de leurs enfants ; ont-elles des aides ; se ressentent-elles plus indépendantes, plus libres, depuis qu'elles travaillent dans le tourisme) ; et dans leur communauté (se considèrent-elles comme plus respectées, mieux reconnues ; peuvent-elles participer à des décisions communautaires ; rencontrent-elles des résistances dans les villages par rapport à l'évolution de leur situation) ;

- leur perception du futur des femmes à Bali : pensent-elles que l'éducation et plus particulièrement les formations supérieures dans le tourisme permettra aux femmes d'accéder à de meilleures positions sociales et professionnelles ; considèrent-elles que leurs opportunités sont les mêmes aujourd'hui que celles des hommes, ou restent-elles inférieures ; leurs camarades de classes masculins ont-ils des postes équivalents, supérieurs, inférieurs, en général ; pensent-elles que l'évolution apportée par l'éducation et les emplois dans le tourisme peuvent faire changer les droits coutumiers patriarcaux ; aspirent-elles à avoir les mêmes droits et statuts que les hommes comme dans la société occidentale ; les femmes occidentales sont-elles un modèle et dans quel cadre/quelles limites.

Les résultats seront traduits en anglais, afin de permettre un traitement des données en collaboration. Nous cartographierons les résultats relatifs aux lieux des emplois des personnes interrogées - à Bali, voire ailleurs - en fonction de différents critères (carte en fonction du genre ; carte en fonction du niveau d'étude ; carte en fonction de l'institution de formation, etc.) afin de visualiser les polarités mais aussi les critères déterminants, dans les trajectoires professionnelles des individus.

J'ai donc élaboré, en collaboration avec les professeurs I Komang Bendesa et Darma Putra (Udayana University) et les professeurs Lilik Sudiajeng et Budarma Ketut (Bali State Polytechnic), ce projet postdoctoral, qui a obtenu un fond de Angers Tourism Lab en juin 2018. La post-doctorante a été sélectionnée, en collaboration avec nos partenaires indonésiens en septembre 2018. Il s'agit de Putu Sucita Yanthy, qui fait sa thèse sous la direction de I Komang Bendesa et Darma Putra, sur l'évolution de la situation des femmes travaillant dans la restauration à Bali. Elle a aussi fait une partie de ses études en Angleterre, à Glasgow. Le projet commencera en novembre 2018.

- **Le défi des 10 « nouvelles destinations » indonésiennes : des projets de développement durable adaptés aux singularités socio-spatiales indonésiennes ? (Long terme : 2029-2033)**

Rappel du sujet :

Le tourisme, qui a été orchestré pour des raisons politiques et économiques par le gouvernement colonial, puis par le gouvernement indonésien depuis l'Indépendance, est toujours aujourd'hui considéré comme un axe de développement important pour l'archipel. Néanmoins, il demeure, surtout en ce qui concerne le tourisme international, focalisé sur quelques destinations, et avant tout Bali, et secondairement Jakarta, Yogyakarta et Batam. Le gouvernement précédent avait pour projet de développer 50 nouvelles destinations, afin de rééquilibrer le développement touristique sur l'archipel, mais le projet s'est avéré trop ambitieux, en termes d'investissement et d'organisation. En 2016, le gouvernement de Joko Widodo a recentré le projet sur seulement 10 destinations prioritaires, au travers d'un programme de communication important, afin d'attirer les investisseurs nationaux et internationaux, en soutien aux investissements publics. Ces destinations sont (carte 6) :

1. *Le lac Toba* (Nord Sumatra) étendu sur 100 km de long et sur 30 km de large. Situé au Nord de l'île de Sumatra à 905 m d'altitude, il constitue le plus grand lac volcanique du monde, ayant une profondeur maximale de 505 m.
2. *Tanjung Kelayang*, sur les îles de Bangka Belitung, (Est Sumatra). Cette destination se caractérise par la présence de plages de sables blancs frangées de roches granitiques verticales s'élevant à plusieurs mètres d'altitude. Cette destination est notamment prisée pour la plongée sous-marine.
3. *Tanjung Lesung*, province de Banten (Ouest Java). Cette destination se caractérise par 15 kilomètres de sables blancs, et de la présence de récifs favorisant une riche vie maritime. Le site est proche de sites naturels protégés, tel que le parc naturel national de Ujung Kulon et le mont Krakatau.
4. *Le Temple de Borobudur*, Yogyakarta (Java). Construit entre le VIII et le IXe siècle, Borobudur est le plus grand temple bouddhiste en Indonésie. Il est situé dans la province de Yogyakarta et à proximité de la ville du même nom, considérée comme la capitale culturelle javanaise.
5. *Pulau Seribu (Thousand Islands)*, Jakarta (Java). Les îles Seribu, en indonésien *Kepulauan Seribu* signifiant « les mille îles », constitue une chaîne de plus de cent îles située à 45 km au nord de Jakarta. En raison de la présence de nombreux récifs coralliens, elles bénéficient d'une abondante vie sous-marine, dont plusieurs espèces de tortues maritimes protégées au sein du parc naturel national : *Taman Nasional Laut Kepulauan Seribu* (Thousand Islands Marine National Park).
6. *Bromo-Tengger-Semeru* (Java Est). Cette région est protégée par un parc naturel -le parc national de Bromo-Tengger-Semeru. Elle constitue une région montagneuse dont le point culminant est le mont Semeru à 3 676 m - le plus haut sommet de Java - et le mont Bromo qui culmine à 2 329 mètres d'altitude. Ce dernier est très connu, en raison de son cratère étendu sur 800 mètres de diamètre et 200 mètres de profondeur.
7. *Mandalika*, Lombok (Petites îles de la Sonde). Elle se caractérise par des criques de sables blancs, bordées par des collines couvertes de forêt luxuriante.
8. *Île de Komodo*, Flores (Petites îles de la Sonde). Une partie de l'île est protégée par le parc national de Komodo, créé notamment en raison de la présence du varan de Komodo, aussi appelé « monstre de Komodo », qui constitue la plus grande espèce de lézard au monde.

9. *Wakatobi*, (Sud-Est Sulawesi). La régence de Wakatobi est située dans la province de Sulawesi. La région abrite aussi le parc national de Wakatobi, créée en 1996. Les îles de Wakatobi font partie du Coral Triangle, riche d'une des plus grandes biodiversités maritimes du monde.
10. *Morotai*, Maluku Nord (Iles des Mollusques). Morotai est située au nord-est de Halmahera, ce qui en fait l'une des îles les plus septentrionales de l'Indonésie. Elle est montagneuse et couverte de forêts. Le point culminant de Morotai se situe à 1 090m d'altitude au sein des Monts Sabatai (Sabatai gunung).



Carte 6. Localisation des 10 « nouvelles destinations » promues par le gouvernement indonésien. Sources : Ministère du Tourisme Indonésien, <https://indonesie-tourisme.fr/les-10-nouvelles-destinations-wonderful-indonesia/>

Si ces destinations accueillent déjà toutes des touristes domestiques et très secondairement internationaux, leur niveau de développement demeure limité et inégal. Les trois destinations les plus équipées, à savoir le lac Toba sur l'île de Sumatra ; Mandalika à Lombok Sud (construction d'une resort) et Borobudur (illustration 10), ont été privilégiées en 2016 par le gouvernement indonésien, pour parvenir à compléter leurs infrastructures, avant de se concentrer sur les autres destinations. L'objectif du ministère du tourisme était de réussir à attirer, grâce à ces nouveaux investissements, 20 millions de touristes étrangers en Indonésie, en 2019. En 2017, leur nombre a atteint le chiffre record de plus de 14 millions contre 12 millions, l'année précédente³⁴. Le tourisme international est donc bien en progression, même s'il continue, pour l'heure, à largement privilégier Bali.

Mon dessein est donc d'étudier, un peu plus de dix ans après le lancement de l'initiative de ces 10 « nouvelles destinations », leur évolution, leur organisation socio-spatiale et leur capacité à générer un développement durable des territoires adaptés aux singularités locales. Ces destinations étant très largement associées à la valorisation de ressources naturelles -la moitié d'entre elles sont d'ailleurs liées à des parcs nationaux- et secondairement culturelles, je m'intéresserai particulièrement aux

³⁴ <https://www.populationdata.net/pays/indonesie/>

transformations socio-culturelles générées à l'égard de la gestion locale de l'environnement. Ainsi, j'entends analyser, d'une part, la réorganisation socio-économique et spatiale des villages dans leur environnement - développement d'infrastructures provoquant des transformations économiques, sociales et environnementales - et d'autre part, l'évolution des relations traditionnelles aux milieux. Je projette d'étudier comment la dynamique touristique génère, ou non, une redéfinition, par interculturelisation, des rapports physiques et phénoménologiques des sociétés locales à leurs environnements naturels, entrant ou non dans un processus de patrimonialisation, sous l'influence du tourisme occidental. Le protocole de recherche étant ambitieux, j'entends déposer une demande de fonds auprès du Ministère du Tourisme indonésien, avec lequel je suis en relation, en partenariat avec l'Ambassade de France à Jakarta (IFI) et de l'Ambassade d'Indonésie à Paris.



Illustration 10. Temple de Borobudur. Un haut-lieu du tourisme domestique, dont le développement international demeure limité. Photo S.Pickel-Chevalier, 2013.

Méthodes :

Ce projet reposera sur une collaboration internationale, favorisée par l'association ATREI. Des collègues français et indonésiens seront mobilisés, mais aussi très probablement anglais, australiens et/ou canadiens. Notre méthodologie reposera sur une combinaison d'approches qualitatives et quantitatives intégrant :

- Une revue de la littérature nationale et internationale (publiée en anglais, en indonésien et en français) relative à la connaissance de chacune de ces destinations, de leur région et leur évolution, depuis leur mise en tourisme ;
- Une analyse statistique quantitative relative à la connaissance sociogéographique des populations locales et de leur environnement, mais aussi de l'évolution de leurs fréquentations touristiques domestiques et internationales ;
- Une enquête quantitative, construite en collaboration en anglais, puis traduite en indonésien, afin de pouvoir l'administrer en face-à-face en anglais aux touristes internationaux et en indonésiens aux touristes domestiques, sur chaque destination. L'objectif est de connaître davantage la provenance des touristes, leurs modes de fréquentation, leurs pratiques, motivations, et représentations incluant leur rapport à l'Indonésie en générale, en fonction de leur identifiants socio-culturels. L'idéal serait d'obtenir au moins 150 questionnaires par destination (soit 1500 répondants en tout), pour

avoir un panorama des types de touristes aspirant à fréquenter ces « nouvelles destinations » (différenciation/diversification par rapport à Bali ?)

- Une enquête qualitative par entretiens semi-directifs individuels menés auprès des populations locales. Cette enquête sera au cœur de notre recherche. Le dessein est de savoir comment le tourisme a réorganisé, ou non, leur société, en analysant plus particulièrement l'évolution des rapports traditionnels à l'environnement local. L'idéal serait de pouvoir obtenir au moins 10 entretiens par destinations (soit un total de 100), en questionnant des individus, de sexes et d'âges différenciés, investis et non-investis dans le tourisme. Ces enquêtes seront faites en indonésien ou en anglais avec la présence d'un médiateur/traducteur indonésien.
- Une enquête qualitative par entretiens semi-directifs conduits avec des responsables publics locaux et nationaux de la mise en tourisme de ces territoires. Le dessein est de parvenir à interroger des représentants du ministère du tourisme en charge de la gestion de ces destinations ; des représentants du gouvernement local (province, ville) investis dans son organisation et des responsables locaux (chef de village, élus) chargés d'orchestrer à l'échelle du territoire, leur développement touristique. Notre volonté est de parvenir à comprendre leurs logiques de fonctionnement et objectifs respectifs - en adéquation ou non, les uns avec les autres - dans le cadre de la mise en œuvre d'un projet de développement touristique « durable », adapté aux singularités locales. Nous nous intéresserons particulièrement, dans ce cadre, aux questions de gouvernance. Ces enquêtes seront faites en indonésien ou en anglais avec la présence d'un médiateur indonésien.
- Une enquête qualitative avec des investisseurs exogènes, qu'ils soient nationaux (le plus souvent issus de Java) ou internationaux, afin de comprendre aussi leurs motivations, logiques de fonctionnement et objectifs présents et à venir, dans le cadre du développement de ces territoires. Notre ambition est de savoir si la vision et les projets des responsables publiques et des investisseurs privés correspondent/respectent les attentes et projections des populations locales - plus particulièrement dans leurs rapports à leurs environnements socioculturels et naturels - et des touristes. Ces enquêtes seront faites en anglais ou en indonésien, par les chercheurs indonésiens.
- Des observations non-participantes des touristes et participantes auprès des populations locales, intégrant des séjours des chercheurs, sur les destinations, afin de comprendre l'organisation spatio-culturelle des territoires étudiés et les rapports que les populations locales entretiennent avec leurs environnements.

Ce projet mobilisera l'équipe des chercheurs d'ATREI, qui se répartiront les destinations. Quatre destinations pourraient être assumées par les chercheurs du groupe, tandis que les 6 autres seraient réparties entre deux doctorants en cotutelles de thèse (3 par doctorant), dirigés par ces mêmes chercheurs. Les résultats seront cartographiés à l'échelle nationale (localisation et polarisation) et locale, afin d'observer l'organisation socio-spatiale des territoires étudiés. Des cartes historiques seront aussi produites pour analyser les évolutions apportées par leur mise en tourisme. Ce projet étant ambitieux, nous projetons qu'il s'étend sur une échéance de 5 à 10 ans, en fonction du nombre de doctorants recrutés, notamment, à partir de 2028. Il s'agit donc d'un projet sur le long, voire très long terme.

Ces travaux relatifs à nos cinq projets indonésiens, étendus du très court au long, voire très long, terme (sur au moins 15 ans, de 2018 à 2033), ne peuvent être conduits seuls. Ils s'inscrivent tous dans le cadre de collaborations internationales, parfois avec le soutien de l'Ambassade de France à Jakarta (IFI) et de l'Ambassade d'Indonésie à Paris. Ils mobiliseront tous l'association ATREI, mais intégreront aussi de jeunes chercheurs, par le biais de cotutelles de thèse, et secondairement de mémoire de master. L'objectif est d'augmenter le rayonnement d'ATREI en intégrant à termes ces jeunes chercheurs dans l'équipe.

Nos résultats seront publiés, selon les types de restitutions, en anglais, en indonésien et en français. Ils donneront jour à des publications sous forme d'articles dans des revues de rayonnement national et

international - tels que (liste non exhaustive) *Annals of Tourism Research* ; *Current Issues in Tourism Journal* ; *L'Espace Géographique* ; *Espacestems.net* ; *Mondes du Tourisme* ; *Tourism Geographies* ; *Journal of Sustainable Tourism* ; *Teoros* ; *Loisirs et Sociétés/Society and Leisure* ; *Cultural Geographies* ; *Vertigo* ; etc - ; de chapitres d'ouvrages, mais aussi à des ouvrages collectifs et individuels, que nous envisageons notamment chez Cambridge Scholar Publishing, Routledge, Springer, Belin, PUF, PUR, Les Indes Savantes (dans un objectif de diffusion). Je souhaite écrire, aussi, sur le moyen terme, un ouvrage de synthèse sur le tourisme en Indonésie, revenant sur ses processus de diffusion historique dans l'archipel, et sur ses caractéristiques et enjeux contemporains, questionnant la notion d'interculturalisation.

Nos travaux seront aussi valorisés dans le cadre de colloques internationaux et notamment le nôtre, à savoir *Tourism in Indonesia*, que nous organisons tous les 3 ans dans un pays différent. La troisième édition aura lieu à Jakarta, à Sahid University Institut of Tourism, en 2020 (après une première édition à Bali en 2014 et une seconde à Angers en 2017). Nous allons aussi finir et enrichir notre site internet ATREI, où nous diffuserons de l'information concernant nos résultats partiels au fur à mesure de l'avancée de nos travaux, ainsi que des « open datas » proposées en accès libre sur le site.

Après avoir présenté mes projets, incluant mes premiers résultats, relatifs à mon premier axe de recherche lié au tourisme et aux loisirs en Indonésie, je présenterai mes projets associés à mon second axe de recherche, dédié à l'étude de l'évolution du rapport au cheval et à ses pratiques, dans la société mondialisée du tourisme et des loisirs.

III.2.2. La réinvention par interculturalisation du rapport au cheval et aux pratiques équestres, dans la société mondialisée du tourisme et des loisirs. Méthodes

Comme je l'ai précédemment mentionné, j'entends poursuivre les travaux que j'ai amorcés depuis les années 2010 sur l'évolution du rapport au cheval et aux pratiques équestres, bouleversée par la société du tourisme et des loisirs, et sur ses enjeux socio-économiques et spatiaux. Dans ce cadre, je projette de développer deux sous-axes principaux, étudiant :

- 1) sa capacité à transformer, par interculturalisation, les cultures équestres traditionnelles, à travers l'émergence de modèles syncrétiques innovants et adaptés -ou non- aux nouveaux besoins des populations locales ;
- 2) sa participation au processus de patrimonialisation des cultures équestres, utilisées dans des logiques de développement durable des territoires.

III.2.2.1. La mondialisation du paradigme affectif du rapport au cheval transformant les cultures équestres traditionnelles par interculturalisation. Méthodologie.

Cette thématique sera déclinée sur deux terrains de recherche :

- **La réinvention, par interculturalisation, des écoles européennes traditionnelles d'équitation (Court terme : 2019-2023)**

Rappel du sujet et premiers résultats :

L'Europe de l'Ouest et Centrale constitue un creuset de traditions équestres, combinant singularités nationales et patrimoines communs (Pickel-Chevalier, 2017e). Elles sont héritières d'une équitation de

cours, née à la Renaissance, alors que l'évolution des techniques de guerre rend obsolètes les pratiques équestres du Moyen-Age (Roche, 2008). C'est en Italie qu'émerge une nouvelle technicité, sous l'influence d'écuyers comme Federigo Grisone, Giambattista Pignatelli à Naples ou Cesare Fiaschi à Ferrare. Ils instituent de nouveaux principes d'équitation basés sur l'assouplissement des chevaux, la mobilité sur les voltes et la vitesse, qui se feront le fondement d'un art équestre européen naissant. Ils créent les premières académies équestres, au sein desquels « *tous les cavaliers étaient obligés d'aller se perfectionner* » selon La Guérinière - cité par l'anthropologue J.P. Digard (2007, p.122). Les écuyers français, allemands, anglais, portugais ou espagnols passèrent par elles... Ce tronc commun européen, avant l'émergence des spécialisations nationales, explique en partie jusqu'à aujourd'hui les correspondances entre les quatre grandes écoles européennes d'aujourd'hui (française, espagnole, portugaise et autrichienne). Ainsi, selon l'historien des sciences de l'éducation P. Franchet d'Espérey (2009), les écuyers français s'approprient et diversifient les pratiques italiennes, qui demeuraient d'inspiration militaire. L'école française poursuit la dissociation d'une équitation de représentation sociale, d'une équitation utilitaire martiale, au travers de l'œuvre de Salomon de la Broue, qui publie son premier traité d'art équestre en 1593 (*Préceptes de la Cavalerie Française*), qui sera traduit en Espagnol, en anglais et en Italien (Henry et Oussedik, 2014). À la suite, Antoine de Pluvinel fonde à Paris la première académie française d'équitation pour la jeunesse noble. L'équitation est élevée au rang d'un art intégrant la formation de l'aristocratie, au même titre que la littérature, la poésie, la peinture et la musique - qui sont aussi enseignées dans l'école. Nommé premier écuyer du futur roi Louis XIII, il lui dédie son ouvrage *Le Manège Royal* (1623), qui sera réédité sous le titre devenu célèbre de *Instruction du roi en exercice de monter à cheval* (1625). P. Franchet d'Espérey insiste sur la particularité de ce livre qui « *offre au Prince un modèle d'équitation qui, plus qu'une métaphore du pouvoir, est un véritable mode de gouvernement. Le cheval maîtrisé selon les principes de l'équitation savante reflète la capacité de son cavalier à diriger les hommes.* » (2009, p.59). Son influence se propage dans toutes les cours de l'Europe de l'Ouest et Centrale. Au XVIIIe siècle, l'écuyer François Robichon de la Guérinière, qui dirige le Manège des Tuileries à Paris, de 1730 à 1751, marque aussi profondément l'art équestre européen. Son traité *L'école de cavalerie* publié en 1733, sera traduit en espagnol en 1787, en allemand en 1791, en italien en 1794, en suédois en 1828, etc. Son rayonnement en Europe s'illustre notamment dans l'adoption de ses principes, par l'école équestre de Vienne (créée dès 1565). Cette école a pour double particularisme de porter le nom de « École espagnole d'équitation de Vienne », en raison de la provenance initiale de ses chevaux -les lipizzans, originaires d'Espagne- et de se revendiquer, jusqu'à aujourd'hui, d'une pratique équestre française, à savoir celle de La Guérinière. Elle est, en elle-même, un symbole du creuset européen de l'art équestre.

Les pratiques équestres ont poursuivi leur évolution pendant tout le XIXe siècle, au travers d'échanges interculturels réciproques. Ainsi, les traités d'équitation de l'écuyer français François Baucher, qui avait été pendant sa jeunesse formé à l'équitation en Italie, seront traduits en allemand et en anglais, alors qu'il donne des représentations équestres dans de nombreuses capitales européennes. Par ailleurs, le général Alexis L'Hotte, qui dirigera le Cadre noir de Saumur (1866-1880), y a introduit en 1870 le trot enlevé importé d'Angleterre - il est appelé « trot anglais » bien qu'il provienne d'Inde -, jusqu'alors prohibé dans l'armée française. Il s'inspirera aussi des pratiques de l'école de Vienne, demeurée fidèle à La Guérinière. Son célèbre ouvrage *Questions Equestres* publié (1906), sera aussi traduit dans de nombreuses langues (Pickel-Chevalier, 2017)

L'équitation de tradition européenne relève donc bien d'un foisonnement d'interactions interculturelles, lisibles dans la diffusion des pratiques, mais aussi dans la trajectoire des individus, comme James Fillis (1834-1913), de nationalité anglaise, formée en France à l'école du Baucherisme, qui devient chef de l'école centrale de cavalerie de Saint-Petersbourg de 1898 à 1910. Il est considéré comme le père de l'école russe de dressage (Cortès, 2016). Ce creuset ne signifie pas, néanmoins, l'annihilation des différences et des conflits entre conceptions des « bonnes pratiques » (comme en témoigne la forte animosité ayant existé entre le Colonel d'Auvergne et La Guérinière au XVIIIe siècle ou entre le Colonel d'Aure et Baucher au XIXe siècle -Pickel-Chevalier, 2017e). Cependant, il est au fondement des quatre écoles qui rayonnent encore de nos jours en Europe, à savoir (carte 7) :

- l'École Supérieure du Cheval et de l'Équitation/Le Cadre noir de Saumur en France -fondé en 1828 ;
- L'École espagnole d'équitation (*Spanische Hofreitschule*) de Vienne en Autriche ;
- l'École royale andalouse d'art équestre (*Real Escuela Andaluza del Arte Ecuestre*) à Jerez de la Frontera, en Espagne ;
- l'École Portugaise d'Art Équestre (*Escola Portuguesa de Arte Equestre*) de Lisbonne au Portugal.

Les quatre écoles européennes d'équitation



Carte 7. Localisation des quatre écoles d'équitation de tradition en Europe.

L'école espagnole (1973) et l'école portugaise (1979) ont été créées plus récemment, mais dans le but de renouer avec une tradition ancienne, remontant à des traités d'équitation des XVe et XVIIIe siècles, refaçonnée au travers d'influences plus récentes, notamment françaises (illustration 11.) Ainsi, Nuno Oleivera, considéré comme le plus grand écuyer portugais du XXe siècle, affirmait s'inspirer de La Guérinière et de Baucher. En retour, N. Oleivera formera l'écuyer Michel Henriquet, reconnu comme un maître de l'équitation française. Les équitations de traditions européennes relèvent donc, historiquement, de processus d'interculturalité, diachroniques et synchroniques, à la convergence de multiples influences européennes, et même antérieurement arabes, qui se perpétuent (Digard, 2007).

Ces écoles se revendiquent toutes comme des gardiennes d'une équitation de tradition nationale et européenne. Elles assurent des activités liées à la conservation de la culture équestre nationale - par la pratique quotidienne des écuyers - et à sa transmission, sous la forme de formations reconnues, ou non, par les ministères des sports de chaque pays, mais aussi au travers des représentations et galas auprès des touristes. Or, elles sont toutes, aujourd'hui, confrontées à l'évolution profonde du rapport au cheval, réinventé dans le paradigme affectif. L'entrée de l'équitation dans la société des loisirs s'accompagne en Occident d'un changement profond des profils des pratiquants plus jeunes, plus féminins et issus de classes moyennes et moyennes supérieures (Pickel-Chevalier, 2017d).



Illustration 11. Une tradition équestre espagnole, fruit d’une interculturalisation européenne. Photo Angelina Babinova, 2015.

Leurs attentes transgressent les usages de naguère. À la quête d’instruction initiatique succède celle de la découverte et de l’agrément (en France, 76 % des licenciés sont fléchés « loisirs » et 30 % des licenciés sont chaque année des primo-entrants). L’enseignement doit donc s’adapter, en enfreignant la recherche de discipline et de technicité issue d’un héritage militaire, pour s’orienter vers des valeurs éducatives passant par le jeu. L’équitation n’est plus un enseignement martial relevant de la capacité à « manager », mais elle est redéfinie comme un média de construction personnelle teintée d’une volonté de distinction sociale autour d’un affectif animal.

Face à ces évolutions, se pose la question de la perpétuation de ces écoles, fragilisées par des contraintes économiques fortes (entretien des chevaux et des infrastructures, salaire du personnel), que les pouvoirs publics sont de moins en moins à même de soutenir... Le défi de leurs gestionnaires est donc de parvenir à trouver une nouvelle place sociétale dans un monde en évolution, où le rapport au cheval et à l’équitation se définit autour d’attentes (hédonisme, quête d’affectivité, construction inter- et intra-personnelle), entrant dans d’autres logiques que celles de la maîtrise de la Haute Ecole.

Je projette donc de poursuivre les travaux que j’ai menés sur la capacité du tourisme et des loisirs à favoriser la perpétuation de l’équitation de tradition française, inscrite au patrimoine de l’UNESCO en 2011 (Pickel-Chevalier, 2016, 2017e), en les élargissant à l’échelle européenne. En partenariat avec l’IFCE, et en collaboration avec une partie des chercheurs du groupe HORSUS, je souhaite étudier, au travers d’une approche internationale et interdisciplinaire, l’évolution des quatre grandes écoles européennes d’équitation, précédemment citées. Le dessein est de questionner comment la dynamique touristique, mais aussi les transformations des attentes, motivations et pratiques des jeunes élèves de ces écoles, génèrent une évolution des équitations de tradition européenne, dans un processus complexe articulant assimilation des nouvelles demandes ; résistances/différenciation par rapport à l’hégémonie de l’équitation de loisir ; et innovation par hybridations. Elle interroge les « cultures-processus », dans le cadre de leur perpétuelle réinvention, par interculturalisation -absorption d’influences extérieures favorisant l’invention de nouveaux modèles culturels. Le tourisme interroge aussi des phénomènes de réappropriation par les écuyers et représentants des écoles, de l’image que les visiteurs renvoient d’eux.

Cette analyse pourra permettre de favoriser des perspectives d’évolution des quatre écoles, grâce à une étude fine et comparative des modèles de fonctionnement de chacune, pouvant aider à leur

amélioration et à la mise en place d'une stratégie de développement touristique et culturel collaborative. Cette analyse est déjà amorcée, avec la collaboration de l'École Supérieure du Cheval et de l'Équitation/Le Cadre Noir de Saumur.

Méthodes :

Ce projet sera porté par une partie de l'équipe HORSUS, et plus particulièrement une collègue portugaise, une collègue américaine parlant l'Espagnol, une collègue allemande et moi-même. Des étudiants de master seront aussi associés à l'étude. Ils seront notamment mobilisés dans le cadre de la création et de la diffusion du questionnaire, qui devra être administré sur chaque site en face-à-face. Les outils (questionnaires, entretiens, grilles d'observation) seront construits en anglais, par les chercheurs de l'équipe HORSUS mobilisés, puis traduit dans la langue de l'école concernée.

Notre méthodologie repose sur une combinaison d'approches quantitatives et qualitatives, composées de :

- Une revue de la littérature internationale (en anglais, français, portugais, espagnol et allemand) relative à chacune des quatre écoles et types d'équitation concernés, mais aussi des régions d'accueil de ces structures (Saumur, Jerez, Lisbonne et Vienne), afin de connaître l'articulation locale entre tourisme, culture et patrimoine équin à l'échelle du territoire ;
- Une étude des statistiques relatives au fonctionnement des quatre écoles, en étudiant à la fois les données économiques (chiffre d'affaire et sa répartition, budget de fonctionnement et sa répartition, etc.), sociales (type de société, nombre de personnels et statut de personnels, nombre d'équidés, type d'équidés), structurelles (nombre d'hectares, types d'activités et produits touristiques, types d'accueil, etc.). Nous étudierons aussi les statistiques liées à la fréquentation touristique de chaque structure (chiffre de fréquentation et leur répartition, saisonnalité, etc.)
- Une analyse préalable des éventuelles études clientèles déjà existantes sur chaque site.

Nous affinerons ces données secondaires, par la création de données primaires, récoltée :

- *par la conduite d'une enquête quantitative auprès des visiteurs* de chaque site, au travers d'un questionnaire construit dans le but de prendre connaissance : du profil des clientèles (identifiants socioéconomiques, mais aussi pratiques de cavaliers ou non) ; de leurs motivations et attentes ; leur satisfaction ; ce que représente l'école qu'ils visitent et l'équitation de tradition, ainsi que les races représentées ; la compatibilité de cette équitation de tradition avec leurs propres pratiques et représentations ; et en fonction des écoles, la connaissance ou non de leur inscription à l'UNESCO (Équitation de tradition française, depuis 2011 ; L'équitation classique et la Haute École de l'École d'équitation espagnole de Vienne, depuis 2015) et ce que cela signifie pour eux ; est-ce qu'ils se sentent dépositaires ou non de cette équitation de tradition. Nous projetons dans l'idéal de recueillir 200 questionnaires par site, soit un total de 800 répondants.
- *Une enquête qualitative par entretien semi-directif individuel*, menée auprès de quatre populations distinctes :
 - des *écuyers* de chaque école, afin de connaître leur profil, leur trajectoire de vie jusqu'à l'école, leur motivation, leur statut actuel, mais aussi leur perception de l'équitation qu'ils pratiquent et de ses éventuelles évolutions (menacée/confortée/réinventée par l'équitation de loisirs affective ?) ; leur rapport à la perpétuation et la transmission auprès des touristes, auprès des élèves ; leur perception de l'équitation et des attentes des élèves ; leur perception des effets (ou non) du bouleversement du genre (hégémonie féminine) ; la vision de la féminisation (ou non) du recrutement des écuyers ; leur perception des changements, ou non, générés par le recrutement des femmes dans l'école. Nous souhaitons conduire idéalement 5 entretiens avec des écuyers par site, intégrant l'opinion des écuyères.
 - des *élèves des écoles*, afin de connaître leur profil intégrant les dispositions sociales et le type de cavalier qu'ils sont ; leur trajectoire ; leurs types de pratiques équestres ; leurs motivations ; leurs représentations ; leurs attentes vis-à-vis de l'école ; leur regard sur les écuyers et leurs pratiques équestres ; leur conception d'une équitation de tradition ; leur capacité à s'en sentir ou non

dépositaires ; leur satisfaction ou non par rapport à leurs pratiques et projets d'avenir. Nous aspirons à mener idéalement 5 entretiens par école.

-*le personnel dirigeant des écoles* (écuyer en chef, directeur d'école, gestionnaire), sur les objectifs de l'école, ses forces et difficultés de fonctionnement ; sur les modes d'articulation entre perpétuation et transmission, nécessitant une adaptation et quelle adaptation au regard du changement du profils des élèves et des touristes venant voir les spectacles (intégrant le basculement du genre, le changement paradigmatique du rapport affectif au cheval portant un regard négatif sur une équitation coercitive, etc.) ; leur vision de la féminisation, ou non, du recrutement des écuyers (évolution dans la relation au cheval ?) ; leur vision de l'avenir de leur école. Nous souhaitons conduire idéalement de 2 à 3 entretiens par école, en fonction de leur organisation.

-*le personnel administratif* en charge des activités touristiques (responsable accueil ; responsable des publics ; responsable des animations/spectacles) pour connaître leur vision de l'évolution du profil et des attentes des touristes, les nécessaires adaptations, l'évolution ou non apportée par la féminisation et le rapport affectif au cheval, dans les attitudes et comportements des visiteurs. Nous aspirons à faire entre 2 et 3 entretiens, en fonction de l'organisation des écoles.

Notre projet est donc de cumuler un ensemble de 56 à 64 entretiens pour les quatre écoles.

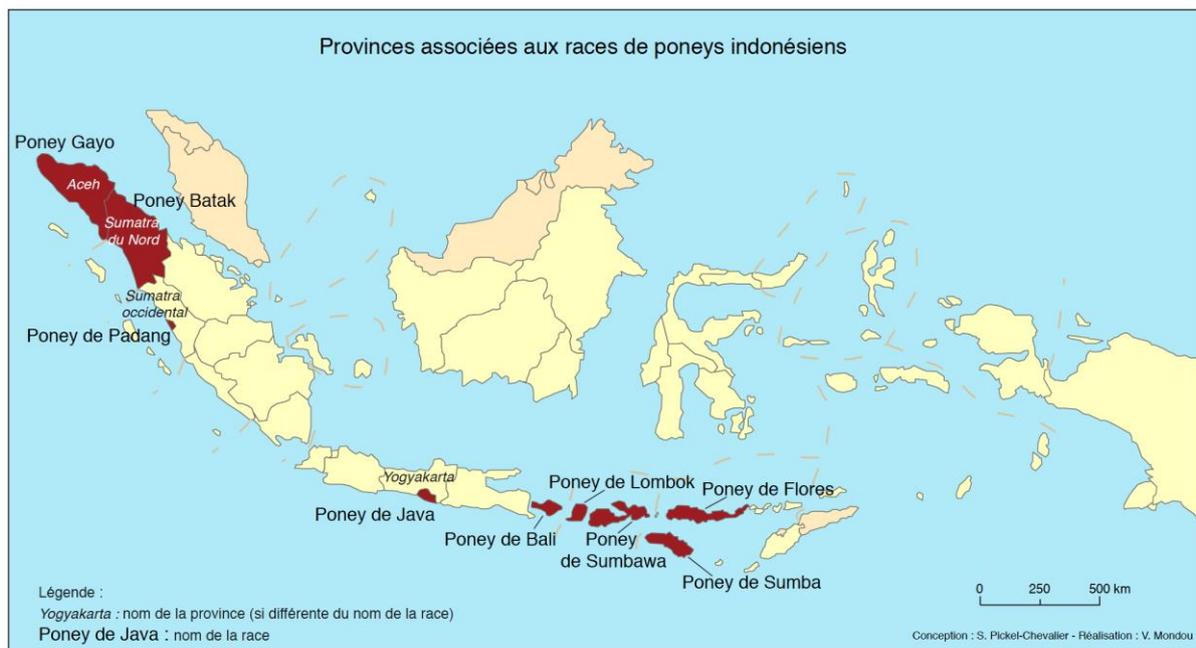
- Enfin, nous conduirons des *observations participantes* sur chaque site, en assistant aux visites et représentations, mais aussi *non-participantes*, en observant les comportements des écuyers avec leurs élèves et leurs chevaux.

La question du genre sera transversale à cette problématique de transformation des traditions équestres européennes, devant adapter une culture d'origine masculine et martiale à la nouvelle hégémonie féminine des pratiquantes de l'équitation, ayant redéfini le rapport au cheval au travers du paradigme de l'affectivité. Les résultats seront traduits en anglais, afin de favoriser le traitement collectif des données. Les résultats intermédiaires pourront aussi être traités et valorisés par chaque équipe, dans le cadre de publications nationales. J'ai amorcé les travaux sur l'Ecole Supérieur du Cheval et de l'Equitation/le Cadre noir de Saumur (IFCE) avec le concours d'une étudiante de master. Les résultats intermédiaires (encore non mis en commun) pourront donner lieu à une première publication sur le cas français, l'année prochaine. Nos résultats intermédiaires et finaux seront aussi cartographiés, à l'échelle des écoles -organisation socio-spatiale de chaque structure permettant de comprendre leurs différences et similitudes de fonctionnement - mais aussi à l'échelle locale, nationale voire internationale, en interrogeant leur polarisation.

- **De la transformation par interculturation des cultures équestres traditionnelles, indonésiennes réinventées par la société mondialisée du tourisme et des loisirs (Long terme, 2029-2033)**

Rappel du sujet et premiers résultats :

Les cultures traditionnelles équestres en Indonésie ont encore été peu étudiées. Pourtant, l'archipel est le berceau de plusieurs races, plus particulièrement le *Bali*, le *Batak* (ou *Deli*), le poney de *Florès*, le *Gayo*, le *Java*, le poney de *Lombok*, le *Minahasa*, le *Padang*, le *Sumba* (ou *Sandalwood*) et le *Sumbawa* (dont le poney de Bima est une variété) –carte 8.



Carte 8. Répartition des races locales de chevaux en Indonésie.

Ces chevaux, qui sont essentiellement des poneys³⁵ légers mais néanmoins rustiques, sont associés à des cultures traditionnelles, en mutation du fait de leur ouverture au tourisme international. L'intérêt des touristes, notamment occidentaux, pour les chevaux - plus particulièrement à Bali, Lombok et Yogyakarta - génère aussi une attention nouvelle de la part des touristes indonésiens, avides de (re)découvrir le cheval, mais au travers d'une utilisation et de projections recodifiées par la société occidentale des loisirs. Ces nouveaux besoins provoquent une nécessaire adaptation des populations locales, intégrant cette transformation du rapport au cheval, par interculturelation. D'outil de travail agricole, il devient une composante patrimoniale participant à l'identification d'une culture locale (notamment à Sumba, à Flores ou à Padang), un moyen de déplacements touristiques pour atteindre des sommets (à Bromo) ou encore un objet de découverte en soi (apprentissage par des tours à cheval en main ou attelé, à Bali, Jakarta ou Yogyakarta-illustration 12). Les chevaux locaux peuvent aussi se trouver en situation de compétition avec le développement de races occidentales, implantées au sein de structures équestres dirigées par des occidentaux (australiens, américains, ou européens) notamment à Bali et Lombok.

Cette redéfinition témoigne de processus d'interculturelation, d'autant que se diffuse en Indonésie aussi le paradigme affectif de la relation au cheval, privilégiant les jeunes filles. Ainsi, afin d'attirer cette clientèle émergente, certains propriétaires locaux de chevaux blancs n'hésitent pas à teindre leur crinière en rose, afin de les faire correspondre davantage aux schèmes diffusés par les jouets occidentaux - *Barbie, My Little Pony*.

³⁵ Les chevaux mesurant 1m48 ou moins au garrot sont identifiés comme des poneys en France.



Illustration 12. Balinaise découvrant, pendant ses vacances, le plaisir de « monter à cheval » en main, sur un poney *Bali* à Bali, Photo S.Pickel-Chevalier, 2012.

Notre dessein est d'analyser la transformation des cultures équestres traditionnelles en Indonésie générée par la mondialisation du tourisme et des loisirs, par processus d'interculturalisation. J'entends travailler, avec la collaboration de collègues indonésiens, 1e) à l'étude des cultures équestres traditionnelles en Indonésie encore très peu étudiées ; et 2e) à leur évolution par interculturalisation générée par leur ouverture au tourisme et aux loisirs.

Méthodes :

Une fois encore, ma méthodologie combinera les approches quantitatives et qualitatives, reposant sur :

- Une revue de la littérature relative à la connaissance des dix races de chevaux indonésiens et des sociétés qui les élèvent et les utilisent traditionnellement sur leur territoire. La moitié de ces races et sociétés, sont localisées sur les Petites Iles de la Sonde, à savoir : le cheval de Bali à Bali ; le cheval de Lombok à Lombok ; le cheval de Sumbawa à Sumbawa ; le cheval de Florès (ou de Timor) à Florès et le cheval de Sumba (ou Sandalwood) à Sumba. Une race est située à Java - le cheval de Java, à Yogyakarta (Java) - ; trois vivent à Sumatra -le cheval Batak (ou Deli) en Sumatra du Nord ; le cheval Gayo à Aceh (Nord Sumatra) et le cheval de Padang à Padang (Sumatra Occidentale) - et une race est élevée en Sulawesi : le cheval de Minahasa à Minahasa (Sulawesi du Nord) - carte 8.
- Un référencement statistique quantitatif du nombre de ces poneys par île et de leur éventuelle diffusion en Indonésie, en dehors de leur province d'origine. Ce travail sera fait avec le concours des autorités locales sur chaque île, mais aussi avec le concours des responsables de la filière équine au Ministère de l'Agriculture en Indonésie.

Compte tenu du fait que le sujet concerne une population et des pratiques touristiques encore restreintes, nous privilégierons des enquêtes qualitatives par entretiens individuels semi-directifs, conduits auprès de quatre types de population (au travers de quatre types d'enquêtes distinctes), à savoir :

-des responsables en charge de la filière équine indonésienne, à échelle nationale (Ministère de l'Agriculture, associations, fédérations sportives) concernant la filière équine indonésienne ; la situation des races traditionnelles ; leur fragilisation/revalorisation dans le monde contemporain ; leur mise en concurrence avec des races occidentales pouvant être considérées comme plus prestigieuses (plus aptes aux sports équestres pour être plus grandes et plus massives). Nous souhaitons conduire idéalement de 3 à 5 entretiens ;

-des éleveurs et des utilisateurs de chevaux, sur chaque île, afin de connaître leurs profils sociologiques (notamment genre, âge, ethnie, niveau socioéconomique, formation) ; leur trajectoire de vie (l'élevage et l'utilisation des chevaux sont-ils des héritages culturels familiaux) ; leurs rapports et types de pratiques avec les chevaux traditionnels ; la place traditionnelle du cheval dans leur société ; leur ouverture ou non, au tourisme et aux loisirs ; le cas échéant, quels types de touristes (nationalités, profils, genre, âge) ; les transformations générées selon eux par cette ouverture au tourisme et aux loisirs (fragilisation/opportunité) ; leur politique d'adaptation, ou non, dans le cadre de l'élevage - telle que la recherche de modèles sélectionnés pour être plus grands - et dans l'utilisation des poneys (activités touristiques ou de loisirs remplaçant le cheval traditionnel) ; la structuration de la communauté locale autour du cheval s'est-t-elle modifiée, féminisée, rajeunie ; leurs rapports aux chevaux ont-ils changé et comment (nécessité d'accorder plus d'attention au bien être des chevaux « perçu » par les populations touristiques) ; leur perception de ces changements et leur vision de l'avenir du cheval dans leur communauté. Nous aimerons effectuons idéalement de 3 à 4 entretiens par île associée à une race de cheval étudiée ;

-des responsables des villages étudiés pour connaître leur perception de l'association du cheval avec la culture locale, son exploitation - ou non - dans la dynamique touristique du village, les contraintes et opportunités générées par cette ouverture au tourisme ; leur vision de l'évolution contemporaine liée à la mise en tourisme de l'île et des activités équestres ; leur perception de l'avenir. Nous souhaitons conduire idéalement de 2 à 3 entretiens par village.

-avec les touristes venus pour voir/monter les chevaux sur ces îles, afin de connaître leur profil (âge, genre, ethnie, origine géographique, niveau socioéconomique, niveau de formation, statut marital, etc.) ; leurs motivations pour venir visiter l'île ; leurs motivations pour découvrir le cheval ; leurs représentations et ressentis par rapport au cheval ; leurs pratiques équestres antérieures ; leur envie de continuer à monter à cheval, etc. Nous souhaitons conduire idéalement 5 entretiens par île.

- Des observations qualitatives participantes seront menées sur les dix îles - participation aux activités équestres proposées localement aux touristes ; immersion plusieurs jours dans chaque communauté), ainsi que des observations non-participantes des comportements et pratiques des locaux et des touristes avec les chevaux.

Cette recherche est d'assez grande envergure -avec un total de 103 à 125 entretiens pour les 10 îles. L'objectif sera de permettre d'avoir une connaissance plus précise de l'état de la filière équestre en Indonésie, d'une part ; et de connaître plus particulièrement les processus d'évolution/réinvention par interculturation des pratiques équestres traditionnelles, d'autre part.

Les grilles d'entretiens seront construites de façon collaborative en anglais avec des collègues indonésiens et occidentaux, grâce à la rencontre de chercheurs d'ATREI et d'HORSUS intéressés par ce nouveau domaine de recherche -la filière équine en Indonésie. Les entretiens seront effectués en anglais avec les représentants nationaux (ministère, fédération), mais toujours en collaboration avec des collègues indonésiens. Les entretiens à destination des éleveurs, utilisateurs et chefs de villages seront traduits en Indonésiens, et administrés par des collègues indonésiens. Certains seront néanmoins administrés par moi-même ou des collègues occidentaux, en anglais, mais avec des collègues ou étudiants indonésiens servant de médiateurs. Les entretiens avec les touristes seront faits en anglais avec les touristes étrangers et en indonésiens avec les touristes indonésiens.

Compte tenu de la répartition des îles associées à des cultures équestres, quatre équipes pourraient être constituées, accompagnées par des travaux d'étudiants en thèse ou master. L'analyse de l'évolution des cultures équestres sur les Petites îles de la Sonde (à l'exception de Bali) d'une part ; et à Sumatra, d'autre part, pourraient faire chacune l'objectif d'une thèse en cotutelle franco-indonésienne. L'évolution de la culture équestre en Sulawesi ne concernant qu'une race et société pourrait être étudiée dans le cadre d'un mémoire de Master. Ayant déjà commencé à étudier l'utilisation du cheval à Bali et Yogyakarta (Pickel-Chevalier et Parantika, 2015), je pourrai continuer à analyser leur évolution avec le concours de collègues locaux, et notamment Budarma Ketut à Bali et Asep Parantika à Java. Les résultats seront tous traduits en anglais, pour permettre des traitements collectifs. Ils

donneront jour à des cartes à fois de localisation à échelle nationale et locale, mais aussi d'organisation socio-spatiale à échelle locale. C'est un projet que je souhaite mettre en œuvre sur le long terme et qui s'étendra sur au moins 5 ans. Nous rechercherons un soutien financier du Ministère de l'Agriculture indonésien, en charge de la filière équine.

III.2.2.2. Le rapport affectif au cheval, contribuant à la patrimonialisation des cultures équestres utilisées comme vecteur de développement touristique durable des territoires. Méthodologie

Je traiterai ce sous-axe au travers d'un seul sujet, à savoir la reconversion des haras nationaux en France et en Europe.

- **De la reconversion à la réinvention par interculturelation des Haras nationaux en France et en Europe (Moyen terme, 2024-2028)**

Rappel du sujet et premiers résultats :

La révolution industrielle a progressivement rendu les usages traditionnels du cheval (guerre, transport, travail) obsolètes (Roche, 2008 ; Digard, 2007). Sa redéfinition au travers de pratiques sportives (dès le XIXe siècle), puis des loisirs et du tourisme (XXe siècle) a permis sa survie par des processus d'adaptation et de réinvention du rapport au cheval et à l'équitation. Néanmoins, les métiers et institutions créés afin d'orchestrer le développement de ce cheval utilitaire se sont vus fragilisés. Parmi eux, les Haras nationaux français font office d'emblème. Créés au XVIIe siècle par Colbert, ils ont accompagné les régimes successifs du pays jusqu'à l'aube du XXe siècle, pour avoir été la clé de voûte de la production d'un outil essentiel à la guerre et au travail : le cheval. La reproduction de chevaux de sport a permis aux Haras nationaux de survivre en France jusqu'au soir du XXe siècle. Néanmoins, la conjonction de la disparition des fonds reversés par le PMU, de la pression exercée par les lois de libres concurrences européennes, et de la disparition définitive des fonctions utilitaires du cheval (force motrice, guerre, transport), conduit à la transformation des Haras nationaux en établissement public administratif (EPA) par un décret en 1999. Ce nouveau statut s'est illustré par une révision profonde de leurs missions, qui se détachent de la reproduction équine. En 2003, dans le cadre du nouveau contrat d'objectifs (2004-2008) entre l'État et l'EPA, est acté la mise en vente de presque tous les étalons des anciens haras, ainsi que de leur patrimoine immobilier. En 2010, l'EPA est rapproché par le gouvernement de l'établissement public de l'ENE/Cadre Noir de Saumur, pour fonder l'IFCE (Institut Français du Cheval et de l'Equitation). Les missions de ce dernier se recentrent sur la recherche (production, transfert de connaissance), l'accompagnement de la filière (équitation, sports de haut niveau, valorisation à l'internationale), la traçabilité des équidés, mais aussi la valorisation des patrimoines matériels et immatériels équins. Dans ce dernier cadre, se pose la question de l'avenir des sites portant encore le nom de « Haras nationaux ». S'ils sont clairement menacés de disparition, avec la vente des étalons et du bâti, le tourisme et les loisirs semblent pouvoir leur permettre de trouver une nouvelle place dans le monde contemporain. En effet, l'évanouissement de leurs fonctions utilitaires leur permet d'entrer aujourd'hui dans un processus de patrimonialisation (Pickel-Chevalier, 2016, 217e). La perte de leurs activités traditionnelles, jadis essentielles à la société française, favorise leur redéfinition historique et culturelle. Les Haras nationaux, qui sont essaimés dans les régions de l'Hexagone, peuvent être reconsidérés comme des creusets de patrimoines culturels (vastes ensembles architecturaux) et naturels (évolution de la génétique des chevaux élevés pendant quatre siècles en leur sein) ; mais aussi immatériels (métiers et savoir-faire : étalonniers, maréchaux, vétérinaires, etc.). Ils sont de plus un symbole de la perpétuation historique, de la Monarchie à la République, d'un pouvoir central, ayant incarné la domination de l'État sur la production fondamentale du cheval de guerre et de travail, au sein de chaque province, puis région. Or le cas français ne fait pas office d'exception. En raison de leur organisation et structuration sur le territoire national, ils ont longtemps servi d'exemples aux haras nationaux disséminés du Nord au Sud et de l'Ouest à l'Est de l'Europe. La situation de ces derniers est aujourd'hui variable, en fonction de

leur histoire et de leur ancrage territorial. Néanmoins, ils connaissent tous des remises en question profondes, quant à leur utilité présente et à venir, dans le monde moderne.

Poursuivant les travaux que j'ai amorcés depuis 2014 (élaboration du premier projet européen Horizon 2020), j'ai pour objectif de construire un projet de recherche européen ayant pour dessein d'interroger la capacité du tourisme et des loisirs à permettre une réinvention de ces haras, au travers de leur reconversion. Cette dernière induit leur aptitude à pouvoir assimiler les nouveaux besoins et représentations des populations - locaux, touristes - au sein de leur propre culture et histoire équestre, afin d'innover de nouveaux modes de transmissions de leurs patrimoines, dans leur diversité. Cette réinvention suppose des processus d'interculturalisation variés, en fonction des haras, répartis dans toute l'Europe. Mon postulat est que cette reconversion nécessite aussi leur intégration dans des logiques de développement touristique des territoires. Or, cette dernière infère une révolution culturelle au sein du système organisationnel des haras, qui doivent évoluer d'une logique pluriséculaire de *polarisation* - centre de production, représentant l'État, vers laquelle tendait une région - vers une logique de *clustérisation* - intégration touristique dans un territoire.

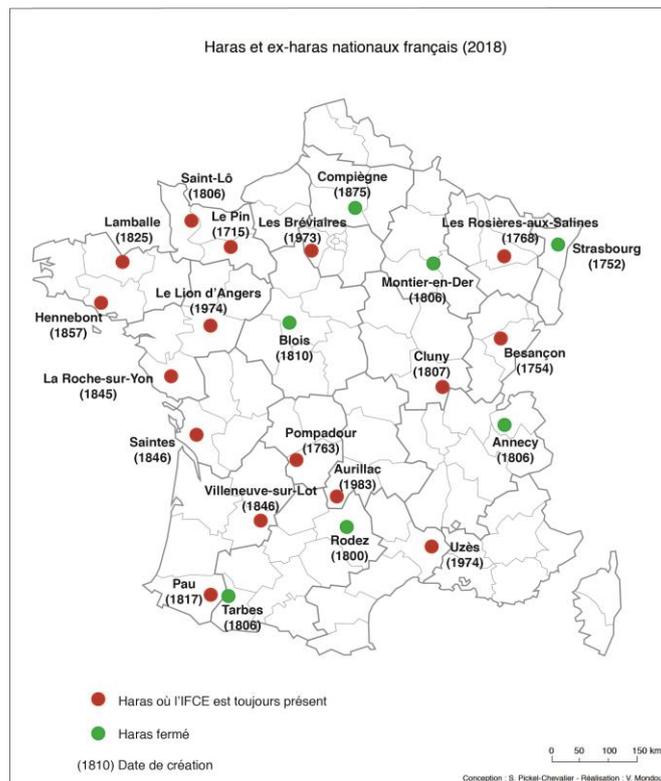
Méthodes :

Nous envisageons de focaliser notre étude sur la France, en analysant les 16 sites où l'IFCE est toujours présent - carte 9 - et plus largement sur l'Europe, doté de 25 haras nationaux supplémentaires (en dehors de l'Hexagone) inscrits dans le réseau ESSA – *European State Studs Association*. Ils sont répartis en Allemagne (4 haras), en Autriche (1), en Bulgarie (1) en Finlande (1), en Hongrie (4), en Irlande (2), au Portugal (1), en Pologne (3), en Roumanie (1), en Slovaquie (1), en Slovénie (1), en Suède (1), en Suisse (1) et en République Tchèque (3) -carte 10. Ils ont pour caractéristique commune de s'être tous engagés dans des logiques d'ouvertures et valorisations touristiques, plus ou moins importantes, en fonction des sites et conjonctures locales et nationales.

Notre ambition est d'analyser de façon fine, leurs similarités et différences, afin d'interroger le possible développement de modèles de mise en tourisme culturel et patrimonial des haras nationaux en France et en Europe, intégrant leur diversité géoculturelle. Cette recherche a pour vocation d'être collaborative, en sollicitant le réseau HORSUS que je dirige, ainsi que des collègues du laboratoire ESO. Elle fera l'objet d'un nouveau projet européen (Horizon 2020) que je déposerai en 2024, et qui devra s'étendre sur les 3 à 5 années à venir. Il permettra la publication de nombreux articles dans des revues internationales, des rapports et comptes rendus, et la publication d'un ouvrage collectif, sans doute aux éditions Belin, à terme. Cette recherche est un projet à moyen terme, se nourrissant d'études que j'ai déjà amorcées, plus particulièrement en France, sur le Haras de Vendée (Pickel-Chevalier, 2018b), le Haras du Lion d'Angers (Maine et Loire) et le Haras de Saint-Lô (Manche) - illustration 13.

La méthodologie combinera approches quantitatives et qualitatives, reposant sur :

- Une revue de la littérature internationale concernant l'évolution des haras nationaux en France et en Europe, et plus précisément sur l'ensemble des sites étudiés dans leurs territoires respectifs. Elle recouvrira des publications en français, en anglais et si possible dans les langues des pays étudiés, analysés par les équipes locales d'HORSUS.
- Une analyse des statistiques relatives au fonctionnement des structures, en étudiant à la fois les données économiques (chiffre d'affaire et sa répartition ; budget de fonctionnement et sa répartition, etc.), sociales (type de société, nombre de personnels et statut de personnels, nombre d'équidés, types d'équidés), structurelles (nombre d'hectares, type de structures, types d'activités et produits touristiques, types d'accueil, etc.). Nous étudierons aussi les statistiques liées à la fréquentation touristique de chaque structure (chiffre de fréquentation et leur répartition, saisonnalité, etc.)
- Une analyse des études clientèles existantes sur chaque site, afin de prendre connaissance du profil des clientèles, de leur attente, de leur satisfaction et de leur fidélisation.



Carte 9. Tableau des Haras nationaux français en 2018, distinguant les haras où l'IFCE est encore présent et les haras désormais fermés. Source : IFCE.



Carte 10. Carte de localisation des haras inscrits dans le réseau européen ESSA. Source : <http://europeanstatestuds.org/fr/les-haras.html>



Illustration 13. De la valorisation touristique du Haras de Saint-Lô : visite du site en calèche avec étalons percherons. Photo S.Pickel-Chevalier, 2014.

Les études quantitatives étant déjà existantes sur chaque site, nous privilégierons la construction d'enquête qualitative. Nous construirons des grilles d'entretiens semi-directifs individuels, qui seront administrés à cinq types de populations (cinq grille d'entretien différenciées), à savoir :

-*les touristes, sur chaque site*, pour analyser de façon plus fine : leurs profils, en dehors de leurs seuls déterminants sociaux. L'objectif est de savoir s'ils sont cavaliers, quels types de cavaliers sont-ils (quelle pratique, depuis combien de temps, s'ils sont propriétaires de chevaux, etc.) ; ce que représente les haras qu'ils visitent ainsi que les races représentées ; ce qu'ils ont visité/quelles animations au sein du haras ; s'ils se sentent dépositaires de ce patrimoine ; s'ils le considère ou non comme menacé et de quoi ; leur fidélisation à ce haras, à d'autres haras dans le pays et en Europe ; leur volonté de revenir ou de visiter d'autres haras. L'idéal serait de faire au moins 10 entretiens avec des touristes par site.

- *des responsables de l'IFCE (Institut Français du Cheval et de l'Équitation) et de l'ESSA*, pour connaître leur vision de l'évolution des haras, leurs objectifs et enjeux ; les adaptations aux transformations culturelles du rapport au cheval et à l'équitation ; l'articulation entre conservation, transmission, réinvention ; leurs ambiguïtés, difficultés et limites ; les perspectives et ambitions à venir. Nous envisageons de conduire 5 entretiens avec des responsables à différents niveaux (international, national, régional). Nous souhaitons interroger aussi des responsables des fédérations équestres nationales (comme la FFE) pour connaître leur vision de l'évolution des haras et de la place sociétale du cheval.

-*les personnels des haras* (administratifs, animateurs, palefreniers), afin de connaître leur profil, leur trajectoire de vie ; leur motivation ; leur statut actuel ; mais aussi leur perception des haras et de l'équitation qu'ils pratiquent ; de ces éventuelles évolutions (menacés/conforté/réinventés par l'équitation affective de loisirs ?) ; leur rapport à la perpétuation et la transmission auprès des touristes. Nous aspirons à conduire idéalement 5 entretiens avec des personnels sera fait par site.

-*le personnel dirigeant des haras* (directeur, gestionnaire, responsable tourisme, responsable animation), qui seront interrogés sur leurs stratégies de développement, les forces et difficultés de fonctionnement de leur site ; sur les modes d'articulation entre perpétuation et transmission, nécessitant une adaptation et quelle adaptation au changement de profils des cavaliers et des touristes venant voir les spectacles (intégrant le basculement du genre, le changement paradigmatique du rapport affectif au cheval portant un regard négatif sur une équitation coercitive, etc.) ; leur intégration aux logiques de développement du territoire ; leur articulation avec d'autres acteurs locaux,

nationaux ; leur gestion du personnel ; leur intégration des politiques de management environnemental ; leur vision de l'avenir des haras. Nous souhaitons conduire idéalement de 2 à 3 entretiens par site, en fonction des haras et de leur organisation.

-des élus des territoires concernés et des représentants des offices du tourisme locaux, pour connaître l'intégration - ou non - des haras dans une logique collective de développement du territoire, leur politique de communication commune ; l'existence ou non d'une logique de clustérisation touristique, selon eux ; les limites et difficultés ; la perception de l'avenir.

- Enfin, nous conduirons des observations participantes sur chaque site, en assistant aux visites et représentations ; mais aussi non-participantes, en observant les comportements des touristes et des personnels, sur chaque haras.

Le croisement de l'analyse de ces données primaires et secondaires devrait nous permettre d'interroger à la fois les processus de patrimonialisation mis en place sur chaque site, mais aussi leur capacité à entrer dans une logique de clustérisation favorisant, ou non, un développement touristique durable des territoires (retombées économiques, cohésion sociale, valorisation culturelle, sensibilisation à l'environnement, etc.)

Les grilles d'entretiens semi-directifs seront construits collectivement en anglais et traduits, selon les cas, dans la langue du pays du haras concerné. Les pays seront répartis entre les membres de l'équipe HORSUS, en fonction de leur langue et nationalité, affinités et possibilités de déplacement, sachant que l'équipe est composé de 28 chercheurs provenant de 14 nationalités, dont 11 en Europe, à savoir : la France, le Royaume-Uni, l'Allemagne, la Norvège, la Finlande, l'Islande, la Pologne, la Hongrie, la République Tchèque, le Portugal, l'Italie.

Nos résultats seront cartographiés à plusieurs échelles, en différenciant les modèles de développement proposés par les haras en reconversion en fonction de critères variés (société public, privé, mixte ; projet culturel, sportif, touristique, etc.)

Nous aspirons à avoir pour ce projet, le soutien de l'IFCE, de l'ESSA, de la FFE et du Ministère de la Culture français, déjà très investi dans la valorisation des patrimoines équins.

III.2.2.3. Projet transversal : de la création d'une revue internationale et interdisciplinaire. Horses&Societies/Cheval&Sociétés. Méthodologie.

Rappel du projet

Afin de valoriser la recherche consacrée au cheval et aux pratiques équestres comme enjeux de sociétés, qui se développe au niveau mondial, nous aspirons à créer la première revue internationale et interdisciplinaire en sciences humaines et sociales, qui lui soit consacrée. Cette revue, créée en collaboration avec une collègue professeur des universités américaine et une collègue maître de conférence anglaise, aura pour nom *Horses&Societies/Cheval&Sociétés*.

L'objectif est qu'elle soit en ligne et en accès libre et continu. Son ambition sera de proposer une réflexion, par regards croisés, sur l'évolution du rapport au cheval et aux pratiques équestres dans le monde, au travers du prisme des sciences humaines et sociales. Les articles pourront interpeller leurs enjeux économiques, sociologiques, culturels, géographiques et/ou environnementaux, en questionnant les transformations interculturelles des représentations et usages du cheval, les déstructurations/réinventions des cultures équestres, jusqu'à leur capitalisation dans le cadre de nouvelles logiques de développement durable des territoires. La question du genre fera partie des thèmes privilégiés, sachant son importance dans l'évolution du rapport au cheval et à ses pratiques. La revue sera biannuelle et bilingue, publiant des articles écrits en français et en anglais. En français, en raison de l'ancrage fort de la revue en France, où nous cherchons des soutiens notamment financiers - car nous aspirons à mettre en place un accès libre aux articles de la revue, permettant une meilleure diffusion - auprès d'instances comme l'IFCE et la FFE, qui s'intéressent désormais aux enjeux

sociétaux du cheval, en France et dans le monde. En anglais, pour des raisons évidentes d'internationalisation.

Notre dessein est que la revue repose aussi sur un partenariat entre plusieurs instances de recherche et formations - telles que l'ESTHUA-Université d'Angers, le laboratoire ESO et d'autres Universités étrangères (plus particulièrement en Angleterre) - et un éditeur. Nous aspirons à présenter le projet à Routledge, Taylor and Francis, sachant que Routledge est déjà très investi dans la publication d'ouvrages scientifiques sur le rapport à l'animal et notamment au cheval. Notre partenaire anglaise - Katherine Daspher - a déjà publié deux ouvrages avec cet éditeur, ce qui facilite les discussions. Nous avons toutefois d'ores et déjà aussi rencontré deux autres éditeurs (un anglais et un français), potentiellement intéressés.

Méthodologie :

La revue sera dotée d'un comité de lecture, qui rassemblera des chercheurs interdisciplinaires et internationaux en sciences humaines et sociales, travaillant sur les filières équines (sollicitant le réseau HORSUS) et non spécialisés dans ce domaine. L'objectif est d'avoir, pour chaque évaluation d'article, la double expertise d'un chercheur spécialisé dans le secteur équin et d'un chercheur « externe », dont le domaine de connaissance relève d'un autre champ ayant trait au sujet de l'article (exemple : féminisation des sports ; développement durable ; mondialisation ; etc.). Ces évaluations se feront grâce aux membres du comité de lecture, mais aussi à des experts sollicités au cas par cas. Les articles seront évalués de façon anonyme. Notre ambition est que la revue devienne la publication de référence relative aux enjeux sociétaux du rapport au cheval et aux pratiques équestres dans le monde, répondant aux critères de qualités internationaux et de l'AERES. La co-direction de la revue permettra à ces trois dirigeantes de ne pas s'investir chaque année sur la gestion des numéros, mais de fonctionner en roulement, afin de ne pas être constamment mobilisées par la revue. Certaines éditions spéciales pourront être aussi confiées à des coordinateurs temporaires ciblés en fonction de leur spécialisation.

Dans le cadre de la création de cette revue, nous avons déjà organisé plusieurs réunions et nous avons déjà rencontré des éditeurs potentiels intéressés. Notre projet intéresse aussi le Ministère de la Culture française, dans le cadre d'une diffusion scientifique de la connaissance autour des enjeux sociétaux du cheval, intégrant ses patrimoines. Nous aspirons à ce que le premier numéro de la revue soit publié à l'horizon 2020/2021.

Ces travaux relatifs à nos quatre projets liés au secteur équin - dont un concernant aussi l'Indonésie - étendus sur au moins 15 ans (2018-2033), ne peuvent être conduits seuls, à l'instar des projets indonésiens. Ils s'inscrivent tous dans le cadre de collaborations internationales, créées grâce au groupe de recherche HORSUS, mais intègrent aussi des chercheurs extérieurs et de jeunes chercheurs, par le biais de cotutelles de thèse, et secondairement de mémoire de master. L'objectif est d'augmenter aussi le rayonnement d'HORSUS en intégrant à termes ces jeunes chercheurs dans l'équipe.

Nos résultats seront publiés, selon les types de restitutions, en anglais et dans les langues nationales des chercheurs du groupe, dans des revues de rayonnement international, telles que *Annals of Tourism Research* ; *Current Issues in Tourism Journal* ; *Tourism Geographies*, *Journal of Sustainable Tourism* ; *Espace temps.net* ; *Mondes du Tourisme* ; *Teoros* ; *Loisirs et Sociétés/Society and Leisure* ; *Vertigo* ; etc. Nous envisageons aussi la publication des chapitres d'ouvrages, et d'ouvrages collectifs et individuels, notamment avec des éditeurs avec lesquels les membres de l'équipe HORSUS ont déjà travaillé, à savoir : Cambridge Scholar Publishing ; Routledge ; Springer ; Belin ; Actes Sud. Nous communiquerons aussi nos résultats par le biais de colloques nationaux et internationaux, à thématiques équines (*Cheval, Tourisme et Société/Horse, Tourism and Society* que je dirige ; *Cheval et Patrimoine* (organisé avec le Ministère de la Culture) ; *Equine Culture in Transition*) et non équines, liées au tourisme, aux loisirs, aux cultures locales.

En 2019, j'organiserai la prochaine édition de *Cheval, Tourisme et Société/Horse, Tourism and Society*, dans le cadre d'un partenariat entre l'université d'Angers, ESO, l'IFCE et le Ministère de la Culture. Le colloque, consacré à la thématique de l'évolution de cultures équines dans la société mondialisée du tourisme et des loisirs, sera exceptionnellement associé au colloque *Cheval et Patrimoine*, organisé dans le cadre d'une collaboration entre le Ministère de la Culture, la ville de Saumur et l'université d'Angers.

Par ailleurs, j'ai signé un contrat avec l'éditeur Belin pour publier un ouvrage intitulé *Le Cheval et la société des loisirs : une révolution culturelle ?* Il reprendra, dans une volonté de vision synthétique et analytique, l'ensemble de mes travaux et réflexions, pour créer un livre original et inédit postulant, contrairement à beaucoup de publications, que les XXe et XXIe siècles ne constituent pas à « la fin du cheval » (*Farewell of the Horse*, Raulff, 2017) mais la réinvention du cheval, au travers de pratiques et représentations recodifiées au travers de processus d'interculturalisation. L'ouvrage devrait être publié en 2019/2020 (collection Histoire et Littérature Equestre).

Conclusion

Je récapitulerai les différents projets que j'ai présentés, dans un tableau de synthèse, organisé selon la double entrée des temporalités et des axes de recherche. Il nourrit le dessein de mieux expliciter l'organisation temporelle de mes projets, le plus souvent collaboratifs, qui s'égrainent dans une perspective de 15 ans au moins.

	Projets liés à l'Indonésie	Projets liés à l'évolution du rapport au cheval et à ses pratiques
Très court terme (2018-2020)	<ul style="list-style-type: none"> • Tourisme et Formations Supérieures : des agents d'émancipation des femmes, transformant leur place sociale par interculturelation. Le cas de Bali. Étude postdoctorale, en cours. Fonds Angers Tourism Lab. 	<ul style="list-style-type: none"> • Écriture et publication du livre <i>Le cheval et la société des loisirs : une révolution culturelle ?</i> Projet individuel, convention signée aux Éditions Belin.
Court terme (horizon 1 à 5 ans à partir de l'an prochain : 2019-2023)	<ul style="list-style-type: none"> • La politique des <i>desa wisata terpadu</i>, ou l'invention d'un modèle de tourisme durable indonésien ? Projet collaboratif, déjà amorcé, mobilisant ATREI. Recherche du soutien de l'IFI et de l'Ambassade d'Indonésie à Paris. Recherche de fonds auprès du Ministère de la recherche indonésien. • Le tourisme et les loisirs, vecteurs de transformations, par interculturelation, des pratiques et représentations socioculturelles des touristes en Indonésie : le cas des touristes français. Projet collaboratif, mobilisant ATREI. 	<ul style="list-style-type: none"> • Création de la revue internationale et interdisciplinaire <i>Horses and Societies/Cheval et Sociétés</i>. Projet collaboratif, mobilisant HORSUS, en cours de réflexion. Recherche du soutien de l'IFCE, de la FFE et du Ministère de la Culture français. Éditeur en discussion. • La réinvention par interculturelation des écoles européennes traditionnelles d'équitation. Projet collaboratif, déjà amorcé, mobilisant HORSUS. Soutien de l'IFCE.
Moyen terme (horizon 5 à 10 ans, 2024-2028)	<ul style="list-style-type: none"> • Écriture et publication de l'ouvrage <i>Le Tourisme en Indonésie : une invention interculturelle</i>. Éditeur en cours de réflexion. Projet individuel. 	<ul style="list-style-type: none"> • De la reconversion à la réinvention, par interculturelation, des Haras nationaux en France et en Europe. Projet collaboratif

	<ul style="list-style-type: none"> • Le tourisme et les loisirs, vecteurs de transformations, par interculturelation, des pratiques et représentations socioculturelles des touristes en Indonésie : le cas des touristes indonésiens. Projet collaboratif mobilisant ATREI, déjà amorcé sur certaines destinations. 	<p>mobilisant HORSUS, déjà amorcé en France. Recherche du soutien de l'IFCE, du Ministère de la Culture français et de l'ESSA. Projet de dépôt de projet européen Horizon 2020.</p>
<p>Long terme (horizon 10 à 15 ans, 2029-2033)</p>	<ul style="list-style-type: none"> • Le défi des 10 « nouvelles destinations » indonésiennes : des projets de développement durable adaptés aux singularités socio-spatiales indonésiennes ? Projet collaboratif, mobilisant ATREI. Recherche de fonds auprès du Ministère du tourisme indonésien. Recherche du soutien de l'IFI et de l'Ambassade d'Indonésie à Paris. 	<ul style="list-style-type: none"> • De la transformation par interculturelation des cultures équestres traditionnelles indonésiennes, réinventées par la société mondialisée du tourisme et des loisirs. Projet collaboratif, mobilisant ATREI et HORSUS. Recherche de fonds auprès du Ministère de l'Agriculture indonésien.

Ces onze projets permettront aussi la publication d'articles épistémologiques, questionnant l'apport de l'approche géographique du tourisme et des loisirs au concept d'interculturelation ; et l'apport du concept d'interculturelation à l'approche géographique du tourisme et des loisirs, dans des revues françaises et internationales, telles que *L'Espace Géographique*, *Espacestems.net*, *Annales de Géographie*, *Canadian Geographer*, *Cultural Geographies*, *Espaces et Sociétés*, *Géographie et Cultures*, *Mappemonde*, *Journal of Geography*, *Géocarrefour*, etc.

Conclusion

L'Habilitation à Diriger des Recherches constitue un moment charnière dans l'évolution de la carrière d'un enseignant-chercheur. Elle permet une introspection de son parcours et de son positionnement scientifique, interrogeant son avenir. Elle constitue moins, en ce qui me concerne, une rupture, qu'un moment de pause réflexive, me permettant de m'engager sereinement dans l'avenir, au travers de projets poursuivant des travaux déjà amorcés. Il s'agit, pour moi, avant tout de continuer à développer des axes de recherches et des collaborations internationales, que j'ai pu construire au fil des années, grâce à mes différentes responsabilités à l'UFR ESTHUA de l'Université d'Angers.

Je suis très investie dans la recherche internationale, ouverte sur l'interdisciplinarité. Cette préférence s'explique par mon goût de l'altérité et le désir de comprendre des sociétés, voire civilisations, différentes de la mienne. Je suis particulièrement interpellée par les effets de rencontres des individus et des groupes, générant de complexes processus d'adaptation combinant intégrations et résistances, qui permettent l'émergence de nouveaux modèles hybrides, témoignant de la créativité des populations. C'est dans ce cadre, que je m'intéresse à la mondialisation du tourisme et des loisirs, qui engendre un double mouvement de conservation et transformation, concernant tant les touristes eux-mêmes que les sociétés d'accueil. Ainsi, je consacre mes recherches, d'une part, aux potentialités du tourisme et des loisirs, notamment sportifs, à transformer les pratiques des individus qui s'y adonnent, en faisant évoluer, depuis le XIXe siècle en Occident, les relations à l'autre et à soi, incluant des changements dans l'appréhension des corps. D'autre part, je m'intéresse aux effets socioéconomiques et spatio-culturels générés par le tourisme et les loisirs, dans les sociétés d'accueil. En effet, ces activités transforment aussi les populations hôtes, au travers de complexes processus combinant assimilation des attentes des touristes - en absorbant partiellement l'image qu'ils renvoient d'eux-mêmes - mais aussi volonté de résistance et de différenciation, qui les conduit à perpétuellement réinventer leurs cultures et traditions. Ces phénomènes m'interpellent d'autant plus qu'ils incitent les collectivités, à l'échelle des communautés villageoises, des villes, des régions voire des nations, à réfléchir ensemble à des projets questionnant leurs identités, largement construites sociologiquement et politiquement, au détour d'une sélection des choix de la mémoire, mais aussi de contraintes économiques - telles que l'adéquation entre offres locales et attentes des touristes. Ces ambiguïtés caractérisent les développements touristiques en France, en Europe, mais aussi en Indonésie, comme en témoignent notamment la complexe et constante (re)construction de l'identité balinaise (*Kebalian*), nourrie d'influences endogènes et exogènes mouvantes.

C'est dans ce contexte que j'en suis venue à découvrir le concept d'interculturalité, né de la psychologie interculturelle, en vue de comprendre l'émergence de cultures tierces, fruit de la mise en contact de populations issues de cultures différentes. Or, parce que l'interculturalité induit une combinaison de mobilités et d'espaces de rencontre, elle m'est apparue comme éclairante pour la géographie, comprise comme la science des sociétés dans leur espace et de l'espace des sociétés. Elle peut apostropher les géographes, en dépassant le concept linéaire d'acculturation, pour intégrer le champ de la complexité, au travers d'une combinaison de processus d'apparence contradictoire et pourtant complémentaires, d'intégration, de différenciation et d'invention par hybridation. En retour, la géographie doit pouvoir enrichir le concept, en l'étudiant à travers le prisme spatial, insistant sur l'importance du territoire, et à plus fine échelle du lieu, comme supports de rencontres et d'intermédiation entre les individus et les groupes provenant de cultures distinctes.

En cela, l'interculturalité me semble à même d'offrir de nouvelles perspectives d'analyse du tourisme et des pratiques de loisirs mondialisés, s'illustrant par la mise en présence de populations issues de milieux socio-économiques et d'aires géoculturelles variés. Elle permet d'étudier les transformations constructivistes et interactives qu'elle génère, d'une part au sein des populations touristiques ou des pratiquants d'un loisir ; et d'autre part, auprès des populations réceptrices, au travers de phénomènes de déstructurations/restructurations de leur société dans leurs territoires, mettant en exergue leur

capacité d'invention de « *synthèse originale par création de nouvelles réalités culturelles englobant les apports réinterprétés des uns et des autres* » (Guerraoui, 2009, p.198).

Certes, son utilisation interroge son adaptabilité. L'interculturalité a été créée pour identifier les processus de transferts et de constructions culturelles de populations immigrées, insérées sur le temps long au sein d'une culture dominante (population majoritaire). Notre dessein est donc de savoir si elle peut aussi retranscrire les phénomènes de transformations d'individus et de groupes mis en contact sur les temps courts mais répétés du tourisme et des loisirs, dans le contexte de mobilités temporaires en partie inversées, des centres vers les périphéries. Or, nos premiers résultats tendent à le démontrer.

Par ailleurs, nous postulons que la géographie ouvre aussi de nouveaux champs réflexifs au concept d'interculturalité, en le confrontant aux problématiques propres à l'approche géographique du tourisme, soit : des mobilités choisies inscrites dans des temporalités singulières ; des modes d'habiter et de territorialités entrant dans une logique de rupture spatio-temporelle qui leur incombent ; des relations physiques et phénoménologiques à l'environnement et à la nature ; des rapports à l'altérité participant à la construction des individus et des groupes aussi bien au sein des populations touristiques, que des populations d'accueil. Une construction, intégrant le genre et la corporéité, au travers de mise en action/mise en scène des corps, incluant une acceptabilité sociale du dénudement, plus ou moins prononcé et contrôlé, en fonction des cultures.

Enfin, l'interculturalité semble pouvoir être aussi mobilisée dans l'analyse des systèmes touristiques par essence co-construits par des acteurs endogènes et exogènes qui induisent des échanges, souvent conflictuels, résultant de normes et valeurs différenciées. La construction des systèmes touristiques, en termes de réseaux supposant une gouvernance partagée (cluster) ou au contraire en termes de polarisation confortant les relations inégalitaires des modèles centres/périphéries, induit la capacité d'adaptation des populations locales, entre assimilation, résistance et invention syncrétique, qui semble rejoindre les phénomènes d'interculturalité. Le concept paraît particulièrement patent dans le contexte de la mondialisation de la notion de développement touristique durable, reposant sur la diffusion d'une définition occidentale de la société (individualiste, libérale et égalitaire) et de la nature (extérieure à l'homme), se confrontant à la diversité socioculturelle du monde.

Mon objet de recherche d'HDR est donc de poursuivre et d'approfondir mes travaux, en interrogeant le tourisme et les loisirs comme agents de co-constructions du monde par processus d'interculturalité, en me spécialisant plus particulièrement sur un territoire, à savoir *l'Indonésie* ; et sur une pratique singulière, ancestrale et pourtant réinventée par la société mondialisée du tourisme et les loisirs : *l'équitation*. Ces préoccupations s'inscrivent dans mon positionnement épistémologique constructiviste structuraliste, qui pose la construction de l'objet à travers le prisme du regard du scientifique, mais aussi à travers le prisme de la réalité perçue et co-constituée par les populations étudiées. Cette position m'incite aujourd'hui à privilégier les travaux collaboratifs internationaux et interdisciplinaires, permettant le croisement des regards sur les objets de recherche, afin d'essayer d'en cerner les caractéristiques et fonctionnements dans leur complexité. Ils permettent d'une part, une mise en perspective de mes recherches consacrées au tourisme et aux loisirs en France, dans une réflexion plus globale interpellant mes propres habitus ; et d'autre part, l'ouverture à la délicate compréhension d'autres sociétés, favorisée par la collaboration entre des chercheurs natifs et chercheurs extérieurs.

La préparation d'une Habilitation à Diriger des Recherches est donc synonyme pour moi de continuation, mais aussi d'ouverture à de nouvelles perspectives, au travers d'un changement de statut qui me permettra d'être autonome dans la direction de doctorants. Elle me donnera, par ailleurs, plus de légitimité dans la direction des deux équipes de recherche que j'ai créées - ATREI et HORSUS - et dans les nombreux projets que je compte mener, tels que la création de la revue scientifique *Horses&Societies/Cheval&Sociétés* ou des projets collaboratifs internationaux, notamment dans le cadre de coopérations franco-indonésiennes ou de programmes européens (Horizon 2020). Elle constitue donc, non une rupture, mais une étape dans ma progression professionnelle et personnelle, favorisant mon investissement dans de nouvelles responsabilités à l'Université.

Bibliographie

- Adelman M. and Thompson K. (dir), *Equestrian Cultures in Global and Local Contexts*, New York, Springer.
- Adelman M. et Knijnik J., 2013, *Gender and Equestrian Sport: riding around the world*, New York, Springer.
- Albarello L. 2003, *Apprendre à chercher*, Paris, Edition de Boeck.
- Amin S., 1970, *L'accumulation à l'échelle mondiale*, Paris, Ed. Anthropos.
- Andreeva Jourdain E., 2017, « Le « nouveau » du tourisme russe en Crimée. Analyse historico-géographique à partir de l'exemple de Yalta », *Études caribéennes* [En ligne], 37-38 | Août-Décembre 2017, mis en ligne le 15 novembre 2017, URL : <http://journals.openedition.org>
- Antomarchi V. et De La Barre S., 2010, « Tourisme et Femme », *Teoros*, vol. 29, n°2, p. 87-92.
- Arnould P. et Glon E. (dir), 2005, *La nature a-t-elle encore une place dans les milieux géographiques ?* Paris, Publication de la Sorbonne.
- Arnould P. et Glon E., 2006, « Wilderness, usages et perceptions de la nature en Amérique du Nord », *Annales de Géographie*, t.115, n°649, pp.227-238.
- Aron C.S., 1989, *Working at Play: a History of Vacations in the United States*, New York, Oxford University Press.
- Ashworth G.J., 1999, « Heritage, Tourism and Places: A Review », *Tourism Recreation Research*, Volume 25, 2000 - Issue 1, pp. 19-29.
- Aumont G., 1952, « Tourisme et Géographie », *The Canadian Geographer*, Volume1, Issue2, pp. 51-56.
- Babelon J.P. et Chastel A., 1994 (réed), *La notion de patrimoine*, Paris, Liana-Levi Editions.
- Bærenholdt J.O., Haldrup M., Larsen J. et Urry J., 2004, *Performing Tourist Places*, Aldershot, Ashgate.
- Bagnol E., 1935 (réédition 1999), *National Velvet*, New York, Avon Publisher.
- Balandier G., 1952, « Approche Sociologique des 'Brazzavilles Noires': Étude Préliminaire », *Africa*, Volume 22, Numéro 1, pp. 23-34.
- Barbier B., 1983, « La géographie des loisirs urbains et péri-urbains », *Norois*, 120, pp. 591-596
- Barrère P. et Cassou-Mounat M., 1986, « Tourisme et environnement sur le littoral des Landes de Gascogne », *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest. Sud-Ouest Européen*, 57-4, pp. 491-518
- Barthon C. et Pickel-Chevalier S., 2009, « L'écotourisme en France : quels acteurs pour quels territoires », in : Lemasson Jean-Pierre et Violier Philippe, *Destinations et Territoires, Tourisme sans limites, Les rendez-vous sur le tourisme Champlain*, Editions Téoros, Presse de l'Université du Québec, Québec, pp.122-131.
- Barthon C., Chadenas C., Lajartre A. et Pancher A., 2013, « Valeur, fonction et médiation dans les espaces naturels sensibles: une patrimonialisation inachevée de la nature.», *Vertigo*, Hors-série 16, <https://journals.openedition.org/vertigo/13621>
- Bastide R., 1957, *Le Brésil, Terre de contraste*, Paris, L'Harmattan.
- Bastide R., 1975, *Le sacré sauvage et autres essais*, Paris, Payot.
- Belkaïd N. et Guerraoui Z., 2003, «La transmission culturelle. Le regard de la psychologie interculturelle. » *Empan*, 3 (n°51), pp.124-128.
- Bendesa I.K.G. et Aksari M.A., 2017, « From agricultural to tourism hegemony: a deep socio-economic structural transformation » in Pickel-Chevalier S. (dir). *Tourism in Bali and the Challenge of Sustainable Development*. Cambridge, Cambridge Scholars Publishing, pp.76-102.
- Benedict R., 1934 (réédition 2005), *Patterns of Culture*, Boston, Houghton Mifflin Harcourt.

- Bernard A., 2003, entrée « Paradigme », in Lévy J. et Lussault M. (dir.), *Dictionnaire de la Géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p. 683.
- Bernard N., Blondy C et Duhamel Ph. (dir), 2017, *Tourisme, marge et périphérie*, Presses Universitaire de Rennes, Rennes.
- Berque A. (dir), 1994, *Cinq propositions pour le paysage*, Paris, Champ Vallon.
- Berque A., 1995, *Les Raisons du paysage, de la Chine antique aux environnements de synthèse*, Paris, Hazan.
- Berque A., 2008, *La pensée paysagère*, Paris, Archibooks.
- Berry J. et Sam D., 1997, «Acculturation and adaptation» in Berry J., Segall M.H. et Kagitcibasi C. (dir), *Handbook of cross - Cultural psychology*, Boston, Allyn & Bacon, p.291-326.
- Berry J.W., Poortinga Y.H., Breugelmans S.M., Chasiotis A. et Sam D.L., 2011, *Cross-Cultural Psychology: Research and Applications*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Bertho-Lavenir C., 1999, *La roue et le stylo. Comment nous sommes devenus touristes*, Paris, Odile Jacob.
- Bertrand G., 1975, « Pour une histoire écologique de la France rurale », in Duby G. (dir) et Wallon A., *Histoire de la France rurale*, Paris, Le Seuil, pp.35-116.
- Besnier J.M., 2005, *Les Théories de la Connaissance*, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? ».
- Bessy O. et Mouton M., 2004, « Du plein air au sport de nature. Nouvelles pratiques, nouveaux enjeux », *Cahiers espaces*, n°81, pp. 13-29.
- Bettelheim B., 1976, *The Uses of Enchantment: The Meaning and Importance of Fairy Tales*. Londres, Thames and Hudson.
- Black J., 1992, *The Grand Tour in the Eighteenth Century*, Tours, Alan Sutton.
- Blanchard R., 1925, « Le tourisme dans l'Isère, Grenoble et sa région », *Les Alpes économiques*, 8°, pp. 629-653.
- Blanchet A, Ghiglione R, Massonnat J et Trognon A, 1987, *Techniques d'enquête en sciences sociales*, Paris, Dunod.
- Blanchet Ph. et Coste D. (dir), 2010, *Regards critiques sur la notion « d'interculturalité ». Pour une didactique de la pluralité linguistique et culturelle*, Paris, L'Harmattan.
- Blondy C., Gay J.C. et Pébarthe H., 2017, « Iles tropicales et tourisme : entre périphéricité instrumentalisée et conquête de centralité » in : Bernard N., Blondy C. et Duhamel Ph. (dir), *Tourisme, marge et périphérie*, Presses Universitaire de Rennes, Rennes, pp. 135-164.
- Boniface B., Cooper R. et Cooper C., 2016 (7e édition), *Worldwide destinations: The geography of travel and tourism*, Londres, Routledge.
- Boniface B.G., Cooper C. et Cooper R., 1994, *Worldwide Destinations: The Geography of Travel and Tourism*, Londres, Routledge.
- Bouisset C. et Degrémont I., 2013, «La patrimonialisation de la nature : un processus en renouvellement» *L'Espace Géographique*, 3, tome 42, pp.193-199.
- Boukharine N., 1915 (rééd.1977), *L'Économie mondiale et l'impérialisme*, Paris, Anthropos.
- Boulier J. et Simon L., 2009, « Les ressources forestières au cœur des enjeux du développement durable », in Veyret Y. (dir), *Le développement durable*, Paris, Editions Sedes, pp. 77-90.
- Bourdieu P., 1977, « Remarques provisoires sur la perception sociale du corps », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 14 pp. 51-54.
- Bourdieu P., 1980, *Le sens pratique*, Paris, Editions de Minuit, coll. «Le sens commun ».
- Bourdieu P., 1987, « Espace social et pouvoir symbolique », *Choses dites*, Paris, Minuit.
- Bovar O., Demotes-Mainard M., Dormoy C., Gasnier L., Marcus V., Panier I. et Tregouët B., 2008, *L'économie française. Dossier : Les Indicateurs du Développement durable*, INSEE. <https://www.insee.fr/fr/statistiques/fichier/1373261/ECOFRA08c.PDF>

- Bowlby S., Lewis J., McDowell L. et Foord J., 1989, « The geography of gender » in Peet R. et Thrift N., *New Models in Geography: The Political-Economy Perspective*, Londres, Unwin Hyman.
- Boyer M., 1972, *Le tourisme*, Paris, Le Seuil.
- Boyer M., 1996, *L'invention du tourisme*, Paris, Gallimard. coll. « Découvertes Gallimard / Culture et société ».
- Boyer M., 2000, *Histoire de l'invention du tourisme. XVIe-XIXe siècle*, La Tour d'Aigues, Édition de l'Aube.
- Braudel F., 1949, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin.
- Breton J.M. (dir), 2004, *Tourisme, environnement et aires protégées: Antilles-Guyane, Haïti, Québec*, Paris, Karthala.
- Britton S., 1991, « Tourism, capital and Place : towards a critical geography of tourism », *Environment and Planning D: Society and Space*, Vol. 9, pp. 451-478.
- Brougère G., 2012, « Pratiques touristiques et apprentissages », *Mondes du tourisme*, 5, pp.62-75.
- Brown C., 2011, *A Short History of Indonesia: The Unlikely Nation?* Singapour, Talisman.
- Brown F. et Hall D. (dir.), 2000, *Tourism in Peripheral Areas: Case Studies*, Clevedon, Channel View Publication.
- Brunel S., 2008, *A qui profite le développement durable ?*, Paris, Larousse.
- Brunel S., 2018, 6e édition, *Le développement durable*. Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que-sais-je ? ».
- Brunet R., Ferras R. et Théry H., 2001, *Les mots de la Géographie*, 3eme édition (1^{er} édition 1993), Paris, Reclus-La documentation française.
- Buckley R., 2011, « Tourism and Environment », *Annual Review of Environment and Resources*, Vol. 36, pp.397-416.
- Buckley R., 2012, « Sustainable tourism: research and reality ». *Annals of Tourism Research*, 39 (2), pp. 528-546.
- Budarma K., 2015, *Tourism Corporate Social Responsibility in Bali*, Thèse de doctorat de Géographie, ESTHUA, Université d'Angers.
- Burns P.M., 1999, *An Introduction to Tourism and Anthropology*, Londres, Psychology Press.
- Butler R. et Pearce D.G., 1995, *Change in tourism: People, places, processes*, Londres, Routledge.
- Butler R. et Wall G., 1985, « Introduction: Themes in research on the evolution of tourism », *Annals of Tourism Research*, Volume 12, Issue 3, pp. 287-296
- Butler R. W. (dir), 2006, *The Tourism area life cycle*, Vol 1., Application and modification, Clevedon, Channel view Publication.
- Butler R., 1999, « Sustainable Tourism: a state-of-the-art review », *Tourism Geographies*, vol. 1, n° 1. <http://www.tandfonline.com/doi/pdf/10.1080/14616689908721291>.
- Butler R.W., 2000, «Tourism and the environment: A geographical perspective » *Tourism Geographies*, Volume 2, Issue 3, pp.337-358.
- Byczek Ch., 2015, «Traditional livelihoods and community-based ecotourism » in Darma Putra I.N. et Campbell S., *Recent Developments in Bali tourism*, Denpasar Bali, Buku Arti, pp.214-239.
- Byczek Ch., 2016, «Traditional livelihoods and community-based ecotourism » in I.D. Putra & S. Campbell, *Recent Developments in Bali tourism*, Denpasar: Buku Arti, pp.214-239.
- Cabasset C., 2000, *Indonésie, le tourisme au service de l'unité nationale ? La mise en scène touristique de la nation*, Thèse de doctorat de géographie, Université de Paris 4.
- Cabasset-Semedo C., Peyvel I., Sacareau I. et Taunay B., 2010, « De la visibilité à la lisibilité: le tourisme domestique en Asie », *Espace, populations, sociétés*, n° 2-3, pp. 221-235.
- Caden Ph. (dir), 2007, *La mondialisation. L'intégration des pays en développement*, Paris, Sedes.

- Camilleri C. et al., 1990, *Stratégies identitaires*. Paris, P.U.F.
- Camilleri C. et Vinsonneau G., 1996, *Psychologie et culture : concepts et méthodes*. Paris, Armand Colin.
- Carcaud N. et Arnaud-Fassetta G. (dir.) 2015, *La géo-archéologie française au XXI^e siècle*, Paris, CNRS Éditions.
- Cater E., 1993, « Ecotourism in the Third World: Problems for sustainable tourism development », *Tourism Management*, 14 (2), pp. 85–90.
- Cazes G., 1974, « Le Tiers-Monde vu par les publicités touristiques : une image géographique mystifiante », *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims*, 20 pp. 5-46.
- Cazes G., 1987, « La géographie du tourisme : réflexion sur les objectifs et les pratiques en France », *Annales de Géographie*, Volume 96, Numéro 537, pp. 595-600.
- Cazes G., 1989, *Les nouvelles colonies de vacances ? Le tourisme international à la conquête du Tiers-Monde*, Paris, L'Harmattan.
- Cazes G., 1992, « *Fondements pour une géographie du tourisme et des loisirs* », Paris, Bréal.
- Chadefaud M., 1988, *Aux origines du tourisme dans les pays de l'Adour*, Pau, Cahiers de l'Université de Pau.
- Chartier J.C., 1992, *Cent ans de polo en France*, Paris, Polo Club Edition.
- Chevalier V., 1996, « Une population de pratiquants sportifs et leurs parcours : les cavaliers titulaires d'une licence », *Population*, no 3, pp. 573-608.
- Chevalier V., 2011, « Conflits dans le monde sportif. Le cas de la Fédération Française d'Équitation », *La Vie des Idées*, Dossier Conflits dans le monde, associatif, <http://www.laviedesidees.fr/Conflits-dans-le-monde-sportif.html>
- Chevalier V., Dussart B., 2002, « De l'amateur au professionnel : le cas des pratiquants de l'équitation », *L'Année Sociologique*, 52, pp. 451-468.
- Chivallon, 2001, « Les géographies féministes: un plaidoyer convaincant pour la constitution de connaissances « situées » » in Staszak J.F. et alii, *Géographies anglo-saxonnes, Tendances contemporaines*, pp.57-63.
- Christaller W., 1955, «Beitrag zu einer Geographie des Fremdenverkehrs [Contributions to a geography of the tourist trade] » *Erdkunde*, 9, pp.1–19
- Christaller W., 1964, « Some considerations of tourism location in Europe: The peripheral regions-under development countries-recreation areas », *Papers in Regional Science*, 12(1), pp.95–105.
- Clanet C., 1990, *L'interculturel. Introduction aux approches interculturelles en Education et en Sciences Humaines*, Toulouse, Presse universitaire du Mirail.
- Clarimont S. et Vlès V., 2009, « Le tourisme pyrénéen face au développement durable : une intégration partielle et hésitante », *Revue de Géographie Alpine* | [En ligne], 97-3 | 2009, <http://journals.openedition.org/rga/967> ; DOI : 10.4000/rga.967
- Claval P., 1989, « La place de la géographie dans l'enseignement », *L'Espace géographique*, 18-2 pp. 123-124, dossier *La géographie et ses enseignements*.
- Claval P., 1992, « Champ et perspectives de la géographie culturelle », *Géographie et cultures* 1 | mis en ligne le 16 juillet 2013, URL : <http://journals.openedition.org/gc/2448> ;
- Claval P., 1995, *Géographie culturelle*, Paris, Nathan, coll. Fac Géographie.
- Clay J., 1980, *Le Romantisme*, Paris, Hachette.
- Clergeau C. et Violier Ph., 2012, « Le cluster est-il soluble dans le tourisme ? Une approche conceptuelle », *Téoros*, vol 31, n°2, pp.60-71.
- Clergeau C., Pickel-Chevalier S., Violier Ph. et Greffe G., 2015, « Naissance d'un cluster touristique équin ? L'exemple de Saumur (France) » in : Pickel-Chevalier S. et Evans R., *Cheval, Tourisme et Sociétés/ Horse, Tourism and Societies*, Mondes du Tourisme, Hors-Série, juin 2015, Paris, pp. 188-204.
- Coëffé V. (dir) *Le tourisme, de nouvelles manières d'habiter le monde*, Paris : Ellipse.
- Coëffé V., 2010, « La plage, fabrique d'une touristicité idéale », *L'information Géographique*, 3, vol.74, pp.51-68.

- Coëffé V., 2014, « Le corps, un objet scientifique venu au monde », *L'Information Géographique*, 1/78, pp. 6-26.
- Coëffé V., Duhamel Ph., Guibert C., Taunay B. et Violier Ph., « Mens sana in corpore turistico : le corps « dé-routinisé » au prisme des pratiques touristiques » *L'Information géographique*, 2016/2 (Vol. 80), pp.32-55
- Coëffé V., Guibert C. et Taunay B., 2012, « Émergences et diffusions mondiales du surf. De l'invention à la mise à l'épreuve de normes corporelles », *Géographie et Cultures*, 82, pp.6-76.
- Cohen E., 1978, « The impact of tourism on the physical environment », *Annals of Tourism Research*, Volume 5, Issue 2, pp. 215-237.
- Cohen E., 1979, « Rethinking the sociology of tourism », *Annals of Tourism Research*, Vol.6, No. 1, pp. 18-35.
- Cole S., 2012, « A political ecology of water equity and tourism: A Case Study From Bali », *Annals of Tourism Research*, Volume 39, Issue 2, pp. 1221-1241
- Collot M., 1997, *Les enjeux du paysage*, Bruxelles, OUSIA.
- Cone C., 1995, « Crafting Selves: the life of two Mayan women », *Annals of Tourism Research*, 22 (2) pp.314-327.
- Corbin A., 1988, *Le territoire du vide, L'occident et le désir de ravage*. Paris, Aubier.
- Cortès G., 2016, *James Fillis. L'écuier de l'Europe*, Paris, Belin.
- Cousin S. et Réau B., 2009, *Sociologie du tourisme*, Paris, La Découverte.
- Coutras J., 1996, *Crise urbaine et espaces sexués*, Paris, Armand Colin.
- Crang M., 2004, « Tourism geographies of tourism », in Lew A., Hall M. et Williams A., *A companion to tourism*, Oxford, Blackwell Publishing, pp.74-84.
- Cribier F., 1969, *La grande migration d'été des citadins en France*, Paris, Editions du CNRS.
- Crozat D. et Fournier L.S., 2005, « De la fête aux loisirs: événement, marchandisation et invention des lieux », *Annales de géographie*, vol. 643, no. 3, pp. 307-328.
- Cuche D., 2002, « Nouveaux regards sur la culture : l'évolution d'une notion en anthropologie », dans Journet (éd.), *La culture*, Paris, Sciences humaines, p. 203-212.
- Darma Putra I.N. et Campbell S., 2015, *Recent Developments in Bali Tourism*, Denpasar Bali, Buku Arti.
- Davison L. et Ryley T., 2010, « Tourism destination preferences of low-cost airline users in the East Midlands », *Journal of Transport Geography*, Volume 18, Issue 3, pp. 458-465
- De Kadt E., 1979, *Tourism: Passport to Development?* New-York, Oxford University Press.
- Debarbieux B., 1995, « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique », *L'Espace géographique*, 24-2 pp. 97-112, https://www.persee.fr/doc/spgeo_0046-2497_1995_num_24_2_3363
- Debardieux B., 2003, « Représentation », in Lévy J. et Lussault M., *Dictionnaire de la Géographie et de l'Espace des Sociétés*, Paris : Belin, p.791.
- Debray R., 1999, « L'Abus monumental ? » *Actes des Entretiens du Patrimoine*, Paris, Fayard.
- Defert P., 1952, « Les fondements géographiques du tourisme », *The Tourist Review*, Vol. 7 Issue: 4, pp.126-132.
- Defrance J., 2011. *Sociologie du sport*. Paris, La découverte.
- Dehoorne O., Saffache P. et Tatar C., 2008, « Le tourisme international dans le monde : logiques des flux et confins de la touristicité » *Études caribéennes* [En ligne], 9-10 | <http://journals.openedition.org/etudescaribeennes/882>
- Deléage J.P., 1991, *Histoire de l'écologie. Une science de l'homme et de la nature*, Paris, La Découverte.
- Demanget M. et Dumoulin Kervran D., 2010, « Étudier le tourisme: vers de nouveaux horizons », *Cahiers des Amériques Latines. Tourisme patrimonial et sociétés locales*. n° 65/3, pp.19-33.
- Dematteis G., 2003, « Centralité », in Lévy J. et Lussault M., *Dictionnaire de la Géographie et de l'Espace des Sociétés*, Paris, Belin, p.139.

- Demorgon J., 2002 (2^e édition), *L'histoire interculturelle des sociétés*. Paris, Anthropos.
- Demorgon J., 2005, *Critique de l'interculturel*. Paris, Economica-Anthropos.
- Denoux P., 1990, « Formation et problématique interculturelle », *European Journal of Teacher Education*, 13,3, pp.123-128.
- Denoux P., 1994, « Pour une nouvelle définition de l'interculturalisation », in : Blomart J. et Krewer B., *Perspectives de l'interculturel*, Paris, L'Harmattan, pp. 67-81.
- Denoux P., 2013, « Le contact culturel dans les procédures de recherche. Propositions méthodologiques de psychologie interculturelle », *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 3 (Numéro 99-100), pp.365-381.
- Denoux, P. 1995. « L'identité interculturelle », dans *Bulletin de Psychologie*, t. XLVIII, n° 419, p. 264-270.
- Deprest F., 1997, *Enquête sur le tourisme de masse. L'écologie face au territoire*, Paris, Belin, collection Mappemonde.
- Dewailly J. M, 2006, *Tourisme et géographie: entre pérégrinité et chaos?*, Paris, L'Harmattan édit., coll. Tourisme et Sociétés , 221p.
- Dewailly J.M. et Flament E., 1993, *Géographie du tourisme et des loisirs*, Paris, Sedes.
- Dewailly J.M., 1999, « Sustainable tourist space: From reality to virtual reality? », *Tourism Geographies*, Volume 1, Issue 1, pp. 41-55.
- Dewailly J.M., 2008, « Complexité touristique et approche transdisciplinaire du tourisme », *Téoros*, 27-1, pp. 22-26.
- Di Méo G., 1998, *Géographie sociale et territoires*, 1998, Paris, Nathan, coll. Fac-géographie.
- Di Méo G., 2003, « Territorialité », in Lévy J. et Lussault M., *Dictionnaire de la Géographie et de l'Espace des Sociétés*, Paris, Belin, p.919.
- Di Méo G., 2008, « La géographie culturelle : quelle approche sociale ? », *Annales de géographie*, vol 2 (n° 660-661), p. 47-66.
- Di Méo G., 2011, *Les murs invisibles. Femmes, genre et géographie sociale*. Paris, Armand Colin.
- Di Méo G., 2014, *Introduction à la géographie sociale*, Paris, Armand Colin, coll. Cursus Géographie.
- Di Méo, G., 2016, « Une géographie sociale. Entre structures et représentations » *Cybergéo, Les 20 ans de Cybergeo*, mis en ligne le 18 août 2016, <http://journals.openedition.org/cybergeo/27761>
- Diagne A., 2004, «Tourism development and its impacts in the Senegalese Petite Côte: a geographical case study in centre–periphery relations », *Tourism Geographies*, vol6/4, pp.472-492.
- Dibnah S. et Wall G., 1992, «The changing status of tourism in Bali, Indonesia», *Progress in Tourism, Recreation and Hospitality Management*, 4, pp. 120-130.
- Digard J.P., 2007, *Une histoire du cheval*. Paris Actes Sud.
- Digard J.P., 2009. « Le cheval, un animal domestique au destin exceptionnel », *Arts Equestres, Revue 303 Arts, recherche et créations*, pp. 12-19.
- Dionne c. et Rousseau N., 2006, *Transformation des pratiques éducatives. La recherche sur l'inclusion scolaire*, Québec, Presses de l'Université du Québec.
- Dobruszkes F. et Mondou V., 2013, « Aviation liberalization as a means to promote international tourism: The EU–Morocco case », *Journal of Air Transport Management*
- Dollfus O., 1999, « Mondialisation et gaz à effet de serre », *L'Espace Géographique*, Vol. 28, No. 1, pp. 29-35.
- Dollfus O., 2007 (3^e édition), *La mondialisation*, Paris. Presses de Sciences Po.
- Dollfus O., Grataloup C. et Lévy J., 1999, « Trois ou quatre choses que la mondialisation dit à la géographie », *L'Espace Géographique*, Vol. 28, No. 1, pp. 1-11.
- Dolto F., 1971, *Psychanalyse et pédiatrie*, Paris, Ed du Seuil.
- Dolto F., 1985, *La cause des enfants*, Paris, Robert Laffont.
- Dolto F., 1988, *La cause des adolescents*, Paris, Robert Laffont.

- Domosh M. et Kenzer M.S., 1991, « Geography and Gender », *The Professional Geographer*, volume 43, 1991 - Issue 1, pp.105-106.
- Domosh M., 1998, « Geography and gender: home, again? », *Progress in Human Geography*, vol 22., 2, pp.276-282.
- Dribek, 2012, *Vers un tourisme durable en Tunisie : le cas de l'île de Djerba*, thèse de doctorat de Sciences économiques, Brest, Ecole doctorale Sciences de la mer.
- Dubois D., 2011, *Légendaire cheval. Mythes, folklores et traditions*, Turquant, Mens Sana.
- Duby G. (dir), 1993, *Histoire de France de 1852 à nos jours*, Paris, Larousse Histoire.
- Duffy L.N., Kline C.S., Mowatt R.A. et Chancellor H.C., 2015, « Women in tourism: Shifting gender ideology in the DR », *Annals of tourism research*, Volume 52, pp. 72-86.
- Duhamel Ph et Kadri B. (dir) 2011, *Tourisme et Mondialisation, Mondes du tourisme*, hors-série, Paris, éditions Espaces tourisme et loisirs.
- Duhamel Ph et Violier Ph, 2009, *Tourisme et littoral : un enjeu du monde*, Paris, Belin.
- Duhamel Ph. et Sacareau I., 1998, *Le tourisme dans le monde*, Paris, Armand Colin.
- Duhamel Ph., 1997, *Les résidents étrangers européens à Majorque (Baléares) : pour une analyse de la transformation des lieux touristiques*, Thèse de doctorat de Géographie, Paris, Université Paris 7. Denis Diderot.
- Duhamel Ph., 2018, *Géographie du tourisme et des loisirs, Dynamiques, acteurs, territoires*. Paris, Armand Colin.
- Dumazedier J., 1962, *Vers une civilisation du loisir ?* Paris, Édition du Seuil.
- Duncan S., 1991, « The Geography of Gender Divisions of Labour in Britain », *Transactions of the Institute of British Geographers*, Vol. 16, No. 4, pp. 420-439
- Dunning E., 1999, « Sport, gender and civilization. » in Dunning e. (dir) *Sociological Studies of Sport, Violence, and Civilization*, Routledge, pp.219-240.
- Durand-Dastès F. et Lussault M., 2003, « Polarisation », in Lévy J. et Lussault M., *Dictionnaire de la Géographie et de l'Espace des Sociétés*, Paris, Belin, p.722.
- Durand-Dastès F. et Merlin P., 1989, « Environnement » in Merlin P. et Choay F., *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement*, Paris, Presses Universitaires de France, p.256-257.
- Duret P., 2004, *Sociologie du sport*, Paris, Payot et Rivages.
- Duret P., 2008, *Sociologie du sport*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? ».
- Durkheim E. et Mauss M., 1913, « Note sur la civilisation », *Année sociologique*, 12, pp. 46 à 50, texte reproduit en version électronique par Tremblay J.M., professeur de sociologie au Cégep, collection « Les classiques des sciences sociales », pp.1 à 7. <http://www.urbanlab.org/articles/anthropology/Mauss%20Durkheim%201913%20-%20notion%20de%20civilisation.pdf>
- Duval M., 2013, « Place et fonctions de la patrimonialisation de la nature dans les espaces protégés. Enseignements à partir du massif de l'UKhahlamba-Drakensberg, Afrique du Sud. » *Vertigo* - Hors-série 16. <https://journals.openedition.org/vertigo/13572>
- Eiseman F., 1990, *Bali, Sekala and Niskala*, Singapour, Tuttle.
- Elias N. et Dunning E., 1994 (1^e édition anglaise 1986), *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard.
- Elias N., 1983, *Engagement et distanciation*, Paris, Fayard.
- Ellen K., 1910, *Le siècle de l'enfant*, Paris, Ed. Flammarion.
- Emelianoff C., 2003, « Environnement », in Lévy J. et Lussault M., *Dictionnaire de la Géographie et de l'Espace des Sociétés*, Paris, Belin, p.317.
- Emmanuel A., 1969, *L'échange inégal: Essais sur les antagonismes dans les rapports économiques internationaux*. Paris, François Maspero.
- Emmanuel A., 1969, *L'échange inégal: Essais sur les antagonismes dans les rapports économiques internationaux*. Paris, François Maspero.
- Escourrou P., 1993, *Tourisme et Environnement*, Paris, Sedes.

- Etienne S., 2005, « Tourisme et environnement polaire: enjeux et perspectives » in : André, M.F., *Le monde polaire: mutations et transitions*, Paris, Ellipse, pp.81-96.
- Eurostat, 2018, *Sustainable development in the European Union. Monitoring report on progress toward the SDGS in an EU context*, <https://ec.europa.eu/eurostat/documents>.
- Evans R. et Pickel-Chevalier S., 2014, «Riding to sustainable rural development? Promising elements of sustainable practices in equine tourism in rural areas» in Daspher K., (2014), *Rural Tourism: An International Perspective*, Cambridge, Cambridge Scholars Publishing, pp. 375-389.
- Evans R., 2015, « Riding native Nordic Breeds. Native breeds as cultural heritage development in Nordic countries (Norway, Iceland, Scotland and the Faroe Islands) » in : Pickel-Chevalier S. et Evans R. (dir), 2015, *Cheval, Tourisme et Sociétés/ Horse, Tourism and Societies, Mondes du Tourisme*, Hors-Série, juin 2015, Paris, pp.205-215.
- Evrard O., 2006, « L'exotique et le domestique. Tourisme national dans les pays du Sud : réflexions depuis la Thaïlande », *Autrepart*, n° 40, p. 151-167.
- Fabry N. et Zeghni S., 2012, « Tourisme et développement local : une application aux clusters de tourisme. », *Mondes en développement* 1 (n°157), pp. 97-110.
- Fagnoni E. (dir), 2017, *Les espaces du tourisme et des loisirs*, Paris, Armand Colin.
- Farley W., 1941 (réédition 2002), *The Black Stallion*, New York, Yearling Classic.
- Farrell B.H., 1999, « Conventional or sustainable tourism? No room for choice », *Tourism Management*, Volume 20, Issue 2, pp. 189-191
- Faucher D., 1952, *La France - Géographie – Tourisme*, Paris, Larousse.
- Figueroa-Domecq C., Pritchard A., Segovia-Pérez M., Morganc N. et Villacé-Molinero T., 2015, « Tourism gender research: A critical accounting », *Annals of Tourism Research*, Volume 52, pp. 87-103.
- Franchet d'Espèrey P. (dir.), 2011. *L'équitation française, Le Cadre Noir de Saumur et les écoles européennes, Doctrines, traditions et perspectives*, Paris, Lavauzelle.
- Franchet d'Espèrey P., 2009, « Les grands courants de l'équitation française », in : *Arts Equestres, Revue 303 Arts, recherche et créations*, pp. 56-61.
- Frémont A., Herin R., Chevalier J., Renard J., 1984, *Géographie sociale*, Paris, Masson.
- Frémont A., Hérim J., Chevalier R. et Renard J., 1984, *Géographie sociale*, Paris, Masson.
- Freud S., 1920 (réédition 2014), *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Petite Bibliothèque Payot.
- Freysinger V.J., Shaw S.M., Bialeschki M.D., Henderson K.A.(dir), 2013, *Leisure, Women, and Gender*, Edmonton, Venture Publishing.
- Gay J.C. et Decroly J.M., 2018, « Les logiques de diffusion du tourisme dans le monde : une approche géohistorique », *L'Espace Géographique*, Tome 2, pp. 102-120.
- Gay J.C. et Mondou V., 2017, *Tourisme et Transport, Deux siècles d'interactions*, Paris, Bréal.
- Gay J.C., 1990, « La distance et la promotion d'un produit touristique insulaire: Tahiti et ses îles », *L'Espace géographique*, Vol. 19/20, No. 2, pp. 149-157.
- Gay J.C., 2000, « La mise en tourisme des îles intertropicales » *Mappemonde*, 58, 2, pp.17-22.
- Gay J.C., 2004, « Tourisme, politique et environnement aux Seychelles », *Revue Tiers Monde*, 2004/2 (n° 178), pp.319-339.
- Gay J.C., 2013, « Les îles du Pacifique dans le monde du tourisme » *Hermès la Revue*, 1(n°65), pp.84-88.
- Gay J.C., 2014, « Le réchauffement climatique : l'instrumentalisation des îles », *L'Espace Géographique*, 1, Tome 43, pp.81-89.
- Gede Putu Wardana S.H.M., 2003, *Sustainable tourism in the Balinese perspectives*, Denpasar Bali, Government of Bali Province.
- George P., 1971, *L'environnement*, Paris, Presses Universitaires de France, coll « Que Sais-je ? ».

- Ghimire K.B., (dir) 2013, *The Native Tourist: Mass Tourism Within Developing Countries*, Londres, Earthscan.
- Gibson C., 2008, « Locating geographies of tourism », *Progress in Human Geography*, 32(3), pp. 407-422.
- Glon E. et Chebanne A., 2013, Peuples autochtones et patrimonialisation de la nature protégée : les San indésirables dans le « Central Kalahari » (Botswana) ? *VertigO*, Hors-série 16. <https://journals.openedition.org/vertigo/13669>
- Glon E.,(dir), 2009, « Protéger la nature, est-ce protéger la société ? » *Géographie et Culture*, 69, <https://journals.openedition.org/gc/3528>
- Gori G. et Mangan J.A., 2014, *Sport and the Emancipation of European women. The struggle of self-fulfilment*, Londres, Routledge.
- Gouraud, J.L., 1998, «Le Traité d'Equitation le plus ancien du monde », *Equus - Les Chevaux*, n°32, <http://www.le-cheval-bleu.com/kikkuli.htm>
- Graburn N.H.H., 1995, «The past in the present in Japan: nostalgia and neo-traditionalism in contemporary Japanese domestic tourism», in Butler R. W. et Pearce D. (dir), *Change in tourism: people, places, processes*, Londres, Routledge, pp.47-70.
- Graham M., 2002, « Challenges from the margins: gay tourism as cultural critique » in Clift S., Luongo M. et Callister C., *Gay tourism: culture, identity and sex*, Londres, Continuum, pp.17-41.
- Grangé Ph., 2012, « La renaissance du système éducatif indonésien », *Repères*, n°16, Campus France.
- Grataloup C., 2015 (4^e édition), *Géohistoire de la mondialisation*, Paris, Armand Colin.
- Grataloup Ch., 2014, « Centre/périphérie », *Hypergeo*, <http://hypergeo.eu/spip.php?article10>.
- Gravari-Barbas M. et Jacquot S., 2014, « World Heritage, tourism and sustainable development in Africa: discourses, approaches and challenges», *Via Tourism Review*, pp. 4-5.
- Gravari-Barbas M. et Violier Ph (dir), 2003, *Lieux de culture, culture des lieux*, Rennes, Presses Universitaires de Renne.
- Grefe G. et Pickel-Chevalier S., 2015, « De la transformation des établissements équestres en France lorsqu'ils intègrent la société des loisirs et de consommation » in Pickel-Chevalier S. et Evans R., 2015, *Cheval, Tourisme et Sociétés/ Horse, Tourism and Societies*, Mondes du Tourisme, Hors-Série, juin 2015, Paris, pp. 136-149
- Grefe G. et Pickel-Chevalier S., 2015, «The equine business: the spectacularly growth of a new segment market in France » in Vial C. et Evans R., *The New Equine Economy in the 21st Century*, EAAP publication n°136, Wageningen, Wageningen Academic Publishers, pp.61-76.
- Grefe G. et Pickel-Chevalier S., 2017, « Le commerce lié à l'équitation révolutionné ? Un secteur bouleversé, entre traditions et innovations (l'exemple français) » in Leroy du Cardonnoy E. et Vial C., *Les chevaux : de l'imaginaire universel aux enjeux prospectifs pour les territoires*, Presses Universitaires de Caen, p.189-205.
- Gregson N. et Lowe M., 2005, *Servicing the middle classes: class, gender and waged domestic work in contemporary Britain*, Londres, Routledge.
- Guerraoui Z. et O. Reveyrand-Coulon O., 2013, « La méthodologie en psychologie interculturelle », *Les Cahiers internationaux de psychologie culturelle*, 3, numéro 99-100, pp.291-294.
- Guerraoui Z., 2009, « De l'acculturation à l'interculturalisation : réflexions épistémologiques », *L'Autre*, 2 (Volume. 10), pp. 195-200, URL : <http://www.cairn.info/revue-l-autre-2009-2-page-195.htm>
- Guerraoui Z., et Troadec B., 2000, *Psychologie interculturelle*. Paris, Armand Colin.
- Guibert C., 2007, « Le premier âge du surf en France : un sport socialement sélectif », *Science et Motricité*, 2 (n° 61), pp.89-100.
- Guibert Ch. et Pickel-Chevalier S., 2014, « Les exploitations différenciées du développement durable. Le cas du tourisme équestre en Pays de la Loire et du surf en Aquitaine » in Callède

- J.P., Sabatier F et Bouneau Ch., (dir), *Sport, nature et développement durable. Une question de génération ?* Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, Bordeaux, pp.359-372.
- Guillaïn J.Y., 2005, « Villégiature et nouveaux espaces sportifs : images de la sportive dans les affiches touristiques de l'entre-deux-guerres », in Roger A. et Terret Th., *Sport et Genre*, volume 4, Paris, L'Harmattan, pp. 121-134.
 - Guthrie H.W., 1961, «Demand for tourist's good and services in a world market », *Paper in Regional Sciences*, Volume7, Issue1, pp.159-175.
 - Hall C.M. et Higham J., 2005, *Tourism, Recreation and Climate Change*, Clevedon, Channel View Publication.
 - Hall C.M. et Lew AA. (dir), 1998, *Sustainable tourism: a geographical perspective*, Boston, Addison Wesley Longman.
 - Hall C.M. et Page S.J., 2014, (1e édition 1999), *The Geography of Tourism and Recreation*, Londres, Routledge.
 - Hall C.M., 2006, « Tourism, governance and the (mis-) location of power », in Church A. et Cole T., *Tourism, Power and Space*, Londres, Routledge, pp.247-268.
 - Hall C.M., 2011, «A typology of governance and its implications for tourism policy analysis», *Journal of Sustainable Tourism*, Volume 19, pp.437-457.
 - Hancock C., 2002, « Genre et géographie : les apports des géographies de langue anglaise » *Espace Populations Sociétés*, 3 pp. 257-264.
 - Hancock C., 2003, « Corps », in Lévy J. et Lussault M., *Dictionnaire de la Géographie et de l'Espace des Sociétés*, Paris, Belin p.213.
 - Hanna W.A., 1972, « Bali in the seventies. Part I. Cultural Tourism», *American universities field staffs reports*. Southeast Asia Series, 20/2, pp.1-7.
 - Hanson S. et Pratt G., 1995, *Gender, work and space*. London, Routledge
 - Hardy D., 1990, « Sociocultural dimensions of tourism history », *Annals of Tourism Research*, volume 17, Issue 4, pp. 541-555.
 - Hazbun W., 2004, « Globalisation, Reterritorialisation and the Political Economy of Tourism Development in the Middle East », *Geopolitics*, Volume 9, 2004 - Issue 2, pp.310-341.
 - Hazbun W., 2009, « Modernity on the beach: A postcolonial reading from southern shores », *Tourist Studies*, vol 9(3), pp. 203-222.
 - Heinich N., 2009, *La fabrique du patrimoine. De la cathédrale à la petite cuillère*, Edition de la maison des sciences de l'homme, Paris.
 - Helgadóttir G. et Sigurdardóttir I., 2008, « Horse-based tourism: community, quality and disinterest in economic value», *Scandinavian Journal of Hospitality and Tourism*, vol 8, n°2, pp.105-121.
 - Henry G. et Oussedik M., 2014, *Une histoire de l'équitation française*, Paris, Belin.
 - Héritier S., 2002, *Environnement et patrimoine, tourisme et aménagement dans les parcs nationaux des montagnes de l'Ouest canadien*, thèse de doctorat de géographie, Université de Savoie Mont Blanc.
 - Herskovits M.J., 1938, *Acculturation, the Study of Culture Contact*, New York, J.J. Augustin.
 - Hitchcock M. et Darma Putra I.N., 2007, *Tourism, Development and Terrorism in Bali*, Scotland, Ashgate.
 - Hitchcock M., King V.T. et Parnwell M., 2009, *Tourism in Southeast Asia. Challenges and new direction*, Copenhagen, Nias Press.
 - Hitchcock M., King V.T. et Parnwell M., 2010, *Heritage Tourism in Southeast Asia*, Copenhagen, Nias Press.
 - Hobsbawm, E. et Ranger, T. (dir.), 2012, *The invention of tradition*. Cambridge, Cambridge University Press.
 - <http://www.espacestems.net/articles/lequitation-francaise-et-sa-patrimonialisation-dans-la-societe-des-loisirs/>
 - Hudman L.E. et Jackson R.H., 2003, *Geography of Travel & Tourism*, New York, Thomson Delmar Learning.

- Hughes G., 1995, « The cultural construction of sustainable tourism », *Tourism Management*, volume 16, Issue 1, pp. 49-59.
- Hunter C., 1997, « Sustainable tourism as an adaptive paradigm », *Annal of Tourism Research*, vol 24, N°4, Elsevier Sciences Ltb, pp. 850-867.
- Immanuel W., 1979, *The Capitalist World-Economy*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Iwahara H., 2015, p.198, « Sustainable tourism discourse and practice: a case study of village-ecotourism in Southern Bali » in Darma Putra I.N. et Campbell S., *Recent Developments in Bali Tourism*, Denpasar Bali, Buku Arti, pp.193-213.
- James W., 1926 (réédition 1993), *Smoky the Cowhorse*, NewYork, Aladdin Paperbacks.
- Jaurand E. et Leroy S., 2010, « Le tourisme gay : aller ailleurs pour être soi-même ? », *Espacestemp.net*, <http://www.espacestemp.net/document8000.html>
- Jaurand E., Luze H. de, 2004, « Ces plages où les genres s'affichent ? Les territoires du nu sur la Côte d'Azur ». In : Bard C. (dir.), *Le genre des territoires : masculin, féminin, neutre*, Angers, Presses de l'Université d'Angers, p. 227-240.
- Jiménez E.A. et Guerrero J.M., 2010, « Tourisme, territoire et environnement sur la côte méditerranéenne du Maroc », *Cahiers de la Méditerranée*, 81, <http://journals.openedition.org/cdlm/5660>
- Johnston L., 2001, « (Other) bodies and tourism studies », *Annals of Tourism Research*, volume 28, Issue 1, pp. 180-201.
- Johnston L., 2007, « Mobilizing pride/shame: lesbians, tourism and parades », *Social & Cultural Geography*, Volume 8, Issue 1, pp. 29-45.
- Jones S. B., 1933, « Mining and tourist towns in the Canadian Rockies », *Economic Geography*, 9, pp.368-378.
- Jones S.B., 1933, « Mining tourist towns in the Canadian, Rockies ». *Economic Geography*, 9, pp.368-378
- Kant E., 1764, *Observations sur le sentiment du beau et du sublime*, réédition 1993, Paris, Flammarion.
- Kant E., 1790, *Critique de la faculté de juger*, « Du Sublime », réédition 2015, Paris, Flammarion.
- Kardiner A., 1945 (réédition 1981), *Psychological Frontiers of Society Organization*, Londres, Greenwood Press.
- Kaspi A., 1986, *Les Américains. I. Naissance et essor des États-Unis, 1607-1945*, Paris, Editions du Seuil.
- Kelly, J.R., 1974, « Socialization toward leisure. A developmental approach », *Journal of Leisure Research*, n° 6, pp. 181-193.
- Kinnaird V. et Hall D., 1996, « Understanding tourism processes: a gender-aware framework », *Tourism Management*, Volume 17, Issue 2, pp. 95-102
- Knafou R. et Pickel-Chevalier S., 2011, « Tourisme et développement durable : de la lente émergence à une mise en œuvre problématique », *Géococonfluences, dossier Les nouvelles dynamiques du tourisme dans le monde*, pp.1 à 13, <http://geoconfluences.ens-lsh.fr>.
- Knafou R. et Pickel-Chevalier S., 2011, « Tourisme et développement durable : de la lente émergence à une mise en œuvre problématique », in : *Géococonfluences, dossier: Les nouvelles dynamiques du tourisme dans le monde*, pp.1 à 13, <http://geoconfluences.ens-lsh.fr>.
- Knafou R. et Stock M., 2003, « Tourisme » in Lévy J. et Lussault M. (dir.), *Dictionnaire de la Géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p.931.
- Knafou R., (dir) 1997, *L'état de la géographie. Autoscopie d'une science*, Paris, Belin.
- Knafou R., 1991, « L'invention du lieu touristique : la passation d'un contrat et le surgissement simultané d'un nouveau territoire », *Revue de Géographie Alpine Année*, 79-4 pp. 11-19.
- Knafou R., 1992, « De quelques rapports souvent contradictoires entre tourisme et environnement », in : *Ministère de l'environnement et Ministère du Tourisme, Tourisme et Environnement*, Paris, La documentation française, pp.16-25.

- Knafou R., 2000, « Scènes de plage dans la peinture Hollandaise du XVIIe siècle : l'entrée de la plage dans l'espace des citadins », *Mappemonde*, n°58, 2000.2. <http://www.mgm.fr/PUB/Mappemonde/M200/Knafou>
- Knafou R., 2003, « Loisir », in Lévy J. et Lussault M. (dir.), *Dictionnaire de la Géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p.581.
- Knafou R., 2012, *Les lieux du voyage*, Paris, Le Cavalier Bleu.
- Knafou R., Bruston M., Deprest F., Duhamel Ph., Jean-Christophe Gay J.C. et Sacareau I., 1997, « Une approche géographique du tourisme », *L'Espace géographique*, Vol. 26, No. 3 pp. 193-204.
- Knafou, 1978, *Les stations intégrées de sports d'hiver dans les Alpes Françaises*. Paris, Masson.
- Kobayashi A., 1994, « Coloring the Field: Gender, « Race » and the Politics of Fieldwork », *The Professional Geographer*, Volume 46, Issue1, pp.73-80.
- Kozak W.M., 2017, « Making Trails: Horses and Equestrian tourism in Poland », in : Adelman M. and Thompson K. (dir), *Equestrian Cultures in Global and Local Contexts*, New York, Springer, pp.131-152.
- Laborde P., 2001, *Histoire du tourisme sur la Côte basque (1830-1930)*, Biarritz, Atlantica Edition.
- Lallement E., 2008, « Paris-Plage : une fausse plage pour une vraie ville ? Essai sur le détournement balnéaire urbain », *Géographie et Culture*, 67, pp.65-78.
- Lanquar R., 1989, *L'économie du Tourisme*, Paris, P.U.F, « Que- Sais-je ? », 127 p.
- Larrère C. et Larrère R., 1997, *Du bon usage de la nature : Pour une philosophie de l'environnement*, Paris, Alto Aubier.
- Laurieux A. et Henry G., 2008, *Les hauts-lieux de l'art équestre. Vienne, Saumur, Jerez, Lisbonne*, Paris, Belin.
- Lazaris S. (dir.), 2012, *Le cheval dans les sociétés antiques et médiévales*, Actes de colloque, Bibliothèque de l'Antiquité tardive, Turnhout, Brepols Publisher.
- Lazzarotti O. et Pickel-Chevalier S., 2008, « Lieux remplis, lieux vidés : temporalités touristiques » in Lévy J. *Echelles de l'Habiter*, PUCA, collection Recherche, Paris, pp.191-255.
- Lazzarotti O. et Violier Ph., 2007, *Tourisme et patrimoine: un moment du monde*, Angers, Presses Universitaires d'Angers.
- Lazzarotti O., 1994, « La géographie dans la controverse touristique », *Annales de Géographie*, No. 580, pp. 627-650
- Lazzarotti O., 2003, « Patrimoine » in J. Lévy J. et Lussault M. (dir.) *Dictionnaire de la Géographie et de l'espace des sociétés*. Paris, Belin, pp. 692-693.
- Lazzarotti O., 2011, *Tourisme et patrimoine, Histoire, lieux, acteurs et enjeux*, Paris, Belin.
- Lazzarotti O., 2010, « Le tourisme, matière à penser de la science géographique », *Mondes du tourisme*, 1, pp.7-16.
- Le Brazidec N., 2010, « Une approche géographique du tourisme intérieur dans un pays émergent : l'exemple du Brésil », *Confins* [En ligne], 10, mis en ligne le 28 novembre 2010, URL : <http://journals.openedition.org/confins/6714> ; DOI : 10.4000/confins.6714
- Le Breton D., 2002, *Conduites à risque. Des jeux de mort au jeu de vivre*, Paris, PUF, Collection « Quadrige ».
- Le Moigne J.L., 1977, *La théorie du système général. Théorie de la modélisation*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Le Moigne, J.L., 1995, *Les épistémologies constructivistes*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? ».
- Leroy du Cardonnoy E. et Vial C. (dir.), 2017, *Les chevaux. De l'imaginaire universel aux enjeux prospectifs pour les territoires*, Caen, Presses Universitaires de Caen.
- Lévi-Stauss C., 1949, *Nature, culture et société. Les structures élémentaires de la parenté*, chapitre I et II, présentation par Alice Lamy, 2008, GF Flammarion.

- Lévi-Strauss C., 1955, *Tristes Tropiques*, Paris, Plon.
- Lévy J. (dir), 2008, *L'invention du monde, Une géographie de la mondialisation*, Paris, Les Presses de Sciences Po.
- Lévy J. et Lussault M., 2003, « Espace », in Lévy J. et Lussault M., *Dictionnaire de la Géographie et de l'Espace des Sociétés*, Paris, Belin, p. 325
- Lévy J. et Lussault M., 2003, « Habiter », in Lévy J. et Lussault M., *Dictionnaire de la Géographie et de l'Espace des Sociétés*, Paris, Belin, pp.440-441.
- Lévy J. et Lussault M., 2003, « Lieu », in Lévy J. et Lussault M., *Dictionnaire de la Géographie et de l'Espace des Sociétés*, Paris, Belin, p.560.
- Lévy J. et Lussault M., 2003, *Dictionnaire de la Géographie et de l'Espace des Sociétés*, Paris, Belin.
- Lévy J., 1999, *Le tournant géographique*, Paris, Belin.
- Lévy J., 2003, « Centre/périphérie », in Lévy J. et Lussault M., *Dictionnaire de la Géographie et de l'Espace des Sociétés*, Paris, Belin, p.141.
- Lévy J., 2003, « Mondialisation », in Lévy J. et Lussault M., *Dictionnaire de la Géographie et de l'Espace des Sociétés*, Paris, Belin, p.637.
- Lévy J., 2003, « Société », in Lévy J. et Lussault M., *Dictionnaire de la Géographie et de l'Espace des Sociétés*, Paris, Belin, p.855.
- Lew A.A. (dir), 2015, *New Research Paradigms in Tourism Geography*, Londres, Routledge.
- Linton R., 1945, *The cultural background of personality*, Oxford, Appleton-Century.
- Little J., Peake L. et Richardson P., 1988, *Women in Cities: Gender and the Urban Environment*, Londres, MacMillan Education.
- Liu Z., 2003, « Sustainable tourism development : a critique », *Journal of Sustainable tourism*, 11:6, pp. 459-475
- Lizet B., 1989, *La bête noire*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, London J., 1906 (réédition 1991), *White Fang*, New York, Dover Publications.
- Loarer E., 1998, « L'éducation cognitive : modèles et méthodes pour apprendre à penser », *Revue française de pédagogie*, 122, pp. 121-161.
- Lombard D, 1969, « Jardin à Java », *Arts Asiatiques*, vol 20, n°1, pp.135-183.
- Long V.H. et Kindon, S.L., 1997, «Gender and Tourism Development in Balinese Villages». in Sinclair M.T., *Gender, Work and Tourism*, London, Routledge.
- Longhurst R., 1995, « VIEWPOINT The Body and Geography », *Gender, Place & Culture. A Journal of Feminist Geography*, Volume 2, 1995 - Issue 1, pp.97-106.
- Longhurst R., 2001, « Geography and gender: looking back, looking forward », *The Professional Geographer*, vol 25, issue 4, pp.641-646.
- Lorber J., 1994, *Paradoxes of gender*, New Haven, Yale University Press.
- Louargant S., 2002, « De la géographie féministe à la «Gender Geography» : une lecture francophone d'un concept anglophone », *Espace Populations Sociétés*, 3, pp. 397-410.
- Louveau C., 2006, « Inégalité sur la ligne de départ : femmes, origines sociales et conquête du sport » *Clio*, vol 23, pp. 119-143.
- Louveau S. et DAVISSE A., 1998, *Sports, école et société. La différence des sexes*. Paris, L'Harmattan.
- Lozato-Giotart J.P., 1987, *Géographie du tourisme : de l'espace regardé à l'espace consommé*, Paris, Masson.
- Lozato-Giotart J.P., 2006, *Le Chemin vers l'écotourisme. Impacts et enjeux environnementaux du tourisme aujourd'hui*, Paris, Delachaux et Niestlé, coll. « Changer d'ère ».
- Lubeigt G., 1979, « Economie, tourisme et environnement en Thaïlande » *Les Cahiers d'Outre-Mer*, 32-128 pp. 371-399
- Lussault M., 2003, « Constructivisme » in Lévy J. et Lussault M., *Dictionnaire de la Géographie et de l'Espace des Sociétés*, Paris, Belin, pp.200-201.
- Lussault M., 2003, « Représentation », in Lévy J. et Lussault M., *Dictionnaire de la Géographie et de l'Espace des Sociétés*, Paris, Belin, p.790.

- Lussault M., 2003, « Acteur », in Lévy J. et Lussault M., *Dictionnaire de la Géographie et de l'Espace des Sociétés*, Paris, Belin, pp.39-42.
- Lussault M., 2013, *L'avènement du monde. Essai sur l'habitation humaine de la terre*, Paris, Seuil.
- Lussault, 2003, « Géographie » in Lévy J. et Lussault M., *Dictionnaire de la Géographie et de l'Espace des Sociétés*, Paris, Belin, p. 399.
- Luxemburg R., 1913 (rééd 1938) *L'accumulation du capital. Contribution à l'explication économique de l'impérialisme*, Paris, Librairie du Travail.
- M'Bodj G., 1982, « Acculturation et enculturation en pédagogie : introduction à l'ethnopédagogie ». *Les dossiers de l'éducation*, 1, pp.37-46.
- Mac Cannell D., 1976, « *The Tourist, A new theory of leisure class* », New York, Schocken Book.
- Madinier R.(dir), 2016, *Indonésie contemporaine*. Paris, Les Indes Savantes. Irasec.
- Mak A., Lumbers M. et Eves A., 2012, « Globalisation and food consumption in tourism », *Annals of Tourism Research*, Volume 39, Issue 1, pp. 171-196
- Malti-Douglas F., 1991, *Woman's Body, Woman's Word: Gender and discourse in Arabo-Islamic writing*, Princeton: Princeton UP.
- Marchand J.P., 1980, « Les contraintes physiques et la géographie contemporaine » *L'Espace Géographique*, N°3, pp.231-240, https://www.persee.fr/doc/spgeo_0046-2497_1980_num_9_3_3561
- Marchand J.P., 1990, « Le climat : de l'analyse spatiale au stéréotype », *Études rurales*, 118-119, pp.83-102.
- Marshall A., 1890, *Principes d'économie politique. Livre IV*, trad. franç. F. Sauvaire-Jourdan, Paris, V. Giard et Brière, 1971.
- Massey D., 1994, *Space, place and gender*. Minneapolis, University of Minnesota Press.
- McMurray K. C., 1930, « The use of land for recreation », *Annals of American Geographers*, 20, pp.7-20.
- McMurray, K. C., 1930, « The use of land for recreation ». *Annals of American Geographers*, 20, pp.7-20.
- Mead M. et Bateson G., 1942, *Balinese Character: A Photographic Analysis*, New York, The New York Academy of Sciences.
- Merleau-Ponty M., 1964, *L'œil et l'Esprit*, Paris, Gallimard.
- Mertha Suddja IW., 2012 (1e édition 1967), *Tri Hita Karana and world peace. Bali Hinduism philosophy of life*, Surabaya, Pernerbit Paramita.
- Meyer-Arendt K. et Wall G. (dir), 1992, « International Tourism and Cultural Geography », *Journal of Cultural Geography* (Special Issue), 12, 2.
- Michaud J. et Turner S., 2006, « Contending Visions of Sa Pa, A Hill-Station in Viet Nam », *Annals of Tourism Research*. 33 (3), pp. 785-808.
- Michaud J., 2001, « Anthropologie, tourisme et sociétés locales au fil des textes », *Anthropologie et Sociétés*, Volume 25, Numéro 2, pp. 15-33
- Michaud J.C., 1983, *Le Tourisme face à l'environnement*. Paris, PUF.
- Michaud J.L., 1983, *Le tourisme face à l'environnement*, Paris, PUF.
- Miège J., 1933, « La vie touristique en Savoie », *Revue de Géographie Alpine*, 21-4 pp. 749-817.
- Miège J., 1933, « La vie touristique en Savoie », *Revue de Géographie Alpine*, 21-4, pp. 749-817.
- Miossec J.M., 1977a, « Un modèle de l'espace touristique », *L'Espace géographique*, tome 6, No 1, pp.41-48, https://www.persee.fr/doc/spgeo_0046-2497_1977_num_6_1_1690
- Miossec J.M., 1977b, « L'image touristique comme introduction à la géographie du tourisme », *Annales de géographie*, 473, pp. 55-70, https://www.persee.fr/doc/geo_0003-4010_1977_num_86_473_17568

- Miossec J.M., 1996, *Le tourisme en Tunisie : un pays en développement dans l'espace touristique international*, Thèse de géographie sous la direction de Troin J.-F. Université de Tours, François Rabelais. Département de géographie, Tours.
- Miossec, Alain 1997, *Les littoraux : Entre nature et aménagement*, Paris, Sedes.
- MIT, 2002, *Tourisme 1. Lieux communs*, Paris, Belin, collection Mappemonde.
- MIT, 2005, *Tourisme 2. Les moments de lieux*, Paris, Belin, collection Mappemonde.
- MIT, 2011, *Tourisme 3. La révolution durable*, Paris, Belin, collection Mappemonde.
- Mitchell B., Knight D. et Wall G., 1997, « Bali: Sustainable development, tourism and coastal management », *Ambio*, 26, 2, pp. 90-96.
- Mitchell L.S. et Murphy P.E., 1991, « Tourism and Geography », *Annals of Tourism Research*, Volume 18, Issue 1, pp. 57-70.
- Mondou V. et Violier Ph., 2009, « Projets, pratiques et lieux touristiques, quelles relations? », *Mappemonde*, n°94, 2, <https://mappemonde-archivage.mgm.fr/num22/articles/art09201.html>
- Moore S. et Wen J. J., 2008, « Tourism employment in China: a look at gender equity, equality, and responsibility », *Journal of Human Resources in Hospitality and Tourism*. <http://ezproxy.uws.edu.au/login?url=http://dx.doi.org/10.1080/15332840802274429>
- Morice J.R., Désiré-Pébarthe H., Violier Ph., 2008, « Itinéraires de lieux touristiques du littoral atlantique », *Norois*, 1, pp. 9-20.
- Morin E., 1986, *La Méthode, Tome 3, La Connaissance de la connaissance*, Paris, Le Seuil, coll. Points.
- Mowforth M. et Munt I., 2016, *Tourism and Sustainability: New Tourism in the Third World*, 4e édition, London et New York Routledge.
- Müller D.K. et Jansson B., 2006, *Tourism in Peripheries: Perspectives from the Far North and South*, Wallingford, Cabi.
- Murphy P.E. et Andressen B., 1988, « Tourism development on Vancouver Island: an assessment of the core-periphery model », *The Professional Geographer*, Vol 40/1, pp.32-42.
- Nash D., 1996, *Anthropology of Tourism*. Oxford et New York, Pergamon.
- Nash R., 1982, *Wilderness and the American Mind*, New Haven, Yale University Press.
- Nelson V., 2013, *An Introduction to the Geography of Tourism*, Lanham, Rowman et Littlefield.
- Nières-Chevrel I., 2009, *Introduction à la littérature de jeunesse*, Paris, Didier Jeunesse.
- Njoto H., 2016, « L'invention du patrimoine indonésien », in : Madinier R.(dir), *Indonésie contemporaine*. Paris, Les Indes Savantes. Irasec, pp.423-445.
- O'Hara M., 1941 (réédition 2003), *My Friend Flicka*, New York, HarperCollins.
- Pagney P., 2012, « La climatologie française, la modélisation des climats et le réchauffement climatique : la climatologie en question », *EchoGéo* 22, <http://journals.openedition.org/echogeo/13273>.
- Papy L., 1953, « Daniel Faucher : La France. Géographie. Tourisme. 1952. Compte-rendu », *Les Cahiers d'Outre-Mer*, 6-21 pp. 96-98.
- Paquot Th, 2014, *Le voyage contre le tourisme*, Paris, Eterotopia France/Rhizome.
- Parantika A., *Domestic tourism in Indonesia: between transfer and innovation, toward a new model?* Thèse de doctorat de Géographie, ESTHUA, Université d'Angers, 2015.
- Parker S., 1975, « The Sociology of Leisure: Progress and Problems », *The British Journal of Sociology*, Vol. 26, No. 1 pp. 91-101.
- Passeron J.C. et Revel J. (dir), 2005, *Penser par cas*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- Pearce D., 1979, « Towards a geography of tourism », *Annals of Tourism Research*, volume 6, Issue 3, pp. 245-272.
- Pearce D., 1979, « Towards a geography of tourism », *Annals of Tourism Research*, Volume 6, Issue 3, pp. 245-272.
- Pearce D., 1981, *Tourist development*, Londres, Longman Group Limited.

- Pearce D., 1987, « Spatial patterns of package tourism in Europe », *Annals of Tourism Research*, Volume 14, Issue 2, pp. 183-201
- Pearce D., 1995, *Tourism today: a geographical analysis*, Harlow, Longman Scientific & Technical.
- Pearce D., 1998, « Tourism development in Paris: Public intervention », *Annals of Tourism Research*, Volume 25, Issue 2, pp. 457-476.
- Pecqueur B., 2000, *Le développement local*, Paris, Syros.
- Péguy C.P., 1989, *Jeux et Enjeux du climat*, Paris, Masson.
- Peter J.M., 2010, « Tennis, « Leisure class » et nouvelles représentations du corps à la Belle Époque », *Staps*, 87/1, pp.45-56.
- Peyvel E., 2016, *L'invitation aux voyages, Géographie postcoloniale du tourisme domestique au Viêt Nam*, Lyon, ENS éditions, coll. « De l'Orient à l'Occident ».
- Picard M., 1992, *Bali : tourisme culturel et culture touristique*, Paris, L'Harmattan.
- Picard M., 2017, *Kebalian. La construction dialogique de l'identité balinaise*. Paris, Cahiers d'Archipel.
- Picard. M., 2010, « L'identité balinaise à l'épreuve du tourisme. Du « Tourisme culturel » (Pariwisata Budaya) à « Bali debout » (Ajeg Bali) », *EspacesTemps.net*, Textuel, 08.04.2010, <http://espacestemps.net/document8152.html>, 2010.
- Pickel S., 1998, *Les Pôles nature : L'Eveil du tourisme Durable en Charente-Maritime ?* Maîtrise de Géographie. Mémoire : sous la direction du professeur Louis Marrou. La Rochelle, Université de La Rochelle, UFR FLASH.
- Pickel S., 1999, *Un tourisme « durable » à Saint-Trojan-les-Bains, de 1860 à 1999 ? Pour une approche géographique du tourisme*, mémoire de DEA pluridisciplinaire « Environnement, Temps, Espaces, Sociétés. Mention : Gestion de la Biodiversité et Développement Durable » (ETES), Co-direction des professeurs Jean-Paul Deléage et Rémy Knafou, Université d'Orléans-Université Paris 7 Denis Diderot.
- Pickel S., 2004, *Représentations et pratiques de la nature dans les stations atlantiques françaises. Une construction sociale évolutive*, Thèse de doctorat de Géographie, Paris, Université Paris 7.
- Pickel-Chevalier S. (dir) 2017, *Tourism in Bali and the challenge of sustainable development*. Cambridge, Cambridge Scholar Publishing.
- Pickel-Chevalier S. et Budarma K., 2016, « Towards sustainable tourism in Bali », *Mondes du Tourisme [En ligne]*, Hors-série *La troisième révolution touristique*, mis en ligne le 01 septembre 2016, : <http://tourisme.revues.org/1187> ; DOI : 10.4000/tourisme.1187
- Pickel-Chevalier S. et Greffe G. 2017, « Représentations et symbolismes du cheval. La révolution contemporaine interprétée à travers les arts populaires et enfantins », in : Leroy du Cardonnoy E et Vial C. (dir), *Les chevaux : de l'imaginaire universel aux enjeux prospectifs pour les territoires*, Presses Universitaires de Caen, p.109-128.
- Pickel-Chevalier S. et Greffe G., 2015, « Le cheval réinventé par la société des loisirs en Occident ; une mythologie révolutionnée ? (XVIII-XXIe siècle) » in : Pickel-Chevalier S. et Evans R. (dir), *Cheval, Tourisme et Sociétés/ Horse, Tourism and Societies*, Mondes du Tourisme, Hors-Série, juin 2015, Paris, pp. 26-49.
- Pickel-Chevalier S. et Parantika A., 2015, « Expériences touristiques et ludiques sur les littoraux en Indonésie : des vecteurs de mutation du rapport au corps ? Etude de cas des plages de Bali, Yogyakarta, Jakarta et Manado » in : Decroly J.M. (sous la dir.), *Le tourisme comme expérience touristique. Regards interdisciplinaire sur le vécu touristique*, Presses de l'Université du Québec, pp. 187-202.
- Pickel-Chevalier S. et Violier Ph., 2017, « Bali, de la marge à la centralité touristique ? » in Bernard N., Blondy C et Duhamel Ph. (dir), *Tourisme, marge et périphérie*, Presses Universitaire de Rennes, Rennes, pp.77-101.
- Pickel-Chevalier S. Evans R. (dir), 2015, *Cheval, Tourisme et Sociétés/ Horse, Tourism and Societies*, Mondes du Tourisme, Hors-Série, juin 2015, Paris.

- Pickel-Chevalier S., 2001, « Evolution de l'appréhension de la Nature, dans la civilisation occidentale antétouristique, de la Grèce Antique au XIXème siècle », *Géographies Associés* n°25, AFDG : Actes du Géoforum de Saint-Denis, Nature et Cité, pp.73-78.
- Pickel-Chevalier S., 2002, « Représentations de la « Nature » dans la mise en tourisme de Saint-Trojan-les-Bains », *Mappemonde*, n°67, septembre 2002, Editions Belin, pp.28-31.
- Pickel-Chevalier S., 2012, « Les processus de mise en tourisme d'une ville historique : l'exemple de Rouen », *Mondes du tourisme*, dossier Tourisme dans les villes historiques, n°6, décembre 2012, Paris, Editions Espaces, pp.46-60.
- Pickel-Chevalier S., 2014, *L'Occident face à la nature, à la confluence des sciences, de la philosophie et des arts*, Paris, Cavalier Bleu, coll. Idées Reçues.
- Pickel-Chevalier S., 2015, « Can equestrian tourism be a solution for sustainable tourism development in France? », *Loisir et Société / Society and Leisure*, Volume 38, Issue 1, 2015, Université du Québec à Trois-Rivières, Routledge, Taylor and Francis Group, <http://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/07053436.2015.1007580?journalCode=rles20#p=review>
- Pickel-Chevalier S., 2015, *Une histoire touristique des côtes atlantiques françaises : Saint-Trojan-les-Bains, modèle de station oléronaise dans un monde en évolution*, Saintes, Le Croif Vif.
- Pickel-Chevalier S., 2016, «L'équitation française et sa patrimonialisation dans la société des loisirs.», *EspacesTemps.net, Travaux*, 26.07.2016
- Pickel-Chevalier S., 2017a, « Le développement touristique durable : un changement de paradigme ? », in Coëffé V. (dir) *Le tourisme, de nouvelles manières d'habiter le monde*, Paris : Ellipse, pp.127-143.
- Pickel-Chevalier S., 2017b, « Le tourisme domestique indonésien : une invention interculturelle Le cas des pratiques touristiques indonésiennes à Bali et Java », in Coëffé, V. (dir), *Le tourisme, de nouvelles manières d'habiter le monde*, Paris : Ellipse, pp.253-271.
- Pickel-Chevalier S., 2017c, « Can Tourism Enhance «Nature» in Bali? Moving toward a New Paradigm, through Interculturation Process », in Pickel-Chevalier S. (dir), *Tourism in Bali and the Challenge of Sustainable Development*, Cambridge, Cambridge Scholar Publishing, pp. 132-160.
- Pickel-Chevalier S., 2017d, « Popular Horse Stories and the Invention of the Contemporary Human-Horse Relationship through an 'Alter Ego' paradigm », *Journal of Sports Science*, David Publishing Company, New York, Volume 5, Number 2, Mar.-Apr. 2017 (Serial Number 19), 119-137, ISSN: 2332-7839
- Pickel-Chevalier S., 2017e, « Globalization and Equestrian Cultures: The case of Equitation in the French Tradition » in Adelman M. and Thompson K (dir), *Equestrian Cultures in Global and Local Contexts*, New York, Springer, pp.81-104. ISBN : 978-3-319-55885-1
- Pickel-Chevalier S., 2018, « Can tourism and leisure favor the transmission of equine culture? Moving from conservation to the reinvention of horse-related heritage: The case of the French national studs », in *Human-horse relationships in work and play: Interspecies encounters in business, tourism and beyond*, International Conference, 19-21 Juin, Leeds, Leeds Beckett University, United Kingdom.
- Pickel-Chevalier S., 2018, « The Desa Wisata Terpadu as a vector of sustainable development in Bali ? », in *Advances in Social Science, Education and Humanities Research* , Atlantis Press, New York, Atlantis Press, Springer.
- Pickel-Chevalier S., Bendesa I. K. G. et Darma Putra I.N., « The Integrated Touristic Villages in Bali: The Emergence of an Adaptive Sustainable Tourism Model », *Tourism Geographies*, Routledge –Taylor and Francis, *in process*.
- Pickel-Chevalier S., Taunay B. et Violier Ph., 2011, « La mondialisation, facteur d'homogénéité ou d'hétérogénéité dans le rapport tourisme et nature ? (France/Chine)», in : Duhamel Ph. et Kadri B. (sous la dir.), *Tourisme et Mondialisation, Mondes du Tourisme*, Hors-série, Paris, Editions Espaces du tourisme et des loisirs.

- Pickel-Chevalier S., Taunay B. et Violier Ph., 2013, « Patrimonialisation de la nature et dynamiques touristiques : spécificités et singularités d'un « modèle » chinois contemporain » *Vertigo*, Hors-série 16, <https://journals.openedition.org/vertigo/13599>
- Pickel-Chevalier S., Violier Ph. et Parantika A., « Le tourisme, agent d'interculturalisation socio-spatiale ? Le cas des pratiques touristiques littorales indonésiennes à Bali et à Java », *L'Espace Géographique*, vol 2, Belin, pp.140-158.
- Pickel-Chevalier S., Violier Ph. et Sartika N.P., 2016, «Tourism and globalisation: vectors of cultural homogenisation? (the case study of Bali)», in : Alastair M. Morrison, Ade Gafar Abdullah and Sutanto Leo (ed), *Proceeding of the Asia Tourism Forum 2016*, Atlantis Press, volume 19, 978-94-6252-201-5, <http://www.atlantis-press.com/>
- Pinchemel Ph. et G., 1988, *La face de la Terre*, Paris, Armand Colin.
- Pinchemel Ph. et G., 1981, « Réflexions sur l'histoire de la géographie. Histoires de la géographie, histoire des géographies » *Bulletin de la Section de géographie*, t. LXXXIV, pp. 221-231.
- Pinker S., 2009, *The sexual paradox. Men, women and the real gender gap*. New York, Scribner.
- Piriou J., 2012, *Enquête sur la région touristique. Une recherche sur les pratiques spatiales de dimension régionale des acteurs du tourisme*, thèse de Géographie, Université d'Angers.
- Porter M., 1999, *La concurrence selon Porter*. Paris, Editions Village Mondial.
- Poser H., 1939, *Geographische Studien über den Fremdenverkehr im Riesengebirge*, Göttingen, Vandenhoech.
- Pritchard A., 2007, *Tourism and Gender: Embodiment, Sensuality and Experience*, Cambridge, Library of Congress.
- Pritchard A., Morgan N., Ateljevic I. et Harris C., 2007, *Tourism and Gender: Embodiment, Sensuality and Experience*, Library of Congress, Cambridge, USA.
- Puech P.F. et B., 2010, « Le cheval et l'histoire humaine », *Encyclopédie Larousse*, http://www.larousse.fr/encyclopedie/article/LE_CHEVAL_ET_LHISTOIRE_HUMAINE/
- Raibaud Y., 2007, « Le genre et le sexe comme objets géographiques », *Acte du colloque de Doc'Géo, Mai 2007*, Pessac, France. pp.97-105.
- Rallet et Torre (dir), 2005, *Economie Industrielle - Economie Spatiale*, Paris, Economica.
- Rauch A., 1996, *Vacances en France de 1830 à nos jours*, Paris, Hachette, coll. La vie quotidienne. L'histoire en marche.
- Rauch A., 1996, *Vacances en France, de 1830 à nos jours*, Paris, Hachette, coll. La vie Quotidienne. L'histoire en marche.
- Raulff U., 2017, *Farewell to the horse*, Milton Keynes, Penguin book.
- Réau B., 2011, *Les Français et les vacances*, Paris, CNRS éditions.
- Reclus E., 1866, réédition, 2002, *Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes et autres textes*, Anthologie présentée par Cornault J., Paris, Premières Pierres.
- Redfield R., Linton R. et Herskovits M.J., 1936, « Memorandum for the Study of Acculturation », *American Anthropologist*, New Series, Vol. 38, No. 1 pp. 149-152.
- Reynaud A., 1975, « Eléments pour une épistémologie de la géographie du tourisme », *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims*, 23-24 pp. 5-12.
- Reynaud A., 1975, « Eléments pour une épistémologie de la géographie du tourisme », *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims : Le tourisme dans l'espace littoral*. Actes des Journées de Géographie et de Tourisme Année, 23-24 pp. 5-12
- Reynaud A., 1981, *Société, espace et justice*, Paris, PUF.
- Richards G., 2000, « Tourism and the World of Culture and Heritage », *Tourism Recreation Research*, Volume 25, Issue 1, pp. 9-17.
- Richards G., 2000, «Tourism and Culture », in Briassoulis H. et van der Straaten J., *Tourism and Environnement*, New York, Springer, pp.165-178.
- Rioux J-P., 1989, *La révolution industrielle 1780-1880*, édition du Seuil, Paris.

- Ritter W., 1967, « Some geographical aspects of tourism and recreation in Israel », *Journal of Economic and Social Geography*, Volume 58, Issue 4, pp. 169-182.
- Roberts L.D. et Parks M.R., 1999, « The social geography of gender-switching in virtual environments of the internet », *Information, Communication & Society*, 2/4, pp.521-540.
- Robic A.M. (dir), 1992, *Du milieu à l'environnement : pratiques et représentations du rapport homme-nature depuis la Renaissance*. Paris, Economica.
- Robinson H., 1976, *A Geography of Tourism*, Plymouth, Macdonald and Evans.
- Roche D., 2008, *La culture équestre de l'Occident XVI-XIXe s : Le cheval moteur*, Paris, Editions Fayard.
- Roche D., 2011, *La culture équestre de l'Occident XVI-XIXe s : La gloire et la puissance*, Paris, Editions Fayard.
- Roche D., 2015, *La culture équestre de l'Occident XVI-XIXe s : Connaissance et passion*, Paris, Editions Fayard.
- Roger A., 1997, *Court traité du paysage*, Paris, Gallimard.
- Rosalina P. D. et Darma Putra I.N., 2017, « Can sustainable tourism favor a fairer development in Bali? The case of Buleleng (Northern Bali) », in Pickel-Chevalier S. (dir), *Tourism in Bali and the Challenge of Sustainable Development*, Cambridge, Cambridge Scholar Publishing, pp. 103-130.
- Rose G., 1995, « Geography and gender, cartographies and corporealities », *Progress in Human Geography*, Vol 19, Issue 4, pp.544-548.
- Rousseau J.J., 1762 (réédition 2009), *Emile ou de l'Education*, Paris, Flammarion.
- Rousseau J.J., 1762, *Julie ou la Nouvelle Eloïse*, réédition 2002, Paris, Le Livre de Poche.
- Rouyer V., 2007, *La construction de l'identité sexuée*, Paris, Armand Colin.
- Ruby C., « Pratique », in Lévy J et Lussault M., 2003, *Dictionnaire de la Géographie et de l'Espace des Sociétés*, Paris : Belin, p.740.
- Ruppert K, 1978, « Mise au point sur une géographie générale des loisirs », *L'Espace géographique*, Vol. 7, No. 3, *La géographie ouest-allemande contemporaine*, pp. 187-193
- Ryan C. et Huang S., 2013, *Tourism in China: Destinations, Planning and Experiences*, Bristol, Channel View Publication.
- Saarinen J., 2006, « Traditions of sustainability in tourism studies », *Annals of Tourism Research*, Volume 33, Issue 4, pp. 1121-1140.
- Sacareau I., 2006, *Tourisme et sociétés en développement: une approche géographique appliquée aux montagnes et aux sociétés des pays du Sud*, HDR, Département de géographie, Université Paris 1-Panthéon-Sorbonne.
- Sacareau I., 2009, « Évolution des politiques environnementales et tourisme de montagne au Népal », *Revue de Géographie Alpine*, 97-3, <https://journals.openedition.org/rga/1018>
- Samuel J., 2016, « Indonésien : le singulier destin d'une langue nationale » in Madinier R.(dir), *Indonésie contemporaine*. Paris, Les Indes Savantes. Irasec, pp.349-362.
- Schama S., 1999, *Le Paysage et la mémoire*. Paris, Le Seuil.
- Scheibling J., 1994, *Qu'est-ce que la Géographie ?* Paris, Hachette Supérieur.
- Scheibling J., 2015, *Qu'est-ce que la géographie ?* Seconde édition revue et augmentée, Paris, Hachette Supérieur.
- Schmitt J.P., 1990, *Back to Nature. The Arcadian Myth in Urban America*, Johns Hopkins University Press, Baltimore.
- Schut P. et Ottogalli-Mazzacavallo C., 2005, « Les pratiques touristiques: une voie d'accès privilégiée au sport pour les femmes » in Terret Th., *Sport et Genre*, Paris, L'Harmattan volume 1, pp.135-154.
- Seckelmann A., 2002, « Domestic tourism—a chance for regional development in Turkey? », *Tourism Management*, Volume 23, Issue 1, pp. 85-92.
- Ségui-Llinas M., 1995, *Les nouvelles Baléares*, Paris, L'Harmattan.
- Sewell A., 1877 (réédition 1994), *Black Beauty, The Autobiography of a Horse*, Londres, Penguin Popular classic.

- Sharp J., 2009, « Geography and gender: what belongs to feminist geography? Emotion, power and change », *Progress in Human Geography*, Vol 33, Issue 1, pp.74-80.
- Sharpley R., 2000, « Tourism and Sustainable Development: Exploring the Theoretical Divide », *Journal of Sustainable Tourism*, Volume 8, Issue 1, pp.1-19.
- Sharpley R., 2007, « Flagship Attractions and Sustainable Rural Tourism Development: The Case of the Alnwick Garden, England », *Journal of Sustainable Tourism*, Volume 15, Issue 2, pp.125-143.
- Sharpley, R. and Telfer, D.J., 2002, *Tourism and Development: Concepts and Issues*. Clevedon, Channel View Publications.
- Shaw G. et Williams A.M., 2002, 2e édition, *Critical Issues in Tourism: A Geographical Perspective*, Oxford, Blackwell Publisher.
- Sheller M. et Urry J., 2004, *Tourism mobilities: places to play, places in play*, Londres, Routledge.
- Shen S., Pickel-Chevalier S. et Violier PH., 2015, « L'émergence de l'équitation de loisir en Chine : entre redécouverte et réinvention d'une culture équestre. Exemple à partir de la province de Zhejiang » in : Pickel-Chevalier S. et Evans R. (dir), 2015, *Cheval, Tourisme et Sociétés/ Horse, Tourism and Societies*, Mondes du Tourisme, Hors-Série, juin 2015, Paris, pp. 64-77.
- Sigaux G. 1966, *History of Tourism*, London. Leisure Arts.
- Simon A., 2017, *Les espaces du tourisme et des loisirs*, Paris, Dunod.
- Sinclair, M.T., 1997, *Gender, Work and Tourism*, London: Routledge.
- Singh S., 2009, *Domestic Tourism in Asia*, Londres, Earthscan.
- Singleton E., 2013, « Romancing the Horse: Adventure and Fertility in Juvenile Equine Fiction for Girls » in Adelman M. et Knijnik J., *Gender and Equestrian Sport. Riding around the World*, New York, Springer, pp.91-110.
- Sire M.A., 1996, *La France du Patrimoine. Les choix de la mémoire*. Paris, Editions du patrimoine.
- Slotkin R., 1994, *The fatal environment, the myth of the frontier in the age of industrialisation, 1800-1890*, New York, Harper Perennial.
- Small J., 2016, « Holiday bodies: Young women and their appearance », *Annals of Tourism Research*, Volume 58, pp.18-32.
- Smith V. H. (dir), 1989, *Hosts and Guests: The Anthropology of Tourism. Second Edition*. Philadelphie, University of Pennsylvania Press.
- Staszak J.F., 2008, « Qu'est-ce que l'exotisme ? », *Le Globe*, vol. 148, pp. 7-30.
- Staszak J.F., Debardieux B. et Pieroni R., 2017, « Frontières, altérité, identité », in : Staszak, (dir), *Frontières en tous genres, cloisonnement spatial et constructions identitaires*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Steinbeck J., 1937 (réédition 1993), *The Red Pony*, Penguin book
- Stock M. (dir), 2004, *Le tourisme : Acteurs, lieux et enjeux*, Paris, Belin.
- Stock M., 2006, « L'hypothèse de l'habiter poly-topique : pratiquer les lieux géographiques dans les sociétés à individus mobiles », Espacestems.net, 2006/02/26. URL : <https://www.espacestems.net/articles/hypothese-habiter-polytopique/>
- Stone M. et Wall G., 2004, « Ecotourism and community development: case studies from Hainan, China », *Environmental Management*, 33, 1, pp., 12-24.
- Swain, M., 1995, « Gender in Tourism ». *Annals of Tourism Research*, 22 (2), pp.247-267.
- Tajeddini, K. Ratten, V. & Denisa, M., 2017, « Female tourism entrepreneurs in Bali, Indonesia », *Journal of Hospitality and Tourism Management*, pp. 52-58.
- Taunay B., 2011, *Le Tourisme intérieur chinois*, Renne, Presses Universitaires de Renne.
- Tavris C. et Wade C., 1999, *Introduction à la psychologie - Les grandes perspectives*, Saint-Laurent, Erpi.
- Terkenli, 2000, «Landscapes of Tourism: A Cultural Geographic Perspective », in Briassoulis H. et van der Straaten J., *Tourism and Environnement*, New York, Springer, pp.179-202.

- Terret T., 2007. *Histoire du sport*. Paris, PUF, collection « Que sais-je ? ».
- Terret Th.(dir), 2005, *Sport et Genre*, volume 1. « La conquête d'une citadelle masculine ». Paris, L'Harmattan.
- Thébaud F. (dir), 1992, *Volume V. Le XXe siècle, Histoire des femmes en Occident*, collection dirigée par Duby G. et Perrot M., Paris, Perrin.
- Thibault S., 2003, « Système », in Lévy J. et Lussault M., *Dictionnaire de la Géographie et de l'Espace des Sociétés*, Paris : Belin, p.885.
- Thomas K., 1985, *Dans le jardin de la Nature. La mutation des sensibilités en Angleterre à l'époque moderne*, Paris, Gallimard.
- Tissier J.L., 1992, « La géographie dans le prisme de l'environnement (1970-1990) », in Robic (dir), *Du milieu à l'environnement : pratiques et représentations du rapport homme-nature depuis la Renaissance*. Paris, Economica, pp.201-236.
- Torre A., 2010, « Jalons pour une analyse des dynamiques de proximité », *Revue d'Economie Régionale et Urbaine*, n°3, pp.409-437.
- Tosun C., 2001, « Challenges of sustainable tourism development in the developing world: the case of Turkey », *Tourism Management*, Volume 22, Issue 3, pp. 289-303.
- Tourre-Malen C., 2006, *Femmes à cheval: la féminisation des sports et des loisirs équestres: une avancée?* Paris, Belin.
- Tourre-Malen C., 2009, « Évolution des activités équestres et changement social en France à partir des années 1960 », *Le Mouvement Social* 4 (n° 229), pp. 41-59.
- Towner J., 1985, « The grand tour: A key phase in the history of tourism ». *Annals of Tourism Research*, Volume 12, Issue 3, pp. 297-333.
- Towner J., 1988, « Approaches to tourism history », *Annals of Tourism Research* 15(1), pp.47-62.
- Tsartas P., 1998, *La Grèce, du tourisme de masse au tourisme alternatif*, Paris : L'Harmattan.
- Turgeon L., 2004, « Les mots pour dire les métissages : jeux et enjeux d'un lexique », *Revue germanique internationale*, 21, pp. 53-69.
- Turgeon L., 2004, « Les mots pour dire les métissages : jeux et enjeux d'un lexique », *Revue germanique internationale*, 21, pp. 53-69, <https://journals.openedition.org/rgi/996>
- Turner L. et J. Ash, 1975, *The Golden Hordes. International Tourism and the Pleasure Periphery*. Londres, Constable.
- Tylor E.B., 1871, *Primitive culture: researches into the development of mythology, philosophy, religion, art, and custom*, Londres, John Murray.
- Udasmoro W., 2016, « La condition féminine : une exception indonésienne ? » in : Madinier R.(dir), *Indonésie contemporaine*. Paris, Les Indes Savantes. Irasec, pp.265-275.
- Urbain J.D., 1991, *L'Idiot du voyage. Histoires de touristes*, Paris, Plon.
- Urbain J.-D., 1994, *Sur la Plage, Mœurs et coutumes balnéaires (XIXe-XXe siècles)*, Paris, Payot et Rivages.
- Urry J., 1990, *The tourist gaze*, New York, Sage Publications.
- Vacher L. et Vye D., 2012, « Penser l'habiter à partir de la pratique des lieux touristiques par les excursionnistes, touristes et résidents », in Frelat-Kahn B., et Lazzarotti O. *Habiter : vers un nouveau concept*, Paris, Armand Colin, 978-2-200-27710-9
- Vasquez A., 1984, « Les implications idéologiques du concept d'acculturation ». *Cahiers de sociologie économique et culturelle*, vol 1, pp. 83-121.
- Veyret Y. (dir), 2009, *Le développement durable*, Paris, Editions Sedes.
- Veyret Y. et Pech P., 1993, *L'homme et l'environnement* Paris, Presses Universitaires de France.
- Veyret Y., 2001, *Géo Environnement*, Paris, Armand Colin.
- Veyret Y., 2003, « La géographie physique des vingt-cinq dernières années en France. État des lieux », *Belgeo* [En ligne], 2 | <http://journals.openedition.org/belgeo/16228>
- Vial C. et Evans R. (dir.), *The new equine economy in the 21st century*, EAAP publication n°136, Wageningen, Wageningen Academic Publishers.

- Vial C., Wannerooy A. et Le Velly R., 2015, « Quand le cheval contribue au dynamisme des territoires : analyse de projets locaux innovants entrepris par des collectivités françaises » in Pickel-Chevalier S. et Evans R. (dir), 2015, *Cheval, Tourisme et Sociétés/ Horse, Tourism and Societies, Mondes du Tourisme*, Hors-Série, juin 2015, Paris, pp.161-171.
- Viard J., 1982, *Penser les vacances*, Paris, Actes Sud.
- Vickers A., 2012 (1e édition 1989), *Bali, a Paradise created*, Singapore, Tuttle Publishing.
- Vigneau J.P., 2000, *Climatologie*, Paris, Ellipses.
- Villeneuve P., 2003, « Genre », in Lévy J. et Lussault M., *Dictionnaire de la Géographie et de l'Espace des Sociétés*, Paris, Belin, p.394.
- Vinsonneau G., 2002, *L'identité culturelle*, Paris, Armand Colin.
- Violier Ph., 2008, *Tourisme et développement local*, Paris, Belin.
- Violier Ph., 2011, « Les lieux du monde », *EspacesTemps.net, Travaux*, <https://www.espacestems.net/articles/les-lieux-du-monde/>
- Violier Ph., 2016, « La Troisième Révolution touristique », *Mondes du Tourisme*, Hors-série, <https://journals.openedition.org/tourisme/1089>
- Voituret D., 2010, « Ella Maillart, un « nouveau genre » de voyageuse (1923-1935) » *Téoros*, volume 29, Issue2, pp. 119–127.
- Volume 29, June 2013, pp. 23-34
- Wackermann G., 1997, « Loisir et tourisme dans les mutations de la société contemporaine Réflexions sur un bilan scientifique », *Loisir et Société / Society and Leisure*, vol. 20, Issue 2, pp.479-501.
- Wackermann G., 2017, *Les espaces du tourisme et des loisirs*, Paris, Ellipse.
- Wahab S. et Cooper C. (dir), 2005, *Tourism in the Age of Globalisation*, Londres, Routledge.
- Wall et Ross S., 1999, « Evaluating ecotourism: the case of North Sulawesi, Indonesia », *Tourism Management*, 20, 6, pp. 673-682.
- Wall G., 1975, « Form and function in British seaside resorts », *Society and Leisure*, 7, pp.217-26.
- Wall G., 1996, « Perspectives on tourism in selected Balinese villages », *Annals of Tourism Research*, 23, 1, pp. 123-137.
- Wall G., 1997, « Rethinking impacts of tourism », in Cooper C. et Wanhill S. (dir), *Tourism Development: Environmental and Community Issues*. Chichester, John Wiley, pp. 1-9.
- Wall G., 1997, « Rethinking impacts of tourism », in Cooper, C. and Wanhill, S. (dir), *Tourism Development: Environmental and Community Issues*. Chichester, John Wiley, pp.1-9.
- Wall G., 1998, « Climate change, tourism and the IPCC », *Tourism Recreation Research*, 23, 2, pp. 65-68.
- Wall G., 2002, « Sustainable development: political rhetoric or analytical construct? » *Tourism Recreation Research*, 27, 3, pp. 89-91.
- Wall G., 2004, « Tourism, environment and health: Towards and new paradigm for tourism research », *Advances and Research Updates*, 5, 1, pp. 37-46.
- Wallerstein I., 1979, *The Capitalist World-Economy*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Walton J.K., 1983, «The English seaside resorts: a social history. 1750-1914 », Leicester, Leicester University Press.
- WCDE, 1987, *Our Common Future*, Oxford, Oxford University Press.
- Weaver D.B., 1998, « Peripheries of the periphery: Tourism in Tobago and Barbuda », *Annals of Tourism Research*, Volume 25, Issue 2, pp. 292-313.
- Weaver D.B., 1998, « Peripheries of the periphery: Tourism in Tobago and Barbuda », *Annals of Tourism Research*, Volume 25, Issue 2, pp. 292-313.
- Weaver D.B., 2012, « Organic, incremental and induced paths to sustainable mass tourism convergence », *Tourism Management*, Volume 33, Issue 5, pp. 1030-1037.
- Wheeler B., 1991, « Tourism's troubled times: Responsible tourism is not the answer », *Tourism Management*, Volume 12, Issue 2, pp. 91-96

- Wilkinson P. et Pratiwi W., 1995, « Gender and tourism in an Indonesian village », *Annals of Tourism Research*, Volume 22, Issue 2, pp. 283-299.
- Williams S., 1998, *Tourism Geography*, Londres, Routledge.
- Wilson J. (dir), 2012, *New Perspectives in Tourism Geographies*, Londres, Routledge.
- Wilson J., 1980, « Sociology of Leisure », *Annual Review of Sociology*, Vol. 6, pp. 21-40
- Winter T., Teo P. et Chang T.C., 2002, *Asia on tour. Exploring the rise of Asian tourism*, Abingdon, Routledge.
- Wu B. et Song Z., 2001, « A framework for analysis of regional tourism destination image », *Economic Geography*, 2001-04.
- Wu B., Zhu H. et Xu X., 2000, « Trends in China's domestic tourism development at the turn of the century », *International Journal of Contemporary*, Vol. 12 Issue: 5, pp.296-299.
- Yamashita S., 2015, « The Balinese Subak as world cultural heritage: in the context of tourism » in : Darma Putra I.N. et Campbell S., *Recent Developments in Bali Tourism*, Denpasar Bali, Buku Arti, pp.116-144.
- Yin R.K., 2018 (6e édition), *Case Study Research and applications. Design and methods*, Los Angeles, Sage.